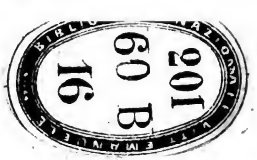
,20.4.22.



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

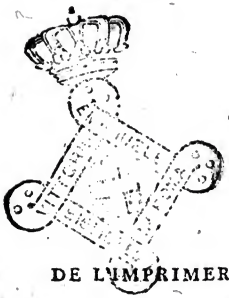
OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-SEPTIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

TOØE053439
47:VAE019189

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

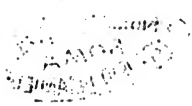
AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

NOUS avons réuni ſous le titre de *Dictionnaire philoſophique*, les Queſtions ſur l'Encyclopédie, le Dictionnaire philoſophique réimprimé ſous le titre de la Raiſon par alphabet, un dictionnaire manuſcrit intitulé l'Opinion en alphabet, les articles de M. de *Voltaire* inſérés dans l'Encyclopédie; enfin pluſieurs articles deſtinés pour le dictionnaire de l'académie françaiſe.

On y a joint un grand nombre de morceaux peu étendus, qu'il eût été difficile de claſſer dans quelqu'une des diviſions de cette collection.

On trouvera néceſſairement ici quelques répétitions; ce qui ne doit pas ſurprendre, puiſque nous réuniſſons des morceaux deſtinés à faire partie d'ouvrages différens. Cependant on les a évitées, autant qu'il a été poſſible de le faire ſans altérer ou mutiler le texte.



INTRODUCTION

Aux queſtions ſur l'Encyclopédie, par des Amateurs. (*)

QUELQUES gens de lettres, qui ont étudié l'Encyclopédie, ne propoſent ici que des queſtions, et ne demandent que des éclairciſſemens ; ils ſe déclarent douteurs et non docteurs. Ils doutent ſurtout de ce qu'ils avancent ; ils reſpectent ce qu'ils doivent reſpecter ; ils ſoumettent leur raiſon dans toutes les choſes qui ſont au-deſſus de leur raiſon, et il y en a beaucoup.

L'Encyclopédie eſt un monument qui honore la France ; auſſi fut-elle perſécutée dès qu'elle fut entrepriſe. Le diſcours préliminaire qui la précède était un veſtibule d'une ordonnance magnifique et ſage, qui annonçait le palais des ſciences ; mais il avertiſſait la jalouſie et l'ignorance de s'armer. On décria l'ouvrage avant qu'il parût ; la baſſe littérature ſe déchaîna ; on écrivit des libelles diffamatoires contre ceux dont le travail n'avait pas encore paru.

(*) Voyez l'avertiſſement des Editeurs.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Mais à peine l'Encyclopédie a-t-elle été achevée que l'Europe en a reconnu l'utilité ; il a fallu réimprimer en France et augmenter cet ouvrage immenſe qui eſt de vingt-deux volumes *in-folio* ; on l'a contrefait en Italie ; et des théologiens même ont embelli et fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays : on le contrefait chez les Suiſſes ; et les additions dont on le charge ſont ſans doute entièrement oppoſées à la méthode italienne, afin que le lecteur impartial ſoit en état de juger.

Cependant cette entrepriſe n'appartenait qu'à la France ; des français ſeuls l'avaient conçue et exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reſte pas un ſeul chez les libraires. Ceux qu'on peut trouver par un haſard heureux ſe vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainſi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de ſept millions ſix cents cinquante mille livres. Ceux qui ne conſidéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'eſt jamais arrivé depuis près

de deux ſiècles dans aucun commerce. Si on enviſage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la première matière du papier, juſqu'à ceux qui ſe chargent des plus belles gravures, ont été employés et ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les auteurs, le plaiſir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enſeigner le genre-humain, la gloire; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois auteurs principaux, et qui fut ſi diſproportionné à leurs travaux immenſes, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur et avec un plus noble déſintéreſſement.

On vit bientôt des perſonnages recommandables dans tous les rangs, officiers-généraux, magiſtrats, ingénieurs, véritables gens de lettres, s'empreſſer à décorer cet ouvrage de leurs recherches, ſouſcrire et travailler à la fois; ils ne voulaient que la ſatisfaction d'être utiles; ils ne voulaient point être connus; et c'eſt malgré eux qu'on a imprimé le nom de pluſieurs.

Le philoſophe s'oublia pour ſervir les

hommes ; l'intérêt, l'envie, et le fanatiſme ne s'oublièrent pas. Quelques jéſuites, qui étaient en poſſeſſion d'écrire ſur la théologie et ſur les belles-lettres, penſaient qu'il n'appartenait qu'aux journaliſtes de Trévoux d'enſeigner la terre ; ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent ; car il eſt à remarquer qu'aucun jéſuite n'a donné au public ſes ouvrages ſans les vendre.

Dieu permit en même temps que deux ou trois convulſionnaires ſe préſentaſſent pour coopérer à l'Encyclopédie : on avait à choiſir entre ces deux extrêmes ; on les rejeta tous deux également, comme de raiſon, parce qu'on n'était d'aucun parti, et qu'on ſe bornait à chercher la vérité. Quelques gens de lettres furent exclus auſſi, parce que les places étaient priſes. Ce furent autant d'ennemis qui tous ſe réunirent contre l'Encyclopédie, dès que le premier tome parut. Les auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprimerie, lorſqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs eſſais ; on les prit pour des forciers, on faiſit juridiquement leurs livres, on commença contre eux un procès criminel. Les encyclopédiſtes

furent accueillis précisément avec la même justice et la même sagesse.

Un maître d'école, connu alors dans Paris (*), ou du moins dans la canaille de Paris, pour un très-ardent convulsionnaire, se chargea, au nom de ses confrères, de déférer l'Encyclopédie comme un ouvrage contre les mœurs, la religion, et l'Etat. Cet homme avait joué quelque temps sur le théâtre des marionnettes de Saint-Médard, et avait poussé la friponnerie du fanatisme jusqu'à se faire suspendre en croix, et à paraître réellement crucifié avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 mars 1749, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Leu et Saint-Gilles, en présence de cent convulsionnaires : ce fut cet homme qui se porta pour délateur; il fut à la fois l'organe des journalistes de Trévoux, des bateleurs de Saint-Médard, et d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté, et encore plus de tout mérite.

Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès. On accusait les auteurs, non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient un jour. *Voyez*, disait-on, *la malice: le premier*

(*) *Abraham Chaumeix.*

tome eſt plein de renvois aux derniers ; donc c'eſt dans les derniers que ſera tout le venin. Nous n'exagérons point : cela fut dit mot à mot.

L'Encyclopédie fut ſupprimée ſur cette divination ; mais enfin la raiſon l'emporte. Le deſtin de cet ouvrage a été celui de toutes les entrepriſes utiles, de preſque tous les bons livres, comme celui de la *Sageſſe* de *Charron*, de la ſavante hiſtoire compoſée par le ſage de *Thou*, de preſque toutes les vérités neuves, des expériences contre l'horreur du vide, de la rotation de la terre, de l'uſage de l'émétique, de la gravitation, de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord, et reçu enſuite avec la reconnaiſſance tardive du public.

Le délateur couvert de honte eſt allé à Moſcou exercer ſon métier de maître d'école ; et là il peut ſe faire crucifier, s'il lui en prend envie ; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie, ni ſéduire des magiſtrats. Les autres ſerpens qui mordaient la lime ont uſé leurs dents, et ceſſé de mordre.

Comme la plupart des ſavans et des hommes de génie qui ont contribué avec tant de zèle à cet important ouvrage, s'occupent à préſent

du ſoin de le perfectionner et d'y ajouter même pluſieurs volumes ; et comme dans plus d'un pays on a déjà commencé des éditions, nous avons cru devoir préſenter aux amateurs de la littérature un eſſai de quelques articles omis dans le grand dictionnaire, ou qui peuvent ſouffrir quelques additions, ou qui ayant été inſérés par des mains étrangères, n'ont pas été traités ſelon les vues des directeurs de cette entrepriſe immenſe.

C'eſt à eux que nous dédions notre eſſai, dont ils pourront prendre et corriger ou laiſſer les articles, à leur gré, dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce ſont des plantes exotiques que nous leur offrons ; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaſte collection qu'autant qu'elles ſeront cultivées par de telles mains ; et c'eſt alors qu'elles pourront recevoir la vie.

AVERTISSEMENT

DE LA COLLECTION INTITULÉE

L'OPINION EN ALPHABET. (*)

Quos oportet redargui : qui universas domos subvertunt, docentes quæ non oportet, turpis lucri gratiâ. Il faut fermer la bouche à ceux qui renverſent toutes les familles, enſeignant, par un intérêt honteux, ce qu'on ne doit point enſeigner. (Epître de St *Paul* à *Tite*, chap. I, v. 11.)

Cet alphabet eſt extrait des ouvrages les plus eſtimés qui ne ſont pas communément à la portée du grand nombre ; & ſi l'auteur ne cite pas toujours les ſources où il a puiſé, comme étant aſſez connues des doctes, il ne doit pas être ſoupçonné de vouloir ſe faire honneur du travail d'autrui, puiſqu'il garde lui-même l'anonyme, ſuivant cette parole de l'Evangile : Que votre main gauche ne ſache point ce que fait votre droite. (*a*)

(*) Voyez l'avertiſſement des Editeurs.

(*a*) Saint *Matthieu*, chap. VI, v. 3.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

A.

Nous aurons peu de queſtions à faire ſur cette première lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus néceſſaire qu'on ne croirait, eſt de *Céſar du Marſais*, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'eſprit une dialectique très-profonde et très-nette. La vraie philoſophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce ſage qui était pauvre, et dont l'éloge ſe trouve à la tête du ſeptième volume de l'Encyclopédie, fut perſécuté par l'auteur de *Marie à la Coque*, qui était riche; et ſans les généroſités du comte de *Lauraguais*, il ſerait mort dans la plus extrême misère. Saiſiſſons cette occaſion de dire que jamais la nation françaiſe ne s'eſt plus honorée que de nos jours, par ces actions de véritable grandeur faites ſans oſtentation. Nous avons vu plus d'un miniſtre d'Etat encourager les talens dans l'indigence, et demander le ſecret (*). *Colbert* les récompenſait, mais avec l'argent de l'Etat; *Fouquet* avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle ont donné leur propre bien;

(*) M. le duc de *Choiſeul*.

et par là ils ſont au-deſſus de *Fouquet*, autant que par leur naiſſance, leurs dignités et leur génie. Comme nous ne les nommons point, ils ne doivent pas ſe fâcher. Que le lecteur pardonne cette digreſſion qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons ſur la lettre A, qui a été ſi bien traitée par feu M. *du Marſais*, et par ceux qui ont joint leur travail au ſien. Nous ne parlerons point des autres lettres, et nous renvoyons à l'Encyclopédie, qui dit tout ce qu'il faut ſur cette matière.

On commence à ſubſtituer la lettre *a* à la lettre *o* dans *français*, *françaiſe*, *anglais*, *anglaiſe*, et dans tous les imparfaits, comme *il employait*, *il octroyait*, *il ployerait*, &c.; la raiſon n'en eſt-elle pas évidente? ne faut-il pas écrire comme on parle, autant qu'on le peut? n'eſt-ce pas une contradiction d'écrire *oi* et de prononcer *ai*? Nous diſions autrefois *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois*: lorſqu'enfin on adoucit ces ſons barbares, on ne ſongea point à réformer les caractères, et le langage dément continuellement l'écriture.

Mais quand il fallut faire rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien embarraſſés. Tout le monde, par exemple, diſait *français* dans la converſation et dans les

discours publics : mais comme la coutume vicieuse de rimer pour les yeux, et non pas pour les oreilles, s'était introduite parmi nous, les poëtes se crurent obligés de faire rimer *françois* à *lois*, *rois*, *exploits* ; et alors les mêmes académiciens qui venaient de prononcer *français* dans un discours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On trouve dans une pièce de vers de *Pierre Corneille*, sur le passage du Rhin, assez peu connue :

Quel spectacle d'effroi ! grand Dieu ! si toutefois
Quelque chose pouvoit effrayer des *François*.

Le lecteur peut remarquer quel effet produiraient aujourd'hui ces vers, si l'on prononçait comme sous *François premier*, *pouvoit* par un *o* ; quelle cacophonie feraient *effroi*, *toutefois*, *pouvoit*, *françois*.

Dans le temps que notre langue se perfectionnait le plus, *Boileau* disait :

Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en *François* ;
Mais laissons Chapelain pour la dernière *fois*.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français*, ce vers de *Boileau* lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous sommes enfin défaits de cette mauvaise habitude d'écrire le mot *français* comme on écrit St *François*. Il faut du temps

pour réformer la manière d'écrire tous ces autres mots dans lesquels les yeux trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encore *je croyois ;* et si vous prononciez *je croyois*, en fesant sentir les deux *o*, personne ne pourrait vous supporter. Pourquoi donc en ménageant nos oreilles ne ménagez-vous pas aussi nos yeux ? pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais*, puisque *je croyois* est absolument barbare ?

Vous enseignez la langue française à un étranger, il est d'abord surpris que vous prononciez *je croyais*, *j'octroyais*, *j'employais ;* il vous demande pourquoi vous adouciſſez la prononciation de la dernière syllabe, et pourquoi vous n'adouciſſez pas la précédente ; pourquoi dans la conversation vous ne dites pas, *je crayais*, *j'emplayais*, &c.

Vous lui répondez, et vous devez lui répondre, qu'il y a plus de grâce et de variété à faire succéder une diphthongue à une autre. La dernière syllabe, lui dites-vous, dont le son reste dans l'oreille, doit être plus agréable et plus mélodieuse que les autres ; et c'est la variété dans la prononciation de ces syllabes qui fait le charme de la prosodie.

L'étranger vous répliquera : Vous deviez m'en avertir par l'écriture comme vous m'en avertiſſez dans la conversation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarraſſez beaucoup lorſque

vous orthographiez d'une façon et que vous prononcez d'une autre ?

Les plus belles langues, ſans contredit, ſont celles où les mêmes ſyllabes portent toujours une prononciation uniforme; telle eſt la langue italienne. Elle n'eſt point hériſſée de lettres qu'on eſt obligé de ſupprimer; c'eſt le grand vice de l'anglais et du français. Qui croirait, par exemple, que ce mot anglais *handkerchief* ſe prononce, *ankicher* ? et quel étranger imaginera que *paon*, *Laon*, ſe prononcent en français *pan* et *Lan* ? Les Italiens ſe ſont défaits de la lettre *h* au commencement des mots, parce qu'elle n'y avait aucun ſon, et de la lettre *x* entièrement, parce qu'ils ne la prononcent plus; que ne les imitons-nous? avons-nous oublié que l'écriture eſt la peinture de la voix ?

Vous dites *anglais*, *portugais*, *français*, mais vous dites *danois*, *ſuédois*; comment devinerai-je cette différence, ſi je n'apprends votre langue que dans vos livres ? Et pourquoi, en prononçant *anglais* et *portugais*, mettez-vous un *o* à l'un et un *a* à l'autre? pourquoi n'avez-vous pas la mauvaiſe habitude d'écrire *portugois*, comme vous avez la mauvaiſe habitude d'écrire *anglois* ? En un mot ne paraît-il pas évident que la meilleure méthode eſt d'écrire toujours par *a* ce qu'on prononce par *a* ?

A.

A, troiſième perſonne au préſent de l'indicatif du verbe *avoir*. C'eſt un défaut ſans doute qu'un verbe ne ſoit qu'une ſeule lettre, et qu'on exprime *il a raiſon*, *il a de l'eſprit*, comme on exprime *il eſt à Paris*, *il eſt à Lyon*.

Hodièque manent veſtigia ruris.

Il *a eu* choquerait horriblement l'oreille, ſi on n'y était pas accoutumé : pluſieurs écrivains ſe ſervent de cette phraſe, *la différence qu'il y a ; la diſtance qu'il y a entre eux ;* eſt-il rien de plus languiſſant à la fois et de plus rude? n'eſt-il pas aiſé d'éviter cette imperfection du langage en diſant ſimplement *la diſtance*, *la différence*, *entre eux ?* à quoi bon ce *qu'il* et cet *y a* qui rendent le diſcours ſec et diffus, et qui réuniſſent ainſi les plus grands défauts?

Ne faut-il pas ſurtout éviter le concours de deux *a? il va à Paris*, *il a Antoine en averſion*. Trois et quatre *a* ſont inſupportables ; *il va à Amiens*, *et de là à Arques*.

La poëſie françaiſe proſcrit ce heurtement de voyelles.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.

Les

Les Italiens ont été obligés de se permettre cet achoppement de sons qui détruisent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâillemens, que les Latins étaient soigneux d'éviter. *Pétrarque* ne fait nulle difficulté de dire :

Muove si il vecchiarel canuto e bianco,
Dal dolce luogo ove ha sua età fornita.

L'*Arioste* a dit :

Non sa quel che sia Amor . . .
Doveva fortuna alla christiana fede . . .
Tanto girò che venne a *una riviera . . .*
Altra aventura a*l buon Rinaldo accade. . . .*

Cette malheureuse cacophonie est nécessaire en italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue se termine en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le latin qui possède une infinité de terminaisons ne pouvait guère admettre un pareil heurtement de voyelles, et la langue française est encore en cela plus circonspecte et plus sévère que la latine. Vous voyez très-rarement dans *Virgile* une voyelle suivie d'un mot commençant par une voyelle ; ce n'est que dans un petit nombre d'occasions où il faut exprimer quelque désordre de l'esprit,

Arma amens capio,

ou lorſque deux ſpondées peignent un lieu vaſte et déſert,

In Neptuno Aegeo.

Homère, il eſt vrai, ne s'aſſujettit pas à cette règle de l'harmonie qui rejette le concours des voyelles, et ſurtout des A; les fineſſes de l'art n'étaient pas encore connues de ſon temps, et *Homère* était au-deſſus de ces fineſſes : mais ſes vers les plus harmonieux ſont ceux qui ſont compoſés d'un aſſemblage heureux de voyelles et de conſonnes. C'eſt ce que *Boileau* recommande dès le premier chant de l'Art poëtique.

La lettre A chez preſque toutes les nations devint une lettre ſacrée, parce qu'elle était la première : les Egyptiens joignirent cette ſuperflition à tant d'autres : de là vient que les Grecs d'Alexandrie l'appelaient *hier'alpha;* et comme *oméga* était la dernière lettre, ces mots *alpha* et *oméga* ſignifièrent le complément de toutes choſes. Ce fut l'origine de la cabale et de plus d'une myſtérieuſe démence.

Les lettres ſervaient de chiffres et de notes de muſique; jugez quelle foule de connaiſſances ſecrètes cela produiſit : *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, étaient les ſept cieux. L'harmonie des ſphères céleſtes était compoſée des ſept premières lettres; et un acroſtiche rendait raiſon de tout dans la vénérable antiquité.

ABC, OU ALPHABET.

SI M. *du Marsais* vivait encore, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les savans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune langue de l'Europe. *Alphabet* ne signifie autre chose que *AB*, et *AB* ne signifie rien, ou tout au plus il indique deux sons ; et ces deux sons n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. *Beth* n'est point formé d'*Alpha ;* l'un est le premier, l'autre le second ; et on ne sait pas pourquoi.

Or, comment s'est-il pu faire qu'on manque de termes pour exprimer la porte de toutes les sciences ? La connaissance des nombres, l'art de compter, ne s'appelle point *un-deux ;* et le rudiment de l'art d'exprimer ses pensées, n'a dans l'Europe aucune expression propre qui le désigne.

L'alphabet est la première partie de la grammaire ; ceux qui possèdent la langue arabe, dont je n'ai pas la plus légère notion, pourront m'apprendre si cette langue qui a, dit-on, quatre-vingts mots pour signifier un cheval, en aurait un pour signifier l'alphabet.

Je proteste que je ne sais pas plus le chinois que l'arabe ; cependant j'ai lu dans un petit

vocabulaire chinois (*a*), que cette nation s'eſt toujours donné deux mots pour exprimer le catalogue, la liſte des caractères de ſa langue; l'un eſt *ho-tou*, l'autre *haipien :* nous n'avons ni *ho-tou* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils diſaient *alphabet*. *Sénèque le philoſophe* ſe ſert de la phraſe grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des queſtions ſur la grammaire; il l'appelle *Skedon analphabetos*. Or, cet alphabet, les Grecs le tenaient des Phéniciens, de cette nation nommée *le peuple lettré* par les Hébreux mêmes, lorſque ces Hébreux vinrent s'établir ſi tard auprès de leurs pays.

Il eſt à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caractères aux Grecs, leur rendirent un grand ſervice en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que *Cécrops* leur avait apportée d'Egypte : les Phéniciens, en qualité de négocians, rendaient tout aiſé; et les Egyptiens, en qualité d'interprètes des dieux, rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un grec ſon correſpondant : Non-ſeulement mes caractères ſont aiſés à écrire, et rendent la penſée ainſi que les ſons de la voix; mais ils expriment

(*a*) I vol. de l'Hiſt. de la Chine, de *Duhalde*.

nos dettes actives et paſſives. Mon *aleph*, que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent ; *betha* en vaut deux ; *ro* en vaut cent ; *ſigma* en vaut deux cents. Je vous dois deux cents onces : je vous paye un *ro*, reſte un *ro* que je vous dois encore ; nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la ſociété entre les hommes, en fourniſſant à leurs beſoins ; et pour négocier, il faut s'entendre.

Les Egyptiens ne commercèrent que très-tard ; ils avaient la mer en horreur ; c'était leur *Typhon*. Les Tyriens furent navigateurs de temps immémorial ; ils lièrent enſemble les peuples que la nature avait ſéparés, et ils réparèrent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé ſouvent une grande partie du genre-humain. Les Grecs à leur tour allèrent porter leur commerce et leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changèrent un peu, comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorſque leurs marchands dont on fit depuis des demi-dieux, allèrent établir à Colchos un commerce de pelleterie qu'on appela *la toiſon d'or*, ils donnèrent leurs lettres aux peuples de ces contrées, qui les ont conſervées et altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils ſont ſoumis,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

et dont j'eſpère qu'ils ſecoueront le joug, grâce à l'impératrice de Ruſſie.

Il eſt très-vraiſemblable (je ne dis pas très-vrai, DIEU m'en garde) que ni Tyr, ni l'Egypte, ni aucun Aſiatique habitant vers la Méditerranée, ne communiqua ſon alphabet aux peuples de l'Aſie orientale. Si les Tyriens, ou même les Chaldéens qui habitaient vers l'Euphrate, avaient, par exemple, communiqué leur méthode aux Chinois, il en reſterait quelques traces; ils auraient les ſignes des vingt-deux, vingt-trois, ou vingt-quatre lettres. Ils ont au contraire des ſignes de tous les mots qui compoſent leur langue; et ils en ont, nous dit-on, quatre-vingts mille : cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle eſt ſoixante et dix-neuf mille neuf cents ſoixante et ſeize fois plus ſavante et plus embarraſſée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuſe différence, qu'ils écrivent de haut en bas, et que les Tyriens et les Chaldéens écrivaient de droite à gauche; les Grecs et nous de gauche à droite.

Examinez les caractères tartares, indiens, ſiamois, japonais, vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec et phénicien.

Cependant tous ces peuples, en y joignant même les Hottentots et les Cafres, prononcent

à peu près les voyelles et les conſonnes comme nous, parce qu'ils ont le larynx fait de même pour l'eſſentiel, ainſi qu'un payſan griſon a le goſier fait comme la première chanteuſe de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce manant une baſſe-taille rude, diſcordante, inſupportable, et de cette chanteuſe un deſſus de roſſignol, eſt ſi imperceptible qu'aucun anatomiſte ne peut l'apercevoir. C'eſt la cervelle d'un ſot qui reſſemble comme deux gouttes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enſeignèrent leur *ABC* aux Grecs, nous n'avons pas prétendu qu'ils euſſent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déjà mieux que les peuples de la baſſe Syrie; ils avaient un goſier plus flexible; leurs paroles étaient un plus heureux aſſemblage de voyelles, de conſonnes et de diphthongues. Le langage des peuples de la Phénicie au contraire était rude, groſſier; c'étaient des *Shafiroth*, des *Aſtaroth*, des *Shabaoth*, des *Chammaim*, des *Chotihet*, des *Thopheth*; il y aurait là de quoi faire enfuir notre chanteuſe de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien, et à qui des marchands hollandais

viendraient apporter celui dont ils ſe ſervent à préſent. Tous les Romains feraient fort bien de recevoir leurs caractères ; mais ils ſe garderaient bien de parler la langue batave. C'eſt préciſément ainſi que le peuple d'Athènes en uſa avec les matelots de Caphthor, venant de Tyr ou de Bérith : les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Miſraim qui eſt l'Egypte ; et rebutèrent leur patois.

Philoſophiquement parlant, et abſtraction reſpectueuſe faite de toutes les inductions qu'on pourrait tirer des livres ſacrés, dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'eſt-elle pas une plaiſante chimère ?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, et comment il eſt arrivé que dans une multitude de ſiècles les moutons ſe ſoient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linottes à ſiffler ? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiomes, et beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulemens très-articulés et très variés de la chatte ; c'eſt une merveilleuſe choſe de voir dans le Mirebalais une cavale dreſſer ſes oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braiemens intelligibles d'un âne. Chaque eſpèce a ſa langue.

Celle

Celle des Eſquimaux et des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive, et d'alphabet primitif, que de chênes primitifs, et que d'herbe primitive.

Pluſieurs rabbins prétendent que la langue mère était le ſamaritain ; quelques autres ont aſſuré que c'était le bas-breton : dans cette incertitude, on peut fort bien, ſans offenſer les habitans de Kimper et de Samarie, n'admettre aucune langue mère.

Ne peut-on pas, ſans offenſer perſonne, ſuppoſer que l'alphabet a commencé par des cris et des exclamations ? Les petits enfans diſent d'eux-mêmes, *ha he*, quand ils voient un objet qui les frappe ; *hi hi* quand ils pleurent ; *hu hu*, *hou hou*, quand ils ſe moquent ; *aïe* quand on les frappe ; et il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Egypte *Pſammeticus* (qui n'eſt pas un mot égyptien) fit élever pour ſavoir quelle était la langue primitive, il n'eſt guère poſſible qu'ils ſe ſoient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeûner.

Des exclamations formées par des voyelles, auſſi naturelles aux enfans que le coaſſement l'eſt aux grenouilles, il n'y a pas ſi loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien

qu'une mère diſe à ſon enfant l'équivalent de *viens*, *tiens*, *prends*, *tais-toi*, *approche*, *va-t-en:* ces mots ne ſont repréſentatifs de rien; ils ne peignent rien; mais ils ſe font entendre avec un geſte.

De ces rudimens informes, il y a un chemin immenſe pour arriver à la ſyntaxe. Je ſuis effrayé quand je ſonge que de ce ſeul mot *viens*, il faut parvenir un jour à dire: *Je ſerais venu, ma mère, avec grand plaiſir, et j'aurais obéi à vos ordres qui me ſeront toujours chers, ſi en accourant vers vous je n'étais pas tombé à la renverſe, et ſi une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche.*

Il ſemble à mon imagination étonnée qu'il a fallu des ſiècles pour ajuſter cette phraſe, et bien d'autres ſiècles pour la peindre. Ce ſerait ici le lieu de dire, ou de tâcher de dire, comment on exprime et comment on prononce dans toutes les langues du monde *père*, *mère*, *jour*, *nuit*, *terre*, *eau*, *boire*, *manger*, &c.; mais il faut éviter le ridicule autant qu'il eſt poſſible.

Les caractères alphabétiques, préſentant à la fois les noms des choſes, leur nombre, les dates des événemens, les idées des hommes, devinrent bientôt des myſtères aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces ſignes. Les Chaldéens, les Syriens, les Egyptiens,

attribuèrent quelque choſe de divin à la combinaiſon des lettres, et à la manière de les prononcer. Ils crurent que les noms ſignifiaient par eux-mêmes, et qu'ils avaient en eux une force, une vertu ſecrète. Ils allaient juſqu'à prétendre que le nom qui ſignifiait *puiſſance* était puiſſant de ſa nature; que celui qui exprimait *ange* était angélique; que celui qui donnait l'idée de DIEU était divin. Cette ſcience des caractères entra néceſſairement dans la magie: point d'opération magique ſans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les ſciences devint celle de toutes les erreurs; les mages de tous les pays s'en ſervirent pour ſe conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient conſtruit, et où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La manière de prononcer des conſonnes et des voyelles devint le plus profond des myſtères, et ſouvent le plus terrible. Il y eut une manière de prononcer *Jehovah*, nom de DIEU chez les Syriens et les Egyptiens, par laquelle on feſait tomber un homme roide mort.

St *Clément* d'Alexandrie rapporte (*b*) que *Moïſe* fit mourir ſur le champ le roi d'Egypte *Nechephre*, en lui ſoufflant ce nom dans l'oreille; et qu'enſuite il le reſſuſcita en

(*b*) Stromates ou tapiſſeries, liv. I.

prononçant le même mot. St *Clément* d'Alexandrie eſt exact, il cite ſon auteur; c'eſt le ſavant *Artapan*; qui pourra récuſer le témoignage d'*Artapan* ?

Rien ne retarda plus les progrès de l'eſprit humain que cette profonde ſcience de l'erreur, née chez les Aſiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans *Origène*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Tertullien*, &c. &c. *Origène* dit ſurtout expreſſément (*c*): » Si en invoquant DIEU, ou » en jurant par lui, on le nomme le Dieu » d'*Abraham*, d'*Iſaac* et de *Jacob*, on fera » par ces noms, des choſes dont la nature » et la force ſont telles, que les démons ſe » ſoumettent à ceux qui les prononcent; » mais ſi on le nomme d'un autre nom, » comme *Dieu de la mer bruyante*, *Dieu ſupplantateur*, ces noms feront ſans vertu : le » nom d'*Iſraël* traduit en grec ne pourra rien » opérer; mais prononcez-le en hébreu, avec » les autres mots requis, vous opérerez la » conjuration. »

Le même *Origène* dit ces paroles remarquables : » Il y a des noms qui ont naturel- » lement de la vertu, tels que ſont ceux

(*c*) *Origène* contre *Celſe*, n° 202.

» dont ſe ſervent les ſages parmi les Egyp-
» tiens, les mages en Perſe, les brachmanes
» dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie* n'eſt
» pas un art vain et chimérique, ainſi que le
» prétendent les ſtoïciens et les épicuriens ;
» le nom de *Sabaoth*, celui d'*Adonaï*, n'ont
» pas été faits pour des êtres créés ; mais ils
» appartiennent à une théologie myſtérieuſe
» qui ſe rapporte au Créateur ; de là vient la
» vertu de ces noms quand on les arrange et
» qu'on les prononce ſelon les règles, &c. »

C'était en prononçant des lettres ſelon la méthode magique qu'on forçait la lune de deſcendre ſur la terre. Il faut pardonner à *Virgile* d'avoir cru ces inepties, et d'en avoir parlé ſérieuſement dans ſa huitième églogue.

Carmina de cœlo poſſunt deducere lunam.
On fait avec des mots tomber la lune en terre.

Enfin l'alphabet fut l'origine de toutes les connaiſſances de l'homme, et de toutes ſes ſottiſes.

ABBAYE.

SECTION PREMIERE.

C'EST une communauté religieuſe gouvernée par un abbé ou une abbeſſe.

Ce mot d'abbé, *abbas* en latin et en grec, *abba* en ſyrien et en chaldéen, vient de l'hébreu *ab*, qui veut dire père. Les docteurs juifs prenaient ce titre par orgueil; c'eſt pourquoi JESUS diſait à ſes diſciples (*a*): N'appelez perſonne ſur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père, qui eſt dans les cieux.

Quoique St *Jérôme* ſe ſoit fort emporté contre les moines de ſon temps (*b*) qui, malgré la défenſe du Seigneur, donnaient ou recevaient le titre d'abbé, le ſixième concile de Paris (*c*) décide que, ſi les abbés ſont des pères ſpirituels, et s'ils engendrent au Seigneur des fils ſpirituels, c'eſt avec raiſon qu'on les appelle abbés.

D'après ce décret, ſi quelqu'un a mérité le titre d'abbé, c'eſt aſſurément St *Benoît* qui, l'an 529, fonda ſur le mont Caſſin, dans le royaume de Naples, ſa règle ſi éminente en

(*a*) *Matth.* chap. XXIII, v. 9.
(*b*) Liv. II, ſur l'Epître aux Galates.
(*c*) Liv. I, chap. XXXVII.

ſageſſe et en diſcrétion, et ſi grave, ſi claire, à l'égard du diſcours et du ſtyle. Ce ſont les propres termes du pape St *Grégoire* (*d*), qui ne manque pas de faire mention du privilége ſingulier dont DIEU daigna gratifier ce ſaint fondateur ; c'eſt que tous les bénédictins qui meurent au mont Caſſin ſont ſauvés. L'on ne doit donc pas être ſurpris que ces moines comptent ſeize mille ſaints canoniſés de leur ordre. Les bénédictines prétendent même qu'elles ſont averties de l'approche de leur mort par quelque bruit nocturne qu'elles appellent *les coups de ſaint Benoît.*

On peut bien croire que ce ſaint abbé ne s'était pas oublié lui-même en demandant à DIEU le ſalut de ſes diſciples. En conſéquence, le ſamedi 21 mars 543, veille du dimanche de la paſſion, qui fut le jour de ſa mort, deux moines, dont l'un était dans le monaſtère, l'autre en était éloigné, eurent la même viſion. Ils virent un chemin couvert de tapis, et éclairé d'une infinité de flambeaux, qui s'étendait vers l'Orient depuis le monaſtère juſqu'au ciel. Un perſonnage vénérable y paraiſſait, qui leur demanda pour qui était ce chemin ? ils dirent qu'ils n'en ſavaient rien. C'eſt, ajouta-t-il, par où *Benoît*, le bien-aimé de DIEU, eſt monté au ciel.

(*d*) Dialog. liv. II, chap. VIII.

Un ordre dans lequel le ſalut était ſi aſſuré s'étendit bientôt dans d'autres Etats, dont les ſouverains ſe laiſſaient perſuader (*e*) qu'il ne s'agiſſait, pour être sûr d'une place en paradis, que de s'y faire un bon ami; et qu'on pouvait racheter les injuſtices les plus criantes, les crimes les plus énormes, par des donations en faveur des égliſes. Pour ne parler ici que de la France, on lit dans les *Geſtes du roi Dagobert*, fondateur de l'abbaye de Saint-Denis près Paris (*f*), que ce prince étant mort fut condamné au jugement de DIEU, et qu'un ſaint hermite nommé *Jean*, qui demeurait ſur les côtes de la mer d'Italie, vit ſon ame enchaînée dans une barque, et des diables qui la rouaient de coups en la conduiſant vers la Sicile où ils devaient la précipiter dans les gouffres du mont Etna; que St *Denis* avait tout à coup paru dans un globe lumineux, précédé des éclairs et de la foudre, et qu'ayant mis en fuite ces malins eſprits, et arraché cette pauvre ame des griffes du plus acharné, il l'avait portée au ciel en triomphe.

Charles Martel au contraire fut damné en corps et en ame, pour avoir donné des abbayes en récompenſe à ſes capitaines, qui, quoique

(*e*) *Mézeray*, tome I, page 225.
(*f*) Chap. XLVII.

laïques, portèrent le titre d'abbés, comme des femmes mariées eurent depuis celui d'abbeſſes, et poſſédèrent des abbayes de filles. Un ſaint évêque de Lyon, nommé *Eucher*, étant en oraiſon, fut ravi en eſprit, et mené par un ange en enfer où il vit *Charles Martel*, et apprit de l'ange que les ſaints dont ce prince avait dépouillé les égliſes, l'avaient condamné à brûler éternellement en corps et en ame. St *Eucher* écrivit cette révélation à *Boniface* évêque de Maïence, et à *Fulrad* archichapelain de *Pepin le bref*, en les priant d'ouvrir le tombeau de *Charles Martel*, et de voir ſi ſon corps y était. Le tombeau fut ouvert; le fond en était tout brûlé, et on n'y trouva qu'un grand ſerpent qui en ſortit avec une fumée puante.

Boniface (*g*) eut l'attention d'écrire à *Pepin le bref* et à *Carloman* toutes ces circonſtances de la damnation de leur père; et *Louis* de Germanie s'étant emparé, en 858, de quelques biens eccléſiaſtiques, les évêques de l'aſſemblée de Créci lui rappelèrent dans une lettre toutes les particularités de cette terrible hiſtoire, en ajoutant qu'ils les tenaient de vieillards dignes de foi, et qui en avaient été témoins oculaires.

St *Bernard*, premier abbé de Clairvaux en

(*g*) *Mézeray*, tome I, page 331.

1115, avait pareillement eu révélation que tous ceux qui recevraient l'habit de sa main seraient sauvés. Cependant le pape *Urbain II*, dans une bulle de l'an 1092, ayant donné à l'abbaye du mont Cassin le titre de chef de tous les monastères, parce que de ce lieu même la vénérable religion de l'ordre monastique s'est répandue du sein de *Benoît* comme d'une source de paradis, l'empereur *Lothaire* lui confirma cette prérogative par une chartre de l'an 1137, qui donne au monastère du mont Cassin la prééminence de pouvoir et de gloire sur tous les monastères qui sont ou qui seront fondés dans tout l'univers, et veut que les abbés et les moines de toute la chrétienté lui portent honneur et révérence.

Pascal II, dans une bulle de l'an 1113, adressée à l'abbé du mont Cassin, s'exprime en ces termes: Nous décernons que vous, ainsi que tous vos successeurs, comme supérieur à tous les abbés, vous ayez séance dans toute assemblée d'évêques ou de princes, et que dans les jugemens vous donniez votre avis avant tous ceux de votre ordre. Aussi l'abbé de Cluni ayant osé se qualifier *abbé des abbés*, dans un concile tenu à Rome l'an 1116, le chancelier du pape décida que cette distinction appartenait à l'abbé du mont Cassin, celui de Cluni se contenta du titre d'*abbé*

cardinal qu'il obtint depuis de *Calixte II*, et que l'abbé de la Trinité de Vendôme et quelques autres se sont ensuite arrogé.

Le pape *Jean XX*, en 1326, accorda même à l'abbé du mont Cassin le titre d'évêque, dont il fit les fonctions jusqu'en 1367 ; mais *Urbain V* ayant alors jugé à propos de lui retrancher cette dignité, il s'intitule simplement dans les actes : *Patriarche de la sainte religion, abbé du saint monastère de Cassin, chancelier et grand-chapelain de l'empire romain, abbé des abbés, chef de la hiérarchie bénédictine, chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte et gouverneur de la Campanie, de la terre de Labour, et de la province maritime, prince de la paix.*

Il habite avec une partie de ses officiers à San-Germano, petite ville au pied du mont Cassin, dans une maison spacieuse où tous les passans, depuis le pape jusqu'au dernier mendiant, sont reçus, logés, nourris, et traités suivant leur état. L'abbé rend chaque jour visite à tous ses hôtes, qui sont quelquefois au nombre de trois cents. St *Ignace*, en 1538, y reçut l'hospitalité ; mais il fut logé sur le mont Cassin, dans une maison nommée l'albanette, à six cents pas de l'abbaye vers l'Occident. Ce fut là qu'il composa son célèbre institut ; ce qui fait dire à un dominicain,

dans un ouvrage latin intitulé *la tourterelle de l'ame*, qu'*Ignace* habita quelques mois cette montagne de contemplation, et que, comme un autre *Moïse* et un autre légiſlateur, il y fabriqua les ſecondes tables des lois religieuſes qui ne le cèdent en rien aux premières.

A la vérité ce fondateur des jéſuites ne trouva pas dans les bénédictins la même complaiſance que St *Benoît*, à ſon arrivée au mont Caſſin, avait éprouvée de la part de St *Martin* hermite, qui lui céda la place dont il était en poſſeſſion, et ſe retira au mont Marſique proche de la Carniole; au contraire le bénédictin *Ambroiſe Cajetan*, dans un gros ouvrage fait exprès, a prétendu revendiquer les jéſuites à l'ordre de St *Benoît*.

Le relâchement qui a toujours régné dans le monde, même parmi le clergé, avait déjà fait imaginer à S^t *Baſile*, dès le quatrième ſiècle, de raſſembler ſous une règle les ſolitaires qui s'étaient diſperſés dans les déſerts pour y ſuivre la loi; mais, comme nous le verrons à l'article *Quête*, les réguliers ne l'ont pas toujours été: quant au clergé ſéculier, voici comment en parlait St *Cyprien* dès le troiſième ſiècle (*h*). Pluſieurs évêques, au lieu d'exhorter les autres et de leur montrer l'exemple, négligeant les affaires de DIEU, ſe

(*h*) *De lapſis.*

chargeaient d'affaires temporelles, quittaient leur chaire, abandonnaient leur peuple, et ſe promenaient dans d'autres provinces pour fréquenter les foires, et s'enrichir par le trafic. Ils ne ſecouraient point les frères qui mouraient de faim; ils voulaient avoir de l'argent en abondance, uſurper des terres par de mauvais artifices, tirer de grands profits par des uſures.

Charlemagne, dans un écrit où il rédige ce qu'il voulait propoſer au parlement de 811, s'exprime ainſi (*i*): » Nous voulons connaître les devoirs des eccléſiaſtiques, afin de ne leur demander que ce qui leur eſt permis, et qu'ils ne nous demandent que ce que nous devons accorder. Nous les prions de nous expliquer nettement ce qu'ils appellent quitter le monde, et en quoi l'on peut diſtinguer ceux qui le quittent de ceux qui y demeurent; ſi c'eſt ſeulement en ce qu'ils ne portent point les armes et ne ſont pas mariés publiquement. Si celui-là a quitté le monde qui ne ceſſe tous les jours d'augmenter ſes biens par toutes ſortes de moyens, en promettant le paradis et menaçant de l'enfer, et employant le nom de DIEU ou de quelque ſaint pour perſuader aux ſimples de ſe dépouiller de leurs biens, et en priver leurs héritiers légitimes, qui

(*i*) *Capit. interrog.* page 478, tome VII, *conc.* page 1184.

par là, réduits à la pauvreté, se croient ensuite les crimes permis, comme le larcin et le pillage. Si c'est avoir quitté le monde que de suivre la passion d'acquérir jusqu'à corrompre par argent de faux témoins pour avoir le bien d'autrui, et de chercher des avoués et des prévôts cruels, intéressés et sans crainte de DIEU. »

Enfin l'on peut juger des mœurs des réguliers par une harangue de l'an 1493, où l'abbé *Tritême* dit à ses confrères : « Vous, Messieurs les abbés, qui êtes des ignorans et ennemis de la science du salut ; qui passez les journées entières dans les plaisirs impudiques, dans l'ivrognerie et dans le jeu ; qui vous attachez aux biens de la terre, que répondrez-vous à DIEU et à votre fondateur St *Benoît ?* »

Le même abbé ne laisse pas de prétendre que de droit (*k*) la troisième partie de tous les biens des chrétiens appartient à l'ordre de St *Benoît*, et que s'il ne l'a pas, c'est qu'on la lui a volée. Il est si pauvre, ajoute-t-il, pour le présent, qu'il n'a plus que cent millions d'or de revenu. *Tritême* ne dit point à qui appartiennent les deux autres parts ; mais comme il ne comptait de son temps que quinze mille abbayes de bénédictins, outre les petits couvens du même ordre, et que

(*k*) *Fra-Paolo*, Traité des bénéfices, page 31.

dans le dix-ſeptième ſiècle il y en avait déjà trente-ſept mille, il eſt clair par la règle de proportion que ce ſaint ordre devrait poſſéder aujourd'hui les deux tiers et demi du bien de la chrétienté, ſans les funeſtes progrès de l'héréſie des derniers ſiècles.

Pour ſurcroît de douleurs, depuis le concordat fait l'an 1515 entre *Léon X* et *François I*, le roi de France nommant à preſque toutes les abbayes de ſon royaume, le plus grand nombre eſt donné en commende à des ſéculiers tonſurés. Cet uſage peu connu en Angleterre fit dire plaiſamment, en 1694, au docteur *Grégori* qui prenait l'abbé *Gallois* pour un bénédictin (*l*) : Le bon père s'imagine que nous ſommes revenus à ces temps fabuleux où il était permis à un moine de dire ce qu'il voulait.

SECTION II.

Ceux qui fuient le monde ſont ſages : ceux qui ſe conſacrent à DIEU ſon reſpectables. Peut-être le temps a-t-il corrompu une ſi ſainte inſtitution.

Aux thérapeutes juifs ſuccédèrent les moines en Egypte, *idiotoi*, *monoi*. *Idiot* ne ſignifiait

(*l*) Tranſactions philoſophiques.

alors que *ſolitaire :* ils firent bientôt corps ; ce qui eſt le contraire de ſolitaire, et qui n'eſt pas idiot dans l'acception ordinaire de ce terme. Chaque ſociété de moines élut ſon ſupérieur : car tout ſe fefait à la pluralité des voix dans les premiers temps de l'Egliſe. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échappant par piété au tumulte et à l'eſclavage inſéparables des grands empires. Chaque ſociété de moines choiſit ſon père, ſon abba, ſon abbé ; quoiqu'il ſoit dit dans l'Evangile : *N'appelez perſonne votre père.*

Ni les abbés, ni les moines, ne furent prêtres dans les premiers ſiècles. Ils allaient par troupes entendre la meſſe au prochain village. Ces troupes devinrent conſidérables ; il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Egypte.

S^t *Baſile* d'abord moine, puis évêque de Céſarée en Capadoce, fit un code pour tous les moines au quatrième ſiècle. Cette règle de S^t *Baſile* fut reçue en Orient et en Occident. On ne connut plus que les moines de ſaint *Baſile ;* ils furent par-tout riches ; ils ſe mêlèrent de toutes les affaires ; ils contribuèrent aux révolutions de l'empire.

On ne connaiſſait guère que cet ordre, lorſqu'au ſixième ſiècle St *Benoît* établit une

puiſſance

puiſſance nouvelle au mont Caſſin. St *Grégoire le grand* aſſure dans ſes dialogues (*m*) que DIEU lui accorda un privilége ſpécial, par lequel tous les bénédictins qui mourraient au mont Caſſin ſeraient ſauvés. En conſéquence le pape *Urbain II*, par une bulle de 1092, déclara l'abbé du mont Caſſin chef de tous les monaſtères du monde. *Paſcal II* lui donna le titre d'*abbé des abbés*. Il s'intitula *patriarche de la ſainte religion, chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte et gouverneur de la Campanie, prince de la paix*, &c. &c. &c. &c.

Tous ces titres ſeraient peu de choſe, s'ils n'étaient ſoutenus par des richeſſes immenſes.

Je reçus, il n'y a pas long-temps, une lettre d'un de mes correſpondans d'Allemagne; la lettre commence par ces mots: » Les abbés princes de Kempten, Elvangen, » Eudertl, Murbach, Bergleſgaden, Viſ- » ſembourg, Prum, Stablo, Corvey, et les » autres abbés qui ne ſont pas princes, » jouiſſent enſemble d'environ neuf cents » mille florins de revenu, qui ſont deux » millions cinquante mille livres de votre » France, au cours de ce jour. De-là je con- » clus que JESUS-CHRIST n'était pas ſi à ſon » aiſe qu'eux. »

(*m*) Liv. II, chap. VIII.

Je lui répondis : „ Monsieur, vous m'avouerez que les Français sont plus pieux „ que les Allemands dans la proportion de „ quatre et seize quarante-unièmes à l'unité ; „ car nos seuls bénéfices consistoriaux de „ moines, c'est-à-dire, ceux qui payent des „ annates au pape, se montent à neuf millions de rente, à quarante-neuf livres dix „ sous le marc avec le remède ; et neuf millions sont à deux millions cinquante mille „ livres, comme un est à quatre et seize quarante-unièmes. De là je conclus qu'ils ne „ sont pas assez riches, et qu'il faudrait qu'ils „ en eussent dix fois davantage. J'ai l'honneur d'être, &c. „

Il me répliqua par cette courte lettre : „ Mon cher monsieur, je ne vous entends „ point ; vous trouvez sans doute avec moi „ que neuf millions de votre monnaie sont „ un peu trop pour ceux qui font vœu de „ pauvreté ; et vous souhaitez qu'ils en aient „ quatre-vingt-dix ; je vous supplie de vouloir bien m'expliquer cette énigme. „

J'eus l'honneur de lui répondre sur le champ : „ Mon cher monsieur, il y avait „ autrefois un jeune homme à qui on proposait d'épouser une femme de soixante „ ans, qui lui donnerait tout son bien par „ testament : il répondit qu'elle n'était pas

» assez vieille. » L'allemand entendit mon énigme.

Il faut savoir qu'en 1575 (*n*) on proposa dans le conseil de *Henri III* roi de France, de faire ériger en commendes séculières toutes les abbayes de moines, et de donner les commendes aux officiers de sa cour et de son armée : mais comme il fut depuis excommunié et assassiné, ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'*Argenson*, ministre de la guerre, voulut en 1750 établir des pensions sur les bénéfices en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de Saint-Louis ; rien n'était plus simple, plus juste, plus utile ; il n'en put venir à bout. Cependant sous *Louis XIV*, la princesse de *Conti* avait possédé l'abbaye de Saint-Denis. Avant son règne, les séculiers possédaient des bénéfices, le duc de *Sully* huguenot avait une abbaye.

Le père de *Hugues Capet* n'était riche que par ses abbayes, et on l'appelait *Hugues l'abbé*. On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus plaisirs. *Ogine*, mère de *Louis d'Outremer*, quitta son fils parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de Sainte-Marie de Laon pour la donner à sa femme *Gerberge*. Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire servir les usages, les innovations, les lois anciennes abrogées,

(*n*) *Chopin, de sacrâ politiâ*, lib. VI.

renouvelées, mitigées, les chartres ou vraies ou ſuppoſées, le paſſé, le préſent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce monde; mais c'eſt toujours à la plus grande gloire de DIEU. Conſultez l'*Apocalypſe* de *Méliton* par l'évêque *du Bellai*.

ABBÉ.

OU allez-vous, monſieur l'abbé? &c. Savez-vous bien qu'abbé ſignifie père? Si vous le devenez, vous rendez ſervice à l'Etat; vous faites la meilleure œuvre ſans doute que puiſſe faire un homme; il naîtra de vous un être penſant. Il y a dans cette action quelque choſe de divin.

Mais ſi vous n'êtes monſieur l'abbé que pour avoir été tonſuré, pour porter un petit collet, un manteau court, et pour attendre un bénéfice ſimple, vous ne méritez pas le nom d'abbé.

Les anciens moines donnèrent ce nom au ſupérieur qu'ils éliſaient. L'abbé était leur père ſpirituel. Que les mêmes noms ſignifient avec le temps des choſes différentes! L'abbé ſpirituel était un pauvre à la tête de pluſieurs autres pauvres: mais les pauvres pères ſpirituels ont eu depuis deux cents, quatre cents

mille livres de rente ; et il y a aujourd'hui des pauvres pères ſpirituels en Allemagne qui ont un régiment des gardes.

Un pauvre qui a fait ſerment d'être pauvre, et qui en conſéquence eſt ſouverain ! on l'a déjà dit ; il faut le redire mille fois, cela eſt intolérable. Les lois réclament contre cet abus, la religion s'en indigne, et les véritables pauvres ſans vêtement et ſans nourriture pouſſent des cris au ciel à la porte de monſieur l'abbé.

Mais j'entends meſſieurs les abbés d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bourgogne qui diſent : Pourquoi n'accumulerons-nous pas des biens et des honneurs ? Pourquoi ne ſerons-nous pas princes ? les évêques le ſont bien. Ils étaient originairement pauvres comme nous, ils ſe ſont enrichis, ils ſe ſont élevés ; l'un d'eux eſt devenu ſupérieur aux rois : laiſſez-nous les imiter autant que nous pourrons.

Vous avez raiſon, Meſſieurs, envahiſſez la terre ; elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare ; vous avez profité des temps d'ignorance, de ſuperſtition, de démence pour nous dépouiller de nos héritages, et pour nous fouler à vos pieds, pour vous engraiſſer de la ſubſtance des malheureux : tremblez que le jour de la raiſon n'arrive.

ABEILLES.

Les abeilles peuvent paraître supérieures à la race humaine, en ce qu'elles produisent de leur substance une substance utile, et que de toutes nos secrétions il n'y en a pas une seule qui soit bonne à rien, pas une seule même qui ne rende le genre-humain désagréable.

Ce qui m'a charmé dans les essaims qui sortent de la ruche, c'est qu'ils sont beaucoup plus doux que nos enfans qui sortent du collége. Les jeunes abeilles alors ne piquent personne, du moins rarement et dans des cas extraordinaires. Elles se laissent prendre, on les porte, la main nue, paisiblement dans la ruche qui leur est destinée; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maison à connaître leurs intérêts, elles deviennent semblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très-tranquilles aller pendant six mois travailler dans un pré voisin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré, elles sortirent en fureur de la ruche, fondirent sur les faucheurs qui leur volaient leur bien, et les mirent en fuite.

Je ne sais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'est pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans

la tête. Je ne sais pas qui leur donna ensuite une reine au lieu d'un roi, ni qui supposa le premier que cette reine était une *Messaline* qui avait un sérail prodigieux, qui passait sa vie à faire l'amour et à faire ses couches, qui pondait et logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin; on a prétendu qu'elle pondait trois espèces différentes, des reines, des esclaves nommés *bourdons*, et des servantes nommées *ouvrières;* ce qui n'est pas trop d'accord avec les lois ordinaires de la nature.

On a cru qu'un physicien, d'ailleurs grand observateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ quatre mille ans par les Egyptiens, ne considérant pas l'extrême différence de notre climat et de celui d'Egypte; on a dit encore que ce physicien inventa de même le royaume des abeilles sous une reine, mère de trois espèces.

Plusieurs naturalistes avaient déjà répété ces inventions; il est venu un homme qui, étant possesseur de six cents ruches, a cru mieux examiner son bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes sur cette république industrieuse qu'on ne connaît guère mieux que celle des fourmis. Cet homme est M. *Simon*, qui ne se pique de rien, qui écrit très-simplement, mais qui recueille comme

pondre et loger quarante ou cinquante mille œufs l'un après l'autre ? Le ſyſtême le plus ſimple eſt preſque toujours le véritable. Cependant j'ai ſouvent cherché ce roi et cette reine, et je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques obſervateurs m'ont aſſuré qu'ils ont vu la reine entourée de ſa cour ; l'un d'eux l'a portée, elle et ſes ſuivantes, ſur ſon bras nu. Je n'ai point fait cette expérience ; mais j'ai porté dans ma main les abeilles d'un eſſaim qui ſortait de la mère ruche, ſans qu'elles me piquaſſent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes, et qui en portent des eſſaims entiers ſur leur poitrine et ſur leur viſage.

Virgile n'a chanté ſur les abeilles que les erreurs de ſon temps. Il ſe pourrait bien que ce roi et cette reine ne fuſſent autre choſe qu'une ou deux abeilles qui volent par haſard à la tête des autres. Il faut bien que, lorſqu'elles vont butiner les fleurs, il y en ait quelques-unes de plus diligentes ; mais qu'il y ait une vraie royauté, une cour, une police, c'eſt ce qui me paraît plus que douteux.

Pluſieurs eſpèces d'animaux s'attroupent et vivent enſemble. On a comparé les beliers, les taureaux à des rois, parce qu'il y a ſouvent un de ces animaux qui marche le premier :

cette prééminence a frappé les yeux. On a oublié que très-ſouvent auſſi le belier et les taureaux marchent les derniers.

S'il eſt quelque apparence d'une royauté et d'une cour, c'eſt dans un coq ; il appelle ſes poules, il laiſſe tomber pour elles le grain qu'il a dans ſon bec ; il les défend, il les conduit ; il ne ſouffre pas qu'un autre roi partage ſon petit Etat ; il ne s'éloigne jamais de ſon férail. Voilà une image de la vraie royauté ; elle eſt plus évidente dans une baſſe-cour que dans une ruche.

On trouve dans les Proverbes attribués à *Salomon*, qu'*il y a quatre choſes qui ſont les plus petites de la terre et qui ſont plus ſages que les ſages ; les fourmis, petit peuple qui ſe prépare une nourriture pendant la moiſſon ; le lièvre, peuple faible qui couche ſur des pierres ; la ſauterelle qui n'ayant pas de rois, voyage par troupes ; le lézard qui travaille de ſes mains, et qui demeure dans les palais des rois.* J'ignore pourquoi *Salomon* a oublié les abeilles, qui paraiſſent avoir un inſtinct bien ſupérieur à celui des lièvres qui ne couchent point ſur la pierre ; et des lézards dont j'ignore le génie. Au ſurplus je préférerai toujours une abeille à une ſauterelle.

On nous mande qu'une ſociété de phyſiciens-pratiques dans la Luſace vient de faire éclore un couvain d'abeilles dans une ruche,

où il eſt tranſporté lorſqu'il eſt en forme de vermiſſeau. Il croît, il ſe développe dans ce nouveau berceau qui devient ſa patrie ; il n'en ſort que pour aller ſucer des fleurs : on ne craint point de le perdre, comme on perd ſouvent des eſſaims lorſqu'ils ſont chaſſés de la mère ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aiſée, elle ſera très-utile ; mais dans le gouvernement des animaux domeſtiques comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuſes que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un uſage commun.

De tout temps les abeilles ont fourni des deſcriptions, des comparaiſons, des allégories, des fables à la poëſie. La fameuſe fable des abeilles de *Mandeville* fit un grand bruit en Angleterre ; en voici un petit précis :

Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernées ;
Et leurs travaux et leurs rois
Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons
Dans les ruches ſe gliſsèrent.
Ces bourdons ne travaillèrent,
Mais ils firent des ſermons.
Ils dirent dans leur langage :
Nous vous promettons le ciel ;

Accordez-nous en partage
Votre cire et votre miel.
Les abeilles qui les crurent,
Sentirent bientôt la faim ;
Les plus ſottes en moururent.
Le roi d'un nouvel eſſaim
Les ſecourut à la fin.
Tous les eſprits s'éclairèrent ;
Ils ſont tous déſabuſés ;
Les bourdons ſont écraſés,
Et les abeilles proſpèrent.

Mandeville va bien plus loin ; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aiſe dans une grande et puiſſante ruche ſans beaucoup de vices. Nul royaume, nul Etat, dit-il, ne peuvent fleurir ſans vices. Otez la vanité aux grandes dames, plus de belles manufactures de ſoie, plus d'ouvriers ni d'ouvrières en mille genres ; une grande partie de la nation eſt réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice, les flottes anglaiſes ſeront anéanties. Dépouillez les artiſtes de l'envie, l'émulation ceſſe ; on retombe dans l'ignorance et dans la groſſièreté.

Il s'emporte juſqu'à dire que les crimes même ſont utiles, en ce qu'ils ſervent à établir une bonne légiſlation. Un voleur de grand chemin fait gagner beaucoup d'argent

à celui qui le dénonce, à ceux qui l'arrêtent, au geolier qui le garde, au juge qui le condamne, et au bourreau qui l'exécute. Enfin, s'il n'y avait pas de voleurs, les ferruriers mourraient de faim.

Il eſt très-vrai que la ſociété bien gouvernée tire parti de tous les vices; mais il n'eſt pas vrai que ces vices ſoient néceſſaires au bonheur du monde. On fait de très-bons remèdes avec des poiſons, mais ce ne ſont pas les poiſons qui nous font vivre. En réduiſant ainſi la fable des abeilles à ſa juſte valeur, elle pourrait devenir un ouvrage de morale utile.

ABRAHAM.

SECTION I.

Nous ne devons rien dire de ce qui eſt divin dans *Abraham*, puiſque l'Ecriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main reſpectueuſe à ce qui appartient au profane, à ce qui tient à la géographie, à l'ordre des temps, aux mœurs, aux uſages; car ces uſages, ces mœurs étant liés à l'hiſtoire ſacrée, ce ſont des ruiſſeaux qui ſemblent conſerver quelque choſe de la divinité de leur ſource.

Abraham, quoique né vers l'Euphrate, fait une grande époque pour les Occidentaux, et n'en fait point une pour les Orientaux, chez lesquels il est pourtant aussi respecté que parmi nous. Les mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La science des temps, absolument perdue dans les lieux où les grands événemens sont arrivés, est venue enfin dans nos climats, où ces faits étaient ignorés. Nous disputons sur tout ce qui s'est passé vers l'Euphrate, le Jourdain et le Nil; et ceux qui sont aujourd'hui les maîtres du Nil, du Jourdain et de l'Euphrate, jouissent sans disputer.

Notre grande époque étant celle d'*Abraham*, nous différons de soixante années sur sa naissance. Voici le compte d'après les registres.

(*a*) ,, *Tharé* vécut soixante et dix ans, et ,, engendra *Abraham*, *Nacor* et *Aran*.

(*b*) ,, Et *Tharé* ayant vécu deux cents cinq ,, ans mourut à Haran.

Le Seigneur dit à *Abraham* (*c*) : ,, Sortez ,, de votre pays, de votre famille, de la ,, maison de votre père, et venez dans la ,, terre que je vous montrerai; et je vous ,, rendrai père d'un grand peuple. ,,

(*a*) Genèse, chap. XI, v. 26.
(*b*) *Ibid.* v. 32.
(*c*) *Ibid.* chap. XII. v. 1.

Il paraît d'abord évident par le texte que *Tharé* ayant eu *Abraham* à ſoixante et dix ans, étant mort à deux cents cinq, et *Abraham* étant ſorti de la Chaldée immédiatement après la mort de ſon père, il avait juſte cent trente-cinq ans lorſqu'il quitta ſon pays. Et c'eſt à peu-près le ſentiment de St *Etienne* (*d*) dans ſon diſcours aux Juifs; mais la Genèſe dit auſſi:

(*e*) » *Abraham* avait ſoixante et quinze ans » lorſqu'il ſortit de Haran. »

C'eſt le ſujet de la principale diſpute ſur l'âge d'*Abraham*; car il y en a beaucoup d'autres. Comment *Abraham* était-il à la fois âgé de cent trente-cinq années et ſeulement de ſoixante et quinze? St *Jérôme* et St *Auguſtin* diſent que cette difficulté eſt inexplicable. Dom *Calmet*, qui avoue que ces deux ſaints n'ont pu réſoudre ce problème, croit dénouer aiſément le nœud en diſant qu'*Abraham* était le cadet des enfans de *Tharé*, quoique la Genèſe le nomme le premier, et par conſéquent l'aîné.

La Genèſe fait naître *Abraham* dans la ſoixante et dixième année de ſon père; et *Calmet* le fait naître dans la cent trentième. Une telle conciliation a été un nouveau ſujet de querelle.

(*d*) Actes des apôtres, chap. VII.
(*e*) Genèſe, chap. XII, v. 4.

Dans l'incertitude où le texte et le commentaire nous laiſſent, le meilleur parti eſt d'adorer ſans diſputer.

Il n'y a point d'époque dans ces anciens temps qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous avions, ſuivant *Moréri*, ſoixante et dix ſyſtêmes de chronologie ſur l'hiſtoire dictée par DIEU même. Depuis *Moréri* il s'eſt élevé cinq nouvelles manières de concilier les textes de l'Ecriture; ainſi voilà autant de diſputes ſur *Abraham* qu'on lui attribue d'années dans le texte, quand il ſortit de Haran. Et de ces ſoixante et quinze ſyſtêmes, il n'y en a pas un qui nous apprenne au juſte ce que c'eſt que cette ville ou ce village de Haran, ni en quel endroit elle était. Quel eſt le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles depuis le premier verſet juſqu'au dernier? la réſignation.

L'Eſprit ſaint n'a voulu nous apprendre ni la chronologie, ni la phyſique, ni la logique; il a voulu faire de nous des hommes craignant DIEU. Ne pouvant rien comprendre, nous ne pouvons être que ſoumis.

Il eſt également difficile de bien expliquer comment *Sara*, femme d'*Abraham*, était auſſi ſa ſœur. *Abraham* dit poſitivement au roi de Gérar *Abimelec*, par qui *Sara* avait été enlevée pour ſa grande beauté à l'âge de

quatre-vingt-dix ans, étant groſſe d'*Iſaac : Elle eſt véritablement ma ſœur, étant fille de mon père, mais non pas de ma mère ; et j'en ai fait ma femme.*

L'ancien Teſtament ne nous apprend point comment *Sara* était ſœur de ſon mari. Dom *Calmet*, dont le jugement et la ſagacité ſont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être ſa nièce.

Ce n'était point probablement un inceſte chez les Chaldéens, non plus que chez les Perſes leurs voiſins. Les mœurs changent ſelon les temps et ſelon les lieux. On peut ſuppoſer qu'*Abraham*, fils de *Tharé* idolâtre, était encore idolâtre quand il épouſa *Sara*, ſoit qu'elle fût ſa ſœur, ſoit qu'elle fût ſa nièce.

Pluſieurs pères de l'Egliſe excuſent moins *Abraham* d'avoir dit en Egypte à *Sara : Auſſitôt que les Egyptiens vous auront vue, ils me tueront et vous prendront : dites donc, je vous prie, que vous êtes ma ſœur, afin que mon ame vive par votre grâce.* Elle n'avait alors que ſoixante et cinq ans. Ainſi, puiſque vingt-cinq ans après elle eut un roi de Gérar pour amant, elle avait pu avec vingt-cinq ans de moins inſpirer quelque paſſion au pharaon d'Egypte. En effet ce pharaon l'enleva, de même qu'elle

fut enlevée depuis par *Abimelec*, roi de Gérar, dans le déſert.

Abraham avait reçu en préſent, à la cour de *Pharaon*, *beaucoup de bœufs*, *de brebis*, *d'ânes et d'ânesſes*, *de chameaux*, *de chevaux*, *de ſerviteurs et ſervantes*. Ces préſens, qui ſont conſidérables, prouvent que les pharaons étaient déjà d'aſſez grands rois. Le pays de l'Egypte était donc déjà très-peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable, pour y bâtir des villes, il avait fallu des travaux immenſes, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Egypte tous les ans pendant quatre ou cinq mois, et qui croupiſſaient enſuite ſur la terre; il avait fallu élever ces villes vingt pieds au moins au-deſſus de ces canaux. Des travaux ſi conſidérables ſemblaient demander quelques milliers de ſiècles.

Il n'y a guère que quatre cents ans entre le déluge et le temps où nous plaçons le voyage d'*Abraham* chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux et d'un travail bien infatigable pour avoir, en ſi peu de temps, inventé les arts et toutes les ſciences, dompté le Nil et changé toute la face du pays. Probablement même pluſieurs grandes pyramides étaient déjà bâties, puiſqu'on voit, quelque temps après, que l'art d'embaumer les morts

était perfectionné ; et les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on dépoſait les corps des princes avec les plus auguſtes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides eſt d'autant plus vraiſemblable, que trois cents ans auparavant, c'eſt-à-dire cent années après l'époque hébraïque du déluge de *Noé*, les Aſiatiques avaient bâti dans les plaines de Sennaar une tour qui devait aller juſqu'aux cieux. St *Jérôme*, dans ſon commentaire ſur *Iſaïe*, dit que cette tour avait déjà quatre mille pas de hauteur lorſque DIEU deſcendit pour détruire cet ouvrage.

Suppoſons que ces pas ſoient ſeulement de deux pieds et demi de roi, cela fait dix mille pieds : par conſéquent la tour de Babel était vingt fois plus haute que les pyramides d'Egypte, qui n'ont qu'environ cinq cents pieds. Or quelle prodigieuſe quantité d'inſtrumens n'avait pas été néceſſaire pour élever un tel édifice ! tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce temps-là étaient incomparablement plus grands, plus forts, plus induſtrieux, que nos nations modernes.

C'eſt là ce que l'on peut remarquer à propos d'*Abraham*, touchant les arts et les ſciences.

A l'égard de ſa perſonne, il eſt vraiſemblable qu'il fut un homme conſidérable. Les

Perſans, les Chaldéens, le revendiquaient. L'ancienne religion des mages s'appelait de temps immémorial *Kish-Ibrahim*, *Milat-Ibrahim* : et l'on convient que le mot *Ibrahim* eſt préciſément celui d'*Abraham* ; rien n'étant plus ordinaire aux Aſiatiques, qui écrivaient rarement les voyelles, que de changer l'*i* en *a*, et l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'*Abraham* était le *Brama* des Indiens, dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de temps immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. *Mahomet* dans ſon Koran voit toujours en lui le plus reſpectable de ſes prédéceſſeurs. Voici comme il en parle au troiſième ſura ou chapitre : *Abraham n'était ni juif ni chrétien ; il était un muſulmân orthodoxe ; il n'était point du nombre de ceux qui donnent des compagnons à* DIEU.

La témérité de l'eſprit humain a été pouſſée juſqu'à imaginer que les Juifs ne ſe dirent deſcendans d'*Abraham* que dans des temps très-poſtérieurs, lorſqu'ils eurent enfin un établiſſement fixe dans la Paleſtine. Ils étaient étrangers, haïs et mépriſés de leurs voiſins. Ils voulurent, dit-on, ſe donner quelque relief en ſe feſant paſſer pour deſcendans d'*Abraham* révéré dans une grande partie de

l'Asie. La foi que nous devons aux livres sacrés des Juifs tranche toutes ces difficultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections sur le commerce immédiat qu'*Abraham* eut avec DIEU, sur ses combats, et sur ses victoires.

Le Seigneur lui apparut après sa sortie d'Egypte, et lui dit : *Jetez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le midi et l'occident : je vous donne pour toujours à vous et à votre postérité jusqu'à la fin des siècles*, in sempiternum, *à tout jamais*, *tout le pays que vous voyez.* (*f*)

Le Seigneur, par un second serment, lui promit ensuite *tout ce qui est depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate.* (*g*)

Ces critiques demandent comment DIEU a pu promettre ce pays immense que les Juifs n'ont jamais possédé, et comment DIEU a pu leur donner *à tout jamais* la petite partie de la Palestine dont ils sont chassés depuis si long-temps ?

Le Seigneur ajoute encore à ces promesses, que la postérité d'*Abraham* sera aussi nombreuse que la poussière de la terre. *Si l'on peut compter la poussière de la terre, on pourra compter aussi vos descendans.* (*h*)

Nos critiques insistent, et disent qu'il n'y

(*f*) Genèse, chap. XIII, v. 14 et 15.
(*g*) *Ibid.* chap. XV, v. 18. (*h*) *Ibid.*

a pas aujourd'hui ſur la ſurface de la terre quatre cents mille juifs, quoiqu'ils aient toujours regardé le mariage comme un devoir ſacré, et que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés que l'Egliſe ſubſtituée à la ſynagogue eſt la véritable race d'*Abraham*, et qu'en effet elle eſt très-nombreuſe.

Il eſt vrai qu'elle ne poſsède pas la Paleſtine, mais elle peut la poſſéder un jour, comme elle l'a déjà conquiſe, du temps du pape *Urbain II*, dans la première croiſade. En un mot, quand on regarde avec les yeux de la foi l'ancien Teſtament comme une figure du nouveau, tout eſt accompli ou le ſera, et la faible raiſon doit ſe taire.

On fait encore des difficultés ſur la victoire d'*Abraham* auprès de Sodome; on dit qu'il n'eſt pas concevable qu'un étranger, qui venait faire paître ſes troupeaux vers Sodome, ait battu, avec trois cents dix-huit gardeurs de bœufs et de moutons, *un roi de Perſe*, *un roi de Pont*, *le roi de Babylone*, *et le roi des nations;* et qu'il les ait pourſuivis juſqu'à Damas, qui eſt à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'eſt point impoſſible; on en voit des exemples dans ces temps héroïques; le bras de DIEU n'était

point raccourci. Voyez *Gédéon* qui, avec trois cents hommes armés de trois cents cruches et de trois cents lampes, défait une armée entière. Voyez *Samſon* qui tue ſeul mille philiſtins à coups de mâchoire d'âne.

Les hiſtoires profanes fourniſſent même de pareils exemples. Trois cents ſpartiates arrêtèrent un moment l'armée de *Xerxès*, au pas des Thermopiles. Il eſt vrai qu'à l'exception d'un ſeul qui s'enfuit, ils y furent tous tués avec leur roi *Léonidas*, que *Xerxès* eut la lâcheté de faire pendre, au lieu de lui ériger une ſtatue qu'il méritait. Il eſt vrai encore que ces trois cents lacédémoniens, qui gardaient un paſſage eſcarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à la fois, étaient ſoutenus par une armée de dix mille grecs diſtribués dans des poſtes avantageux, au milieu des rochers d'Oſſa et de Pélion; et il faut encore bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Thermopiles mêmes.

Ces quatre mille périrent après avoir longtemps combattu. On peut dire qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cents ſpartiates, ils y acquirent encore plus de gloire, en ſe défendant plus à découvert contre l'armée perſane qui les tailla tous en pièces. Auſſi, dans le monument érigé depuis ſur le champ de bataille, on fit mention de

ces quatre mille victimes, et l'on ne parle aujourd'hui que des trois cents.

Une action plus mémorable encore, et bien moins célébrée, eſt celle de cinquante fuiſſes qui mirent en déroute (*i*) à Morgate toute l'armée de l'archiduc *Léopold d'Autriche*, compoſée de vingt mille hommes. Ils renverſèrent ſeuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher, et donnèrent le temps à quatorze cents helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate eſt plus belle que celle des Thermopiles, puiſqu'il eſt plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés, et il était impoſſible qu'ils euſſent affaire à cent mille perſes dans un pays montagneux. Il eſt plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille perſes qui combattirent. Mais ici quatorze cents fuiſſes défont une armée de vingt mille hommes. La proportion du petit nombre au grand augmente encore la proportion de la gloire..... Où nous a conduits *Abraham?*

Ces digreſſions amuſent celui qui les fait, et quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs eſt charmé de voir que les gros bataillons ſoient battus par les petits.

(*i*) En 1315.

SECTION

SECTION II.

ABRAHAM eſt un de ces noms célèbres dans l'Aſie mineure et dans l'Arabie, comme *Thaut* chez les Egyptiens, le premier *Zoroaſtre* dans la Perſe, *Hercule* en Grèce, *Orphée* dans la Thrace, *Odin* chez les nations ſeptentrionales, et tant d'autres plus connus par leur célébrité que par une hiſtoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'hiſtoire profane; car pour celle des Juifs, nos maîtres et nos ennemis, que nous croyons et que nous déteſtons, comme l'hiſtoire de ce peuple a été viſiblement écrite par le Saint-Eſprit, nous avons pour elle les ſentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adreſſons ici qu'aux Arabes; ils ſe vantent de deſcendre d'*Abraham* par *Iſmaël*; ils croient que ce patriarche bâtit la Mecque et qu'il mourut dans cette ville. Le fait eſt que la race d'*Iſmaël* a été infiniment plus favoriſée de DIEU que la race de *Jacob*. L'une et l'autre race a produit à la vérité des voleurs; mais les voleurs arabes ont été prodigieuſement ſupérieurs aux voleurs juifs. Les deſcendans de *Jacob* ne conquirent qu'un très-petit pays qu'ils ont perdu, et les deſcendans d'*Iſmaël* ont conquis une partie de l'Aſie, de l'Europe et de l'Afrique, ont établi un empire plus

vaſte que celui des Romains, et ont chaſſé les Juifs de leurs cavernes, qu'ils appelaient la terre de promiſſion.

A ne juger des choſes que par les exemples de nos hiſtoires modernes, il ſerait aſſez difficile qu'*Abraham* eût été le père de deux nations ſi différentes ; on nous dit qu'il était né en Chaldée, et qu'il était fils d'un pauvre potier, qui gagnait ſa vie à faire de petites idoles de terre. Il n'eſt guère vraiſemblable que le fils de ce potier ſoit allé fonder la Mecque à quatre cents lieues de là ſous le tropique, en paſſant par des déſerts impraticables. S'il fut un conquérant, il s'adreſſa ſans doute au beau pays de l'Aſſyrie ; et s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèſe rapporte qu'il avait ſoixante et quinze ans lorſqu'il ſortit du pays d'Haran, après la mort de ſon père *Tharé* le potier : mais la même Genèſe dit auſſi que *Tharé* ayant engendré *Abraham* à ſoixante et dix ans, ce *Tharé* vécut juſqu'à deux cents cinq ans, et enſuite qu'*Abraham* partit d'Haran ; ce qui ſemble dire que ce fut après la mort de ſon père.

Ou l'auteur ſait bien mal diſpoſer une narration, ou il eſt clair par la Genèſe même qu'*Abraham* était âgé de cent trente-cinq ans

quand il quitta la Méſopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem, en Paleſtine. Pourquoi y alla-t-il? pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une contrée auſſi éloignée, auſſi ſtérile, auſſi pierreuſe que celle de Sichem? La langue chaldéenne devait être fort différente de celle de Sichem, ce n'était point un lieu de commerce; Sichem eſt éloigné de la Chaldée de plus de cent lieues: il faut paſſer des déſerts pour y arriver: mais DIEU voulait qu'il fît ce voyage; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ſes deſcendans pluſieurs ſiècles après lui. L'eſprit humain comprend avec peine les raiſons d'un tel voyage.

A peine eſt-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem, que la famine l'en fait ſortir. Il va en Egypte avec ſa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cents lieues de Sichem à Memphis; eſt-il naturel qu'on aille demander du blé ſi loin, et dans un pays dont on n'entend point la langue? Voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amène à Memphis ſa femme *Sara*, qui était extrêmement jeune, et preſque enfant en comparaiſon de lui, car elle n'avait que ſoixante-cinq ans. Comme elle était très-belle,

il réſolut de tirer parti de ſa beauté : Feignez que vous êtes ma ſœur, lui dit-il, afin qu'on me faſſe du bien à cauſe de vous. Il devait bien plutôt lui dire : Feignez que vous êtes ma fille. Le roi devint amoureux de la jeune *Sara*, et donna au prétendu frère beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesſes, de chameaux, de ſerviteurs, de ſervantes ; ce qui prouve que l'Egypte dès-lors était un royaume très-puiſſant et très-policé, par conſéquent très-ancien, et qu'on récompenſait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs ſœurs aux rois de Memphis.

La jeune *Sara* avait quatre-vingt-dix ans quand DIEU lui promit qu'*Abraham*, qui en avait alors cent ſoixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham, qui aimait à voyager, alla dans le déſert horrible de Cadès, avec ſa femme groſſe, toujours jeune et toujours jolie. Un roi de ce déſert ne manqua pas d'être amoureux de *Sara* comme le roi d'Egypte l'avait été. Le père des croyans fit le même menſonge qu'en Egypte : il donna ſa femme pour ſa ſœur, et eut encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des ſerviteurs et des ſervantes. On peut dire que cet *Abraham* devint fort riche du chef de ſa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes

pour juſtifier la conduite d'*Abraham*, et pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils ſont tous compoſés par des eſprits fins et délicats, excellens métaphyſiciens, gens ſans préjugés, et point du tout pédans.

Au reſte, ce nom *Bram*, *Abram*, était fameux dans l'Inde et dans la Perſe : pluſieurs doctes prétendent même que c'était le même légiſlateur que les Grecs appelèrent *Zoroaſtre*. D'autres diſent que c'était le *Brama* des Indiens ; ce qui n'eſt pas démontré.

Mais ce qui paraît fort raiſonnable à beaucoup de ſavans, c'eſt que cet *Abraham* était chaldéen ou perſan : les Juifs dans la ſuite des temps ſe vantèrent d'en être deſcendus, comme les Francs deſcendent d'*Hector*, et les Bretons de *Tubal*. Il eſt conſtant que la nation juive était une horde très-moderne ; qu'elle ne s'établit vers la Phénicie que très-tard ; qu'elle était entourée de peuples anciens ; qu'elle adopta leur langue ; qu'elle prit d'eux juſqu'au nom d'Iſraël, lequel eſt chaldéen, ſuivant le témoignage même du juif *Flavien Joſephe*. On ſait qu'elle prit juſqu'au nom des anges chez les Babyloniens ; qu'enfin elle n'appela DIEU du nom d'Eloï, ou Eloa, d'Adonaï, de Jehova, ou Iaho, que d'après les Phéniciens.

Elle ne connut probablement le nom

d'*Abraham* ou d'*Ibrahim* que par les Babyloniens ; car l'ancienne religion de toutes les contrées, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Oxus, était appelée *Kish-Ibrahim*, *Milat-Ibrahim*. C'eſt ce que toutes les recherches faites ſur les lieux par le ſavant *Hyde* nous confirment.

Les Juifs firent donc de l'hiſtoire et de la fable ancienne ce que leurs fripiers font de leurs vieux habits ; ils les retournent et les vendent comme neufs le plus chèrement qu'ils peuvent.

C'eſt un ſingulier exemple de la ſtupidité humaine que nous ayons ſi long-temps regardé les Juifs comme une nation qui avait tout enſeigné aux autres, tandis que leur hiſtorien *Joſephe* avoue lui-même le contraire.

Il eſt difficile de percer dans les ténèbres de l'antiquité ; mais il eſt évident que tous les royaumes de l'Aſie étaient très-floriſſans avant que la horde vagabonde des Arabes appelés Juifs poſſédât un petit coin de terre en propre, avant qu'elle eût une ville, des lois et une religion fixe. Lors donc qu'on voit un ancien rite, une ancienne opinion établie en Egypte ou en Aſie, et chez les Juifs, il eſt bien naturel de penſer que le petit peuple nouveau, ignorant, groſſier, toujours privé des arts, a copié, comme il a pu, la nation antique, floriſſante et induſtrieuſe.

C'eſt ſur ce principe qu'il faut juger la Judée, la Biſcaye, Cornouailles, Bergame le pays d'*Arlequin*, &c. certainement la triomphante Rome n'imita rien de la Biſcaye, de Cornouailles, ni de Bergame; et il faut être ou un grand ignorant, ou un grand fripon, pour dire que les Juifs enſeignèrent les Grecs.

(*Article tiré de M. Fréret.*)

SECTION III.

Il ne faut pas croire qu'*Abraham* ait été ſeulement connu des Juifs; il eſt révéré dans toute l'Aſie et juſqu'au fond des Indes. Ce nom, qui ſignifie *père d'un peuple* dans plus d'une langue orientale, fut donné à un habitant de la Chaldée, de qui pluſieurs nations ſe ſont vantées de deſcendre. Le ſoin que prirent les Arabes et les Juifs d'établir leur deſcendance de ce patriarche, ne permet pas aux plus grands pyrrhoniens de douter qu'il y ait eu un *Abraham*.

Les livres hébreux le font fils de *Tharé*, et les Arabes diſent que ce *Tharé* était ſon aïeul, et qu'*Azar* était ſon père; en quoi ils ont été ſuivis par pluſieurs chrétiens. Il y a parmi les interprètes quarante-deux opinions ſur l'année dans laquelle *Abraham* vint au monde,

et je n'en hasarderai pas une quarante-troisième ; il paraît même par les dates qu'*Abraham* a vécu soixante ans plus que le texte ne lui en donne ; mais des mécomptes de chronologie ne ruinent point la vérité d'un fait ; et quand le livre qui parle d'*Abraham* ne serait pas sacré comme l'était la loi, ce patriarche n'en existerait pas moins ; les Juifs distinguaient entre des livres écrits par des hommes d'ailleurs inspirés et des livres inspirés en particulier. Leur histoire, quoique liée à leur loi, n'était pas cette loi même. Quel moyen de croire en effet que DIEU eût dicté de fausses dates ?

Philon le juif et *Suidas* rapportent que *Tharé*, père ou grand-père d'*Abraham*, qui demeurait à Ur en Chaldée, était un pauvre homme qui gagnait sa vie à faire de petites idoles, et qui était lui-même idolâtre.

S'il est ainsi, cette antique religion des Sabéens qui n'avaient point d'idoles, et qui vénéraient le ciel, n'était pas encore peut-être établie en Chaldée ; ou si elle régnait dans une partie de ce pays, l'idolâtrie pouvait fort bien en même temps dominer dans l'autre. Il semble que dans ce temps-là chaque petite peuplade avait sa religion. Toutes étaient permises, et toutes étaient paisiblement confondues, de la même manière que chaque famille avait dans l'intérieur ses usages particuliers.

particuliers. *Laban*, le beau-père de *Jacob*, avait des idoles. Chaque peuplade trouvait bon que la peuplade voiſine eût ſes dieux; et ſe bornait à croire que le ſien était le plus puiſſant.

L'Ecriture dit que le dieu des Juifs, qui leur deſtinait le pays de Canaan, ordonna à *Abraham* de quitter le pays fertile de la Chaldée pour aller vers la Paleſtine, et lui promit qu'en ſa ſemence toutes les nations de la terre ſeraient bénites. C'eſt aux théologiens qu'il appartient d'expliquer, par l'allégorie et par le ſens myſtique, comment toutes les nations pouvaient être bénites dans une ſemence dont elles ne deſcendaient pas; et ce ſens myſtique reſpectable n'eſt pas l'objet d'une recherche purement critique. Quelque temps après ces promeſſes, la famille d'*Abraham* fut affligée de la famine, et alla en Egypte pour avoir du blé: c'eſt une deſtinée ſingulière, que les Hébreux n'aient jamais été en Egypte que preſſés par la faim; car *Jacob* y envoya depuis ſes enfans pour la même cauſe.

Abraham, qui était fort vieux, fit donc ce voyage avec *Sara* ſa femme, âgée de ſoixante et cinq ans; elle était très-belle, et *Abraham* craignait que les Egyptiens, frappés de ſes charmes, ne le tuaſſent pour jouir de cette

rare beauté : il lui proposa de passer seulement pour sa sœur, &c. Il faut qu'alors la nature humaine eût une vigueur que le temps et la mollesse ont affaiblie depuis ; c'est le sentiment de tous les anciens : on a prétendu même qu'*Hélène* avait soixante et dix ans quand elle fut enlevée par *Pâris*. Ce que *Abraham* avait prévu arriva ; la jeunesse égyptienne trouva sa femme charmante malgré les soixante et cinq ans ; le roi lui-même en fut amoureux et la mit dans son sérail, quoiqu'il y eût probablement des filles plus jeunes ; mais le Seigneur frappa le roi et tout son sérail de très-grandes plaies. Le texte ne dit pas comment le roi fut que cette beauté dangereuse était la femme d*A'braham* ; mais enfin il le fut, et la lui rendit.

Il fallait que la beauté de *Sara* fût inaltérable ; car vingt-cinq ans après, étant grosse à quatre-vingt-dix ans, et voyageant avec son mari chez un roi de Phénicie nommé *Abimelec*, *Abraham*, qui ne s'était pas corrigé, la fit encore passer pour sa sœur. Le roi phénicien fut aussi sensible que le roi d'Egypte : DIEU apparut en songe à cet *Abimelec*, et le menaça de mort s'il touchait à sa nouvelle maîtresse. Il faut avouer que la conduite de *Sara* était aussi étrange que la durée de ses charmes.

La singularité de ces aventures était probablement la raison qui empêchait les Juifs d'avoir la même espèce de foi à leurs histoires qu'à leur Lévitique. Il n'y avait pas un seul ïota de leur loi qu'ils ne crussent; mais l'historique n'exigeait pas le même respect. Ils étaient pour ces anciens livres dans le cas des Anglais, qui admettaient les lois de St *Edouard*, et qui ne croyaient pas tous absolument que St *Edouard* guérît des écrouelles ; ils étaient dans le cas des Romains, qui, en obéissant à leurs premières lois, n'étaient pas obligés de croire aux miracles du crible rempli d'eau, du vaisseau tiré au rivage par la ceinture d'une vestale, de la pierre coupée par un rasoir, &c. Voilà pourquoi *Josephe* l'historien, très-attaché à son culte, laisse à ses lecteurs la liberté de croire ce qu'ils voudront des anciens prodiges qu'il rapporte ; voilà pourquoi il était très-permis aux saducéens de ne pas croire aux anges, quoiqu'il soit si souvent parlé des anges dans l'ancien Testament ; mais il n'était pas permis à ces saducéens de négliger les fêtes, les cérémonies et les abstinences prescrites.

Cette partie de l'histoire d'*Abraham*, c'est-à-dire, ses voyages chez les rois d'Egypte et de Phénicie, prouve qu'il y avait de grands royaumes déjà établis quand la nation juive existait dans une seule famille ; qu'il y avait

déjà des lois, puiſque ſans elles un grand royaume ne peut ſubſiſter; que par conſéquent la loi de *Moïſe*, qui eſt poſtérieure, ne peut être la première. Il n'eſt pas néceſſaire qu'une loi ſoit la plus ancienne de toutes pour être divine, et DIEU eſt ſans doute le maître des temps. Il eſt vrai qu'il paraîtrait plus conforme aux faibles lumières de notre raiſon que DIEU, ayant une loi à donner lui-même, l'eût donnée d'abord à tout le genre-humain; mais, s'il eſt prouvé qu'il ſe ſoit conduit autrement, ce n'eſt pas à nous à l'interroger.

Le reſte de l'hiſtoire d'*Abraham* eſt ſujet à de grandes difficultés. DIEU, qui lui apparaît ſouvent, et qui fait avec lui pluſieurs traités, lui envoie un jour trois anges dans la vallée de Mambré; le patriarche leur donne à manger du pain, un veau, du beurre et du lait. Les trois eſprits dînent, et après le dîner on fait venir *Sara*, qui avait cuit le pain. L'un de ces anges, que le texte appelle le *Seigneur*, l'*Eternel*, promet à *Sara* que dans un an elle aura un fils. *Sara*, qui avait alors quatre-vingt-quatorze ans, et dont le mari était âgé de près de cent années (*), ſe mit à rire de la promeſſe; preuve qu'elle avouait ſa décrépitude; preuve que, ſelon l'Ecriture même, la

(*) Il devait même avoir alors cent quarante-trois ans, ſuivant quelques interprètes. Voyez la première ſection.

nature humaine n'était pas alors fort différente de ce qu'elle eſt aujourd'hui. Cependant cette même décrépite, devenue groſſe, charme l'année ſuivante le roi *Abimelec*, comme nous l'avons vu. Certes, ſi on regarde ces hiſtoires comme naturelles, il faut avoir une eſpèce d'entendement tout contraire à celui que nous avons; ou bien il faut regarder preſque chaque trait de la vie d'*Abraham* comme un miracle, ou bien il faut croire que tout cela n'eſt qu'une allégorie: quelque parti qu'on prenne, on ſera encore très-embarraſſé. Par exemple, quel tour pourrons-nous donner à la promeſſe que DIEU fait à *Abraham* de l'inveſtir lui et ſa poſtérité de toute la terre de Canaan, que jamais ce chaldéen ne poſſéda: c'eſt-là une de ces difficultés qu'il eſt impoſſible de réſoudre.

Il paraît étonnant que DIEU ayant fait naître *Iſaac* d'une femme de quatre-vingt-quinze ans et d'un père centenaire, il ait enſuite ordonné au père d'égorger ce même enfant qu'il lui avait donné contre toute attente. Cet ordre étrange de DIEU ſemble faire voir que, dans le temps où cette hiſtoire fut écrite, les ſacrifices de victimes humaines étaient en uſage chez les Juifs, comme ils le devinrent chez d'autres nations, témoin le vœu de *Jephté*. Mais on peut dire que l'obéiſſance d'*Abraham*, prêt à ſacrifier ſon fils au Dieu qui le lui avait

donné, eſt une allégorie de la réſignation que l'homme doit aux ordres de l'Etre ſuprême.

Il y a ſurtout une remarque bien importante à faire ſur l'hiſtoire de ce patriarche regardé comme le père des Juifs et des Arabes. Ses principaux enfans ſont *Iſaac*, né de ſa femme par une faveur miraculeuſe de la Providence, et *Iſmaël*, né de ſa ſervante. C'eſt dans *Iſaac* qu'eſt bénie la race du patriarche, et cependant *Iſaac* n'eſt le père que d'une nation malheureuſe et mépriſable, long-temps eſclave et plus long-temps diſperſée. *Iſmaël*, au contraire, eſt le père des Arabes, qui ont enfin fondé l'empire des Califes, un des plus puiſſans et des plus étendus de l'univers.

Les muſulmans ont une grande vénération pour *Abraham*, qu'ils appellent *Ibrahim*. Ceux qui le croient enterré à Hébron y vont en pélerinage; ceux qui penſent que ſon tombeau eſt à la Mecque, l'y révèrent.

Quelques anciens perſans ont cru qu'*Abraham* était le même que *Zoroaſtre*. Il lui eſt arrivé la même choſe qu'à la plupart des fondateurs des nations orientales, auxquels on attribuait différens noms et différentes aventures; mais par le texte de l'Ecriture il paraît qu'il était un de ces arabes vagabonds qui n'avaient pas de demeure fixe.

On le voit naître à Ur en Chaldée, aller

à Haran, puis en Paleſtine, en Egypte, en Phénicie, et enfin être obligé d'acheter un ſépulcre à Hébron.

Une des plus remarquables circonſtances de ſa vie, c'eſt qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, n'ayant point encore engendré *Iſaac*, il ſe fit circoncire lui et ſon fils *Iſmaël* et tous ſes ſerviteurs. Il avait apparemment pris cette idée chez les Egyptiens. Il eſt difficile de démêler l'origine d'une pareille opération. Ce qui paraît le plus probable, c'eſt qu'elle fut inventée pour prévenir les abus de la puberté. Mais pourquoi couper ſon prépuce à cent ans ?

On prétend, d'un autre côté, que les prêtres ſeuls d'Egypte étaient anciennement diſtingués par cette coutume. C'était un uſage très-ancien en Afrique et dans une partie de l'Aſie, que les plus ſaints perſonnages préſentaſſent leur membre viril à baiſer aux femmes qu'ils rencontraient. On portait en proceſſion en Egypte le phallum, qui était un gros Priape. Les organes de la génération étaient regardés comme quelque choſe de noble et de ſacré, comme un ſymbole de la puiſſance divine; on jurait par elles, et lorſque l'on feſait un ſerment à quelqu'un, on mettait la main à ſes *teſticules*; c'eſt peut-être même de cette ancienne coutume qu'ils tirèrent

enſuite leur nom, qui ſignifie *témoins*, parce qu'autrefois ils ſervaient ainſi de témoignage et de gage. Quand *Abraham* envoya ſon ſerviteur demander *Rebecca* pour ſon fils *Iſaac*, le ſerviteur mit la main aux parties génitales d'*Abraham*, ce qu'on a traduit par le mot *cuiſſe*.

On voit par là combien les mœurs de cette haute antiquité différaient en tout des nôtres. Il n'eſt pas plus étonnant aux yeux d'un philoſophe qu'on ait juré autrefois par cette partie que par la tête, et il n'eſt pas étonnant que ceux qui voulaient ſe diſtinguer des autres hommes, miſſent un ſigne à cette partie révérée.

La Genèſe dit que la circonciſion fut un pacte entre DIEU et *Abraham*, et elle ajoute expreſſément qu'on fera mourir quiconque ne ſera pas circoncis dans la maiſon. Cependant on ne dit point qu'*Iſaac* l'ait été, et il n'eſt plus parlé de circonciſion juſqu'au temps de *Moïſe*.

On finira cet article par une autre obſervation, c'eſt qu'*Abraham*, ayant eu de *Sara* et d'*Agar* deux fils qui furent chacun le père d'une grande nation, il eut ſix fils de *Céthura* qui s'établirent dans l'Arabie; mais leur poſtérité n'a point été célèbre.

ABUS.

VICE attaché à tous les uſages, à toutes les lois, à toutes les inſtitutions des hommes ; le détail n'en pourrait être contenu dans aucune bibliothéque.

Les abus gouvernent les Etats. *Maximus ille eſt qui minimis urgetur.* On peut dire aux Chinois, aux Japonais, aux Anglais : Votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront : Nous ſubſiſtons en corps de peuple depuis cinq mille ans, et nous ſommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée, parce que nous ſommes la plus tranquille. Le Japonais en dira à peu-près autant. L'Anglais dira : Nous ſommes puiſſans ſur mer et aſſez à notre aiſe ſur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos uſages. Le grand ſecret eſt d'être encore mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de l'*appel comme d'abus*.

C'eſt une erreur de penſer que maître *Pierre de Cugnières*, chevalier ès lois, avocat du roi au parlement de Paris, ait appelé comme d'abus en 1330, ſous *Philippe de Valois*. La

formule d'appel comme d'abus ne fut introduite que ſur la fin du règne de *Louis XII*. *Pierre Cugnières* fit ce qu'il put pour réformer l'abus des uſurpations eccléſiaſtiques dont les parlemens, tous les juges ſéculiers, et tous les ſeigneurs hauts-juſticiers ſe plaignaient; mais il n'y réuſſit pas.

Le clergé n'avait pas moins à ſe plaindre des ſeigneurs, qui n'étaient, après tout, que des tyrans ignorans qui avaient corrompu toute juſtice; et ils regardaient les eccléſiaſtiques comme des tyrans qui ſavaient lire et écrire.

Enfin le roi convoqua les deux parties dans ſon palais, et non pas dans ſa cour du parlement, comme le dit *Paſquier*: le roi s'aſſit ſur ſon trône, entouré des pairs, des hauts-barons, des grands-officiers qui compoſaient ſon conſeil.

Vingt évêques comparurent; les ſeigneurs complaignans apportèrent leurs mémoires. L'archevêque de Sens et l'évêque d'Autun parlèrent pour le clergé. Il n'eſt point dit quel fut l'orateur du parlement et des ſeigneurs. Il paraît vraiſemblable que le diſcours de l'avocat du roi fut un réſumé des allégations des deux parties. Il ſe peut auſſi qu'il eût parlé pour le parlement et pour les ſeigneurs, et que ce fût le chancelier qui réſuma les raiſons alléguées de part et d'autre. Quoi qu'il en

ſoit, voici les plaintes des barons et du parlement rédigées par *Pierre Cugnières*.

I°. Lorſqu'un laïque ajournait devant le juge royal ou ſeigneurial un clerc qui n'était pas même tonſuré, mais ſeulement gradué, l'official ſignifiait aux juges de ne point paſſer outre, ſous peine d'excommunication et d'amende.

II°. La juridiction eccléſiaſtique forçait les laïques de comparaître devant elle dans toutes leurs conteſtations avec les clercs pour ſucceſſion, prêt d'argent, et en toute matière civile.

III°. Les évêques et abbés établiſſaient des notaires dans les terres même des laïques.

IV°. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs; et ſi le juge laïque ne les contraignait pas de payer, ils excommuniaient le juge.

V°. Lorſque le juge ſéculier avait ſaiſi un voleur, il fallait qu'il remît au juge eccléſiaſtique les effets volés; ſinon il était excommunié.

VI°. Un excommunié ne pouvait obtenir ſon abſolution ſans payer une amende arbitraire.

VII°. Les officiaux dénonçaient à tout laboureur et manœuvre qu'il ſerait damné

et privé de la ſépulture, s'il travaillait pour un excommunié.

VIII°. Les mêmes officiaux s'arrogeaient de faire les inventaires dans les domaines même du roi, ſous prétexte qu'ils ſavaient écrire.

IX°. Ils ſe feſaient payer pour accorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec ſa femme.

X°. Ils s'emparaient de tous les teſtamens.

XI°. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de teſtament, parce qu'en ce cas il n'avait rien laiſſé à l'Egliſe; et pour lui laiſſer du moins les honneurs de l'enterrement, ils feſaient en ſon nom un teſtament plein de legs pieux.

Il y avait ſoixante-ſix griefs à peu-près ſemblables.

Pierre Roger, archevêque de Sens, prit ſavamment la parole; c'était un homme qui paſſait pour un vaſte génie, et qui fut depuis pape ſous le nom de *Clément VI.* Il proteſta d'abord qu'il ne parlait point pour être jugé, mais pour juger ſes adverſaires, et pour inſtruire le roi de ſon devoir.

Il dit que JESUS-CHRIST étant Dieu et homme, avait eu le pouvoir temporel et ſpirituel; et que par conſéquent les miniſtres de

l'Eglise, qui lui avaient succédé, étaient les juges-nés de tous les hommes sans exception. Voici comme il s'exprima :

Sers Dieu dévotement,
Baille-lui largement,
Révère sa gent dûment,
Rends-lui le sien entièrement.

Ces rimes firent un très-bel effet. (Voyez *Libellus Bertrandi cardinalis*, tome I des Libertés de l'Eglise gallicane.)

Pierre Bertrandi, évêque d'Autun, entra dans de plus grands détails. Il assura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel, le coupable devait faire pénitence, et que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'Eglise. Il représenta que les juges ecclésiastiques étaient plus capables que les juges royaux ou seigneuriaux de rendre justice, parce qu'ils avaient étudié les décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre qu'il fallait obliger les baillis et les prévôts du royaume à lire les décrétales pour ne jamais les suivre.

Cette grande assemblée ne servit à rien ; le roi croyait avoir besoin alors de ménager le pape né dans son royaume, siégeant dans Avignon, et ennemi mortel de l'empereur

Louis de Bavière. La politique dans tous les temps conserva les abus dont se plaignait la justice. Il resta seulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du discours de *Pierre Cugnières*. Ce tribunal s'affermit dans l'usage où il était déjà de s'opposer aux prétentions cléricales ; on appela toujours des sentences des officiaux au parlement, et peu à peu cette procédure fut appelée *Appel comme d'abus*.

Enfin tous les parlemens du royaume se sont accordés à laisser à l'Eglise sa discipline, et à juger tous les hommes indistinctement suivant les lois de l'Etat, en conservant les formalités prescrites par les ordonnances.

ABUS DES MOTS.

Les livres, comme les conversations, nous donnent rarement des idées précises. Rien n'est si commun que de lire et de converser inutilement.

Il faut répéter ici ce que *Locke* a tant recommandé, *définissez les termes*.

Une dame a trop mangé et n'a point fait d'exercice, elle est malade ; son médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante, des impuretés, des obstructions, des vapeurs, et lui prescrit une drogue qui purifiera

ſon ſang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots ? la malade et les parens qui écoutent ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une décoction de plantes chaudes ou froides au ſecond, au troiſième degré.

Un juriſconſulte, dans ſon inſtitut criminel, annonce que l'inobſervation des fêtes et dimanches eſt un crime de lèſe-majeſté divine au ſecond chef. *Majeſté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes et du châtiment le plus affreux ; de quoi s'agit-il ? d'avoir manqué vêpres, ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde.

Dans toutes les diſputes ſur la liberté, un argumentant entend preſque toujours une choſe, et ſon adverſaire une autre. Un troiſième ſurvient qui n'entend ni le premier, ni le ſecond ; et qui n'en eſt pas entendu.

Dans les diſputes ſur la liberté, l'un a dans la tête la puiſſance d'agir, l'autre la puiſſance de vouloir, le dernier le déſir d'exécuter ; ils courent tous trois, chacun dans ſon cercle, et ne ſe rencontrent jamais.

Il en eſt de même dans les querelles ſur la grâce. Qui peut comprendre ſa nature, ſes opérations, et la ſuffiſante qui ne ſuffit pas, et l'efficace à laquelle on réſiſte ?

On a prononcé deux mille ans les mots de

forme ſubſtantielle ſans en avoir la moindre notion. On y a ſubſtitué les natures plaſtiques ſans y rien gagner.

Un voyageur eſt arrêté par un torrent : il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui : Prenez à droite, lui crie le payſan ; il prend la droite et ſe noie ; l'autre court à lui : Eh, malheureux ! je ne vous avais pas dit d'avancer à votre droite, mais à la mienne.

Le monde eſt plein de ces mal-entendus. Comment un norvégien en liſant cette formule, *ſerviteur des ſerviteurs de* DIEU, découvrira-t-il que c'eſt l'évêque des évêques, et le roi des rois qui parle ?

Dans le temps que les fragmens de *Pétrone* feſaient grand bruit dans la littérature, *Meibomius*, grand ſavant de Lubeck, lit dans une lettre imprimée d'un autre ſavant de Bologne : Nous avons ici un *Pétrone* entier ; je l'ai vu de mes yeux et avec admiration ; *habemus hic Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non ſine admiratione.* Auſſitôt il part pour l'Italie, court à Bologne, va trouver le bibliothécaire *Capponi*, lui demande s'il eſt vrai qu'on ait à Bologne le *Pétrone* entier. *Capponi* lui répond que c'eſt une choſe dès long-temps publique. Puis-je voir ce *Pétrone ?* ayez la bonté de me le montrer. Rien n'eſt plus aiſé, dit *Capponi*.

Il

Il le mène à l'égliſe où repoſe le corps de Ste *Pétrone*. *Meibomius* prend la poſte et s'enfuit.

Si le jéſuite *Daniel* a pris un abbé guerrier, *martialem abbatem*, pour l'abbé *Martial*, cent hiſtoriens ſont tombés dans de plus grandes mépriſes. Le jéſuite d'*Orléans* dans ſes *Révolutions d'Angleterre*, mettait indifféremment *Northampton* et *Southampton*, ne ſe trompant que du nord au ſud.

Des termes métaphoriques, pris au ſens propre, ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connaît la métaphore d'*Iſaïe : Comment es-tu tombée du ciel, étoile de lumière qui te levais le matin ?* On s'imagina que ce diſcours s'adreſſait au diable. Et comme le mot hébreu qui répond à l'étoile de *Vénus* a été traduit par le mot *Lucifer* en latin, le diable depuis ce temps-là s'eſt toujours appelé *Lucifer*. (*)

On s'eſt fort moqué de la carte du Tendre de mademoiſelle *Scudéri*. Les amans s'embarquent ſur le fleuve de Tendre, on dîne à Tendre ſur Eſtime, on ſoupe à Tendre ſur Inclination, on couche à Tendre ſur Déſir ; le lendemain on ſe trouve à Tendre ſur Paſſion, et enfin à Tendre ſur Tendre. Ces idées peuvent être ridicules, ſurtout quand ce ſont des *Clélies*, des *Horatius Coclès*, et des romains

(*) Voyez BEKER et DIABLE.

auſtères et agreſtes qui voyagent : mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens différens. Cette idée fait voir que le même mot ne ſignifie pas la même choſe, que la différence eſt prodigieuſe entre l'amour de *Tarquin* et celui de *Céladon*, entre l'amour de *David* pour *Jonathas*, qui était plus fort que celui des femmes, et l'amour de l'abbé *Desfontaines* pour de petits ramoneurs de cheminée.

Le plus ſingulier exemple de cet abus des mots, de ces équivoques volontaires, de ces mal-entendus qui ont cauſé tant de querelles, eſt le *King-tien* de la Chine. Des miſſionnaires d'Europe diſputent entre eux violemment ſur la ſignification de ce mot. La cour de Rome envoie un français nommé *Maigrot*, qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine, pour juger de ce différent. Ce *Maigrot* ne ſait pas un mot de chinois ; l'empereur daigne lui faire dire ce qu'il entend par *King-tien* ; *Maigrot* ne veut pas l'en croire, et fait condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point ſur cet abus des mots. En hiſtoire, en morale, en juriſprudence, en médecine, mais ſurtout en théologie, gardez-vous des équivoques.

Boileau n'avait pas tort quand il fit la ſatire qui porte ce nom ; il eût pu la mieux faire ;

mais il y a des vers dignes de lui que l'on cite tous les jours :

Lorſque chez tes ſujets l'un contre l'autre armés,
Et ſur un Dieu fait homme au combat animés,
Tu fis dans une guerre et ſi vive et ſi longue
Périr tant de chrétiens, martyrs d'une diphthongue.

ACADEMIE.

Les académies ſont aux univerſités ce que l'âge mur eſt à l'enfance, ce que l'art de bien parler eſt à la grammaire, ce que la politeſſe eſt aux premières leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaires doivent être abſolument libres. Telles ont été les académies d'Italie, telle eſt l'académie françaiſe, et ſurtout la ſociété royale de Londres.

L'académie françaiſe, qui s'eſt formée elle-même, reçut à la vérité des lettres-patentes de *Louis XIII*, mais ſans aucun ſalaire, et par conſéquent ſans aucune ſujétion. C'eſt ce qui engagea les premiers hommes du royaume, et juſqu'à des princes, à demander d'être admis dans cet illuſtre corps. La ſociété de Londres a eu le même avantage.

Le célèbre *Colbert*, étant membre de l'académie françaiſe, employa quelques-uns de

ſes confrères à compoſer les inſcriptions et les deviſes pour les bâtimens publics. Cette petite aſſemblée, dont furent enſuite *Racine* et *Boileau*, devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établiſſement de cette académie des inſcriptions, nommée aujourd'hui *des belles-lettres*, et celle de l'académie des ſciences de 1666. Ce ſont deux établiſſemens qu'on doit au même miniſtre qui contribua en tant de genres à la ſplendeur du ſiècle de *Louis XIV*.

Lorſqu'après la mort de *Jean-Baptiſte Colbert* et celle du marquis de *Louvois*, le comte de *Pontchartrain*, ſecrétaire d'Etat, eut le département de Paris, il chargea l'abbé *Bignon*, ſon neveu, de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'honoraires qui n'exigeaient nulle ſcience, et qui étaient ſans rétribution; des places de penſionnaires qui demandaient du travail, déſagréablement diſtinguées de celles des honoraires; des places d'aſſociés ſans penſion, et des places d'élèves, titre encore plus déſagréable, et ſupprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut miſe ſur le même pied. Toutes deux ſe ſoumirent à la dépendance immédiate du ſecrétaire d'Etat, et à la diſtinction révoltante des honorés, des penſionnés et des élèves.

L'abbé *Bignon* osa proposer le même règlement à l'académie française dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime. Les moins opulens de l'académie furent les premiers à rejeter ses offres et à préférer la liberté et l'honneur à des pensions.

L'abbé *Bignon* qui, avec l'intention louable de faire du bien, n'avait pas assez ménagé la noblesse des sentimens de ses confrères, ne remit plus le pied à l'académie française ; il régna dans les autres tant que le comte de *Pontchartrain* fut en place. Il résumait même les mémoires lus aux séances publiques, quoiqu'il faille l'érudition la plus profonde et la plus étendue pour rendre compte sur le champ d'une dissertation sur des points épineux de physique et de mathématique ; et il passa pour un *Mécène*. Cet usage de résumer les discours a cessé ; mais la dépendance est demeurée.

Ce mot d'académie devint si célèbre que lorsque *Lulli*, qui était une espèce de favori, eut obtenu l'établissement de son opéra en 1672, il eut le crédit de faire insérer dans les patentes, que c'était une *académie royale de musique, et que les gentilshommes et les demoiselles pourraient y chanter sans déroger*. Il ne fit pas le même honneur aux danseurs et aux danseuses ; cependant le public a toujours conservé l'habitude d'aller à l'opéra, et jamais à l'académie de musique.

On ſait que ce mot *académie* emprunté des Grecs ſignifiait originairement une ſociété, une école de philoſophie d'Athènes, qui s'aſſemblait dans un jardin légué par *Académus*.

Les Italiens furent les premiers qui inſtituèrent de telles ſociétés après la renaiſſance des lettres. L'académie de *la Cruſca* eſt du ſeizième ſiècle. Il y en eut enſuite dans toutes les villes où les ſciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des aſſemblées de joueurs qu'on appelait autrefois *des tripots*. On diſait *académies de jeu*. On appela les jeunes gens qui apprenaient l'équitation et l'eſcrime dans des écoles deſtinées à ces arts, *académiſtes*, et non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'uſage qu'aux gens de lettres des trois académies, la françaiſe, celle des ſciences, celle des inſcriptions.

L'académie françaiſe a rendu de grands ſervices à la langue.

Celle des ſciences a été très-utile en ce qu'elle n'adopte aucun ſyſtême, et qu'elle publie les découvertes et les tentatives nouvelles.

Celle des inſcriptions s'eſt occupée des recherches ſur les monumens de l'antiquité, et depuis quelques années il en eſt ſorti des mémoires très-inſtructifs.

C'eſt un devoir établi par l'honnêteté publique, que les membres de ces trois académies ſe reſpectent les uns les autres dans les recueils que ces ſociétés impriment. L'oubli de cette politeſſe néceſſaire eſt très-rare. Cette groſſièreté n'a guère été reprochée de nos jours qu'à l'abbé *Foucher* de l'académie des inſcriptions, qui s'étant trompé dans un mémoire ſur *Zoroaſtre*, voulut appuyer ſa mépriſe par des expreſſions qui autrefois étaient trop en uſage dans les écoles, et que le ſavoir-vivre a proſcrites; mais le corps n'eſt pas reſponſable des fautes des membres.

La ſociété de Londres n'a jamais pris le titre d'*académie*.

Les académies dans les provinces ont produit des avantages ſignalés. Elles ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures, diſſipé l'ignorance et les préjugés de quelques villes, inſpiré la politeſſe, et chaſſé autant qu'on le peut le pédantiſme.

On n'a guère écrit contre l'académie françaiſe que des plaiſanteries frivoles et inſipides. La comédie des *Académiciens*, de *Saint-Evremont*, eut quelque réputation en ſon temps; mais une preuve de ſon peu de mérite, c'eſt qu'on ne s'en ſouvient plus, au lieu que les bonnes ſatires de *Boileau* ſont immortelles.

Je ne ſais pourquoi *Péliſſon* dit que la comédie des *Académiciens* tient de la farce. Il me ſemble que c'eſt un ſimple dialogue ſans intrigue et ſans ſel, auſſi fade que le *Sir Politik* et que la comédie des *Opéra*, et que preſque tous les ouvrages de *Saint-Evremont*, qui ne ſont, à quatre ou cinq pièces près, que des futilités en ſtyle pincé et en antithèſes. (*a*)

ADAM.

SECTION I.

On a tant parlé, tant écrit d'*Adam*, de ſa femme, des préadamites, &c... les rabbins ont débité ſur *Adam* tant de rêveries, et il eſt ſi plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on haſarde ici ſur *Adam* une idée aſſez neuve, du moins elle ne ſe trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun père de l'Egliſe, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou ſcoliaſte de ma connaiſſance. C'eſt le profond ſecret qui a été gardé ſur *Adam* dans toute la terre habitable, excepté en Paleſtine, juſqu'au temps où les livres juifs commencèrent à être connus dans

(*a*) Voyez le Mercure de France, juin, page 151; juillet, deuxième volume, page 154; et août, page 122, année 1769.

Alexandrie,

Alexandrie, lorſqu'ils furent traduits en grec ſous un des *Ptolomées*. Encore furent-ils très-peu connus; les gros livres étaient très-rares et très-chers; et de plus les juifs de Jéruſalem furent ſi en colère contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur bible en langue profane, leur dirent tant d'injures, et crièrent ſi haut au Seigneur, que les juifs alexandrins cachèrent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut ſi ſecrète qu'aucun auteur grec ou romain n'en parle juſqu'au temps de l'empereur *Aurélien*.

Or l'hiſtorien *Joſephe* avoue dans ſa réponſe à *Appion* que les Juifs n'avaient eu long-temps aucun commerce avec les autres nations. *Nous habitons*, dit-il, *un pays éloigné de la mer; nous ne nous appliquons point au commerce; nous ne communiquons point avec les autres peuples... Y a-t-il ſujet de s'étonner que notre nation, habitant ſi loin de la mer, et affectant de ne rien écrire, ait été ſi peu connue?* (*a*)

On demandera ici comment *Joſephe* pouvait dire que ſa nation affectait de ne rien écrire lorſqu'elle avait vingt-deux livres canoniques,

(*a*) Les Juifs étaient très-connus des Perſes, puiſqu'ils furent diſperſés dans leur empire, enſuite des Egyptiens, puiſqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie; des Romains, puiſqu'ils avaient des ſynagogues à Rome. Mais étant au milieu des nations, ils en furent toujours ſéparés par leur inſtitution. Ils ne mangeaient point avec les étrangers, et ne communiquèrent leurs livres que très-tard.

ſans compter le *Targum d'Onkelos*. Mais il faut conſidérer que vingt-deux volumes très-petits étaient fort peu de choſe en comparaiſon de la multitude des livres conſervés dans la bibliothéque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de *Céſar*.

Il eſt conſtant que les Juifs avaient très-peu écrit, très-peu lu; qu'ils étaient profondément ignorans en aſtronomie, en géométrie, en géographie, en phyſique; qu'ils ne ſavaient rien de l'hiſtoire des autres peuples, et qu'ils ne commencèrent enfin à s'inſtruire que dans Alexandrie. Leur langue était un mélange barbare d'ancien phénicien et de chaldéen corrompu. Elle était ſi pauvre qu'il leur manquait pluſieurs modes dans la conjugaiſon de leurs verbes.

De plus, ne communiquant à aucun étranger leurs livres ni leurs titres, perſonne ſur la terre, excepté eux, n'avait jamais entendu parler ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'*Abel*, ni de *Caïn*, ni de *Noé*. Le ſeul *Abraham* fut connu des peuples orientaux dans la ſuite des temps, mais nul peuple ancien ne convenait que cet *Abraham* ou cet *Ibrahim* fût la tige du peuple juif.

Tels ſont les ſecrets de la Providence, que le père et la mère du genre-humain furent toujours entièrement ignorés du genre-humain,

au point que les noms d'*Adam* et d'*Eve* ne ſe trouvent dans aucun ancien auteur, ni de la Gréce, ni de Rome, ni de la Perſe, ni de la Syrie, ni chez les Arabes même, juſque vers le temps de *Mahomet*. DIEU daigna permettre que les titres de la grande famille du monde ne fuſſent conſervés que chez la plus petite et la plus malheureuſe partie de la famille.

Comment ſe peut-il faire qu'*Adam* et *Eve* aient été inconnus à tous leurs enfans. Comment ne ſe trouva-t-il ni en Egypte ni à Babylone aucune trace, aucune tradition de nos premiers pères? Pourquoi ni *Orphée*, ni *Linus*, ni *Thamiris*, n'en parlèrent-ils point? car s'ils en avaient dit un mot, ce mot aurait été relevé ſans doute par *Héſiode*, et ſurtout par *Homère* qui parlent de tout, excepté des auteurs de la race humaine.

Clément d'Alexandrie, qui rapporte tant de témoignages de l'antiquité, n'aurait pas manqué de citer un paſſage dans lequel il aurait été fait mention d'*Adam* et d'*Eve*.

Euſèbe dans ſon Hiſtoire univerſelle a recherché juſqu'aux témoignages les plus ſuſpects; il aurait bien fait valoir le moindre trait, la moindre vraiſemblance en faveur de nos premiers parens.

Il eſt donc avéré qu'ils furent toujours entièrement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les brachmanes, dans le livre intitulé l'Ezourveidam, le nom d'*Adimo* et celui de *Procriti* sa femme. Si *Adimo* ressemble un peu à notre *Adam*, les Indiens répondent: » Nous sommes un grand peuple » établi vers l'Indus et vers le Gange plu- » sieurs siècles avant que la horde hébraïque » se fût portée vers le Jourdain. Les Egyp- » tiens, les Persans, les Arabes venaient » chercher dans notre pays la sagesse et les » épiceries, quand les Juifs étaient inconnus » au reste des hommes. Nous ne pouvons avoir » pris notre *Adimo* de leur *Adam*. Notre *Procriti* » ne ressemble point du tout à *Eve*, et d'ail- » leurs leur histoire est entièrement différente.

» De plus le Veidam, dont l'Ezourveidam » est le commentaire, passe chez nous pour » être d'une antiquité plus reculée que celle » des livres juifs; et ce Veidam est encore » une nouvelle loi donnée aux brachmanes » quinze cents ans après leur première loi » appelée Shasta ou Shasta-bad. »

Telles sont à peu-près les réponses que les brames d'aujourd'hui ont souvent faites aux aumôniers des vaisseaux marchands qui venaient leur parler d'*Adam* et d'*Eve*, d'*Abel* et de *Caïn*, tandis que les négocians de l'Europe venaient à main armée acheter des épiceries chez eux et désoler leur pays.

Le phénicien *Sanchoniathon*, qui vivait certainement avant le temps où nous plaçons *Moïse* (*b*), et qui eſt cité par *Euſèbe* comme un auteur authentique, donne dix générations à la race humaine comme fait *Moïſe* juſqu'au temps de *Noé;* et il ne parle dans ces dix générations ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'aucun de leurs deſcendans, ni de *Noé* même.

Voici les noms des premiers hommes, ſuivant la traduction grecque faite par *Philon* de Biblos. *Æon*, *Genos*, *Phox*, *Liban*, *Uſou*, *Halieus*, *Chriſor*, *Tecnites*, *Agrove*, *Amine*. Ce ſont-là les dix premières générations.

Vous ne voyez le nom de *Noé* ni d'*Adam* dans aucune des antiques dynaſties d'Egypte; ils ne ſe trouvent point chez les Chaldéens: en un mot, la terre entière a gardé ſur eux le ſilence.

Il faut avouer qu'une telle réticence eſt ſans exemple. Tous les peuples ſe ſont attribué

(*b*) Ce qui fait penſer à pluſieurs ſavans que *Sanchoniathon* eſt antérieur au temps où l'on place *Moïſe*, c'eſt qu'il n'en parle point. Il écrivait dans Bérithe. Cette ville était voiſine du pays où les Juifs s'établirent. Si *Sanchoniathon* avait été poſtérieur ou contemporain, il n'aurait pas omis les prodiges épouvantables dont *Moïſe* inonda l'Egypte; il aurait ſurement fait mention du peuple juif qui mettait ſa patrie à feu et à ſang. *Euſèbe*, *Jules Africain*, *ſaint Ephrem*, tous les pères grecs et ſyriaques auraient cité un auteur profane qui rendait témoignage au légiſlateur hébreu. *Euſèbe* ſurtout, qui reconnait l'authenticité de *Sanchoniathon*, et qui en a traduit des fragmens, aurait traduit tout ce qui eût regardé *Moïſe*.

des origines imaginaires ; et aucun n'a touché à la véritable. On ne peut comprendre comment le père de toutes les nations a été ignoré ſi long-temps ; ſon nom devait avoir volé de bouche en bouche d'un bout du monde à l'autre, ſelon le cours naturel des choſes humaines.

Humilions-nous ſous les décrets de la Providence qui a permis cet oubli ſi étonnant. Tout a été myſtérieux et caché dans la nation conduite par DIEU même, qui a préparé la voie au chriſtianiſme, et qui a été l'olivier ſauvage ſur lequel eſt enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre-humain, ignorés du genre-humain, ſont au rang des plus grands myſtères.

J'oſe affirmer qu'il a fallu un miracle pour boucher ainſi les yeux et les oreilles de toutes les nations, pour détruire chez elles tout monument, tout reſſouvenir de leur premier père. Qu'auraient penſé, qu'auraient dit *Céſar*, *Antoine*, *Craſſus*, *Pompée*, *Cicéron*, *Marcellus*, *Métellus*, ſi un pauvre juif, en leur vendant du baume, leur avait dit : Nous deſcendons tous d'un même père nommé *Adam* ? Tout le ſénat romain aurait crié : Montrez-nous notre arbre généalogique. Alors le juif aurait déployé ſes dix générations juſqu'à *Noé*, juſqu'au ſecret de l'inondation de tout le globe. Le ſénat lui

aurait demandé combien il y avait de perſonnes dans l'arche pour nourrir tous les animaux pendant dix mois entiers; et pendant l'année ſuivante qui ne put fournir aucune nourriture. Le rogneur d'eſpèces aurait dit: Nous étions huit, *Noé* et ſa femme, leurs trois fils *Sem*, *Cham* et *Japhet*, et leurs épouſes. Toute cette famille deſcendait d'*Adam* en droite ligne.

Cicéron ſe ſerait informé ſans doute des grands monumens, des témoignages inconteſtables que *Noé* et ſes enfans auraient laiſſés de notre commun père: toute la terre après le déluge aurait retenti à jamais des noms d'*Adam* et de *Noé*, l'un père, l'autre reſtaurateur de toutes les races. Leurs noms auraient été dans toutes les bouches dès qu'on aurait parlé, ſur tous les parchemins dès qu'on aurait ſu écrire, ſur la porte de chaque maiſon ſitôt qu'on aurait bâti, ſur tous les temples, ſur toutes les ſtatues. Quoi! vous ſaviez un ſi grand ſecret, et vous nous l'avez caché! C'eſt que nous ſommes purs, et que vous êtes impurs, aurait répondu le juif. Le ſénat romain aurait ri, ou l'aurait fait fuſtiger: tant les hommes ſont attachés à leurs préjugés!

SECTION II.

La pieuſe madame de *Bourignon* était sûre qu'*Adam* avait été hermaphrodite, comme les premiers hommes du divin *Platon*. DIEU lui avait révélé ce grand ſecret ; mais comme je n'ai pas eu les mêmes révélations, je n'en parlerai point. Les rabbins juifs ont lu les livres d'*Adam* ; ils ſavent le nom de ſon précepteur et de ſa ſeconde femme : mais comme je n'ai point lu ces livres de notre premier père, je n'en dirai mot. Quelques eſprits creux, très-ſavans, ſont tout étonnés, quand ils liſent le Veidam des anciens brachmanes, de trouver que le premier homme fut créé aux Indes, &c. qu'il s'appelait *Adimo* qui ſignifie l'engendreur, et que ſa femme s'appelait *Procriti* qui ſignifie la vie. Ils diſent que la ſecte des brachmanes eſt inconteſtablement plus ancienne que celle des Juifs ; que les Juifs ne purent écrire que très-tard dans la langue cananéenne, puiſqu'ils ne s'établirent que très-tard dans le petit pays de Canaan ; ils diſent que les Indiens furent toujours inventeurs, et les Juifs toujours imitateurs ; les Indiens toujours ingénieux, et les Juifs toujours groſſiers ; ils diſent qu'il eſt bien difficile qu'*Adam*, qui était roux, et qui avait

des cheveux, soit le père des Nègres qui sont noirs comme de l'encre, et qui ont de la laine noire sur la tête. Que ne disent-ils point? pour moi, je ne dis mot; j'abandonne ces recherches au révérend père *Berruyer* de la société de JESUS, c'est le plus grand innocent que j'aye jamais connu. On a brûlé son livre comme celui d'un homme qui voulait tourner la Bible en ridicule, mais je puis assurer qu'il n'y entendait pas finesse.

(*Tiré d'une lettre du chevalier de R***.*)

SECTION III.

NOUS ne vivons plus dans un siècle où l'on examine sérieusement si *Adam* a eu la science infuse ou non; ceux qui ont si longtemps agité cette question n'avaient la science ni infuse ni acquise.

Il est aussi difficile de savoir en quel temps fut écrit le livre de la Genèse où il est parlé d'*Adam*, que de savoir la date du Veidam, du Hanscrit, et des autres anciens livres asiatiques. Il est important de remarquer qu'il n'était pas permis aux Juifs de lire le premier chapitre de la Genèse avant l'âge de vingt-cinq ans. Beaucoup de rabbins ont regardé la

formation d'*Adam* et d'*Eve*, et leur aventure, comme une allégorie. Toutes les anciennes nations célèbres en ont imaginé de pareilles; et par un concours singulier, qui marque la faibleſſe de notre nature, toutes ont voulu expliquer l'origine du mal moral et du mal phyſique par des idées à peu-près ſemblables. Les Chaldéens, les Indiens, les Perſes, les Egyptiens, ont également rendu compte de ce mélange de bien et de mal qui ſemble être l'apanage de notre globe. Les Juifs ſortis d'Egypte y avaient entendu parler, tout groſſiers qu'ils étaient, de la philoſophie allégorique des Egyptiens. Ils mêlèrent depuis à ces faibles connaiſſances celles qu'ils puisèrent chez les Phéniciens et les Babyloniens dans un très-long eſclavage; mais comme il eſt naturel et très-ordinaire qu'un peuple groſſier imite groſſièrement les imaginations d'un peuple poli, il n'eſt pas ſurprenant que les Juifs aient imaginé une femme formée de la côte d'un homme; l'eſprit de vie ſoufflé de la bouche de DIEU au viſage d'*Adam*; le Tygre, l'Euphrate, le Nil et l'Oxus ayant la même ſource dans un jardin; et la défenſe de manger d'un fruit, défenſe qui a produit la mort auſſi-bien que le mal phyſique et moral. Pleins de l'idée répandue chez les anciens, que le ſerpent eſt un animal très-ſubtil, ils n'ont pas

fait difficulté de lui accorder l'intelligence et la parole.

Ce peuple qui n'était alors répandu que dans un petit coin de la terre, et qui la croyait longue, étroite et plate, n'eut pas de peine à croire que tous les hommes venaient d'*Adam*, et ne pouvait pas savoir que les Nègres, dont la conformation eſt différente de la nôtre, habitaient de vaſtes contrées. Il était bien loin de deviner l'Amérique. (*)

Au reſte, il eſt aſſez étrange qu'il fût permis au peuple juif de lire l'Exode, où il y a tant de miracles qui épouvantent la raiſon, et qu'il ne fût pas permis de lire avant vingt-cinq ans le premier chapitre de la Genèſe, où tout doit être néceſſairement miracle, puiſqu'il s'agit de la création. C'eſt peut-être à cauſe de la manière ſingulière dont l'auteur s'exprime dès le premier verſet, *au commencement les dieux firent le ciel et la terre ;* on put craindre que les jeunes juifs n'en priſſent occaſion d'adorer pluſieurs dieux. C'eſt peut-être parce que DIEU ayant créé l'homme et la femme au premier chapitre, les refait encore au ſixième, et qu'on ne voulut pas mettre cette apparence de contradiction ſous les yeux de la jeuneſſe. C'eſt peut-être parce qu'il eſt dit que *les dieux firent l'homme à leur image*, et que ces expreſſions

(*) Voyez AMERIQUE.

préſentaient aux Juifs un DIEU trop corporel. C'eſt peut-être parce qu'il eſt dit que DIEU ôta une côte à *Adam* pour en former la femme, et que les jeunes gens inconſidérés qui ſe feraient tâté les côtes, voyant qu'il ne leur en manquait point, auraient pu ſoupçonner l'auteur de quelque infidélité. C'eſt peut-être parce que DIEU, qui ſe promenait toujours à midi dans le jardin d'Eden, ſe moque d'*Adam* après ſa chute, et que ce ton railleur aurait trop inſpiré à la jeuneſſe le goût de la plaiſanterie. Enfin chaque ligne de ce chapitre fournit des raiſons très-plauſibles d'en interdire la lecture; mais ſur ce pied-là on ne voit pas trop comment les autres chapitres étaient permis. C'eſt encore une choſe ſurprenante que les Juifs ne duſſent lire ce chapitre qu'à vingt-cinq ans. Il ſemble qu'il devait être propoſé d'abord à l'enfance, qui reçoit tout ſans examen, plutôt qu'à la jeuneſſe qui ſe pique déjà de juger et de rire. Il ſe peut faire auſſi que les Juifs de vingt-cinq ans étant déjà préparés et affermis, en recevaient mieux ce chapitre dont la lecture aurait pu révolter des ames toutes neuves.

On ne parlera pas ici de la ſeconde femme d'*Adam*, nommée *Lillith*, que les anciens rabbins lui ont donnée; il faut convenir qu'on ſait très-peu d'anecdotes de ſa famille.

ADORER.

Culte de latrie. Chanſon attribuée à JESUS-CHRIST. *Danſe ſacrée. Cerémonies.*

N'EST-CE pas un grand défaut dans quelques langues modernes qu'on ſe ſerve du même mot envers l'Etre ſuprême et une fille? On ſort quelquefois d'un ſermon où le prédicateur n'a parlé que d'adorer DIEU en eſprit et en vérité; de là on court à l'opéra où il n'eſt queſtion *que du charmant objet que j'adore, et des aimables traits dont ce héros adore les attraits.*

Du moins les Grecs et les Romains ne tombèrent point dans cette profanation extravagante. *Horace* ne dit point qu'il adore *Lalagé*. *Tibulle* n'adore point *Délie*. Ce terme même d'adoration n'eſt pas dans *Pétrone*.

Si quelque choſe peut excuſer notre indécence, c'eſt que dans nos opéra et dans nos chanſons il eſt ſouvent parlé des dieux de la fable. Les poëtes ont dit que leurs *Philis* étaient plus adorables que ces fauſſes divinités, et perſonne ne pouvait les en blâmer. Peu à peu on s'eſt accoutumé à cette expreſſion, au point qu'on a traité de même le

Dieu de tout l'univers et une chanteuſe de l'opéra comique, ſans qu'on s'aperçût de ce ridicule.

Détournons-en les yeux, et ne les arrêtons que ſur l'importance de notre ſujet.

Il n'y a point de nation civiliſée qui ne rende un culte public d'adoration à DIEU. Il eſt vrai qu'on ne force perſonne ni en Aſie ni en Afrique d'aller à la moſquée ou au temple du lieu ; on y va de ſon bon gré. Cette affluence aurait pu même ſervir à réunir les eſprits des hommes, et à les rendre plus doux dans la ſociété. Cependant on les a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'aſile même conſacré à la paix. Les zélés inondèrent de ſang le temple de Jéruſalem, dans lequel ils égorgèrent leurs frères. Nous avons quelquefois ſouillé nos égliſes de carnage.

A l'article de la Chine, on verra que l'empereur eſt le premier pontife, et combien le culte eſt auguſte et ſimple. Ailleurs il eſt ſimple ſans avoir rien de majeſtueux ; comme chez les réformés de notre Europe et dans l'Amérique anglaiſe.

Dans d'autres pays il faut à midi allumer des flambeaux de cire, qu'on avait en abomination dans les premiers temps. Un couvent de religieuſes, à qui on voudrait retrancher

les cierges, crierait que la lumière de la foi eſt éteinte et que le monde va finir.

L'Egliſe anglicane tient le milieu entre les pompeuſes cérémonies romaines et la ſéchereſſe des calviniſtes.

Les chants, la danſe et les flambeaux étaient des cérémonies eſſentielles aux fêtes ſacrées de tout l'Orient. Quiconque a lu, ſait que les anciens Egyptiens feſaient le tour de leurs temples en chantant et en danſant. Point d'inſtitution ſacerdotale chez les Grecs ſans des chants et des danſes. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voiſins ; *David* chantait et danſait devant l'arche.

St *Matthieu* parle d'un cantique chanté par JESUS-CHRIST même et par les apôtres après leurs pâques (*a*). Ce cantique, qui eſt parvenu juſqu'à nous, n'eſt point mis dans le canon des livres ſacrés ; mais on retrouve les fragmens dans la 237me lettre de St *Auguſtin* à l'évêque *Cérétius*..... St *Auguſtin* ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée ; il n'en réprouve pas les paroles : il ne condamne les priſcillianiſtes qui admettaient cette hymne dans leur évangile, que ſur l'interprétation erronée qu'ils en donnaient, et qu'il trouve

(*a*) *Hymno dicto.* Saint Matthieu, chapitre XXVI, verſ. 30.

impie. Voici le cantique tel qu'on le trouve par parcelles dans *Auguſtin* même:

Je veux délier, et je veux être délié.
Je veux ſauver, et je veux être ſauvé.
Je veux engendrer, et je veux être engendré.
Je veux chanter; *danſez tous de joie.*
Je veux pleurer; frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, et je veux être orné.
Je ſuis la lampe pour vous qui me voyez.
Je ſuis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce diſcours, et je n'ai point du tout été joué.

Mais quelque diſpute qui ſe ſoit élevée au ſujet de ce cantique, il eſt certain que le chant était employé dans toutes les cérémonies religieuſes. *Mahomet* avait trouvé ce culte établi chez les Arabes; il l'eſt dans les Indes. Il ne paraît pas qu'il ſoit en uſage chez les lettrés de la Chine. Les cérémonies ont par-tout quelque reſſemblance et quelque différence; mais on adore DIEU par toute la terre. Malheur ſans doute à ceux qui ne l'adorent pas comme nous, et qui ſont dans l'erreur, ſoit par le dogme, ſoit par les rites; ils ſont aſſis à l'ombre de la mort; mais plus leur malheur eſt grand, plus il faut les plaindre et les ſupporter.

C'eſt

C'eſt même une grande conſolation pour nous que tous les Mahométans, les Indiens, les Chinois, les Tartares, adorent un Dieu unique; en cela ils ſont nos frères. Leur fatale ignorance de nos myſtères ſacrés ne peut que nous inſpirer une tendre compaſſion pour nos frères qui s'égarent. Loin de nous tout eſprit de perſécution qui ne ſervirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un Dieu unique étant adoré ſur toute la terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaiſſent pour leur père, lui donnent toujours le ſpectacle de ſes enfans qui ſe déteſtent, qui s'anathématiſent, qui ſe pourſuivent, qui ſe maſſacrent pour des argumens ?

Il n'eſt pas aiſé d'expliquer au juſte ce que les Grecs et les Romains entendaient par adorer; ſi l'on adorait les faunes, les ſylvains, les dryades, les naïades, comme on adorait les douze grands dieux. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'*Antinoüs*, le mignon d'*Adrien*, fût adoré par les nouveaux Egyptiens du même culte que *Sérapis*; et il eſt aſſez prouvé que les anciens Egyptiens n'adoraient pas les oignons et les crocodiles de la même façon qu'*Iſis* et *Oſiris*. On trouve l'équivoque par-tout, elle confond tout. Il faut à chaque mot dire : Qu'entendez-vous? Il faut toujours répéter : *Définiſſez les termes* (*).

(*) Voyez ALEXANDRE.

Eſt-il bien vrai que *Simon*, qu'on appelle le *magicien*, fut adoré chez les Romains ? Il eſt bien plus vrai qu'il y fut abſolument ignoré.

S^t *Juſtin*, dans ſon Apologie auſſi inconnue à Rome que ce *Simon*, dit que ce dieu avait une ſtatue élevée ſur le Tibre, ou plutôt près du Tibre, entre les deux ponts, avec cette inſcription : *Simoni deo ſancto*. St *Irénée*, *Tertullien*, atteſtent la même choſe : mais à qui l'atteſtent-ils ? à des gens qui n'avaient jamais vu Rome : à des Africains, à des Allobroges, à des Syriens, à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient certainement pas vu cette ſtatue, dont l'inſcription eſt : *Semo ſanco deo fidio*, et non pas, *Simoni ſancto deo*.

Ils devaient au moins conſulter *Denys* d'Halicarnaſſe, qui dans ſon quatrième livre rapporte cette inſcription. *Semo ſanco* était un ancien mot ſabin qui ſignifie demi-homme et demi-dieu. Vous trouvez dans *Tite-Live : Bona Semoni ſanco cenſuerunt conſecranda*. Ce dieu était un des plus anciens qui fuſſent révérés à Rome ; il fut conſacré par *Tarquin le ſuperbe*, et regardé comme le dieu des alliances et de la bonne-foi. On lui ſacrifiait un bœuf, et on écrivait ſur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voiſins. Il avait un temple auprès de celui de *Quirinus*. Tantôt on lui préſentait des offrandes ſous le nom du père

Semo, tantôt ſous le nom de *Sancus fidius*. C'eſt pourquoi *Ovide* dit dans ſes Faſtes :

Quærebam nonas Sanco, Fidiove referrem,
An tibi, Semo pater.

Voilà la divinité romaine qu'on a priſe pendant tant de ſiècles pour *Simon le magicien*. St *Cyrille* de Jéruſalem n'en doutait pas ; et St *Auguſtin*, dans ſon premier livre *des héréſies*, dit que *Simon le magicien* lui-même ſe fit élever cette ſtatue avec celle de ſon *Hélène* par ordre de l'empereur et du ſénat.

Cette étrange fable, dont la fauſſeté était ſi aiſée à reconnaître, fut continuellement liée avec cette autre fable que St *Pierre* et ce *Simon* avaient tous deux comparu devant *Néron* ; qu'ils s'étaient défiés à qui reſſuſciterait le plus promptement un mort proche parent de *Néron* même, et à qui s'élèverait le plus haut dans les airs ; que *Simon* ſe fit enlever par des diables dans un chariot de feu ; que St *Pierre* et St *Paul* le firent tomber des airs par leurs prières, qu'il ſe caſſa les jambes, qu'il en mourut, et que *Néron* irrité fit mourir St *Paul* et St *Pierre*. (*)

Abdias, *Marcel*, *Hégéſippe*, ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. *Arnobe*, St *Cyrille* de Jéruſalem, *Sévère-Sulpice*,

(*) Voyez SAINT PIERRE.

Philaſtre, St *Epiphane*, *Iſidore* de Damiette, *Maxime* de Turin, pluſieurs autres auteurs ont donné cours ſucceſſivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée, juſqu'à ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une ſtatue de *Semo ſancus deus fidius*, et que le ſavant père *Mabillon* ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inſcription : *Semoni ſanco deo fidio.*

Cependant il eſt certain qu'il y eut un *Simon* que les Juifs crurent magicien, comme il eſt certain qu'il y a eu un *Apollonios* de Thiane. Il eſt vrai encore que ce *Simon*, né dans le petit pays de Samarie, ramaſſa quelques gueux auxquels il perſuada qu'il était envoyé de DIEU, et la vertu de DIEU même. Il baptiſait ainſi que les apôtres baptiſaient, et il élevait autel contre autel.

Les juifs de Samarie, toujours ennemis des juifs de Jéruſalem, osèrent oppoſer ce *Simon* à JESUS-CHRIST reconnu par les apôtres, par les diſciples, qui tous étaient de la tribu de *Benjamin*, ou de celle de *Juda*. Il baptiſait comme eux, mais il ajoutait le feu au baptême d'eau, et ſe diſait prédit par St *Jean-Baptiſte*, ſelon ces paroles (*b*) : *Celui qui doit venir après moi eſt plus puiſſant que moi ; il vous baptiſera dans le Saint-Eſprit et dans le feu.*

(*b*) *Matth.* chap. III, v. 11.

Simon allumait par-deſſus le bain baptiſmal une flamme légère avec du naphte du lac Aſphaltide. Son parti fut aſſez grand ; mais il eſt fort douteux que ſes diſciples l'aient adoré : S^t *Juſtin* eſt le ſeul qui le croie.

Ménandre ſe diſait, comme *Simon*, envoyé de DIEU et ſauveur des hommes. Tous les faux meſſies, et ſurtout *Barcochebas* prenaient le titre d'envoyé de DIEU ; mais *Barcochebas* lui-même n'exigea point d'adoration. On ne diviniſe guère les hommes de leur vivant, à moins que ces hommes ne ſoïent des *Alexandre* ou des empereurs romains qui l'ordonnent expreſſément à des eſclaves : encore n'eſt-ce pas une adoration proprement dite ; c'eſt une vénération extraordinaire, une apothéoſe anticipée, une flatterie auſſi ridicule que celles qui ſont prodiguées à *Octave* par *Virgile* et par *Horace*.

ADULTERE.

NOUS ne devons point cette expreſſion aux Grecs. Ils appelaient l'adultère *moikeia* ; dont les latins ont fait leur *mœchus*, que nous n'avons point franciſé. Nous ne la devons ni à la langue ſyriaque, ni à l'hébraïque, jargon du ſyriaque, qui nommait l'adultère

niuph. Adultère signifiait en latin *altération*, *adultération*, *une chose mise pour une autre*, *un crime de faux*, *fausses clefs*, *faux contrats*, *faux seing*; adulteratio. De là celui qui se met dans le lit d'un autre, fut nommé *adulter*, comme une fausse clef qui fouille dans la serrure d'autrui.

C'est ainsi qu'ils nommèrent par antiphrase *coccyx*, coucou, le pauvre mari chez qui un un étranger venait pondre. *Pline le naturaliste* dit (*a*) : *Coccix ova subdit in nidis alienis ; ita plerique alienas uxores faciunt matres.* Le coucou dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux, ainsi force romains rendent mères les femmes de leurs amis. La comparaison n'est pas trop juste. *Coccyx* signifiant un coucou, nous en avons fait *cocu.* Que de choses on doit aux Romains ! mais comme on altère le sens de tous les mots, le cocu, suivant la bonne grammaire, devrait être le galant, et c'est le mari. Voyez la chanson de *Scarron.* (*b*)

Quelques doctes ont prétendu que c'est aux Grecs que nous sommes redevables de l'emblème des cornes, et qu'ils désignaient

(*a*) Liv. X, chap. IX.

(*b*) Tous les jours une chaise
Me coûte un écu,
Pour porter à l'aise
Votre chien de cu,
A moi pauvre cocu.

par le titre de bouc, *aix* (*), l'époux d'une femme laſcive comme une chèvre. En effet, ils appelaient *fils de chèvre* les bâtards, que notre canaille appelle *fils de putain*. Mais ceux qui veulent s'inſtruire à fond, doivent ſavoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui ſe laiſſait tromper et gouverner par ſon inſolente femme, était réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'eſt par cette raiſon que *cocu*, *cornard* et *ſot* étaient ſynonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers :

Elle ? elle n'en ſera qu'un ſot je vous aſſure.

Cela veut dire ; elle n'en ſera qu'un cocu. Et dans l'Ecole des femmes,

Epouſer une ſotte eſt pour n'être point ſot.

Bautru, qui avait beaucoup d'eſprit, diſait : Les *Bautrus* ſont cocus, mais ils ne ſont pas des ſots.

La bonne compagnie ne ſe ſert plus de tous ces vilains termes, et on ne prononce même jamais le mot d'*adultère*. On ne dit point, madame la ducheſſe eſt en adultère avec monſieur le chevalier. Madame la marquiſe a un mauvais commerce avec monſieur l'abbé. On

(*) Voyez BOUC.

dit, monſieur l'abbé eſt cette ſemaine l'amant de madame la marquiſe. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adultères, elles diſent : J'avoue que j'ai du goût pour *lui*. Elles avouaient autrefois qu'elles ſentaient quelque eſtime ; mais depuis qu'une bourgeoiſe s'accuſa à ſon confeſſeur d'avoir de l'eſtime pour un conſeiller, et que le confeſſeur lui dit : Madame, combien de fois vous a-t-il eſtimée ? les dames de qualité n'ont plus eſtimé perſonne, et ne vont plus guère à confeſſe.

Les femmes de Lacédémone ne connaiſſaient, dit-on, ni la confeſſion, ni l'adultère. Il eſt bien vrai que *Ménélas* avait éprouvé ce qu'*Hélène* ſavait faire. Mais *Lycurgue* y mit bon ordre en rendant les femmes communes, quand les maris voulaient bien les prêter, et que les femmes y conſentaient. Chacun peut diſpoſer de ſon bien. Un mari en ce cas n'avait point à craindre de nourrir dans ſa maiſon un enfant étranger. Tous les enfans appartenaient à la république, et non à une maiſon particulière ; ainſi on ne feſait tort à perſonne. L'adultère n'eſt un mal qu'autant qu'il eſt un vol ; mais on ne vole point ce qu'on vous donne. Un mari priait ſouvent un jeune homme beau, bien fait et vigoureux, de vouloir bien faire un enfant à ſa femme.

Plutarque

Plutarque nous a conſervé dans ſon vieux ſtyle la chanſon que chantaient les Lacédémoniens quand *Acrotatus* allait ſe coucher avec la femme de ſon ami.

Allez, gentil Acrotatus, beſognez bien Kélidonide.
Donnez de braves citoyens à Sparte.

Les Lacédémoniens avaient donc raiſon de dire que l'adultère était impoſſible parmi eux.

Il n'en eſt pas ainſi chez nos nations, dont toutes les lois ſont fondées ſur le tien et le mien.

Un des grands déſagrémens de l'adultère chez nous, c'eſt que la dame ſe moque quelquefois de ſon mari avec ſon amant; le mari s'en doute : et on n'aime point à être tourné en ridicule. Il eſt arrivé dans la bourgeoiſie que ſouvent la femme a volé ſon mari pour donner à ſon amant; les querelles de ménage ſont pouſſées à des excès cruels : elles ſont heureuſement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort, le plus grand mal eſt de donner à un pauvre homme des enfans qui ne ſont pas à lui, et de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par là des races de héros entièrement abâtardies. Les femmes des *Aſtolphes* et des *Jocondes*, par

un goût dépravé, par la faibleſſe du moment, ont fait des enfans avec un nain contrefait, avec un petit valet ſans cœur et ſans eſprit. Les corps et les ames s'en ſont reſſentis. De petits ſinges ont été les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur première ſalle les portraits de leurs prétendus aïeux, hauts de ſix pieds, beaux, bien faits, armés d'un eſtramaçon que la race d'aujourd'hui pourrait à peine ſoulever. Un emploi important eſt poſſédé par un homme qui n'y a nul droit, et dont le cœur, la tête et les bras n'en peuvent ſoutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles ſont volontiers l'amour, et deviennent enſuite des épouſes aſſez ſages. C'eſt tout le contraire en France ; on enferme les filles dans des couvens, où juſqu'à préſent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs mères, pour les conſoler, leur font eſpérer qu'elles ſeront libres quand elles ſeront mariées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux, qu'on s'empreſſe de ſavoir tout le ſecret de leurs appas. Une jeune femme ne vit, ne ſoupe, ne ſe promène, ne va au ſpectacle, qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée ; ſi elle n'a point ſon amant comme les autres, elle eſt ce qu'on appelle

dépareillée ; elle en eſt honteuſe ; elle n'oſe ſe montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amène des filles qu'on leur garantit pucelles ſur la foi d'un circaſſien. Ils les épouſent, et ils les enferment par précaution, comme nous enfermons nos filles. Point de plaiſanteries dans ces pays-là ſur les dames et ſur les maris ; point de chanſons ; rien qui reſſemble à nos froids quolibets de cornes et de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie, de Perſe, des Indes ; mais elles ſont cent fois plus heureuſes dans leurs ſérails que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent, ne voulant point faire un procès criminel à ſa femme pour cauſe d'adultère (ce qui ferait crier à la barbarie), ſe contente de ſe faire ſéparer de corps et de biens.

C'eſt ici le lieu d'inférer le précis d'un mémoire compoſé par un honnête homme qui ſe trouve dans cette ſituation : voici ſes plaintes ; ſont-elles juſtes ?

Mémoire d'un magiſtrat, écrit vers l'an 1764.

Un principal magiſtrat d'une ville de France a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un prêtre avant ſon mariage, et qui

depuis s'eſt couverte d'opprobre par des ſcandales publics : il a eu la modération de ſe ſéparer d'elle ſans éclat. Cet homme, âgé de quarante ans, vigoureux, et d'une figure agréable, a beſoin d'une femme ; il eſt trop ſcrupuleux pour chercher à ſéduire l'épouſe d'un autre, il craint même le commerce d'une fille, ou d'une veuve qui lui ſervirait de concubine. Dans cet état inquiétant et douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adreſſe à ſon Egliſe :

Mon épouſe eſt criminelle, et c'eſt moi qu'on punit. Une autre femme eſt néceſſaire à la conſolation de ma vie, à ma vertu même ; et la ſecte dont je ſuis me la refuſe ; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les lois civiles d'aujourd'hui, malheureuſement fondées ſur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'Egliſe me réduit à chercher ou des plaiſirs qu'elle réprouve, ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne ; elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux ſur tous les peuples de la terre, il n'y en a pas un ſeul, excepté le peuple catholique romain, chez qui le divorce et un nouveau mariage ne ſoient de droit naturel.

Quel renverſement de l'ordre a donc fait chez les catholiques une vertu de ſouffrir

l'adultère, et un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la sienne ?

Pourquoi un lien pourri eſt-il indiſſoluble, malgré la grande loi adoptée par le code, *quidquid ligatur diſſolubile eſt* ? On me permet la ſéparation de corps et de biens, et on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme, et elle me laiſſe un nom qu'on appelle *ſacrement !* je ne jouis plus du mariage, et je ſuis marié. Quelle contradiction ! quel eſclavage ! et ſous quelles lois avons-nous reçu la naiſſance !

Ce qui eſt bien plus étrange, c'eſt que cette loi de mon Egliſe eſt directement contraire aux paroles que cette Egliſe elle-même croit avoir été prononcées par JESUS-CHRIST (*d*) : *Quiconque a renvoyé ſa femme* (*excepté pour adultère*), *péche s'il en prend une autre.*

Je n'examine point ſi les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaiſir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître, ſi lorſqu'un Etat a beſoin d'un héritier, il eſt permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne cherche point ſi une femme turbulente, attaquée de démence, ou homicide, ou empoiſonneuſe, ne doit pas être répudiée auſſi-bien qu'une adultère : je m'en tiens au

(*d*) *Matthieu*, chap. XIX.

triſte état qui me concerne : DIEU me permet de me remarier, et l'évêque de Rome ne me le permet pas !

Le divorce a été en uſage chez les catholiques ſous tous les empereurs ; il l'a été dans tous les Etats démembrés de l'empire romain. Les rois de France qu'on appelle *de la première race*, ont preſque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin, il vint un *Grégoire IX*, ennemi des empereurs et des rois, qui par un décret fit du mariage un joug inſecouable ; ſa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier une femme adultère, ſelon la loi de JESUS-CHRIST, ils ne purent en venir à bout ; il fallut chercher des prétextes ridicules. *Louis le jeune* fut obligé, pour faire ſon malheureux divorce avec *Eléonore de Guienne*, d'alléguer une parenté qui n'exiſtait pas. Le roi *Henri IV*, pour répudier *Marguerite de Valois*, prétexta une cauſe encore plus fauſſe, un défaut de conſentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi, un ſouverain peut abdiquer ſa couronne, et ſans la permiſſion du pape il ne pourra abdiquer ſa femme ! Eſt-il poſſible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi ſi long-temps dans cette abſurde ſervitude !

Que nos prêtres, que nos moines renoncent

aux femmes, j'y consens ; c'est un attentat contre la population, c'est un malheur pour eux, mais ils méritent ce malheur qu'ils se sont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes, qui ont voulu avoir en eux des esclaves, des soldats sans familles et sans patrie, vivant uniquement pour l'Eglise : mais moi magistrat, qui sers l'Etat toute la journée, j'ai besoin le soir d'une femme ; et l'Eglise n'a pas le droit de me priver d'un bien que DIEU m'accorde. Les apôtres étaient mariés, *Joseph* était marié, et je veux l'être. Si moi alsacien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome, si ce prêtre a la barbare puissance de me priver d'une femme, qu'il me fasse eunuque pour chanter des *miserere* dans sa chapelle. (1)

Mémoire pour les femmes.

L'EQUITÉ demande qu'après avoir rapporté ce mémoire en faveur des maris, nous

(1) L'empereur *Joseph II* vient de donner à ses peuples une nouvelle législation sur les mariages. Par cette législation le mariage devient ce qu'il doit être : un simple contrat civil. Il a également autorisé le divorce, sans exiger d'autre motif que la volonté constante des deux époux. Sur ces deux objets plus importans qu'on ne croit pour la morale et la prospérité des Etats, il a donné un grand exemple qui sera suivi par les autres nations de l'Europe, quand elles commenceront à sentir qu'il n'est pas plus raisonnable de consulter sur la législation les théologiens que les danseurs de corde.

mettions auſſi ſous les yeux du public le plaidoyer en faveur des mariées, préſenté à la junte du Portugal par une comteſſe d'*Arcira*. En voici la ſubſtance :

L'Evangile a défendu l'adultère à mon mari tout comme à moi : il ſera damné comme moi, rien n'eſt plus avéré. Lorſqu'il m'a fait vingt infidélités, qu'il a donné mon collier à une de mes rivales, et mes boucles d'oreilles à une autre, je n'ai point demandé aux juges qu'on le fît raſer, qu'on l'enfermât chez des moines et qu'on me donnât ſon bien. Et moi pour l'avoir imité une fois, pour avoir fait avec le plus beau jeune homme de Lisbonne ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus ſottes guenons de la cour et de la ville, il faut que je réponde ſur la ſellette devant des licenciés, dont chacun ſerait à mes pieds ſi nous étions tête à tête dans mon cabinet ; il faut que l'huiſſier me coupe à l'audience mes cheveux qui ſont les plus beaux du monde ; qu'on m'enferme chez des religieuſes qui n'ont pas le ſens commun ; qu'on me prive de ma dot et de mes conventions matrimoniales ; qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour l'aider à ſéduire d'autres femmes et à commettre de nouveaux adultères.

Je demande ſi la choſe eſt juſte, et s'il n'eſt pas évident que ce ſont les cocus qui ont fait les lois.

On répond à mes plaintes que je ſuis trop heureuſe de n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines, les habitués de paroiſſe, et tout le peuple. C'eſt ainſi qu'on en uſait chez la première nation de la terre, la nation choiſie, la nation chérie, la ſeule qui eût raiſon quand toutes les autres avaient tort.

Je réponds à ces barbares, que lorſque la pauvre femme adultère fut préſentée par ſes accuſateurs au maître de l'ancienne et de la nouvelle loi, il ne la fit point lapider; qu'au contraire il leur reprocha leur injuſtice; qu'il ſe moqua d'eux en écrivant ſur la terre avec le doigt; qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque, *que celui de vous qui eſt ſans péché jette la première pierre;* qu'alors ils ſe retirèrent tous, les plus vieux fuyant les premiers, parce que plus ils avaient d'âge, plus ils avaient commis d'adultères.

Les docteurs en droit canon me répliquent que cette hiſtoire de la femme adultère n'eſt racontée que dans l'évangile de ſaint *Jean*, qu'elle n'y a été inſérée qu'après coup. *Léontius*, *Maldonat*, aſſurent qu'elle ne ſe trouve que dans un ſeul ancien exemplaire grec; qu'aucun des vingt-trois premiers commentateurs n'en a parlé. *Origène*, St *Jérôme*, St *Jean Chryſoſtôme*, *Théophilacte*, *Nonnus*, ne la connaiſſent point.

Elle ne ſe trouve point dans la bible ſyriaque, elle n'eſt point dans la verſion d'*Ulphilas*.

Voilà ce que diſent les avocats de mon mari, qui voudraient non-ſeulement me faire raſer, mais me faire lapider.

Mais les avocats qui ont plaidé pour moi diſent qu'*Ammonius*, auteur du troiſième ſiècle, a reconnu cette hiſtoire pour véritable, et que ſi St *Jérôme* la rejette dans quelques endroits, il l'adopte dans d'autres; qu'en un mot elle eſt authentique aujourd'hui. Je pars de là, et je dis à mon mari: Si vous êtes ſans péché, raſez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien; mais ſi vous avez fait plus de péchés que moi, c'eſt à moi de vous raſer, de vous faire enfermer, et de m'emparer de votre fortune. En fait de juſtice les choſes doivent être égales.

Mon mari réplique qu'il eſt mon ſupérieur et mon chef, qu'il eſt plus haut que moi de plus d'un pouce, qu'il eſt velu comme un ours; que par conſéquent je lui dois tout, et qu'il ne me doit rien.

Mais je demande ſi la reine *Anne* d'Angleterre n'eſt pas le chef de ſon mari; ſi ſon mari, le prince de Danemarck, qui eſt ſon grand-amiral, ne lui doit pas une obéiſſance entière; et ſi elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs en cas d'infidélité de la

part du petit homme ? Il eſt donc clair que ſi les femmes ne ſont pas punir les hommes, c'eſt quand elles ne ſont pas les plus fortes.

Suite du chapitre ſur l'adultère.

POUR juger valablement un procès d'adultère, il faudrait que douze hommes et douze femmes fuſſent les juges, avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il eſt des cas ſinguliers ſur leſquels la raillerie ne peut avoir de priſe, et dont il ne nous appartient pas de juger. Telle eſt l'aventure que rapporte St *Auguſtin* dans ſon ſermon de la prédication de JESUS-CHRIST ſur la montagne.

Septimius Acyndinus, proconſul de Syrie, fait empriſonner dans Antioche un chrétien qui n'avait pu payer au fiſc une livre d'or, à laquelle il était taxé, et le menace de la mort s'il ne paye. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux ſi elle veut conſentir à ſes déſirs. La femme court en inſtruire ſon mari ; il la ſupplie de lui ſauver la vie aux dépens des droits qu'il a ſur elle et qu'il lui abandonne. Elle obéit ; mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un ſac plein de

terre. Le mari, qui ne peut payer le fisc, va être conduit à la mort. Le proconsul apprend cette infamie ; il paye lui-même la livre d'or au fisc de ses propres deniers, et il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le sac de la femme.

Il est certain que, loin d'outrager son mari, elle a été docile à ses volontés ; non-seulement elle a obéi, mais elle lui a sauvé la vie. Saint *Augustin* n'ose décider si elle est coupable ou vertueuse, il craint de la condamner.

Ce qui est, à mon avis, assez singulier, c'est que *Bayle* prétend être plus sévère que saint *Augustin* (*e*). Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela serait inconcevable si on ne savait à quel point presque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir leur cœur, avec quelle facilité on sacrifie son propre sentiment à la crainte d'effaroucher quelque pédant qui peut nuire, combien on est peu d'accord avec soi-même.

Le matin rigoriste, et le soir libertin,
L'écrivain qui d'Ephèse excusa la matrone,
Renchérit tantôt sur Pétrone,
Et tantôt sur saint Augustin.

(*e*) Dictionnaire de *Bayle*, article *Acyndinus*.

Réflexion d'un père de famille.

N'AJOUTONS qu'un petit mot ſur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le déſir immodéré de plaire, nous leur en dictons des leçons : la nature y travaillait bien ſans nous ; mais on y ajoute tous les raffinemens de l'art. Quand elles ſont parfaitement ſtylées, nous les puniſſons ſi elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enſeigner. Que diriez-vous d'un maître à danſer qui aurait appris ſon métier à un écolier pendant dix ans, et qui voudrait lui caſſer les jambes parce qu'il l'a trouvé danſant avec un autre ?

Ne pourrait-on pas ajouter cet article à celui des contradictions ?

AFFIRMATION PAR SERMENT.

NOUS ne dirons rien ici ſur l'affirmation avec laquelle les ſavans s'expriment ſi ſouvent. Il n'eſt permis d'affirmer, de décider, qu'en géométrie. Par-tout ailleurs imitons le docteur *Métaphraſte* de *Molière*. Il ſe pourrait — la choſe eſt feſable — cela n'eſt pas impoſſible — il faut voir. — Adoptons le

peut-être de *Rabelais*, le *que ſais-je* de *Montaigne*, le *non liquet* des Romains, le *doute* de l'académie d'Athènes, dans les choſes profanes s'entend : car pour le ſacré, on ſait bien qu'il n'eſt pas permis de douter.

Il eſt dit à cet article, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les primitifs, nommés *quakers* en Angleterre, font foi en juſtice ſur leur ſeule affirmation, ſans être obligés de prêter ſerment.

Mais les pairs du royaume ont le même privilége ; les pairs ſéculiers affirment ſur leur honneur, et les pairs eccléſiaſtiques en mettant la main ſur leur cœur. Les quakers obtinrent la même prérogative ſous le règne de *Charles II :* c'eſt la ſeule ſecte qui ait cet honneur en Europe.

Le chancelier *Cowper* voulut obliger les quakers à jurer comme les autres citoyens ; celui qui était à leur tête lui dit gravement : ,, L'ami chancelier, tu dois ſavoir que notre ,, Seigneur JESUS-CHRIST notre ſauveur nous ,, a défendu d'affirmer autrement que par *ya* ,, *ya*, *no no*. Il a dit expreſſément : *Je vous* ,, *défends de jurer ni par le ciel, parce que c'eſt* ,, *le trône de* DIEU ; *ni par la terre, parce que* ,, *c'eſt l'eſcabeau de ſes pieds ; ni par Jéruſalem,* ,, *parce que c'eſt la ville du grand roi ; ni par la* ,, *tête, parce que tu n'en peux rendre un ſeul cheveu*

» *ni blanc ni noir.* Cela eſt poſitif, notre ami ;
» et nous n'irons pas déſobéir à DIEU pour
» complaire à toi et à ton parlement.

» On ne peut mieux parler, *répondit le*
» *chancelier :* mais il faut que vous ſachiez
» qu'un jour *Jupiter* ordonna que toutes les
» bêtes de ſomme ſe fiſſent ferrer ; les che-
» vaux, les mulets, les chameaux même
» obéirent incontinent, les ânes ſeuls réſiſ-
» tèrent ; ils repréſentèrent tant de raiſons,
» ils ſe mirent à braire ſi long-temps, que
» *Jupiter*, qui était bon, leur dit enfin :
» *Meſſieurs les ânes, je me rends à votre prière ;*
» *vous ne ſerez point ferrés : mais le premier*
» *faux pas que vous ferez, vous aurez cent coups*
» *de bâton.* »

Il faut avouer que les quakers n'ont jamais juſqu'ici fait de faux pas.

AGAR.

QUAND on renvoie ſon amie, ſa concubine, ſa maîtreſſe, il faut lui faire un ſort au moins tolérable, ou bien l'on paſſe parmi nous pour un mal-honnête homme.

On nous dit qu'*Abraham* était fort riche dans le déſert de Gérar, quoiqu'il n'eût pas un pouce de terre en propre. Nous ſavons

de ſcience certaine qu'il défit les armées de quatre grands rois avec trois cents dix-huit gardeurs de moutons.

Il devait donc au moins donner un petit troupeau à ſa maîtreſſe *Agar* quand il la renvoya dans le déſert. Je parle ici ſeulement ſelon le monde, et je révère toujours les voies incompréhenſibles qui ne ſont pas nos voies.

J'aurais donc donné quelques moutons, quelques chèvres, un beau bouc, à mon ancienne amie *Agar*, quelques paires d'habits pour elle, et pour notre fils *Iſmaël ;* une bonne ânеſſe pour la mère, un joli ânon pour l'enfant, un chameau pour porter leurs hardes, et au moins deux domeſtiques pour les accompagner et pour les empêcher d'être mangés des loups.

Mais le père des croyans ne donna qu'une cruche d'eau et un pain à ſa pauvre maîtreſſe et à ſon enfant, quand il les expoſa dans le déſert.

Quelques impies ont prétendu qu'*Abraham* n'était pas un père fort tendre, qu'il voulut faire mourir ſon bâtard de faim, et couper le cou à ſon fils légitime.

Mais, encore un coup, ces voies ne ſont pas nos voies ; il eſt dit que la pauvre *Agar* s'en alla dans le déſert de Berſabé. Il n'y avait

point

point de désert de Bersabé. Ce nom ne fut connu que long-temps après, mais c'est une bagatelle; le fond de l'histoire n'en est pas moins authentique.

Il est vrai que la postérité d'*Ismaël*, fils d'*Agar*, se vengea bien de la postérité d'*Isaac* fils de *Sara*, en faveur duquel il fut chassé. Les Sarrazins, descendans en droite ligne d'*Ismaël*, se sont emparés de Jérusalem appartenante par droit de conquête à la postérité d'*Isaac*. J'aurais voulu qu'on eût fait descendre les Sarrazins de *Sara*, l'étymologie aurait été plus nette; c'était une généalogie à mettre dans notre *Moréri*. On prétend que le mot sarrazin vient de *sarac*, voleur. Je ne crois pas qu'aucun peuple se soit jamais appelé voleur; ils l'ont presque tous été, mais on prend cette qualité rarement. Sarrazin descendant de *Sara* me paraît plus doux à l'oreille.

AGE.

Nous n'avons nulle envie de parler des âges du monde; ils sont si connus et si uniformes! Gardons-nous aussi de parler de l'âge des premiers rois ou dieux d'Egypte, c'est la même chose. Ils vivaient des douze cents années; cela ne nous regarde pas: mais ce

qui nous intéreſſe fort, c'eſt la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie eſt parfaitement bien traitée dans le Dictionnaire encyclopédique à l'article *Vie*, d'après les *Halley*, les *Kerſeboum*, et les de *Parcieux*.

En 1741 M. de *Kerſeboum* me communiqua ſes calculs ſur la ville d'Amſterdam; en voici le réſultat :

Sur cent mille perſonnes, il y en avait de mariés	34500
d'hommes veufs, ſeulement . . .	1500
de veuves	4500

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de quarante-cinq à quinze, et qu'il y eût trois fois plus de femmes que d'hommes ; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de hollandais qui étaient allés mourir à Batavia, ou à la pêche de la baleine que de femmes, leſquelles reſtent d'ordinaire chez elles ; et ce calcul eſt encore prodigieux.

Célibataires, jeuneſſe et enfance des deux ſexes	45000
domeſtiques	10000
voyageurs	4000
ſomme totale. . . .	99500

Par ſon calcul, il devait ſe trouver ſur un million d'habitans des deux ſexes, depuis ſeize ans juſqu'à cinquante, environ vingt mille hommes pour ſervir de ſoldats, ſans déranger les autres profeſſions. Mais voyez les calculs de MM. de *Parcieux*, de *Saint-Maur* et de *Buffon*, ils ſont encore plus précis et plus inſtructifs à quelques égards.

Cette arithmétique n'eſt pas favorable à la manie de lever de grandes armées. Tout prince qui lève trop de ſoldats peut ruiner ſes voiſins, mais il ruine ſurement ſon Etat.

Ce calcul dément encore beaucoup le compte, ou plutôt le conte d'*Hérodote* qui fait arriver *Xerxès* en Europe ſuivi d'environ deux millions d'hommes; car ſi un million d'habitans donne vingt mille ſoldats, il en réſulte que *Xerxès* avait cent millions de ſujets; ce qui n'eſt guère croyable. On le dit pourtant de la Chine, mais elle n'a pas un million de ſoldats: ainſi l'empereur de la Chine eſt du double plus ſage que *Xerxès*.

La Thèbes aux cent portes, qui laiſſait ſortir dix mille ſoldats par chaque porte, aurait eu, ſuivant la ſupputation hollandaiſe, cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous feſons un calcul plus modeſte à l'article *Dénombrement*.

L'âge du ſervice de guerre étant depuis vingt

ans juſqu'à cinquante, il faut mettre une prodigieuſe différence entre porter les armes hors de ſon pays, et reſter ſoldat dans ſa patrie. *Xerxès* dut perdre les deux tiers de ſon armée dans ſon voyage en Gréce. *Céſar* dit que les Suiſſes étant ſortis de leur pays au nombre de trois cents quatre-vingt-huit mille individus, pour aller dans quelque province des Gaules tuer ou dépouiller les habitans, il les mena ſi bon train qu'il n'en reſta que cent dix mille. Il a fallu dix ſiècles pour repeupler la Suiſſe ; car on ſait à préſent que les enfans ne ſe font ni à coups de pierre comme du temps de *Deucalion* et de *Pyrrha*, ni à coups de plume, comme le jéſuite *Petau* qui fait naître ſept cents milliars d'hommes d'un ſeul des enfans du père *Noé*, en moins de trois cents ans.

Charles XII leva le cinquième homme en Suède pour aller faire la guerre en pays étranger, et il a dépeuplé ſa patrie.

Continuons à parcourir les idées et les chiffres du calculateur hollandais, ſans répondre de rien, parce qu'il eſt dangereux d'être comptable.

Calcul de la vie.

SELON lui, dans une grande ville, de vingt-ſix mariages il ne reſte environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte ſoixante et cinq bâtards.

De ſept cents enfans, il en reſte au

bout d'un an environ	560
au bout de dix ans	445
au bout de vingt ans	405
à quarante ans	300
à ſoixante ans	190
au bout de quatre-vingts ans . .	50
à quatre-vingt-dix ans	5
à cent ans, perſonne	0

Par-là on voit que de ſept cents enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt-dix ans. Sur cent quarante, il n'y a qu'une ſeule chance; et ſur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'eſt donc que ſur un très-grand nombre d'exiſtences qu'on peut eſpérer de pouſſer la ſienne juſqu'à quatre-vingt-dix ans; et ſur un bien plus grand nombre encore, que l'on peut eſpérer de vivre un ſiècle.

Ce ſont de gros lots à la loterie ſur leſquels il ne faut pas compter, et même qui ne ſont pas à déſirer autant qu'on les déſire; ce n'eſt qu'une longue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux*, dont le bonheur consiste à ne pouvoir jouir d'aucun plaisir de la vie, à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonctions dégoûtantes, à ne distinguer ni les sons ni les couleurs, à ne connaître ni jouissance ni espérance, et dont toute la félicité est de savoir confusément qu'ils sont un fardeau de la terre, baptisés ou circoncis depuis cent années !

Il y en a un sur cent mille tout au plus dans nos climats.

Voyez les listes des morts de chaque année à Paris et à Londres ; ces villes, à ce qu'on dit, ont environ sept cents mille habitans. Il est très-rare d'y trouver à la fois sept centenaires, et souvent il n'y en a pas un seul.

En général, l'âge commun auquel l'espèce humaine est rendue à la terre, dont elle sort, est de vingt-deux à vingt-trois ans tout au plus, selon les meilleurs observateurs.

De mille enfans nés dans une même année, les uns meurent à six mois, les autres à quinze ; celui-ci à dix-huit ans, cet autre à trente-six, quelques-uns à soixante ; trois ou quatre octogénaires, sans dents et sans yeux, meurent après avoir souffert quatre-vingts ans. Prenez un nombre moyen, chacun a porté son fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe, qui n'eſt que trop vrai, il eſt avantageux à un Etat bien adminiſtré, et qui a des fonds en réſerve, de conſtituer beaucoup de rentes viagères. Des princes économes qui veulent enrichir leur famille, y gagnent conſidérablement; chaque année la ſomme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en eſt pas de même dans un Etat obéré. Comme il paye un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire, il ſe trouve bientôt court; il eſt obligé de faire de nouveaux emprunts, c'eſt un cercle perpétuel de dettes et d'inquiétudes.

Les tontines, invention d'un uſurier nommé *Tontino*, ſont bien plus ruineuſes. Nul ſoulagement pendant quatre-vingts ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier ſurvivant.

A la dernière tontine qu'on fit en France, en 1759, une ſociété de calculateurs prit une claſſe à elle ſeule; elle choiſit celle de quarante ans, parce qu'on donnoit un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an juſqu'à quarante, et qu'il y a preſque autant de chances pour parvenir de quarante à quatre-vingts ans, que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années, et le dernier vivant

héritait de tous les morts. C'eſt un des plus mauvais marchés que l'Etat puiſſe faire. (1)

(1) Il y avait des tontines en France, l'abbé *Terrai* en ſupprima les accroiſſemens; la crainte qu'il n'ait des imitateurs empêchera ſans doute à l'avenir de ſe fier à cette eſpèce d'emprunt; et ſon injuſtice aura du moins délivré la France d'une opération de finance ſi onéreuſe.

Les emprunts en rentes viagères ont de grands inconvéniens.

1°. Ce ſont des annuités dont le terme eſt incertain; l'Etat joue contre des particuliers, mais ils ſavent mieux conduire leur jeu; ils choiſiſſent des enfans mâles dans un pays où la vie moyenne eſt longue, les font inoculer, les attachent à leur patrie, et à des métiers ſains et non périlleux, par une petite penſion, et diſtribuent leurs fonds ſur un certain nombre de ces têtes.

2°. Comme il y a du riſque à courir, les joueurs veulent jouer avec avantage, et par conſéquent ſi l'intérêt commun d'une rente perpétuelle eſt cinq pour cent, il faut que celui qui repréſente la rente viagère ſoit au-deſſus de cinq pour cent. En calculant à la rigueur la plupart des emprunts de ce genre faits depuis vingt ans, ce qui n'a encore été exécuté par perſonne, on ſerait étonné de la différence entre le taux de ces emprunts, et le taux commun de l'intérêt de l'argent.

3°. On eſt toujours le maître de changer par des rembourſemens réglés un emprunt en rentes perpétuelles à annuités à terme fixe; et l'on ne peut, ſans injuſtice, rien changer aux rentes viagères une fois établies.

4°. Les contrats de rentes perpétuelles, et ſurtout les annuités à terme fixe, ſont une propriété toujours diſponible, qui ſe convertit en argent avec plus ou moins de perte ſuivant le crédit du créancier. Les rentes viagères, à cauſe de leur incertitude, ne peuvent ſe vendre qu'à un prix beaucoup plus bas. C'eſt un déſavantage qu'il faut compenſer par une augmentation d'intérêts.

Nous ne parlons point ici des effets que ces emprunts peuvent produire ſur les mœurs, ils ſont trop bien connus: mais nous obſerverons qu'ils ne peuvent, lorſqu'ils ſont conſidérables, être remplis qu'en ſuppoſant que les capitaliſtes y placent des fonds que, ſans cela, ils auraient placés dans

On croit avoir remarqué que les rentiers viagers vivent un peu plus long-temps que les autres hommes ; de quoi les payeurs ſont aſſez fâchés. La raiſon en eſt peut-être que ces rentiers ſont pour la plupart des gens de bon ſens, qui ſe ſentent bien conſtitués, des bénéficiers, des célibataires, uniquement occupés d'eux-mêmes, vivant en gens qui veulent vivre long-temps. Ils diſent : Si je mange trop, ſi je fais un excès, le roi ſera mon héritier : l'emprunteur qui me paye ma rente viagère, et qui ſe dit mon ami, rira en me voyant enterrer. Cela les arrête : ils ſe mettent au régime ; ils végettent quelques minutes de plus que les autres hommes.

Pour conſoler les débiteurs, il faut leur dire qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viagères, fût-ce ſur la tête d'un enfant qu'on baptiſe, ils font toujours un très-bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui ſoit onéreuſe ; auſſi les moines n'en ont jamais fait. Mais pour de l'argent en rentes viagères, ils en prenaient à toute main juſqu'au temps où ce jeu leur fut défendu. En effet on eſt débarraſſé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans ; et on

un commerce utile. Ce ſont donc autant de capitaux perdus pour l'induſtrie ; nouveau mal que produit cette manière d'emprunter.

paye une rente foncière pendant toute l'éternité. Il leur a été auſſi défendu de prendre des capitaux en rentes perpétuelles ; et la raiſon, c'eſt qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations ſpirituelles.

AGRICULTURE.

Il n'eſt pas concevable comment les anciens, qui cultivaient la terre auſſi bien que nous, pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils ſemaient en terre devaient néceſſairement mourir et pourrir avant de lever et produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois jours, ils l'auraient vu très-ſain, un peu enflé, la racine en bas, la tête en haut. Ils auraient diſtingué au bout de quelque temps le germe, les petits filets blancs des racines, la matière laiteuſe dont ſe formera la farine, ſes deux enveloppes, ſes feuilles. Cependant c'était aſſez que quelque philoſophe grec ou barbare eût enſeigné que toute génération vient de corruption, pour que perſonne n'en doutât ; et cette erreur, la plus grande et la plus ſotte de toutes les erreurs, parce qu'elle eſt la plus contraire à la nature, ſe trouvait dans des livres écrits pour l'inſtruction du genre-humain.

Auſſi les philoſophes modernes, trop hardis parce qu'ils ſont plus éclairés, ont abuſé de leurs lumières même pour reprocher durement à JESUS notre Sauveur, et à St *Paul* ſon perſécuteur, qui devint ſon apôtre, d'avoir dit qu'il fallait que le grain pourrît en terre pour germer, qu'il mourût pour renaître: ils ont dit que c'était le comble de l'abſurdité de vouloir prouver le nouveau dogme de la réſurrection par une comparaiſon ſi fauſſe et ſi ridicule. On a oſé dire, dans l'hiſtoire critique de JESUS-CHRIST, que de ſi grands ignorans n'étaient pas faits pour enſeigner les hommes, et que ces livres ſi long-temps inconnus n'étaient bons que pour la plus vile populace.

Les auteurs de ces blaſphèmes n'ont pas ſongé que JESUS-CHRIST et St *Paul* daignaient parler le langage reçu; que, pouvant enſeigner les vérités de la phyſique, ils n'enſeignaient que celles de la morale; qu'ils ſuivaient l'exemple du reſpectable auteur de la Genèſe (*). En effet dans la Genèſe, l'Eſprit ſaint ſe conforme dans chaque ligne aux idées les plus groſſières du peuple le plus groſſier; la ſageſſe éternelle ne deſcendit point ſur la terre pour inſtituer des académies des ſciences. C'eſt ce que nous répondons toujours à ceux qui reprochent tant

(*) Voyez GENESE.

d'erreurs phyſiques à tous les prophètes et à tout ce qui fut écrit chez les Juifs. On ſait bien que religion n'eſt pas philoſophie.

Au reſte les trois quarts de la terre ſe paſſent de notre froment, ſans lequel nous prétendons qu'on ne peut vivre. Si les habitans voluptueux des villes ſavaient ce qu'il en coûte de travaux pour leur procurer du pain, ils en ſeraient effrayés.

Des livres pſeudonymes ſur l'économie générale.

Il ſerait difficile d'ajouter à ce qui eſt dit d'utile dans l'Encyclopédie aux articles *Agriculture*, *Grain*, *Ferme*, &c. Je remarquerai ſeulement qu'à l'article *Grain* on ſuppoſe toujours que le maréchal de *Vauban* eſt l'auteur de la Dixme royale. C'eſt une erreur dans laquelle ſont tombés preſque tous ceux qui ont écrit ſur l'économie. Nous ſommes donc forcés de remettre ici ſous les yeux ce que nous avons déjà dit ailleurs.

» *Bois-Guillebert* s'aviſa d'abord d'imprimer la Dixme royale ſous le nom de *Teſtament politique du maréchal de Vauban.* Ce » *Bois-Guillebert*, auteur du Détail de la » France, en deux volumes, n'était pas ſans » mérite; il avait une grande connaiſſance

» des finances du royaume ; mais la paſſion » de critiquer toutes les opérations du grand » *Colbert* l'emporta trop loin ; on jugea que » c'était un homme fort inſtruit qui s'égarait » toujours, un ſeſeur de projets qui exagérait » les maux du royaume, et qui propoſait de » mauvais remèdes. Le peu de ſuccès de ce » livre auprès du miniſtère lui fit prendre » le parti de mettre ſa Dixme royale à l'abri » d'un nom reſpecté. Il prit celui du maré- » chal de *Vauban*, et ne pouvait mieux choiſir. » Preſque toute la France croit encore que le » projet de la Dixme royale eſt de ce maré- » chal ſi zélé pour le bien public ; mais la » tromperie eſt aiſée à connaître.

» Les louanges que *Bois-Guillebert* ſe donne » à lui-même dans la préface le trahiſſent ; il » y loue trop ſon livre du Détail de la France ; » il n'était pas vraiſemblable que le maréchal » eût donné tant d'éloges à un livre rempli » de tant d'erreurs : on voit dans cette pré- » face un père qui loue ſon fils pour faire » recevoir un de ſes bâtards. »

Le nombre de ceux qui ont mis ſous des noms reſpectés leurs idées de gouvernement, d'économie, de finance, de tactique, &c. n'eſt que trop conſidérable. L'abbé de *Saint-Pierre*, qui pouvait n'avoir pas beſoin de cette ſupercherie, ne laiſſa pas d'attribuer

la chimère de ſa Paix perpétuelle au duc de Bourgogne.

L'auteur du Financier citoyen cite toujours le prétendu Teſtament politique de *Colbert*, ouvrage de tout point impertinent, fabriqué par *Gatien de Courtilz*. Quelques ignorans (*) citent encore les Teſtamens politiques du roi d'Eſpagne *Philippe II*, du cardinal de *Richelieu*, de *Colbert*, de *Louvois*, du duc de Lorraine, du cardinal *Alberoni*, du maréchal de *Belliſle*. On a fabriqué juſqu'à celui de *Mandrin*.

L'Encyclopédie, à l'article *Grain*, rapporte ces paroles d'un livre intitulé *Avantages et déſavantages de la Grande-Bretagne*; ouvrage bien ſupérieur à tous ceux que nous venons de citer:

» Si l'on parcourt quelques-unes des pro-
» vinces de la France, on trouve que non-
» ſeulement pluſieurs de ſes terres reſtent en
» friche, qui pourraient produire des blés et
» nourrir des beſtiaux; mais que les terres
» cultivées ne rendent pas à beaucoup près
» à proportion de leur bonté, parce que le
» laboureur manque de moyens pour les
» mettre en valeur.

» Ce n'eſt pas ſans une joie ſenſible que j'ai
» remarqué dans le gouvernement de France
» un vice dont les conſéquences ſont ſi

(*) Voyez ANA, ANECDOTES.

» étendues, et j'en ai félicité ma patrie; mais » je n'ai pu m'empêcher de sentir en même » temps combien formidable serait devenue » cette puissance, si elle eût profité des avan- » tages que ses possessions et ses hommes lui » offraient. *O sua si bona nôrint!* »

J'ignore si ce livre n'est pas d'un français qui, en feſant parler un anglais, a cru lui devoir faire bénir DIEU de ce que les Français lui paraissent pauvres; mais qui en même temps se trahit lui-même en souhaitant qu'ils soient riches, et en s'écriant avec *Virgile : O s'ils connaissaient leurs biens!* Mais, soit français, soit anglais, il est faux que les terres en France ne rendent pas à proportion de leur bonté. On s'accoutume trop à conclure du particulier au général. Si on en croyait beaucoup de nos livres nouveaux, la France ne serait pas plus fertile que la Sardaigne et les petits cantons suisses.

De l'exportation des grains.

LE même article *Grain* porte encore cette réflexion : » Les Anglais essuyaient souvent » de grandes chertés dont nous profitions par » la liberté du commerce de nos grains, » sous le règne de *Henri IV* et de *Louis XIII*, » et dans les premiers temps du règne de » *Louis XIV.* »

Mais malheureuſement la ſortie des grains fut défendue en 1598, ſous *Henri IV*. La défenſe continua ſous *Louis XIII* et pendant tout le temps du règne de *Louis XIV*. On ne put vendre ſon blé hors du royaume que ſur une requête préſentée au conſeil, qui jugeait de l'utilité ou du danger de la vente, ou plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'eſt qu'en 1764 que le conſeil de *Louis XV* plus éclairé a rendu le commerce des blés libre, avec des reſtrictions convenables dans les mauvaiſes années.

De la grande et petite culture.

A l'article *Ferme*, qui eſt un des meilleurs de ce grand ouvrage, on diſtingue la grande et la petite culture. La grande ſe fait par les chevaux, la petite par les bœufs; et cette petite qui s'étend ſur la plus grande partie des terres de France, eſt regardée comme un travail preſque ſtérile, et comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me paraît pas vraie. La culture par les chevaux n'eſt guère meilleure que celle par les bœufs. Il y a des compenſations entre ces deux méthodes, qui les rendent parfaitement égales. Il me ſemble que les anciens n'employèrent jamais les chevaux

à labourer la terre, du moins il n'eſt queſtion que de bœufs dans *Héſiode*, dans *Xénophon*, dans *Virgile*, dans *Columelle*. La culture avec des bœufs n'eſt chétive et pauvre que lorſque des propriétaires mal-aiſés fourniſſent de mauvais bœufs, mal nourris, à des métayers ſans reſſource qui cultivent mal. Ce métayer, ne riſquant rien, parce qu'il n'a rien fourni, ne donne jamais à la terre ni les engrais, ni les façons dont elle a beſoin; il ne s'enrichit point, et il appauvrit ſon maître : c'eſt malheureuſement le cas où ſe trouvent pluſieurs pères de famille. (1)

Le ſervice des bœufs eſt auſſi profitable que celui des chevaux, parce que s'ils labourent moins vîte, on les fait travailler plus de journées ſans les excéder; ils coûtent beaucoup moins à nourrir : on ne les ferre point, leurs harnais ſont moins diſpendieux, on les revend, ou bien on les engraiſſe pour la boucherie : ainſi leur vie et leur mort procurent de l'avantage; ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

Enfin, on ne peut employer les chevaux que

(1) M. de *Voltaire* indique ici la véritable différence entre la grande et la petite culture. L'une et l'autre peuvent employer des bœufs ou des chevaux. Mais la grande culture eſt celle qui ſe fait par les propriétaires eux-mêmes ou par des fermiers; la petite culture eſt celle qui ſe fait par un métayer à qui le propriétaire fournit les avances foncières de la culture, à condition de partager les fruits avec lui.

dans les pays où l'avoine eſt à très-bon marché, et c'eſt pourquoi il y a toujours quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

Des défrichemens.

A l'article *Défrichement*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles et voraces que l'on arrache d'un champ pour le mettre en état d'être enſemencé.

L'art de défricher ne ſe borne pas à cette méthode uſitée et toujours néceſſaire. Il conſiſte à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature, comme des terrains marécageux ou de pure terre à brique, à foulon, ſur laquelle il eſt auſſi inutile de ſemer que ſur des rochers. Pour les terres marécageuſes, ce n'eſt que la pareſſe et l'extrême pauvreté qu'il faut accuſer ſi on ne les fertiliſe pas.

Les ſols purement glaiſeux, ou de craie, ou ſimplement de ſable, ſont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un ſeul ſecret, c'eſt celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entières. C'eſt une entrepriſe qui ne convient qu'à des hommes très-riches; le profit n'en peut égaler la dépenſe qu'après un très-long temps, ſi même il peut jamais en

approcher. Il faut, quand on y a porté de la terre meuble, la mêler avec la mauvaise, la fumer beaucoup, y reporter encore de la terre, et surtout y semer des graines qui loin de dévorer le sol lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels essais; mais il n'appartiendrait qu'à un souverain de changer ainsi la nature d'un vaste terrain en y faisant camper de la cavalerie, laquelle y consommerait les fourrages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépense se faisant dans le royaume, il n'y aurait pas un denier de perdu, et on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis sur la nature. L'auteur de cet article a fait cet essai en petit, et a réussi.

Il en est d'une telle entreprise comme de celle des canaux et des mines. Quand la dépense d'un canal ne serait pas compensée par les droits qu'il rapporterait, ce serait toujours pour l'Etat un prodigieux avantage.

Que la dépense de l'exploitation d'une mine d'argent, de cuivre, de plomb ou d'étain, et même de charbon de terre, excède le produit, l'exploitation est toujours très-utile; car l'argent dépensé fait vivre les ouvriers, circule dans le royaume, et le métal ou minéral qu'on en a tiré est une richesse nouvelle et

permanente. Quoi qu'on faſſe, il faudra toujours revenir à la fable du bon vieillard qui fit accroire à ſes enfans qu'il y avait un tréſor dans leur champ ; ils remuèrent tout leur héritage pour le chercher, et ils s'aperçurent que *le travail eſt un tréſor.*

La pierre philoſophale de l'agriculture ſerait de ſemer peu et de recueillir beaucoup. Le *grand Albert*, le *petit Albert*, la *Maiſon ruſtique*, enſeignent douze ſecrets d'opérer la multiplication du blé, qu'il faut tous mettre avec la méthode de faire naître des abeilles du cuir d'un taureau, et avec les œufs de coq dont il vient des baſilics. La chimère de l'agriculture eſt de croire obliger la nature à faire plus qu'elle ne peut. Autant vaudrait donner le ſecret de faire porter à une femme dix enfans, quand elle ne peut en donner que deux. Tout ce qu'on doit faire eſt d'avoir bien ſoin d'elle dans ſa groſſeſſe.

La méthode la plus sûre pour recueillir un peu plus de grain qu'à l'ordinaire, eſt de ſe ſervir du ſemoir. Cette manœuvre par laquelle on sème à la fois, on herſe et on recouvre, prévient le ravage du vent qui quelquefois diſſipe le grain, et celui des oiſeaux qui le dévorent. C'eſt un avantage qui certainement n'eſt pas à négliger.

De plus, la ſemence eſt plus régulièrement

verſée et eſpacée dans la terre ; elle a plus de liberté de s'étendre ; elle peut produire des tiges plus fortes et un peu plus d'épis. Mais le ſemoir ne convient ni à toutes ſortes de terrains, ni à tous les laboureurs. Il faut que le ſol ſoit uni et ſans cailloux, et il faut que le laboureur ſoit aiſé. Un ſemoir coûte ; et il en coûte encore pour le rhabillement quand il eſt détraqué. Il exige deux hommes et un cheval ; pluſieurs laboureurs n'ont que des bœufs. Cette machine utile doit être employée par les riches cultivateurs et prêtée aux pauvres.

De la grande protection due à l'agriculture.

PAR quelle fatalité l'agriculture n'eſt-elle véritablement honorée qu'à la Chine ? Tout miniſtre d'Etat en Europe doit lire avec attention le mémoire ſuivant, quoiqu'il ſoit d'un jéſuite. Il n'a jamais été contredit par aucun autre miſſionnaire, malgré la jalouſie de métier qui a toujours éclaté entre eux. Il eſt entièrement conforme à toutes les relations que nous avons de ce vaſte empire.

„ Au commencement du printemps chi-
„ nois, c'eſt-à-dire, dans le mois de février, le
„ tribunal des mathématiques ayant eu ordre
„ d'examiner quel était le jour convenable à

» la cérémonie du labourage, détermina le » 24 de la onzième lune, et ce fut par le » tribunal des rites que ce jour fut annoncé à » l'empereur, dans un mémorial où le même » tribunal des rites marquait ce que sa majesté » devait faire pour se préparer à cette fête.

» Selon ce mémorial, 1°. l'empereur doit » nommer les douze personnes illustres qui » doivent l'accompagner et labourer après » lui; savoir, trois princes et neuf présidens » des cours souveraines. Si quelques-uns des » présidens étaient trop vieux ou infirmes, » l'empereur nomme ses assesseurs pour tenir » leur place.

» 2°. Cette cérémonie ne consiste pas seu- » lement à labourer la terre, pour exciter » l'émulation par son exemple; mais elle ren- » ferme encore un sacrifice que l'empereur, » comme grand-pontife, offre au *Chang-ti*, » pour lui demander l'abondance en faveur » de son peuple. Or pour se préparer à ce » sacrifice, il doit jeûner et garder la conti- » nence les trois jours précédens (*a*). La » même précaution doit être observée par » tous ceux qui sont nommés pour accom- » pagner sa majesté, soit princes, soit autres,

(*a*) Cela seul ne suffit-il pas pour détruire la folle calomnie établie dans notre Occident, que le gouvernement chinois est athée ?

» soit mandarins de lettres, soit mandarins
» de guerre.

» 3°. La veille de cette cérémonie, sa
» majesté choisit quelques seigneurs de la pre-
» mière qualité, et les envoie à la salle de ses
» ancêtres se prosterner devant la tablette,
» et les avertir, comme ils feraient s'ils étaient
» encore en vie (*b*), que le jour suivant il
» offrira le grand sacrifice.

» Voilà en peu de mots ce que le mémo-
» rial du tribunal des rites marquait pour la
» personne de l'empereur. Il déclarait aussi
» les préparatifs que les différens tribunaux
» étaient chargés de faire. L'un doit préparer
» ce qui sert aux sacrifices. Un autre doit com-
» poser les paroles que l'empereur récite en
» fesant le sacrifice. Un troisième doit faire
» porter et dresser les tentes sous lesquelles
» l'empereur dînera, s'il a ordonné d'y porter
» un repas. Un quatrième doit assembler qua-
» rante ou cinquante vénérables vieillards,
» laboureurs de profession, qui soient présens
» lorsque l'empereur laboure la terre. On fait
» venir aussi une quarantaine de laboureurs
» plus jeunes, pour disposer la charrue, atteler
» les bœufs, et préparer les grains qui doi-
» vent être semés. L'empereur sème cinq

(*b*) Le proverbe dit: *Comportez-vous à l'égard des morts comme s'ils étaient encore en vie.*

» fortes de grains, qui ſont cenſés les plus » néceſſaires à la Chine, et ſous leſquels ſont » compris tous les autres ; le froment, le riz, » le millet, la féve, et une autre eſpèce de » mil, qu'on appelle *cac-leang*.

» Ce furent-là les préparatifs : le vingt- » quatrième jour de la lune, ſa majeſté ſe » rendit avec toute la cour, en habit de céré- » monie, au lieu deſtiné à offrir au *Chang-ti* le » ſacrifice du printemps, par lequel on le prie » de faire croître et de conſerver les biens de » la terre. C'eſt pour cela qu'il l'offre avant » que de mettre la main à la charrue.....

» L'empereur ſacrifia, et après le ſacrifice » il deſcendit avec les trois princes et les » neuf préſidens qui devaient labourer avec » lui. Pluſieurs grands ſeigneurs portaient » eux-mêmes les coffres précieux qui renfer- » maient les grains qu'on devait ſemer. Toute » la cour y aſſiſta en grand ſilence. L'empe- » reur prit la charrue, et fit en labourant » pluſieurs allées et venues : lorſqu'il quitta » la charrue, un prince du ſang la conduiſit » et laboura à ſon tour ; ainſi du reſte.

» Après avoir labouré en différens endroits, » l'empereur ſema les différens grains. On ne » laboure pas alors tout le champ entier, » mais les jours ſuivans les laboureurs de » profeſſion achèvent de le labourer.

» Il

» Il y avait cette année-là quarante-quatre » anciens laboureurs, et quarante-deux plus » jeunes. La cérémonie se termina par une » récompense que l'empereur leur fit donner. »

A cette relation d'une cérémonie qui est la plus belle de toutes, puisqu'elle est la plus utile, il faut joindre un édit du même empereur *Yontchin*. Il accorde des récompenses et des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes depuis quinze arpens jusqu'à quatre-vingts, vers la Tartarie, car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite; et celui qui en défriche quatre-vingts, devient mandarin du huitième ordre.

Que doivent faire nos souverains d'Europe en apprenant de tels exemples? ADMIRER ET ROUGIR, MAIS SURTOUT IMITER.

P. S. J'ai lu depuis peu un petit livre sur les arts et métiers, dans lequel j'ai remarqué autant de choses utiles qu'agréables; mais ce qu'il dit de l'agriculture ressemble assez à la manière dont en parlent plusieurs parisiens qui n'ont jamais vu de charrue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur qui, dans la contrée la plus délicieuse et la plus fertile de la terre, cultivait une campagne *qui lui rendait cent pour cent*.

Il ne savait pas qu'un terrain qui ne rendrait que cent pour cent, non-seulement ne

payerait pas un seul des frais de la culture, mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut, pour qu'un domaine puisse donner un léger profit, qu'il rapporte au moins cinq cents pour cent. Heureux Parisiens, jouissez de nos travaux, et jugez de l'opéra comique! (*)

AIR.

SECTION PREMIERE.

On compte quatre élémens, quatre espèces de matière, sans avoir une notion complète de la matière. Mais que sont les élémens de ces élémens? L'air se change-t-il en feu, en eau, en terre? Y a-t-il de l'air?

Quelques philosophes en doutent encore; peut-on raisonnablement en douter avec eux? On n'a jamais été incertain si on marche sur la terre, si on boit de l'eau, si le feu nous éclaire, nous échauffe, nous brûle. Nos sens nous en avertissent assez; mais ils ne nous disent rien sur l'air. Nous ne savons point par eux si nous respirons les vapeurs du globe ou une substance différente de ces vapeurs. Les Grecs appelèrent l'enveloppe qui nous

(*) Voyez BLED ou BLÉ.

environne *atmoſphère*, la ſphère des exhalaiſons; et nous avons adopté ce mot. Y a-t-il parmi ces exhalaiſons continuelles une autre eſpèce de matière qui ait des propriétés différentes ?

Les philoſophes qui ont nié l'exiſtence de l'air diſent qu'il eſt inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais, et dont tous les effets s'expliquent ſi aiſément par les vapeurs qui ſortent du ſein de la terre.

Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaiſons continuelles s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune et vigoureux, ramené tout en ſueur dans ſon écurie en temps d'hiver, eſt entouré d'une atmoſphère mille fois moins conſidérable que notre globe n'eſt pénétré et environné de la matière de ſa propre tranſpiration.

Cette tranſpiration, ces exhalaiſons, ces vapeurs innombrables, s'échappent ſans ceſſe par des pores innombrables, et ont elles-mêmes des pores. C'eſt ce mouvement continu en tout ſens qui forme et qui détruit ſans ceſſe végétaux, minéraux, métaux, animaux.

C'eſt ce qui a fait penſer à pluſieurs que le mouvement eſt eſſentiel à la matière, puiſqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et ſi la puiſſance

formatrice éternelle, qui préſide à tous les globes, eſt l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne périt jamais. Or ce qui eſt toujours indeſtructible a pu paraître eſſentiel, comme l'étendue et la ſolidité ont paru eſſentielles. Si cette idée eſt une erreur, elle eſt pardonnable; car il n'y a que l'erreur malicieuſe et de mauvaiſe foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme eſſentiel ou non, il eſt indubitable que les exhalaiſons de notre globe s'élèvent et retombent ſans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles au-deſſus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus, tout homme peut voir tous les jours les nuages ſe former ſous ſes pieds. Il eſt arrivé mille fois à des voyageurs d'être au-deſſus de l'arc-en-ciel, des éclairs et du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu caché dans l'eau et dans la glace même, eſt probablement la ſource impériſſable de ces exhalaiſons, de ces vapeurs dont nous ſommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un temps ſerein, quand elles ſont aſſez hautes et aſſez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies, expoſées aux rayons du ſoleil dans la chambre obſcure.

Ces vapeurs imprégnées de soufre forment les tonnerres et les éclairs. Comprimées et ensuite dilatées par cette compression dans les entrailles de la terre, elles s'échappent en volcans, forment et détruisent de petites montagnes, renversent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons qui nous menace sans cesse, et sans laquelle nous ne pourrions vivre, comprime de tous côtés notre globe et ses habitans avec la même force que si nous avions sur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur; et chaque homme en porte environ vingt mille livres.

Raisons de ceux qui nient l'air.

Tout ceci posé, les philosophes qui nient l'air disent : Pourquoi attribuerons-nous à un élément inconnu et invisible des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaisons visibles et palpables ?

L'air est élastique, nous dit-on ; mais les vapeurs de l'eau seule le font souvent bien davantage. Ce que vous appelez l'*élément de l'air*, pressé dans une canne à vent, ne porte une balle qu'à une très-petite distance ; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck à

Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puiſſe dire de même des vapeurs du globe ; elles pèſent comme lui, s'inſinuent comme lui, allument le feu par leur ſouffle, ſe dilatent, ſe condenſent de même.

La plus grande objection que l'on faſſe contre le ſyſtême des exhalaiſons du globe, eſt qu'elles perdent leur élaſticité dans la pompe à feu quand elles ſont refroidies, au lieu que l'air eſt, dit-on, toujours élaſtique. Mais premièrement il n'eſt pas vrai que l'élaſticité de l'air agiſſe toujours ; ſon élaſticité eſt nulle quand on le ſuppoſe en équilibre, et ſans cela il n'y a point de végétaux et d'animaux qui ne crevaſſent et n'éclataſſent en cent morceaux, ſi cet air qu'on ſuppoſe être dans eux conſervait ſon élaſticité. Les vapeurs n'agiſſent point quand elles ſont en équilibre ; c'eſt leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air, ſemble appartenir ſenſiblement, ſelon ces philoſophes, aux exhalaiſons de notre globe.

Si on leur fait voir que le feu s'éteint quand il n'eſt pas entretenu par l'air, ils répondent qu'on ſe méprend, qu'il faut à un flambeau des vapeurs sèches et élaſtiques pour nourrir ſa flamme, qu'elle s'éteint ſans leur ſecours,

ou quand ces vapeurs ſont trop graſſes, trop ſulfureuſes, trop groſſières, et ſans reſſort. Si on leur objecte que l'air eſt quelquefois peſtilentiel, c'eſt bien plutôt des exhalaiſons qu'on doit le dire : elles portent avec elles des parties de ſoufre, de vitriol, d'arſenic, et de toutes les plantes nuiſibles. On dit : *L'air eſt pur dans ce canton*, cela ſignifie : *Ce canton n'eſt point marécageux ;* il n'a ni plantes, ni minières pernicieuſes dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'eſt point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome ſi malſaine ; ce ſont les eaux croupiſſantes, ce ſont les anciens canaux qui, creuſés ſous terre de tous côtés, ſont devenus le réceptacle de toutes les bêtes venimeuſes. C'eſt de là que s'exhale continuellement un poiſon mortel. Allez à Freſcati ; ce n'eſt plus le même terrain, ce ne ſont plus les mêmes exhalaiſons.

Mais pourquoi l'élément ſuppoſé de l'air changerait-il de nature à Freſcati ? il ſe chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaiſons funeſtes, et n'en trouvant pas à Freſcati il deviendra plus ſalutaire. Mais, encore une fois, puiſque ces exhalaiſons exiſtent, puiſqu'on les voit s'élever le ſoir en nuages, quelle néceſſité de les attribuer à une autre cauſe ? Elles montent dans l'atmoſphère,

elles s'y diſſipent, elles changent de forme; le vent, dont elles ſont la première cauſe, les emporte, les ſépare; elles s'atténuent, elles deviennent ſalutaires de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'eſt que ces vapeurs, ces exhalaiſons renfermées dans un vaſe de verre, s'attachent aux parois et tombent; ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que ſi les exhalaiſons humides tombent au fond de ce criſtal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs sèches et élaſtiques qui ſe ſoutiennent dans l'intérieur de ce vaſe? L'air, dites-vous, eſt purifié après une pluie. Mais nous ſommes en droit de vous ſoutenir que ce ſont les exhalaiſons terreſtres qui ſe ſont purifiées, que les plus groſſières, les plus aqueuſes, rendues à la terre, laiſſent les plus sèches et les plus fines au-deſſus de nos têtes, et que c'eſt cette aſcenſion et cette deſcente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raiſons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'exiſte pas. Il y en a de très-ſpécieuſes, et qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déjà pas trop de quatre élémens. Si on nous réduiſait à

trois,

trois, nous nous croirions trop pauvres. On dira toujours l'*élément de l'air*. Les oiſeaux voleront toujours dans les airs, et jamais dans les vapeurs. On dira toujours : *L'air eſt doux*, *l'air eſt ſerein*, et jamais *les vapeurs ſont douces*, *ſont ſereines*.

SECTION II.

Vapeurs, exhalaiſons.

Je ſuis comme certains hérétiques; ils commencent par propoſer modeſtement quelques difficultés, ils finiſſent par nier hardiment de grands dogmes.

J'ai d'abord rapporté avec candeur les ſcrupules de ceux qui doutent que l'air exiſte. Je m'enhardis aujourd'hui, j'oſe regarder l'exiſtence de l'air comme une choſe peu probable.

1°. Depuis que je rendis compte de l'opinion qui n'admet que des vapeurs, j'ai fait ce que j'ai pu pour voir de l'air, et je n'ai jamais vu que des vapeurs griſes, blanchâtres, bleues, noirâtres, qui couvrent tout mon horizon; jamais on ne m'a montré d'air pur. J'ai toujours demandé pourquoi on admettait une matière inviſible, impalpable, dont on n'avait aucune connaiſſance ?

2°. On m'a toujours répondu que l'air eſt élaſtique. Mais qu'eſt-ce que l'élaſticité? c'eſt la propriété d'un corps fibreux de ſe remettre dans l'état dont vous l'avez tiré avec force. Vous avez courbé cette branche d'arbre, elle ſe relève; ce reſſort d'acier que vous avez roulé ſe détend de lui-même; propriété auſſi commune que l'attraction et la direction de l'aimant, et auſſi inconnue. Mais votre élément de l'air eſt élaſtique, ſelon vous, d'une toute autre façon. Il occupe un eſpace prodigieuſement plus grand que celui dans lequel vous l'enfermiez, dont il s'échappe. Des phyſiciens ont prétendu que l'air peut ſe dilater dans la proportion d'un à quatre mille (*a*); d'autres ont voulu qu'une bulle d'air pût s'étendre quarante-ſix milliars de fois.

Je demanderais alors ce qu'il deviendrait, à quoi il ſerait bon, quelle force aurait cette particule d'air au milieu des milliars de particules de vapeurs qui s'exhalent de la terre, et des milliars d'intervalles qui les ſéparent?

3°. S'il exiſte de l'air, il faut qu'il nage dans la mer immenſe des vapeurs qui nous environnent, et que nous touchons au doigt et à l'œil. Or les parties d'un air ainſi interceptées, ainſi plongées et errantes dans cette

(*a*) Voyez *Muſſchembrock*, chapitre de l'*Air*.

atmoſphère, pourraient-elles avoir le moindre effet, le moindre uſage?

4°. Vous entendez une muſique dans un ſalon éclairé de cent bougies; il n'y a pas un point de cet eſpace qui ne ſoit rempli de ces atomes de cire, de lumière et de fumée légère. Brûlez-y des parfums, il n'y aura pas encore un point de cet eſpace où les atomes de ces parfums ne pénètrent. Les exhalaiſons continuelles du corps des ſpectateurs et des muſiciens, et du parquet, et des fenêtres, des plafonds, occupent encore ce ſalon: que reſtera-t-il pour votre prétendu élément de l'air?

5°. Comment cet air prétendu, diſperſé dans ce ſalon, pourra-t-il vous faire entendre et diſtinguer à la fois les différens ſons? faudra-t-il que la tierce, la quinte, l'octave, &c. aillent frapper des parties de l'air qui ſoient elles-mêmes à la tierce, à la quinte, à l'octave? chaque note exprimée par les voix et par les inſtrumens trouve-t-elle des parties d'air notées qui la renvoye à votre oreille? C'eſt la ſeule manière d'expliquer la mécanique de l'ouïe par le moyen de l'air. Mais quelle ſuppoſition! de bonne foi, doit-on croire que l'air contienne une infinité d'ut, re, mi, fa, ſol, la, ſi, ut, et nous les envoye ſans ſe tromper? En ce cas, ne faudrait-il pas

que chaque particule d'air, frappée à la fois par tous les ſons, ne fût propre qu'à répéter un ſeul ſon, et à le renvoyer à l'oreille? mais où renverrait-elle tous les autres qui l'auraient également frappée?

Il n'y a donc pas moyen d'attribuer à l'air la mécanique qui opère les ſons; il faut donc chercher quelque autre cauſe, et on peut parier qu'on ne la trouvera jamais.

6°. A quoi fut réduit *Newton?* il ſuppoſa, à la fin de ſon Optique, que *les particules d'une ſubſtance denſe, compacte et fixe, adhérentes par attraction, raréfiées difficilement par une extrême chaleur, ſe transforment en un air élaſtique.*

De telles hypothèſes, qu'il ſemblait ſe permettre pour ſe délaſſer, ne valaient pas ſes calculs et ſes expériences. Comment des ſubſtances dures ſe changent-elles en un élément? comment du fer eſt-il changé en air? Avouons notre ignorance ſur les principes des choſes.

7°. De toutes les preuves qu'on apporte en faveur de l'air, la plus forte en apparence, c'eſt que ſi on vous l'ôte vous mourez; mais cette preuve n'eſt autre choſe qu'une ſuppoſition de ce qui eſt en queſtion. Vous dites qu'on meurt quand on eſt privé d'air, et nous diſons qu'on meurt par la privation des vapeurs ſalutaires de la terre et des eaux. Vous calculez la peſanteur de l'air, et nous

la pesanteur des vapeurs. Vous donnez de l'élasticité à un être que vous ne voyez pas, et nous à des vapeurs que nous voyons distinctement dans la pompe à feu. Vous rafraîchissez vos poumons avec de l'air, et nous avec des exhalaisons des corps qui nous environnent, &c. &c.

Permettez-nous donc de croire aux vapeurs; nous trouvons fort bon que vous soyez du parti de l'air, et nous ne demandons que la tolérance. (1)

Que l'air ou la région des vapeurs n'apporte point la peste.

J'AJOUTERAI encore une petite réflexion; c'est que ni l'air, s'il y en a, ni les vapeurs, ne sont le véhicule de la peste. Nos vapeurs, nos exhalaisons, nous donnent assez de maladies. Le gouvernement s'occupe peu du desséchement des marais, il y perd plus qu'il ne

(1) Voyez le volume de *Physique*. Nous remarquerons seulement qu'il s'échappe des corps, 1°. des substances expansibles ou élastiques, et que ces substances sont les mêmes que celles qui composent l'atmosphère; aucun froid connu ne les réduit en liqueur: 2°. d'autres exhalaisons qui se dissolvent dans les premières sans leur ôter ni leur transparence ni leur expansibilité. Le froid et d'autres causes les précipitent ensuite sous la forme de pluie ou de brouillards. M. de *Voltaire*, en écrivant cet article, semble avoir deviné en partie ce que MM. *Prieſtley*, *Lavoiſier*, *Volta*, &c. ont découvert quelques années après sur la composition de l'atmosphère.

penſe ; cette négligence répand la mort ſur des cantons conſidérables. Mais pour la peſte proprement dite, la peſte native d'Egypte, la peſte à charbon, la peſte qui fit périr à Marſeille et dans les environs ſoixante et dix mille hommes en 1720, cette véritable peſte n'eſt jamais apportée par les vapeurs, ou par ce qu'on nomme *air ;* cela eſt ſi vrai qu'on l'arrête avec un ſeul foſſé : on lui trace par des lignes une limite qu'elle ne franchit jamais.

Si l'air ou les exhalaiſons la tranſmettaient, un vent du ſud-eſt l'aurait bien vîte fait voler de Marſeille à Paris. C'eſt dans les habits, dans les meubles, que la peſte ſe conſerve ; c'eſt de là qu'elle attaque les hommes. C'eſt dans une balle de coton qu'elle fut apportée de Seid, l'ancienne Sidon, à Marſeille. Le conſeil d'Etat défendit aux Marſeillois de ſortir de l'enceinte qu'on leur traça, ſous peine de mort ; et la peſte ne ſe communiqua point au dehors. *Non procedes ampliùs.*

Les autres maladies contagieuſes produites par les vapeurs, ſont innombrables. Vous en êtes les victimes malheureux Velches habitans de Paris. Je parle au pauvre peuple qui loge auprès des cimetières. Les exhalaiſons des morts rempliſſent continuellement l'hôtel-dieu, et cet hôtel-dieu, devenu l'hôtel de la mort, infecte le bras de la rivière ſur lequel

il eſt ſitué. O Velches ! vous n'y faites nulle attention, et la dixième partie du petit peuple eſt ſacrifiée chaque année ; et cette barbarie ſubſiſte dans la ville des janſéniſtes, des financiers, des ſpectacles, des bals, des brochures et des filles de joie.

De la puiſſance des vapeurs.

Ce ſont ces vapeurs qui ſont les éruptions des volcans, les tremblemens de terre, qui élèvent le Monte-nuovo, qui font ſortir l'île de Santorin du fond de la mer Egée, qui nourriſſent nos plantes, et qui les détruiſent. Terres, mers, fleuves, montagnes, animaux, tout eſt percé à jour ; ce globe eſt le tonneau des *Danaïdes*, à travers lequel tout entre, tout paſſe et tout ſort ſans interruption.

On nous parle d'un éther, d'un fluide ſecret, mais je n'en ai que faire ; je ne l'ai ni vu ni manié ; je n'en ai jamais ſenti ; je le renvoie à la matière ſubtile de *Réné*, et à l'eſprit recteur de *Paracelſe*.

Mon eſprit recteur eſt le doute, et je ſuis de l'avis de St *Thomas Didyme* qui voulait mettre le doigt deſſus et dedans.

ALCHIMISTE.

CET *al* emphatique met l'alchimiſte autant au-deſſus du chimiſte ordinaire que l'or qu'il compoſe, eſt au-deſſus des autres métaux. L'Allemagne eſt encore pleine de gens qui cherchent la pierre philoſophale, comme on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine, et la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelques perſonnes en France qui ſe ſont ruinées dans cette pourſuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux tranſmutations eſt prodigieux; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le ſeigneur *Dammi*, marquis de Conventiglio, qui tira quelques centaines de louis de pluſieurs grands ſeigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchimie fut celui d'un *roſe-croix* qui alla trouver *Henri I*, duc de Bouillon, de la maiſon de *Turenne*, prince ſouverain de Sedan, vers l'an 1620. » Vous n'avez pas, lui dit-il, une » ſouveraineté proportionnée à votre grand » courage; je veux vous rendre plus riche » que l'empereur. Je ne puis reſter que deux

» jours dans vos Etats ; il faut que j'aille
» tenir à Veniſe la grande aſſemblée des frères :
» gardez ſeulement le ſecret. Envoyez cher-
» cher de la litharge chez le premier apothi-
» caire de votre ville ; jetez-y un grain ſeul
» de la poudre rouge que je vous donne ;
» mettez le tout dans un creuſet, et en moins
» d'un quart d'heure vous aurez de l'or. »

Le prince fit l'opération, et la réitéra trois fois en préſence du virtuoſe. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apothicaires de Sedan, et l'avait fait enſuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit préſent de toute ſa poudre tranſmutante au duc de *Bouillon*.

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il n'en fît trois cents mille onces avec trois cents mille grains, et que par conſéquent il ne fût bientôt poſſeſſeur dans la ſemaine de trente-ſept mille cinq cents marcs, ſans compter ce qu'il ferait dans la ſuite. Il fallait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philoſophe était preſſé de partir ; il ne lui reſtait plus rien, il avait tout donné au prince ; il lui fallait de la monnaie courante pour tenir à Veniſe les états de la philoſophie hermétique. C'était un homme très-modéré dans ſes déſirs et dans

ſa dépenſe ; il ne demanda que vingt mille écus pour ſon voyage. Le duc de *Bouillon*, honteux du peu, lui en donna quarante mille. Quand il eut épuiſé toute la litharge de Sedan, il ne fit plus d'or ; il ne revit plus ſon philoſophe, et en fut pour ſes quarante mille écus.

Toutes les prétendues tranſmutations alchimiques ont été faites à peu-près de cette manière. Changer une production de la nature en une autre, eſt une opération un peu difficile, comme, par exemple, du fer en argent ; car elle demande deux choſes qui ne ſont guère en notre pouvoir, c'eſt d'anéantir le fer, et de créér l'argent.

Il y a encore des philoſophes qui croient aux tranſmutations, parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée, a dépoſé le ſable dont elle était chargée, et que ce ſable, rapprochant ſes parties, eſt devenu une petite pierre friable, qui n'eſt préciſément que le ſable qui était dans l'eau.

On doit ſe défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent et plus frappant que l'aventure qui s'eſt paſſée de nos jours, et qui eſt racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu : » Il faut avoir

» toujours devant les yeux ce proverbe eſpa-
» gnol : De *las coſas* , &c. (*) »

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes à ſecrets et toutes les inventions nouvelles. Il en eſt de ces virtuoſes comme des pièces de théâtre ; ſur mille il peut s'en trouver une de bonne.

ALCORAN,

OU PLUTOT LE KORAN.

SECTION PREMIERE.

Ce livre gouverne deſpotiquement toute l'Afrique ſeptentrionale, du mont Atlas au déſert de Barca, toute l'Egypte, les côtes de l'océan éthiopien dans l'eſpace de ſix cents lieues, la Syrie, l'Aſie mineure, tous les pays qui entourent la mer Noire et la mer Caſpienne, excepté le royaume d'Aſtracan, tout l'empire de l'Indouſtan, toute la Perſe, une grande partie de la Tartarie, et dans notre Europe, la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Servie, la Boſnie, toute la Gréce,

(*) Voyez dans les *Singularités de la nature*, volume de *Phyſique*, comment un homme feſait du ſalpêtre.

l'Epire, et preſque toutes les îles juſqu'au petit détroit d'Otrante, où finiſſent toutes ces immenſes poſſeſſions.

Dans cette prodigieuſe étendue de pays il n'y a pas un ſeul mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres ſacrés ; et très-peu de littérateurs parmi nous connaiſſent le Koran. Nous nous en feſons preſque toujours une idée ridicule, malgré les recherches de nos véritables ſavans.

Voici les premières lignes de ce livre :

» Louanges à DIEU, le ſouverain de tous » les mondes, au Dieu de miſéricorde, au » ſouverain du jour de la juſtice ; c'eſt toi » que nous adorons, c'eſt de toi ſeul que » nous attendons la protection. Conduis-» nous dans les voies droites, dans les voies » de ceux que tu as comblés de tès grâces, » non dans les voies des objets de ta colère, » et de ceux qui ſe ſont égarés. »

Telle eſt l'introduction ; après quoi l'on voit trois lettres, *A*, *L*, *M*, qui, ſelon le ſavant *Sale*, ne s'entendent point, puiſque chaque commentateur les explique à ſa manière ; mais ſelon la plus commune opinion elles ſignifient, *Alla*, *Latif*, *Magid*, DIEU, la grâce, la gloire.

Mahomet continue, et c'eſt DIEU lui-même qui lui parle. Voici ſes propres mots :

» Ce livre n'admet point le doute, il eſt la » direction des juſtes qui croient aux profon- » deurs de la foi, qui obſervent les temps de » la prière, qui répandent en aumônes ce que » nous avons daigné leur donner, qui ſont » convaincus de la révélation deſcendue juſ- » qu'à toi, et envoyée aux prophètes avant » toi. Que les fidelles aient une ferme » aſſurance dans la vie à venir ; qu'ils ſoient » dirigés par leur ſeigneur, et ils ſeront » heureux.

» A l'égard des incrédules, il eſt égal pour » eux que tu les avertiſſes ou non ; ils ne » croient pas ; le ſceau de l'infidélité eſt ſur » leur cœur et ſur leurs oreilles ; les ténèbres » couvrent leurs yeux ; la punition terrible » les attend.

» Quelques-uns diſent : Nous croyons en » DIEU et au dernier jour ; mais au fond ils » ne ſont pas croyans. Ils imaginent tromper » l'Eternel ; ils ſe trompent eux-mêmes ſans » le ſavoir ; l'infirmité eſt dans leur cœur, et » DIEU même augmente cette infirmité, &c. »

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. En effet, l'Alcoran paſſe encore aujourd'hui pour le livre le plus élégant et le plus ſublime qui ait encore été écrit en cette langue.

Nous avons imputé à l'Alcoran une infinité de ſottiſes qui n'y furent jamais. (*)

Ce fut principalement contre les Turcs devenus mahométans que nos moines écrivirent tant de livres, lorſqu'on ne pouvait guère répondre autrement aux conquérans de Conſtantinople. Nos auteurs, qui ſont en beaucoup plus grand nombre que les janiſſaires, n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti; ils leur perſuadèrent que *Mahomet* ne les regardait pas comme des animaux intelligens; qu'elles étaient toutes eſclaves par les lois de l'Alcoran; qu'elles ne poſſédaient aucun bien dans ce monde, et que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela eſt d'une fauſſeté évidente; et tout cela a été cru fermement.

Il ſuffirait pourtant de lire le ſecond et le quatrième ſura (*a*) ou chapitre de l'Alcoran pour être détrompé; on y trouverait les lois ſuivantes; elles ſont traduites également par *du Ryer*, qui demeura long-temps à Conſtantinople, par *Maracci* qui n'y alla jamais, et par *Sale*, qui vécut vingt-cinq ans parmi les Arabes.

(*) Voyez l'article AROT et MAROT.

(*a*) En comptant l'introduction pour un chapitre.

Règlemens de Mahomet ſur les femmes.

I.

» N'EPOUSEZ de femmes idolâtres que » quand elles ſeront croyantes. Une ſervante » muſulmane vaut mieux que la plus grande » dame idolâtre.

II.

» CEUX qui font vœu de chaſteté, ayant » des femmes, attendront quatre mois pour » ſe déterminer.

» Les femmes ſe comporteront envers leurs » maris comme leurs maris envers elles.

III.

» VOUS pouvez faire un divorce deux fois » avec votre femme; mais à la troiſième, ſi » vous la renvoyez, c'eſt pour jamais; ou » vous la retiendrez avec humanité, ou vous » la renverrez avec bonté. Il ne vous eſt pas » permis de rien retenir de ce que vous lui » avez donné.

IV.

» LES honnêtes femmes ſont obéiſſantes et » attentives, même pendant l'abſence de leurs » maris. Si elles ſont ſages, gardez-vous de » leur faire la moindre querelle; s'il en arrive

» une, prenez un arbitre de votre famille et » un de la ſienne.

V.

» PRENEZ une femme, ou deux, ou trois, » ou quatre, et jamais davantage. Mais dans » la crainte de ne pouvoir agir équitable- » ment envers pluſieurs, n'en prenez qu'une. » Donnez-leur un douaire convenable, ayez » ſoin d'elles, ne leur parlez jamais qu'avec » amitié.

V I.

» IL ne vous eſt pas permis d'hériter de » vos femmes contre leur gré, ni de les » empêcher de ſe marier à d'autres après le » divorce, pour vous emparer de leur douaire, » à moins qu'elles n'aient été déclarées cou- » pables de quelque crime.

» Si vous voulez quitter votre femme pour » en prendre une autre, quand vous lui auriez » donné la valeur d'un talent en mariage, ne » prenez rien d'elle.

V I I.

» IL vous eſt permis d'épouſer des eſclaves, » mais il eſt mieux de vous en abſtenir.

V I I I.

» UNE femme renvoyée eſt obligée d'allai- » ter ſon enfant pendant deux ans, et le père

» eſt

» eſt obligé pendant ce temps-là de donner » un entretien honnête ſelon ſa condition. Si » on sèvre l'enfant avant deux ans, il faut le » conſentement du père et de la mère. Si » vous êtes obligé de le confier à une nourrice » étrangère, vous la payerez raiſonnable- » ment. »

En voilà ſuffiſamment pour réconcilier les femmes avec *Mahomet*, qui ne les a pas traitées ſi durement qu'on le dit. Nous ne prétendons point le juſtifier ni ſur ſon ignorance, ni ſur ſon impoſture; mais nous ne pouvons le condamner ſur ſa doctrine d'un ſeul Dieu. Ces ſeules paroles du ſura 122, DIEU *eſt unique, éternel, il n'engendre point, il n'eſt point engendré, rien n'eſt ſemblable à lui;* ces paroles, dis-je, lui ont ſoumis l'Orient encore plus que ſon épée.

Au reſte, cet Alcoran dont nous parlons eſt un recueil de révélations ridicules et de prédications vagues et incohérentes, mais de lois très-bonnes pour le pays où il vivait, et qui ſont toutes encore ſuivies ſans avoir jamais été affaiblies ou changées par des interprètes mahométans, ni par des décrets nouveaux.

Mahomet eut pour ennemis non-ſeulement les poëtes de la Mecque, mais ſurtout les docteurs. Ceux-ci ſoulevèrent contre lui les magiſtrats qui donnèrent décret de priſe de

corps contre lui, comme dûment atteint et convaincu d'avoir dit qu'il fallait adorer DIEU et non pas les étoiles. Ce fut, comme on ſait, la ſource de ſa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre, et que ſes écrits prenaient faveur, on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur, ou que du moins il ſe feſait aider dans la compoſition de ſes feuilles tantôt par un ſavant juif, tantôt par un ſavant chrétien; ſuppoſé qu'il y eût alors des ſavans.

C'eſt ainſi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait compoſer leurs ſermons et leurs oraiſons funèbres par des moines. Il y avait un père *Hercule* qui feſait les ſermons d'un certain évêque; et quand on allait à ces ſermons, on diſait: *Allons entendre les travaux d'Hercule.*

Mahomet répond à cette imputation dans ſon chapitre XVI, à l'occaſion d'une groſſe ſottiſe qu'il avait dite en chaire, et qu'on avait vivement relevée. Voici comme il ſe tire d'affaire:

„ Quand tu liras le Koran, adreſſe-toi à „ DIEU, afin qu'il te préſerve de *Satan*.... „ il n'a de pouvoir que ſur ceux qui l'ont pris „ pour maître, et qui donnent des compa- „ gnons à DIEU.

„ Quand je ſubſtitue dans le Koran un ver- „ ſet à un autre (et DIEU ſait la raiſon de ces

„ changemens) quelques infidelles disent : *Tu*
„ *as forgé ces versets ;* mais ils ne savent pas
„ distinguer le vrai d'avec le faux : dites plutôt
„ que l'Esprit saint m'a apporté ces versets de
„ la part de DIEU avec la vérité..... D'autres
„ disent plus malignement : Il y a un certain
„ homme qui travaille avec lui à composer
„ le Koran ; mais comment cet homme, à
„ qui ils attribuent mes ouvrages, pourrait-il
„ m'enseigner, puisqu'il parle une langue
„ étrangère, et que celle dans laquelle le
„ Koran est écrit, est l'arabe le plus pur? „

Celui qu'on prétendait travailler (*b*) avec *Mahomet* était un juif nommé *Bensalen* ou *Bensalon.* Il n'est guère vraisemblable qu'un juif eût aidé *Mahomet* à écrire contre les Juifs ; mais la chose n'est pas impossible. Nous avons dit depuis que c'était un moine qui travaillait à l'Alcoran avec *Mahomet.* Les uns le nommaient *Bohaïra*, les autres *Sergius.* Il est plaisant que ce moine ait eu un nom latin et un nom arabe.

Quant aux belles disputes théologiques qui se sont élevées entre les musulmans, je ne m'en mêle pas, c'est au muphti à décider.

C'est une grande question si l'Alcoran est éternel ou s'il a été créé ; les musulmans rigides le croient éternel.

(*b*) Voyez l'Alcoran de *Sale*, page 223.

On a imprimé à la ſuite de l'hiſtoire de Calcondile *le Triomphe de la croix;* et dans ce Triomphe il eſt dit que l'Alcoran eſt arien, ſabellien, carpocratien, cerdonicien, manichéen, donatiſte, origénien, macédonien, ébionite. *Mahomet* n'était pourtant rien de tout cela; il était plutôt janſéniſte; car le fond de ſa doctrine eſt le décret abſolu de la prédeſtination gratuite.

SECTION II.

C'ETAIT un ſublime et hardi charlatan que ce *Mahomet*, fils d'*Abdalla*. Il dit dans ſon dixième chapitre : *Quel autre que* DIEU *peut avoir compoſé l'Alcoran? On crie : C'eſt Mahomet qui a forgé ce livre. Eh bien, tâchez d'écrire un chapitre qui lui reſſemble, et appelez à votre aide qui vous voudrez.* Au dix-ſeptième il s'écrie : *Louange à celui qui a tranſporté pendant la nuit ſon ſerviteur du ſacré temple de la Mecque à celui de Jéruſalem!*

C'eſt un aſſez beau voyage; mais il n'approche pas de celui qu'il fit cette nuit même de planète en planète, et des belles choſes qu'il y vit.

Il prétendait qu'il y avait cinq cents années de chemin d'une planète à une autre, et qu'il fendit la lune en deux. Ses diſciples, qui

raſſemblèrent ſolennellement des verſets de ſon Koran après ſa mort, retranchèrent ce voyage du ciel. Ils craignirent les railleurs et les philoſophes. C'était avoir trop de délicateſſe. Ils pouvaient s'en fier aux commentateurs qui auraient bien ſu expliquer l'itinéraire. Les amis de *Mahomet* devaient ſavoir par expérience que le merveilleux eſt la raiſon du peuple. Les ſages contrediſent en ſecret, et le peuple les fait taire. Mais en retranchant l'itinéraire des planètes, on laiſſa quelques petits mots ſur l'aventure de la lune; on ne peut pas prendre garde à tout.

Le Koran eſt une rapſodie ſans liaiſon, ſans ordre, ſans art; on dit pourtant que ce livre ennuyeux eſt un fort beau livre; je m'en rapporte aux Arabes, qui prétendent qu'il eſt écrit avec une élégance et une pureté dont perſonne n'a approché depuis. C'eſt un poëme, ou une eſpèce de proſe rimée, qui contient ſix mille vers. Il n'y a point de poëte dont la perſonne et l'ouvrage aient fait une telle fortune. On agita chez les muſulmans ſi l'Alcoran était éternel, ou ſi DIEU l'avait créé pour le dicter à *Mahomet*. Les docteurs décidèrent qu'il était éternel; ils avaient raiſon, cette éternité eſt bien plus belle que l'autre opinion. Il faut toujours avec le vulgaire prendre le parti le plus incroyable.

Les moines qui ſe ſont déchaînés contre *Mahomet*, et qui ont dit tant de ſottiſes ſur ſon compte, ont prétendu qu'il ne ſavait pas écrire. Mais comment imaginer qu'un homme qui avait été négociant, poëte, légiſlateur et ſouverain, ne sût pas ſigner ſon nom ? Si ſon livre eſt mauvais pour notre temps et pour nous, il était fort bon pour ſes contemporains, et ſa religion encore meilleure. Il faut avouer qu'il retira preſque toute l'Aſie de l'idolâtrie. Il enſeigna l'unité de DIEU ; il déclamait avec force contre ceux qui lui donnent des aſſociés. Chez lui l'uſure avec les étrangers eſt défendue, l'aumône ordonnée. La prière eſt d'une néceſſité abſolue ; la réſignation aux décrets éternels eſt le grand mobile de tout. Il était bien difficile qu'une religion ſi ſimple et ſi ſage, enſeignée par un homme toujours victorieux, ne ſubjuguât pas une partie de la terre. En effet, les muſulmans ont fait autant de proſélytes par la parole que par l'épée. Ils ont converti à leur religion les Indiens et juſqu'aux Nègres. Les Turcs même, leurs vainqueurs, ſe ſont ſoumis à l'iſlamiſme.

Mahomet laiſſa dans ſa loi beaucoup de choſes qu'il trouva établies chez les Arabes ; la circonciſion, le jeûne, le voyage de la Mecque, qui était en uſage quatre mille ans avant lui, des ablutions ſi néceſſaires à la

ſanté et à la propreté dans un pays brûlant où le linge était inconnu ; enfin l'idée d'un jugement dernier, que les mages avaient toujours établie, et qui était parvenue juſqu'aux Arabes. Il eſt dit que, comme il annonçait qu'on reſſuſciterait tout nu, *Aishca* ſa femme trouva la choſe immodeſte et dangereuſe : *Allez, ma bonne*, lui dit-il, *on n'aura pas alors envie de rire.* Un ange, ſelon le Koran, doit peſer les hommes et les femmes dans une grande balance. Cette idée eſt encore priſe des mages. Il leur a volé auſſi leur pont aigu, ſur lequel il faut paſſer après la mort, et leur jannat, où les élus muſulmans trouveront des bains, des appartemens bien meublés, de bons lits, et des houris avec de grands yeux noirs. Il eſt vrai auſſi qu'il dit que tous ces plaiſirs des ſens, ſi néceſſaires à tous ceux qui reſſuſciteront avec des ſens, n'approcheront pas du plaiſir de la contemplation de l'Etre ſuprême. Il a l'humilité d'avouer dans ſon Koran que lui-même n'ira point en paradis par ſon propre mérite, mais par la pure volonté de DIEU. C'eſt auſſi par cette pure volonté divine qu'il ordonne que la cinquième partie des dépouilles ſera toujours pour le prophète.

Il n'eſt pas vrai qu'il exclue du paradis les femmes. Il n'y a pas d'apparence qu'un

homme auſſi habile ait voulu ſe brouiller avec cette moitié du genre-humain qui conduit l'autre. *Abulfeda* rapporte qu'une vieille l'importunant un jour, en lui demandant ce qu'il fallait faire pour aller en paradis : M'amie, lui dit-il, le paradis n'eſt pas pour les vieilles. La bonne femme ſe mit à pleurer, et le prophète pour la conſoler lui dit : Il n'y aura point de vieilles, parce qu'elles rajeuniront. Cette doctrine conſolante eſt confirmée dans le cinquante-quatrième chapitre du Koran.

Il défendit le vin, parce qu'un jour quelques-uns de ſes ſectateurs arrivèrent à la prière étant ivres. Il permit la pluralité des femmes, ſe conformant en ce point à l'uſage immémorial des Orientaux.

En un mot, ſes lois civiles ſont bonnes ; ſon dogme eſt admirable en ce qu'il a de conforme avec le nôtre : mais les moyens ſont affreux ; c'eſt la fourberie et le meurtre.

On l'excuſe ſur la fourberie, parce que, dit-on, les Arabes comptaient avant lui cent vingt-quatre mille prophètes, et qu'il n'y avait pas grand mal qu'il en parût un de plus. Les hommes, ajoute-t-on, ont beſoin d'être trompés. Mais comment juſtifier un homme qui vous dit : *Crois que j'ai parlé à l'ange Gabriel, ou paye-moi un tribut ?*

Combien eſt préférable un *Confucius*, le premier

premier des mortels qui n'ont point eu de révélation ! il n'emploie que la raiſon, et non le menſonge et l'épée. Vice-roi d'une grande province, il y fait fleurir la morale et les lois ; diſgracié et pauvre, il les enſeigne ; il les pratique dans la grandeur et dans l'abaiſſement ; il rend la vertu aimable ; il a pour diſciple le plus ancien et le plus ſage des peuples.

Le comte de *Boulainvilliers*, qui avait du goût pour *Mahomet*, a beau me vanter les Arabes, il ne peut empêcher que ce ne fût un peuple de brigands ; ils volaient avant *Mahomet* en adorant les étoiles ; ils volaient ſous *Mahomet* au nom de DIEU. Ils avaient, dit-on, la ſimplicité des temps héroïques ; mais qu'eſt-ce que les ſiècles héroïques ? c'était le temps où l'on s'égorgeait pour un puits et pour une citerne, comme on fait aujourd'hui pour une province.

Les premiers muſulmans furent animés par *Mahomet* de la rage de l'enthouſiaſme. Rien n'eſt plus terrible qu'un peuple qui, n'ayant rien à perdre, combat à la fois par eſprit de rapine et de religion.

Il eſt vrai qu'il n'y avait pas beaucoup de fineſſe dans leurs procédés. Le contrat du premier mariage de *Mahomet* porte qu'attendu que *Cadisha* eſt amoureuſe de lui, et lui

pareillement amoureux d'elle, on a trouvé bon de les conjoindre. Mais y a-t-il tant de ſimplicité à lui avoir compoſé une généalogie, dans laquelle on le fait deſcendre d'*Adam* en droite ligne, comme on en a fait deſcendre depuis quelques maiſons d'Eſpagne et d'Ecoſſe. L'Arabie avait ſon *Moréri* et ſon *Mercure galant*.

Le grand prophète eſſuya la diſgrâce commune à tant de maris; il n'y a perſonne après cela qui puiſſe ſe plaindre. On connaît le nom de celui qui eut les faveurs de ſa ſeconde femme, la belle *Aishca*; il s'appelait *Aſſan*. *Mahomet* ſe comporta avec plus de hauteur que *Céſar*, qui répudia ſa femme, diſant qu'il ne fallait pas que la femme de *Céſar* fût ſoupçonnée. Le prophète ne voulut pas même ſoupçonner la ſienne; il fit deſcendre du ciel un chapitre du Koran, pour affirmer que ſa femme était fidelle. Ce chapitre était écrit de toute éternité, auſſi-bien que tous les autres.

On l'admire pour s'être fait, de marchand de chameaux, pontife, légiſlateur et monarque, pour avoir ſoumis l'Arabie, qui ne l'avait jamais été avant lui, pour avoir donné les premières ſecouſſes à l'empire romain d'Orient et à celui des Perſes. Je l'admire encore pour avoir entretenu la paix dans ſa maiſon parmi ſes femmes. Il a changé la face d'une partie de

l'Europe, de la moitié de l'Afie, de preſque toute l'Afrique; et il s'en eſt bien peu fallu que ſa religion n'ait ſubjugué l'univers.

A quoi tiennent les révolutions? un coup de pierre un peu plus fort que celui qu'il reçut dans ſon premier combat, donnait une autre deſtinée au monde.

Son gendre *Aly* prétendit que quand il fallut inhumer le prophète, on le trouva dans un état qui n'eſt pas trop ordinaire aux morts, et que ſa veuve *Aishca* s'écria: Si j'avais ſu que DIEU eût fait cette grâce au défunt, j'y ferais accourue à l'inſtant. On pouvait dire de lui: *Decet imperatorem ſtantem mori.*

Jamais la vie d'un homme ne fut écrite dans un plus grand détail que la ſienne. Les moindres particularités en étaient ſacrées: on ſait le compte et le nom de tout ce qui lui appartenait; neuf épées, trois lances, trois arcs, ſept cuiraſſes, trois boucliers, douze femmes; un coq blanc, ſept chevaux, deux mules, quatre chameaux, ſans compter la jument *Borac* ſur laquelle il monta au ciel. Mais il ne l'avait que par emprunt, elle appartenait en propre à l'ange *Gabriel.*

Toutes ſes paroles ont été recueillies. Il diſait que *la jouiſſance des femmes le rendait plus fervent à la prière.* En effet, pourquoi ne pas dire *benedicite* et grâces au lit comme à

table ? une belle femme vaut bien un ſouper. On prétend encore qu'il était un grand médecin ; ainſi il ne lui manqua rien pour tromper les hommes.

ALEXANDRE.

Il n'eſt plus permis de parler d'*Alexandre*, que pour dire des choſes neuves, et pour détruire les fables hiſtoriques, phyſiques et morales, dont on a défiguré l'hiſtoire du ſeul grand homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Aſie.

Quand on a un peu réfléchi ſur *Alexandre* qui, dans l'âge fougueux des plaiſirs et dans l'ivreſſe des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Aſie n'en ont détruit ; quand on ſonge que c'eſt un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve aſſez étrange que *Boileau* le traite de fou, de voleur de grand chemin, et qu'il propoſe au lieutenant de police *la Reinie* tantôt de le faire enfermer, et tantôt de le faire pendre :

Heureux ſi de ſon temps, pour de bonnes raiſons,
La Macédoine eût eu des petites-maiſons !

. . . . . .

Qu'on livre ſon pareil en France à la Reinie,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laiſſer ſur l'échafaud ſa tête et ſes lauriers.

Cette requête, préſentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admiſe, ni ſelon la coutume de Paris, ni ſelon le droit des gens. *Alexandre* aurait *excipé* qu'ayant été élu à Corinthe capitaine général de la Gréce, et étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invaſions des Perſes, il n'avait fait que ſon devoir en détruiſant leur empire; et qu'ayant toujours joint la magnanimité au plus grand courage, ayant reſpecté la femme et les filles de *Darius* ſes priſonnières, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit ni d'être pendu, et qu'en tout cas il appelait de la ſentence du ſieur de *la Reinie* au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'*Alexandre* ne prit la fameuſe ville de Tyr qu'en faveur des Juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il eſt pourtant vraiſemblable qu'*Alexandre* eut encore d'autres raiſons, et qu'il était d'un très-ſage capitaine de ne point laiſſer Tyr maîtreſſe de la mer lorſqu'il allait attaquer l'Egypte.

Alexandre aimait et reſpectait beaucoup Jéruſalem ſans doute; mais il ſemble qu'il ne fallait

pas dire que *les Juifs donnèrent un rare exemple de fidélité, et digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai Dieu, en refusant des vivres à Alexandre, parce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à Darius.* On sait assez que les Juifs s'étaient toujours révoltés contre leurs souverains dans toutes les occasions; car un juif ne devait servir sous aucun roi profane.

S'ils refusèrent imprudemment des contributions au vainqueur, ce n'était pas pour se montrer esclaves fidelles de *Darius;* il leur était expressément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres : leurs livres ne sont remplis que d'exécrations contre elles, et de tentatives réitérées de secouer le joug. S'ils refusèrent d'abord les contributions, c'est que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées sans difficulté, et qu'ils crurent que *Darius*, quoique vaincu, était encore assez puissant pour soutenir Jérusalem contre Samarie.

Il est très-faux que les Juifs fussent alors *le seul peuple qui connût le vrai Dieu*, comme le dit *Rollin.* Les Samaritains adoraient le même Dieu, mais dans un autre temple; ils avaient le même Pentateuque que les Juifs, et même en caractères hébraïques, c'est-à-dire, tyriens, que les Juifs avaient perdus. Le schisme entre Samarie et Jérusalem était en petit ce que le

ſchiſme entre les Grecs et les Latins eſt en grand. La haine était égale des deux côtés, ayant le même fonds de religion.

Alexandre, après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuſe digue qui fait encore l'admiration de tous les guerriers, alla punir Jéruſalem qui n'était pas loin de ſa route. Les Juifs, conduits par leur grand-prêtre, vinrent s'humilier devant lui, et donner de l'argent; car on n'apaiſe qu'avec de l'argent les conquérans irrités. *Alexandre* s'apaiſa; ils demeurèrent ſujets d'*Alexandre* ainſi que de ſes ſucceſſeurs. Voilà l'hiſtoire vraie et vraiſemblable.

Rollin répète un étrange conte, rapporté environ quatre cents ans après l'expédition d'*Alexandre* par l'hiſtorien romancier, exagérateur, *Flavien Joſephe*, à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les occaſions ſa malheureuſe patrie. *Rollin* dit donc, après *Joſephe*, que le grand-prêtre *Jaddus* s'étant proſterné devant *Alexandre*, ce prince ayant vu le nom de *Jehovah* gravé ſur une lame d'or attachée au bonnet de *Jaddus*, et entendant parfaitement l'hébreu, ſe proſterne à ſon tour et adore *Jaddus*. Cet excès de civilité ayant étonné *Parménion*, *Alexandre* lui dit qu'il connaiſſait *Jaddus* depuis long-temps, qu'il lui était apparu, il y avait dix années, avec le

même habit et le même bonnet, pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Asie, conquête à laquelle il ne pensait point alors; que ce même *Jaddus* l'avait exhorté à passer l'Hellespont, l'avait assuré que son Dieu marcherait à la tête des Grecs, et que ce serait le Dieu des Juifs qui le rendrait victorieux des Perses.

Ce conte de vieille serait bon dans l'histoire des *quatre fils Aymon* et de *Robert le diable*, mais il figure mal dans celle d'*Alexandre*.

C'était une entreprise très-utile à la jeunesse qu'une *histoire ancienne* bien rédigée; il eût été à souhaiter qu'on ne l'eût point gâtée quelquefois par de telles absurdités. Le conte de *Jaddus* serait respectable, il serait hors de toute atteinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres sacrés; mais comme ils n'en font pas la plus légère mention, il est très-permis d'en faire sentir le ridicule.

On ne peut douter qu'*Alexandre* n'ait soumis la partie des Indes qui est en-deçà du Gange, et qui était tributaire des Perses. M. *Holwell*, qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès et des pays voisins, et qui avait appris non-seulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue sacrée, nous assure que leurs annales attestent l'invasion d'*Alexandre*, qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces

peuples pacifiques ne pouvaient l'appeler autrement, et il eſt à croire qu'ils ne donnèrent pas d'autres ſurnoms aux rois de Perſe. Ces mêmes annales diſent qu'*Alexandre* entra chez eux par la province qui eſt aujourd'hui le Candahar, et il eſt probable qu'il y eut toujours quelques fortereſſes ſur cette frontière.

Enſuite *Alexandre* deſcendit le fleuve Zombodipo, que les Grecs appelèrent *Sind*. On ne trouve pas dans l'hiſtoire d'*Alexandre* un ſeul nom indien. Les Grecs n'ont jamais appelé de leur propre nom une ſeule ville, un ſeul prince aſiatique. Ils en ont uſé de même avec les Egyptiens. Ils auraient cru déshonorer la langue grecque s'ils l'avaient aſſujettie à une prononciation qui leur ſemblait barbare, et s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

M. *Holwell* dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de *Porus* ni de *Taxile*; en effet ce ne ſont pas là des noms indiens. Cependant, ſi nous en croyons nos miſſionnaires, il y a encore des ſeigneurs patanes qui prétendent deſcendre de *Porus*. Il ſe peut que ces miſſionnaires les aient flattés de cette origine, et que ces ſeigneurs l'aient adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la baſſeſſe n'ait inventé, et où la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si *Flavien Joſephe* a raconté une fable ridicule concernant *Alexandre* et un pontife juif, *Plutarque*, qui écrivit long-temps après *Joſephe*, paraît ne pas avoir épargné les fables ſur ce héros. Il a renchéri encore ſur *Quinte-Curce*; l'un et l'autre prétendent qu'*Alexandre*, en marchant vers l'Inde, voulut ſe faire adorer, non-ſeulement par les Perſes, mais auſſi par les Grecs. Il ne s'agit que de ſavoir ce qu'*Alexandre*, les Perſes, les Grecs, *Quinte-Curce*, *Plutarque*, entendaient par *adorer*.

Ne perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer*, invoquer un homme comme une divinité, lui offrir de l'encens et des ſacrifices, lui élever des autels et des temples, il eſt clair qu'*Alexandre* ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur et le maître des Perſes, on le ſaluât à la perſane, qu'on ſe proſternât devant lui dans certaines occaſions, qu'on le traitât enfin comme un roi de Perſe tel qu'il l'était, il n'y a rien là que de très-raiſonnable et de très-commun.

Les membres des parlemens de France parlent à genoux aux rois dans leurs lits de juſtice; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux. On ſert à genoux un verre de vin au roi d'Angleterre. Pluſieurs rois de l'Europe ſont

ſervis à genoux à leur ſacre. On ne parle qu'à genoux au grand-mogol, à l'empereur de la Chine, à l'empereur du Japon. Les colaos de la Chine d'un ordre inférieur fléchiſſent les genoux devant les colaos d'un ordre ſupérieur; on adore le pape, on lui baiſe le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le ſens rigoureux, comme un culte de latrie.

Ainſi tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration qu'exigeait *Alexandre*, n'eſt fondé que ſur une équivoque. (*)

C'eſt *Octave*, ſurnommé *Auguſte*, qui ſe fit réellement adorer, dans le ſens le plus étroit. On lui éleva des temples et des autels; il y eut des prêtres d'*Auguſte*. *Horace* lui dit poſitivement :

Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras.

Voilà un véritable ſacrilége d'adoration; et il n'eſt point dit qu'on en murmura. (*a*)

Les contradictions ſur le caractère d'*Alexandre* paraîtraient plus difficiles à concilier, ſi on ne ſavait que les hommes, et ſurtout ceux qu'on appelle héros, ſont ſouvent très-différens

(*) Voyez ABUS DES MOTS.

(*a*) Remarquez bien qu'*Auguſte* n'était point adoré d'un culte de latrie, mais de dulie. C'était un ſaint; *divus Auguſtus*. Les provinciaux l'adoraient comme *Priape*, non comme *Jupiter*.

d'eux-mêmes ; et que la vie et la mort des meilleurs citoyens, le sort d'une province, ont dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaise digestion d'un souverain, bien ou mal conseillé.

Mais comment concilier des faits improbables rapportés d'une manière contradictoire? Les uns disent que *Callisthènes* fut exécuté à mort et mis en croix par ordre d'*Alexandre*, pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de *Jupiter*. Mais la croix n'était point un supplice en usage chez les Grecs. D'autres disent qu'il mourut long-temps après de trop d'embonpoint. *Athénée* prétend qu'on le portait dans une cage de fer comme un oiseau, et qu'il y fut mangé de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité, si vous pouvez.

Il y a des aventures que *Quinte-Curce* suppose être arrivées dans une ville, et *Plutarque* dans une autre; et ces deux villes se trouvent éloignées de cinq cents lieues. *Alexandre* saute tout armé et tout seul du haut d'une muraille dans une ville qu'il assiégeait; elle était auprès du Candahar selon *Quinte-Curce*, et près de l'embouchure de l'Indus suivant *Plutarque*.

Quand il est arrivé sur les côtes du Malabar, ou vers le Gange, (il n'importe, il n'y a qu'environ neuf cents milles d'un endroit à

l'autre) il fait saisir dix philosophes indiens, que les Grecs appelaient *gymnosophistes*, et qui étaient nus comme des singes. Il leur propose des questions dignes du Mercure galant de *Visé*, leur promettant bien sérieusement que celui qui aurait le plus mal répondu, serait pendu le premier, après quoi les autres suivraient en leur rang.

Cela ressemble à *Nabuchodonosor*, qui voulait absolument tuer ses mages s'ils ne devinaient pas un de ses songes qu'il avait oublié; ou bien au calife des Mille et une nuits, qui devait étrangler sa femme dès qu'elle aurait fini son conte. Mais c'est *Plutarque* qui rapporte cette sottise, il faut la respecter; il était grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoisonnement d'*Alexandre* par *Aristote*; car *Plutarque* nous dit qu'on avait entendu dire à un certain *Agnotémis*, qu'il avait entendu dire au roi *Antigone* qu'*Aristote* avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris, ville d'Arcadie; que cette eau était si froide, qu'elle tuait sur le champ ceux qui en buvaient; qu'*Antipâtre* envoya cette eau dans une corne de pied de mulet; qu'elle arriva toute fraîche à Babylone; qu'*Alexandre* en but, et qu'il en mourut au bout de six jours d'une fièvre continue.

Il est vrai que *Plutarque* doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien

certain, c'eſt qu'*Alexandre*, à l'âge de vingt-quatre ans, avait conquis la Perſe par trois batailles ; qu'il eut autant de génie que de valeur ; qu'il changea la face de l'Aſie, de la Gréce, de l'Egypte, et celle du commerce du monde ; et qu'enfin *Boileau* ne devait pas tant ſe moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que *Boileau* en eût fait autant en ſi peu d'années. (*)

ALEXANDRIE.

PLUS de vingt villes portent le nom d'Alexandrie, toutes bâties par *Alexandre* et par ſes capitaines, qui devinrent autant de rois. Ces villes ſont autant de monumens de gloire, bien ſupérieurs aux ſtatues que la ſervitude érigea depuis au pouvoir ; mais la ſeule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémiſphère par ſa grandeur et ſes richeſſes, eſt celle qui devint la capitale de l'Egypte. Ce n'eſt plus qu'un monceau de ruines. On ſait aſſez que la moitié de cette ville a été rétablie dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare, qui était une des merveilles du monde, n'exiſte plus.

(*) Voyez HISTOIRE.

La ville fut toujours très-floriſſante ſous les *Ptolomées* et ſous les Romains. Elle ne dégénéra point ſous les Arabes : les Mammelucs et les Turcs, qui la conquirent tour à tour avec le reſte de l'Egypte, ne la laiſsèrent point dépérir. Les Turcs même lui conſervèrent un reſte de grandeur; elle ne tomba que lorſque le paſſage du cap de Bonne-Eſpérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde, et changea le commerce du monde qu'*Alexandre* avait changé, et qui avait changé pluſieurs fois avant *Alexandre*.

Ce qui eſt à remarquer dans les Alexandrins ſous toutes les dominations, c'eſt leur induſtrie jointe à la légèreté, leur amour des nouveautés avec l'application au commerce et à tous les travaux qui le font fleurir, leur eſprit contentieux et querelleur avec peu de courage, leur ſuperſtition, leur débauche; tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'égyptiens, de grecs et de juifs, qui tous, de pauvres qu'ils étaient auparavant, devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduiſit les beaux arts, le goût de la littérature, et par conſéquent celui de la diſpute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique, ainſi qu'ils en avaient un autre à Bubaſte; ils y traduiſirent leurs livres en grec, qui était

devenu la langue du pays. Les chrétiens y eurent de grandes écoles. Les animosités furent si vives entre les Egyptiens naturels, les Grecs, les Juifs et les chrétiens, qu'ils s'accusaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur; et ces querelles n'étaient pas son moindre revenu. Les séditions même furent fréquentes et sanglantes. Il y en eut une sous l'empire de *Caligula*, dans laquelle les Juifs, qui exagèrent tout, prétendent que la jalousie de religion et de commerce leur coûta cinquante mille hommes, que les Alexandrins égorgèrent.

Le christianisme que les *Pantène*, les *Origène*, les *Clément*, avaient établi, et qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un esprit de parti. Les chrétiens prirent les mœurs des Egyptiens. L'avidité du gain l'emporta sur la religion; et tous les habitans divisés entre eux n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'est le sujet de cette fameuse lettre de l'empereur *Adrien* au consul *Servianus*, rapportée par *Vopiscus*. (*a*)

„ J'ai vu cette Egypte que vous me vantiez „ tant, mon cher *Servien*; je la sais toute „ entière par cœur. Cette nation est légère,

(*a*) Tome II, page 406.

„ incertaine,

„ incertaine, elle vole au changement. Les „ adorateurs de *Sérapis* ſe font chrétiens : „ ceux qui ſont à la tête de la religion du „ CHRIST, ſe font dévots à *Sérapis*. Il n'y a „ point d'archirabbin juif, point de ſamari- „ tain, point de prêtre chrétien, qui ne ſoit „ aſtrologue, ou devin, ou baigneur, (c'eſt-à- „ dire entremetteur). Quand le patriarche „ grec (*b*) vient en Egypte, les uns s'empreſ- „ ſent auprès de lui pour lui faire adorer „ *Sérapis*, les autres le CHRIST. Ils ſont tous „ très-ſéditieux, très-vains, très-querelleurs. „ La ville eſt commerçante, opulente, peu- „ plée; perſonne n'y eſt oiſif; les uns y „ ſoufflent le verre; les autres fabriquent le „ papier. Ils ſemblent être de tout métier, „ et en ſont en effet. La goutte aux pieds et „ aux mains même ne les peut réduire à „ l'oiſiveté. Les aveugles y travaillent; l'argent „ eſt un dieu que les chrétiens, les Juifs et „ tous les hommes ſervent également. „

Voici le texte latin de cette lettre.

(*b*) On traduit ici *patriarcha*, terme grec, par ces mots *patriarche grec*; parce qu'il ne peut convenir qu'à l'hiérophante des principaux myſtères grecs. Les chrétiens ne commencèrent à connaître le mot de *patriarche* qu'au cinquième ſiècle. Les Romains, les Egyptiens, les Juifs, ne connaiſſaient point ce titre.

FLAVII VOPISCIS SYRACUSII SATURNINUS.

Tomi secundi, pag. 406.

ADRIANI EPISTOLA, EX LIBRIS PHLEGONTIS LIBERTI EJUS PRODITA.

Adrianus Augustus Serviano Cos. V°.

ÆGYPTUM, quam mihi laudabas, Serviane carissime, totam didici, levem, pendulam, et ad omnia famæ monumenta volitantem. Illi qui Serapin colunt christiani sunt, et devoti sunt Serapi qui se CHRISTI episcopos dicunt. Nemo illic archisynagogus Judæorum, nemo samarites, nemo christianorum presbyter, non mathematicus, non aruspex, non aliptes. Ipse ille patriarcha, quum Ægyptum venerit, ab aliis Serapidem adorare, ab aliis cogitur CHRISTUM. Genus hominis seditiosissimum, vanissimum, injuriosissimum. Civitas opulenta, dives, fœcunda, in quâ nemo vivat otiosus. Alii vitrum conflant; ab aliis charta conficitur; omnes certè lymphiones cujuscumque artis et videntur et habentur. Podagrosi quod agant habent, cœci quod faciant; ne chiragri quidem apud eos otiosi vivunt. Unus illis deus est, hunc christiani, hunc Judæi, hunc omnes venerantur et gentes.

Cette lettre d'un empereur auſſi connu par ſon eſprit que par ſa valeur fait voir en effet que les chrétiens, ainſi que les autres, s'étaient corrompus dans cette ville du luxe et de la diſpute ; mais les mœurs des premiers chrétiens n'avaient pas dégénéré par-tout ; et quoiqu'ils euſſent le malheur d'être dès long-temps partagés en différentes ſectes, qui ſe déteſtaient et s'accuſaient mutuellement, les plus violens ennemis du chriſtianiſme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans ſon ſein les ames les plus pures et les plus grandes : il en eſt même encore aujourd'hui dans des villes plus effrénées et plus folles qu'Alexandrie.

ALGER.

La philoſophie eſt le principal objet de ce dictionnaire. Ce n'eſt pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire remarquer que le premier deſſein de *Louis XIV*, lorſqu'il prit les rènes de l'Etat, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courſes continuelles des corſaires de Barbarie (*a*). Ce projet annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire par toutes les routes. On peut

(*a*) Voyez l'Expédition de *Gigeri* par *Péliſſon*.

même s'étonner qu'avec l'esprit d'ordre qu'il mit dans sa cour, dans les finances et dans les affaires, il eut je ne sais quel goût d'ancienne chevalerie, qui le portait à des actions généreuses et éclatantes, qui tenait même un peu du romanesque. Il est très-certain que *Louis XIV* tenait de sa mère beaucoup de cette galanterie espagnole noble et délicate, et beaucoup de cette grandeur, de cette passion pour la gloire, de cette fierté qu'on voit dans les anciens romans. Il parlait de se battre avec l'empereur *Léopold* comme les chevaliers qui cherchaient les aventures. Sa pyramide érigée à Rome, la préséance qu'il se fit céder, l'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ses pirateries, étaient encore de ce genre. Il y était encore excité par le pape *Alexandre VII;* et le cardinal *Mazarin* avant sa mort lui avait inspiré ce dessein, Il avait même long-temps balancé s'il irait à cette expédition en personne, à l'exemple de *Charles-Quint;* mais il n'avait pas assez de vaisseaux pour exécuter une si grande entreprise, soit par lui-même, soit par ses généraux. Elle fut infructueuse et devait l'être. Du moins elle aguerrit sa marine, et fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles et héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée, telles que les secours désintéressés donnés aux Vénitiens

assiégés dans Candie, et aux Allemands pressés par les armes ottomanes à Saint-Gothard.

Les détails de cette expédition d'Afrique se perdent dans la foule des guerres heureuses ou malheureuses, faites avec politique ou avec imprudence, avec équité ou avec injustice. Rapportons seulement cette lettre écrite il y a quelques années à l'occasion des pirateries d'Alger :

» Il est triste, Monsieur, qu'on n'ait point » écouté les propositions de l'ordre de Malte, » qui offrait, moyennant un subside médiocre » de chaque Etat chrétien, de délivrer les » mers des pirates d'Alger, de Maroc et de » Tunis. Les chevaliers de Malte seraient » alors véritablement les défenseurs de la » chrétienté. Les Algériens n'ont actuelle- » ment que deux vaisseaux de cinquante » canons, et cinq d'environ quarante, quatre » de trente; le reste ne doit pas être compté.

» Il est honteux qu'on voye tous les jours » leurs petites barques enlever nos vaisseaux » marchands dans toute la Méditerranée. Ils » croisent même jusqu'aux Canaries et jus- » qu'aux Açores.

» Leurs milices, composées d'un ramas de » nations, anciens mauritaniens, anciens » numides, arabes, turcs, nègres même, » s'embarquent presque sans équipage sur des

» chebecs de dix-huit à vingt pièces de canon : » ils infeſtent toutes nos mers, comme des » vautours qui attendent une proie. S'ils » voient un vaiſſeau de guerre, ils s'enfuient ; » s'ils voient un vaiſſeau marchand, ils s'en » emparent ; nos amis, nos parens, hommes » et femmes, deviennent eſclaves, et il faut » aller ſupplier humblement les barbares de » daigner recevoir notre argent pour nous » rendre leurs captifs.

» Quelques Etats chrétiens ont la hon- » teuſe prudence de traiter avec eux, et de » leur fournir des armes, avec leſquelles ils » nous dépouillent. On négocie avec eux en » marchands, et ils négocient en guerriers.

» Rien ne ſerait plus aiſé que de réprimer » leurs brigandages ; on ne le fait pas. Mais » que de choſes ſeraient utiles et aiſées qui » ſont négligées abſolument ! La néceſſité de » réduire ces pirates eſt reconnue dans les » conſeils de tous les princes, et perſonne » ne l'entreprend. Quand les miniſtres de » pluſieurs cours en parlent par haſard » enſemble, c'eſt le conſeil tenu contre » les chats.

» Les religieux de la rédemption des captifs » ſont la plus belle inſtitution monaſtique ; » mais elle eſt bien honteuſe pour nous. Les » royaumes de Fez, Alger, Tunis, n'ont

» point de *marabous de la rédemption des captifs.* » C'eſt qu'ils nous prennent beaucoup de » chrétiens, et nous ne leur prenons guère » de muſulmans.

» Ils ſont cependant plus attachés à leur » religion que nous à la nôtre; car jamais » aucun turc, aucun arabe, ne ſe fait chrétien; » et ils ont chez eux mille renégats qui même » les ſervent dans leurs expéditions. Un » italien, nommé *Pelegini*, était en 1712 » général des galères d'Alger. Le miramolin, » le bey, le dey, ont des chrétiennes dans leurs » ſérails; et nous n'avons eu que deux filles » turques qui aient eu des amans à Paris.

» La milice d'Alger ne conſiſte qu'en douze » mille hommes de troupes réglées; mais » tout le reſte eſt ſoldat, et c'eſt ce qui rend » la conquête de ce pays ſi difficile. Cepen- » dant les Vandales les ſubjuguèrent aiſément, » et nous n'oſons les attaquer! &c. »

ALLEGORIES.

Un jour *Jupiter*, *Neptune* et *Mercure*, voyageant en Thrace, entrèrent chez un certain roi nommé *Hyrieus*, qui leur fit fort bonne chère. Les trois dieux, après avoir bien dîné, lui demandèrent s'ils pouvaient

lui être bons à quelque chose ? Le bon homme, qui ne pouvait plus avoir d'enfans, leur dit qu'il leur ferait bien obligé s'ils voulaient lui faire un garçon. Les trois dieux se mirent à pisser sur le cuir d'un bœuf tout frais écorché ; de là naquit *Orion*, dont on fit une constellation connue dans la plus haute antiquité. Cette constellation était nommée du nom d'*Orion* par les anciens Chaldéens ; le livre de *Job* en parle : mais après tout on ne voit pas comment l'urine de trois dieux a pu produire un garçon. Il est difficile que les *Dacier* et les *Saumaise* trouvent dans cette belle histoire une allégorie raisonnable, à moins qu'ils n'en infèrent que rien n'est impossible aux dieux, puisqu'ils font des enfans en pissant.

Il y avait en Gréce deux jeunes garnemens à qui un oracle dit qu'ils se gardassent du *mélampyge* : un jour *Hercule* les prit, les attacha par les pieds au bout de sa massue : suspendus tous deux le long de son dos, la tête en bas, comme une paire de lapins, ils virent le derrière d'*Hercule*. *Mélampyge* signifie *cu noir*. Ah ! dirent-ils, l'oracle est accompli, voici *cu noir*. *Hercule* se mit à rire, et les laissa aller. Les *Saumaise* et les *Dacier*, encore une fois, auront beau faire, ils ne pourront guère réussir à tirer un sens moral de ces fables.

Parmi

Parmi les pères de la mythologie il y eut des gens qui n'eurent que de l'imagination ; mais la plupart mêlèrent à cette imagination beaucoup d'eſprit. Toutes nos académies et tous nos feſeurs de deviſes, ceux même qui compoſent les légendes pour les jetons du tréſor royal, ne trouveront jamais d'allégories plus vraies, plus agréables, plus ingénieuſes que celles des neuf Muſes, de Vénus, des Grâces, de l'Amour et de tant d'autres qui feront les délices et l'inſtruction de tous les ſiècles, ainſi qu'on l'a déjà remarqué ailleurs.

Il faut avouer que l'antiquité s'expliqua preſque toujours en allégories. Les premiers pères de l'Egliſe, qui pour la plupart étaient platoniciens, imitèrent cette méthode de *Platon*. Il eſt vrai qu'on leur reproche d'avoir pouſſé quelquefois un peu trop loin ce goût des allégories et des alluſions.

S^t *Juſtin* dit, dans ſon apologétique, que le ſigne de la croix eſt marqué ſur les membres de l'homme ; que quand il étend les bras, c'eſt une croix parfaite, et que le nez forme une croix ſur le viſage.

Selon *Origène*, dans ſon explication du Lévitique, la graiſſe des victimes ſignifie l'Egliſe, et la queue eſt le ſymbole de la perſévérance.

St *Auguſtin*, dans ſon ſermon ſur la différence

et l'accord des deux généalogies, explique à ſes auditeurs pourquoi St *Matthieu*, en comptant quarante-deux quartiers, n'en rapporte cependant que quarante et un. C'eſt, dit-il, qu'il faut compter *Jéchonias* deux fois, parce que *Jéchonias* alla de Jéruſalem à Babylone. Or ce voyage eſt la pierre angulaire; et ſi la pierre angulaire eſt la première du côté d'un mur, elle eſt auſſi la première du côté de l'autre mur: on peut compter deux fois cette pierre; ainſi on peut compter deux fois *Jéchonias*. Il ajoute qu'il ne faut s'arrêter qu'au nombre de quarante, dans les quarante-deux générations, parce que ce nombre de quarante ſignifie la vie. *Dix* figure la béatitude, et *dix* multiplié par *quatre*, qui repréſente les quatre élémens et les quatre ſaiſons, produit quarante.

Les dimenſions de la matière ont, dans ſon cinquante-troiſième ſermon, d'étonnantes propriétés. La largeur eſt la dilatation du cœur; la longueur, la longanimité; la hauteur, l'eſpérance; la profondeur, la foi. Ainſi, outre cette allégorie, on compte quatre dimenſions de la matière au lieu de trois.

Il eſt clair et indubitable, dit-il dans ſon ſermon ſur le pſaume VI, que le nombre de quatre figure le corps humain, à cauſe des quatre élémens et des quatre qualités, du chaud, du froid, du ſec et de l'humide; et

comme quatre ſe rapportent au corps, trois ſe rapportent à l'ame, parce qu'il faut aimer DIEU d'un triple amour, de tout notre cœur, de toute notre ame et de tout notre eſprit. *Quatre* ont rapport au vieux teſtament, et *trois* au nouveau. Quatre et trois ſont le nombre de ſept jours, et le huitième eſt celui du jugement.

On ne peut diſſimuler qu'il règne dans ces allégories une affectation peu convenable à la véritable éloquence. Les pères qui emploient quelquefois ces figures, écrivaient dans un temps et dans des pays où preſque tous les arts dégénéraient : leur beau génie et leur érudition ſe pliaient aux imperfections de leur ſiècle; et St *Auguſtin* n'en eſt pas moins reſpectable pour avoir payé ce tribut au mauvais goût de l'Afrique et du quatrième ſiècle.

Ces défauts ne défigurent point aujourd'hui les diſcours de nos prédicateurs. Ce n'eſt pas qu'on oſe les préférer aux pères; mais le ſiècle préſent eſt préférable aux ſiècles dans leſquels les pères écrivaient. L'éloquence, qui ſe corrompit de plus en plus, et qui ne s'eſt rétablie que dans nos derniers temps, tomba après eux dans de bien plus grands excès; on ne parla que ridiculement chez tous les peuples barbares, juſqu'au ſiècle de *Louis XIV*. Voyez tous les anciens ſermonaires;

ils ſont fort au-deſſous des pièces dramatiques de la paſſion qu'on jouait à l'hôtel de Bourgogne. Mais dans ces ſermons barbares, vous retrouvez toujours le goût de l'allégorie, qui ne s'eſt jamais perdu. Le fameux *Menot*, qui vivait ſous *François I*, a fait le plus d'honneur au ſtyle allégorique. Meſſieurs de la juſtice, dit-il, ſont comme un chat à qui on aurait commis la garde d'un fromage de peur qu'il ne ſoit rongé des ſouris; un ſeul coup de dent du chat ſera plus de tort au fromage que vingt ſouris ne pourraient en faire.

Voici un autre endroit aſſez curieux. Les bûcherons dans une forêt coupent de groſſes et de petites branches, et en font des fagots; ainſi nos eccléſiaſtiques, avec des diſpenſes de Rome, entaſſent gros et petits bénéfices. Le chapeau de cardinal eſt lardé d'évêchés, les évêchés lardés d'abbayes et de prieurés, et le tout lardé de diables. Il faut que tous ces biens de l'Egliſe paſſent par les trois cordelières de l'*Ave Maria*. Car le *benedicta tu* ſont groſſes abbayes de bénédictins, *in mulieribus* c'eſt monſieur et madame, et *fructus ventris* ce ſont banquets et goinfreries.

Les ſermons de *Barlet* et de *Maillard* ſont tous faits ſur ce modèle : ils étaient prononcés moitié en mauvais latin, moitié en mauvais français ; les ſermons en Italie étaient dans le

même goût. C'était encore pis en Allemagne. De ce mélange monſtrueux naquit le ſtyle macaronique; c'eſt le chef-d'œuvre de la barbarie. Cette eſpèce d'éloquence, digne des Hurons et des Iroquois, s'eſt maintenue juſque ſous *Louis XIII*. Le jéſuite *Garaſſe*, un des hommes les plus ſignalés parmi les ennemis du ſens commun, ne prêcha jamais autrement. Il comparait le célèbre *Théophile* à un veau, parce que *Viaud* était le nom de famille de *Théophile*; mais d'un veau, dit-il, la chair eſt bonne à rôtir et à bouillir, et la tienne n'eſt bonne qu'à brûler.

Il y a loin de toutes ces allégories employées par nos barbares, à celles d'*Homère*, de *Virgile* et d'*Ovide*; et tout cela prouve que s'il reſte encore quelques Goths et quelques Vandales qui mépriſent les fables anciennes, ils n'ont pas abſolument raiſon.

ALMANACH.

Il eſt peu important de ſavoir ſi *almanach* vient des anciens Saxons qui ne ſavaient pas lire, ou des Arabes qui étaient en effet aſtronomes, et qui connaiſſaient un peu le cours des aſtres, tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance égale à

leur barbarie. Je me borne ici à une petite obſervation.

Qu'un philoſophe indien embarqué à Méliapour vienne à Baïonne ; je ſuppoſe que ce philoſophe a du bon ſens, ce qui eſt rare, dit-on, chez les ſavans de l'Inde ; je ſuppoſe qu'il eſt défait des préjugés de l'école, ce qui était rare par-tout, il y a quelques années, et qu'il ne croit point aux influences des aſtres ; je ſuppoſe qu'il rencontre un ſot dans nos climats, ce qui ne ſerait pas ſi rare.

Notre ſot, pour le mettre au fait de nos arts et de nos ſciences, lui fait préſent d'un almanach de Liége compoſé par *Matthieu Lansberg*, et du meſſager boiteux d'*Antoine Souci*, aſtrologue et hiſtorien, imprimé tous les ans à Bâle, et dont il ſe débite vingt mille exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des ſignes du zodiaque, avec des indications certaines qui vous démontrent que la balance préſide aux feſſes, le belier à la tête, les poiſſons aux pieds, ainſi du reſte.

Chaque jour de la lune vous enſeigne quand il faut prendre du baume de vie du ſieur *le Lièvre*, ou des pilules du ſieur *Keiſer*, ou vous pendre au col un ſachet de l'apothicaire *Arnoud*, vous faire ſaigner, vous faire couper les ongles, ſevrer vos enfans, planter,

ſemer, aller en voyage, ou chauſſer des ſouliers neufs. L'indien, en écoutant ces leçons, fera bien de dire à ſon conducteur qu'il ne prendra pas de ſes almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre indien, lui faſſe voir quelques-unes de nos cérémonies réprouvées de tous les ſages, et tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle, le voyageur qui verra ces momeries, ſuivies d'une danſe de tambourin, ne manquera pas d'avoir pitié de nous: il nous prendra pour des fous qui ſont aſſez plaiſans, et qui ne ſont pas abſolument cruels. Il mandera au préſident du grand collége de Bénarès, que nous n'avons pas le ſens commun; mais que ſi ſa paternité veut envoyer chez nous des perſonnes éclairées et diſcrètes, on pourra faire quelque choſe de nous moyennant la grâce de DIEU.

C'eſt ainſi préciſément que nos premiers miſſionnaires, et ſurtout St *François-Xavier*, en uſèrent avec les peuples de la preſqu'île de l'Inde. Ils ſe trompèrent encore plus lourdement ſur les uſages des Indiens, ſur leurs ſciences, leurs opinions, leurs mœurs et leur culte. C'eſt une choſe très-curieuſe de lire les relations qu'ils écrivirent. Toute ſtatue eſt pour eux le diable, toute aſſemblée eſt un ſabbat, toute figure ſymbolique eſt un

taliſman, tout brachmane eſt un ſorcier; et là-deſſus ils font des lamentations qui ne finiſſent point. Ils eſpèrent que la *moiſſon ſera abondante.* Ils ajoutent, par une métaphore peu congrue, *qu'ils travailleront efficacement à la vigne du ſeigneur*, dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'eſt ainſi à peu-près que chaque nation a jugé non-ſeulement des peuples éloignés, mais de ſes voiſins.

Les Chinois paſſent pour les plus anciens feſeurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'empereur de la Chine eſt d'envoyer ſon calendrier à ſes vaſſaux et à ſes voiſins. S'ils ne l'acceptaient pas, ce ſerait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre, comme on la feſait en Europe aux ſeigneurs qui refuſaient l'hommage.

Si nous n'avons que douze conſtellations, les Chinois en ont vingt-huit, et leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres; preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du zodiaque chaldéen que nous avons adopté: mais s'ils ont une aſtronomie toute entière depuis plus de quatre mille ans, ils reſſemblent à *Matthieu Lansberg* et à *Antoine Souci*, par les belles prédictions, et par les ſecrets pour la ſanté, dont ils farciſſent leur almanach impérial. Ils diviſent le jour en dix mille minutes, et ſavent à point nommé quelle

minute eſt favorable ou funeſte. Lorſque l'empereur *Cam-hi* voulut charger les miſſionnaires jéſuites de faire l'almanach, ils s'en excusèrent d'abord, dit-on, ſur les ſuperſtitions extravagantes dont il faut le remplir. (*a*) *Je crois beaucoup moins que vous aux ſuperſtitions*, leur dit l'empereur; *faites-moi ſeulement un bon calendrier, et laiſſez mes ſavans y mettre toutes leurs fadaiſes.*

L'ingénieux auteur de la Pluralité des mondes ſe moque des Chinois, qui voient, dit-il, dès mille étoiles tomber à la fois dans la mer. Il eſt très-vraiſemblable que l'empereur *Cam-hi* s'en moquait tout autant que *Fontenelle*. Quelque meſſager boiteux de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces feux folets comme le peuple, et à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a ſes ſottiſes. Toute l'antiquité a fait coucher le ſoleil dans la mer; nous y avons envoyé les étoiles fort long-temps. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament, que le firmament était fort dur, et qu'il portait un réſervoir d'eau. Il n'y a pas bien long-temps qu'on ſait dans les villes que le fil de la vierge, qu'on trouve ſouvent dans la campagne, eſt un fil de toile d'araignée. Ne nous moquons de perſonne. Songeons que les Chinois avaient des aſtrolabes et des ſphères

(*a*) Voyez *du Halde* et *Parennin*.

avant que nous fuſſions lire ; et que s'ils n'ont pas pouſſé fort loin leur aſtronomie, c'eſt par le même reſpect pour les anciens que nous avons eu pour *Ariſtote*.

Il eſt conſolant de ſavoir que le peuple romain, *populus latè rex*, fut en ce point fort au-deſſous de *Matthieu Lansberg*, et du meſſager boiteux, et des aſtrologues de la Chine, juſqu'au temps où *Jules Céſar* réforma l'année romaine que nous tenons de lui, et que nous appelons encore de ſon nom *Kalendrier Julien*, quoique nous n'ayons pas de kalendes, et quoiqu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année de dix mois, feſant trois cents quatre jours ; cela n'était ni ſolaire, ni lunaire ; cela n'était que barbare. On fit enſuite l'année romaine de trois cents cinquante-cinq jours, autre mécompte que l'on corrigea ſi mal, que du temps de *Céſar* les fêtes d'été ſe célébraient en hiver. Les généraux romains triomphaient toujours ; mais ils ne ſavaient pas quel jour ils triomphaient.

Céſar réforma tout, il ſembla gouverner le ciel et la terre.

Je ne ſais par quelle condeſcendance pour les coutumes romaines il commença l'année

au temps où elle ne commence point, huit jours après le solstice d'hiver. Toutes les nations de l'empire romain se soumirent à cette innovation. Les Egyptiens, qui étaient en possession de donner la loi en fait d'almanachs, la reçurent; mais tous ces différens peuples ne changèrent rien à la distribution de leurs fêtes. Les Juifs, comme les autres, célébrèrent leurs nouvelles lunes, leur *phasé* ou *pascha*, le quatorzième jour de la lune de mars, qu'on appelle la *lune rousse*; et cette époque arrivait souvent en avril; leur pentecôte cinquante jours après le *phasé*; la fête des cornets ou trompettes le premier jour de juillet; celle des tabernacles au quinze du même mois; et celle du grand sabbat sept jours après.

Les premiers chrétiens suivirent le comput de l'empire; ils comptèrent par kalendes, nones et ides avec leurs maîtres; ils reçurent l'année bissextile que nous avons encore, qu'il a fallu corriger dans le seizième siècle de notre ère vulgaire, et qu'il faudra corriger un jour; mais ils se conformèrent aux Juifs pour la célébration de leurs grandes fêtes.

Ils déterminèrent d'abord leur pâque au quatorze de la lune rousse, jusqu'au temps où le concile de Nicée la fixa au dimanche qui suivait. Ceux qui la célébraient le quatorze

furent déclarés hérétiques, et les deux partis se trompèrent dans leur calcul.

Les fêtes de la sainte Vierge furent substituées, autant qu'on le put, aux nouvelles lunes ou néoménies ; l'auteur du Calendrier romain dit (*), que la raison en est prise du verset des Cantiques *pulchra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raison ses fêtes devaient arriver le dimanche ; car il y a dans le même verset *electa ut sol*, choisie comme le soleil.

Les chrétiens gardèrent aussi la pentecôte. Elle fut fixée comme celle des Juifs, précisément cinquante jours après pâques. Le même auteur prétend que les fêtes de patrons remplacèrent celles des tabernacles.

Il ajoute que la Saint-Jean n'a été portée au 24 de juin, que parce que les jours commencent alors à diminuer, et que St *Jean* avait dit, en parlant de JESUS-CHRIST, il faut qu'il croisse et que je diminue : *Oportet illum crescere, me autem minui.*

Ce qui est très-singulier, et ce qui a été remarqué ailleurs, c'est cette ancienne cérémonie d'allumer un grand feu le jour de la Saint-Jean, qui est le temps le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très-vieille coutume pour faire souvenir de l'ancien

(*) Voyez CALENDRIER ROMAIN.

embraſement de la terre qui en attendait un ſecond.

Le même auteur du calendrier aſſure que la fête de l'aſſomption eſt placée au 15 du mois d'auguſte, nommé par nous *août*, parce que le ſoleil eſt alors dans le ſigne de la Vierge.

Il certifie auſſi que St *Mathias* n'eſt fêté au mois de février, que parce qu'il fut intercalé parmi les douze apôtres, comme on intercale un jour en février dans les années biſſextiles.

Il y aurait peut-être dans ces imaginations aſtronomiques, de quoi faire rire l'indien dont nous venons de parler; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du dauphin fils de *Louis XIV*, et d'ailleurs un ingénieur et un officier très-eſtimable.

Le pis de nos calendriers eſt de placer toujours les équinoxes et les ſolſtices où ils ne ſont point; de dire, le ſoleil entre dans le belier, quand il n'y entre point; de ſuivre l'ancienne routine erronée.

Un almanach de l'année paſſée nous trompe l'année préſente, et tous nos calendriers ſont les almanachs des ſiècles paſſés.

Pourquoi dire que le ſoleil eſt dans le belier quand il eſt dans les poiſſons? pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les ſphères céleſtes, où l'on diſtingue les ſignes véritables des anciens ſignes devenus faux?

Il eût été très-convenable, non-seulement de commencer l'année au point précis du solstice d'hiver ou de l'équinoxe du printemps, mais encore de mettre tous les signes à leur véritable place. Car étant démontré que le soleil répond à la constellation des poissons quand on le dit dans le belier, et qu'il sera ensuite dans le verseau, et successivement dans toutes les constellations suivantes au temps de l'équinoxe du printemps, il faudrait faire dès-à-présent ce qu'on sera obligé de faire un jour, lorsque l'erreur devenue plus grande sera plus ridicule. Il en est ainsi de cent erreurs sensibles. Nos enfans les corrigeront, dit-on; mais vos pères en disaient autant de vous. Pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas? Voyez dans la grande Encyclopédie, *Année*, *Kalendrier*, *Précession des équinoxes*, et tous les articles concernant ces calculs. Ils sont de main de maître.

ALOUETTE.

Ce mot peut être de quelque utilité dans la connaissance des étymologies, et faire voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expressions aux peuples les plus polis, quand ces nations sont voisines.

Alouette, anciennement *alou* (*a*), était un terme gaulois, dont les Latins firent *alauda*. *Suétone* et *Pline* en conviennent. *Céſar* compoſa une légion de Gaulois, à laquelle il donna le nom d'alouette : *Vocabulo quoque gallico alauda appellabatur*. Elle le ſervit très-bien dans les guerres civiles ; et *Céſar*, pour récompenſe, donna le droit de citoyen romain à chaque légionnaire.

On peut ſeulement demander comment les Romains appelaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois ; ils l'appelaient *galerita*. Une légion de *Céſar* fit bientôt oublier ce nom.

De telles étymologies, ainſi avérées, doivent être admiſes : mais quand un profeſſeur arabe veut abſolument qu'*aloyau* vienne de l'arabe, il eſt difficile de le croire. C'eſt une maladie chez pluſieurs étymologiſtes, de vouloir perſuader que la plupart des mots gaulois ſont pris de l'hébreu ; il n'y a guère d'apparence que les voiſins de la Loire et de la Seine voyageaſſent beaucoup dans les anciens temps chez les habitans de Sichem et de Galgala, qui n'aimaient pas les étrangers ; ni que les Juifs ſe fuſſent habitués dans l'Auvergne et dans le Limouſin, à moins qu'on ne prétende

(*a*) Voyez le Dictionnaire de *Ménage*, au mot *Alauda*.

que les dix tribus dispersées et perdues ne soient venues nous enseigner leur langue.

Quelle énorme perte de temps, et quel excès de ridicule, de trouver l'origine de nos termes les plus communs et les plus nécessaires, dans le phénicien et le chaldéen ! Un homme s'imagine que notre mot *dome* vient du samaritain *doma*, qui signifie, dit-on, *meilleur*. Un autre rêveur assure que le mot *badin* est pris d'un terme hébreu qui signifie *astrologue ;* et le dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à son auteur.

N'est-il pas plaisant de prétendre que le mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu ? que *kir* en bas-breton signifiait autrefois *ville ?* que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur ;* et que par conséquent les Hébreux ont donné le nom de *ville* aux premiers hameaux des Bas-Bretons ? Ce serait un plaisir de voir les étymologistes aller fouiller dans les ruines de la tour de Babel, pour y trouver l'ancien langage celtique, gaulois et toscan, si la perte d'un temps consumé si misérablement n'inspirait pas la pitié.

AMAZONES.

AMAZONES.

On a vu ſouvent des femmes vigoureuſes et hardies combattre comme les hommes ; l'hiſtoire en fait mention ; car ſans compter une *Sémiramis*, une *Tomiris*, une *Penthézilée*, qui ſont peut-être fabuleuſes, il eſt certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était ſurtout dans la tribu des Homérites une eſpèce de loi dictée par l'amour et par le courage, que les épouſes ſecouruſſent et vengeaſſent leurs maris, et les mères leurs enfans dans les batailles.

Lorſque le célèbre capitaine *Dérar* combattait en Syrie contre les généraux de l'empereur *Héraclius*, du temps du calife *Abubéker*, ſucceſſeur de *Mahomet*, *Pierre* qui commandait dans Damas avait pris dans ſes courſes pluſieurs muſulmanes avec quelque butin, il les conduiſait à Damas ; parmi ces captives était la ſœur de *Dérar* lui-même. L'hiſtoire arabe d'*Alvakedi*, traduite par *Okley*, dit qu'elle était parfaitement belle, et que *Pierre* en devint épris ; il la ménageait dans la route, et épargnait de trop longues traites à ſes priſonnières. Elles campaient dans une vaſte plaine ſous des

tentes gardées par des troupes un peu éloignées. *Caulah* (c'était le nom de cette sœur de *Dérar*) propose à une de ses compagnes, nommée *Oserra* de se soustraire à la captivité; elle lui persuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des chrétiens; le même enthousiasme musulman saisit toutes ces femmes; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes, de leurs couteaux, espèces de poignards qu'elles portent à la ceinture; et forment un cercle, comme les vaches se ferrent en rond les unes contre les autres, et présentent leurs cornes aux loups qui les attaquent. *Pierre* ne fit d'abord qu'en rire; il avance vers ces femmes; il est reçu à grands coups de bâtons ferrés; il balance long-temps à user de la force; enfin il s'y résout, et les sabres étaient déjà tirés, lorsque *Dérar* arrive, met les Grecs en fuite, délivre sa sœur et toutes les captives.

Rien ne ressemble plus à ces temps qu'on nomme *héroïques*, chantés par *Homère;* ce sont les mêmes combats singuliers à la tête des armées, les combattans se parlent souvent assez long-temps avant que d'en venir aux mains; et c'est ce qui justifie *Homère* sans doute.

Thomas, gouverneur de Syrie, gendre d'*Héraclius*, attaque *Sergiabil* dans une sortie

de Damas ; il fait d'abord une prière à JESUS-CHRIST : » Injuſte agreſſeur, dit-il enſuite » à *Sergiabil*, tu ne réſiſteras pas à JESUS » mon Dieu, qui combattra pour les ven- » geurs de ſa religion. »

Tu profères un menſonge impie, lui répond *Sergiabil ;* » JESUS n'eſt pas plus grand devant » DIEU qu'*Adam :* DIEU l'a tiré de la pouſ- » ſière : il lui a donné la vie comme à un » autre homme : et après l'avoir laiſſé quelque » temps ſur la terre, il l'a enlevé au ciel. » (*a*)

Après de tels diſcours, le combat commence ; *Thomas* tire une flèche qui va bleſſer le jeune *Aban*, fils de *Saïb*, à côté du vaillant *Sergiabil ; Aban* tombe et expire ; la nouvelle en vole à ſa jeune épouſe qui n'était unie à lui que depuis quelques jours. Elle ne pleure point, elle ne jette point de cris ; mais elle court ſur le champ de bataille, le carquois ſur l'épaule et deux flèches dans les mains ; de la première qu'elle tire elle jette par terre le porte-étendard des chrétiens ; les Arabes s'en ſaiſiſſent en criant *allah achar ;* de la ſeconde elle perce un œil de *Thomas*, qui ſe retire tout ſanglant dans la ville.

(*a*) C'eſt la croyance des mahométans. La doctrine des chrétiens baſilidiens avait depuis long-temps cours en Arabie. Les baſilidiens diſaient que JESUS-CHRIST n'avait pas été crucifié.

L'hiſtoire arabe eſt pleine de ces exemples; mais elle ne dit point que ces femmes guerrières ſe brûlaſſent le teton droit pour mieux tirer de l'arc, encore moins qu'elles vécuſſent ſans hommes; au contraire, elles s'expoſaient dans les combats pour leurs maris ou pour leurs amans, et de cela même on doit conclure que loin de faire des reproches à l'*Arioſte* et au *Taſſe* d'avoir introduit tant d'amantes guerrières dans leurs poëmes, on doit les louer d'avoir peint des mœurs vraies et intéreſſantes.

Il y eut, en effet, du temps de la folie des croiſades, des femmes chrétiennes qui partagèrent avec leurs maris les fatigues et les dangers; cet enthouſiaſme fut porté au point que les Génoiſes entreprirent de ſe croiſer, et d'aller former en Paleſtine des bataillons de juppes et de cornettes; elles en firent un vœu dont elles furent relevées par un pape plus ſage qu'elles.

Marguerite d'Anjou, femme de l'infortuné *Henri VI* roi d'Angleterre, donna dans une guerre plus juſte des marques d'une valeur héroïque; elle combattit elle-même dans dix batailles pour délivrer ſon mari. L'hiſtoire n'a point d'exemple avéré d'un courage plus grand et plus conſtant dans une femme.

Elle avait été précédée par la célèbre

comteſſe de *Montfort* en Bretagne. „ Cette prin-
„ ceſſe, dit d'*Argentré*, était vertueuſe outre
„ tout le naturel de ſon ſexe, vaillante de ſa
„ perſonne autant que nul homme ; elle mon-
„ tait à cheval, elle le maniait mieux que nul
„ écuyer ; elle combattait à la main ; elle
„ courait, donnait parmi une troupe d'hom-
„ mes d'armes comme le plus vaillant capi-
„ taine ; elle combattait par mer et par terre
„ tout de même aſſurance, &c. „

On la voyait parcourir, l'épée à la main, ſes Etats envahis par ſon compétiteur *Charles de Blois*. Non-ſeulement elle ſoutint deux aſſauts ſur la brèche d'Hennebon, armée de pied en cap, mais elle fondit ſur le camp des ennemis, ſuivie de cinq cents hommes, y mit le feu, et le réduiſit en cendres.

Les exploits de *Jeanne d'Arc*, ſi connue ſous le nom de *la Pucelle d'Orléans*, ſont moins étonnans que ceux de *Marguerite d'Anjou* et de la comteſſe de *Montfort*. Ces deux princeſſes ayant été élevées dans la molleſſe des cours, et *Jeanne d'Arc* dans le rude exercice des travaux de la campagne, il était plus ſingulier et plus beau de quitter ſa cour que ſa chaumière pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais eſt peut-être ſupérieure à celle qui fit lever le ſiége d'Orléans ; elle combattit tout auſſi bien, et

ne se vanta ni d'être pucelle ni d'être inspirée. Ce fut en 1472, quand l'armée bourguignone assiégeait Beauvais, que *Jeanne Hachette*, à la tête de plusieurs femmes, soutint long-temps un assaut, arracha l'étendard qu'un officier des ennemis allait arborer sur la brèche, jeta le porte-étendard dans le fossé, et donna le temps aux troupes du roi d'arriver pour secourir la ville. Ses descendans ont été exemptés de la taille; faible et honteuse récompense. Les femmes et les filles de Beauvais sont plus flattées d'avoir le pas sur les hommes à la procession le jour de l'anniversaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite, et l'exemption de la taille n'est qu'une preuve qu'on doit être assujetti à cette servitude par le malheur de sa naissance.

Mlle de *la Charse*, de la maison de *la Tour du Pin-Gouvernet*, se mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné, et repoussa les Barbets qui faisaient une irruption. Le roi lui donna une pension comme à un brave officier. L'ordre militaire de Saint-Louis n'était pas encore institué.

Il n'est presque point de nation qui ne se glorifie d'avoir de pareilles héroïnes; le nombre n'en est pas grand; la nature semble avoir donné aux femmes une autre destination. On a vu, mais rarement, des femmes s'enrôler

parmi les ſoldats. En un mot, chaque peuple a eu des guerrières : mais le royaume des Amazones ſur les bords du Thermodon n'eſt qu'une fiction poëtique, comme preſque tout ce que l'antiquité raconte.

AME.

SECTION PREMIERE.

C'EST un terme vague, indéterminé, qui exprime un principe inconnu d'effets connus que nous ſentons en nous. Ce mot *ame* répond à l'*anima* des Latins, au πνεῦμα des Grecs, au terme dont ſe ſont ſervies toutes les nations pour exprimer ce qu'elles n'entendaient pas mieux que nous.

Dans le ſens propre et littéral du latin et des langues qui en ſont dérivées, il ſignifie *ce qui anime.* Ainſi on a dit, l'ame des hommes, des animaux, quelquefois des plantes, pour ſignifier leur principe de végétation et de vie. On n'a jamais eu, en prononçant ce mot, qu'une idée confuſe, comme lorſqu'il eſt dit dans la Genèſe; DIEU *ſouffla au viſage de l'homme un ſouffle de vie, et il devint ame vivante;* et *l'ame des animaux eſt dans le ſang;* et *ne tuez point mon ame*, &c.

Ainſi l'ame était priſe en général pour l'origine et la cauſe de la vie, pour la vie même. C'eſt pourquoi toutes les nations connues imaginèrent long-temps que tout mourait avec le corps. Si l'on peut démêler quelque choſe dans le chaos des hiſtoires anciennes, il ſemble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui diſtinguèrent l'intelligence et l'ame ; et les Grecs apprirent d'eux à diſtinguer auſſi leurs *noüs* et leur *pneuma*. Les Latins, à leur exemple, diſtinguèrent *animus* et *anima;* et nous enfin, nous avons auſſi eu notre *ame* et notre *entendement*. Mais ce qui eſt le principe de notre vie, ce qui eſt le principe de nos penſées, ſont-ce deux choſes différentes ? eſt-ce le même être ? Ce qui nous fait digérer et ce qui nous donne des ſenſations et de la mémoire, reſſemble-t-il à ce qui eſt dans les animaux la cauſe de la digeſtion et la cauſe de leurs ſenſations et de leur mémoire ?

Voilà l'éternel objet des diſputes des hommes ; je dis l'éternel objet ; car n'ayant point de notion primitive dont nous puiſſions deſcendre dans cet examen, nous ne pouvons que reſter à jamais dans un labyrinthe de doutes et de faibles conjectures.

Nous n'avons pas le moindre degré où nous puiſſions poſer le pied pour arriver à la plus légère connaiſſance de ce qui nous fait vivre et

de

de ce qui nous fait penſer. Comment en aurions-nous ? il faudrait avoir vu la vie et la penſée entrer dans un corps. Un père ſait-il comment il a produit ſon fils ? une mère ſait-elle comment elle l'a conçu ? Quelqu'un a-t-il jamais pu deviner comment il agit, comment il veille, et comment il dort ? Quelqu'un ſait-il comment ſes membres obéiſſent à ſa volonté ? a-t-il découvert par quel art des idées ſe tracent dans ſon cerveau et en ſortent à ſon commandement ? Faibles automates mus par la main inviſible qui nous dirige ſur cette ſcène du monde, qui de nous a pu apercevoir le fil qui nous conduit ?

Nous oſons mettre en queſtion ſi l'ame intelligente eſt *eſprit* ou *matière ;* ſi elle eſt créée avant nous ; ſi elle ſort du néant dans notre naiſſance ; ſi après nous avoir animés un jour ſur la terre, elle vit après nous dans l'éternité. Ces queſtions paraiſſent ſublimes : que ſont-elles ? des queſtions d'aveugles qui diſent à d'autres aveugles : Qu'eſt-ce que la lumière ?

Quand nous voulons connaître groſſièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuſet. Mais avons-nous un creuſet pour y mettre l'ame ? Elle eſt *eſprit*, dit l'un. Mais qu'eſt-ce qu'eſprit ? perſonne aſſurément n'en ſait rien ; c'eſt un mot ſi vide de ſens, qu'on eſt obligé de dire ce que l'eſprit n'eſt

pas, ne pouvant dire ce qu'il eſt. L'ame eſt *matière*. dit l'autre. Mais qu'eſt-ce que matière ? nous n'en connaiſſons que quelques apparences et quelques propriétés ; et nulle de ces propriétés, nulle de ces apparences ne paraît avoir le moindre rapport avec la penſée.

C'eſt quelque choſe de diſtinct de la matière, dites-vous. Mais quelle preuve en avez-vous ? Eſt-ce parce que la matière eſt diviſible et figurable, et que la penſée ne l'eſt pas ? Mais qui vous a dit que les premiers principes de la matière ſont diviſibles et figurables ? Il eſt très-vraiſemblable qu'ils ne le ſont point ; des ſectes entières de philoſophes prétendent que les élémens de la matière n'ont ni figure, ni étendue. Vous criez d'un air triomphant : La penſée n'eſt ni du bois, ni de la pierre, ni du ſable, ni du métal, donc la penſée n'appartient pas à la matière. Faibles et hardis raiſonneurs ! la gravitation n'eſt ni bois, ni ſable, ni métal, ni pierre ; le mouvement, la végétation, la vie, ne ſont rien non plus de tout cela ; et cependant la vie, la végétation, le mouvement, la gravitation, ſont donnés à la matière. Dire que DIEU ne peut rendre la matière penſante, c'eſt dire la choſe la plus inſolemment abſurde que jamais on ait oſé proférer dans les écoles privilégiées de la démence. Nous ne ſommes pas aſſurés que DIEU en ait

uſé ainſi ; nous ſommes ſeulement aſſurés qu'il le peut. Mais qu'importe tout ce qu'on a dit et tout ce qu'on dira ſur l'ame ? qu'importe qu'on l'ait appelée entéléchie, quinteſſence, flamme, éther, qu'on l'ait crue univerſelle, incréée, tranſmigrante ? &c.

Qu'importent, dans ces queſtions inacceſſibles à la raiſon, ces romans de nos imaginations incertaines ? Qu'importe que les pères des quatre premiers ſiècles aient cru l'ame corporelle ? Qu'importe que *Tertullien*, par une contradiction qui lui eſt familière, ait décidé qu'elle eſt à la fois corporelle, figurée et ſimple ? Nous avons mille témoignages d'ignorance, et pas un qui nous donne une lueur de vraiſemblance.

Comment donc ſommes-nous aſſez hardis pour affirmer ce que c'eſt que l'ame ? Nous ſavons certainement que nous exiſtons, que nous ſentons, que nous penſons. Voulons-nous faire un pas au-delà, nous tombons dans un abyme de ténèbres ; et dans cet abyme nous avons encore la folle témérité de diſputer ſi cette ame, dont nous n'avons pas la moindre idée, eſt faite avant nous ou avec nous, et ſi elle eſt périſſable ou immortelle.

L'article *Ame*, et tous les articles qui tiennent à la métaphyſique, doivent commencer par une ſoumiſſion ſincère aux dogmes

indubitables de l'Egliſe. La révélation vaut mieux ſans doute que toute la philoſophie. Les ſyſtêmes exercent l'eſprit ; mais la foi l'éclaire et le guide.

Ne prononce-t-on pas ſouvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très-confuſe, ou même dont nous n'en avons aucune ? Le mot d'*ame* n'eſt-il pas dans ce cas ? Lorſque la languette ou la ſoupape d'un ſoufflet eſt dérangée, et que l'air qui eſt entré dans la capacité du ſoufflet en ſort par quelque ouverture ſurvenue à cette ſoupape, qu'il n'eſt plus comprimé contre les deux palettes, et qu'il n'eſt pas pouſſé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les ſervantes diſent : *L'ame du ſoufflet eſt crevée.* Elles n'en ſavent pas davantage ; et cette queſtion ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, et les cultive très-bien ſans ſavoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier poſe, avance ou recule l'*ame d'un violon* ſous le chevalet, dans l'intérieur des deux tables de l'inſtrument ; un chétif morceau de bois de plus ou de moins lui donne ou lui ôte une ame harmonieuſe.

Nous avons pluſieurs manufactures dans leſquelles les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend

diſputer ſur ce mot; il n'en eſt pas ainſi des philoſophes.

Le mot d'*ame* parmi nous ſignifie en général ce qui anime. Nos devanciers, les Celtes, donnaient à leur ame le nom de *ſeel*, dont les Anglais ont fait le mot *ſoul*, les Allemands *ſeel*; et probablement les anciens Teutons et les anciens Bretons n'eurent point de querelles dans les univerſités pour cette expreſſion.

Les Grecs diſtinguaient trois ſortes d'ames; *Pſyché* qui ſignifiait *l'ame ſenſitive*, *l'ame des ſens*; et voilà pourquoi l'*Amour*, enfant d'*Aphrodite*, eut tant de paſſion pour *Pſyché*, et que *Pſyché* l'aima ſi tendrement: *Pneuma*, le ſouffle qui donnait la vie et le mouvement à toute la machine, et que nous avons traduit par *ſpiritus*, eſprit; mot vague auquel on a donné mille acceptions différentes: et enfin *Noüs*, *l'intelligence*.

Nous poſſédions donc trois ames, ſans avoir la plus légère notion d'aucune. St *Thomas d'Aquin* (*b*) admet ces trois ames en qualité de péripatéticien; et diſtingue chacune de ces trois ames en trois parties.

Pſyché était dans la poitrine; *Pneuma* ſe répandait dans tout le corps, et *Noüs* était dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philoſophie dans nos écoles juſqu'à nos jours; et

(*b*) Somme de ſaint *Thomas*, édition de Lyon, 1738.

malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre!

Dans ce chaos d'idées il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien aperçu que dans leurs paſſions d'amour, de colère, de crainte, il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles. Le foie et le cœur furent le ſiége des paſſions. Lorſqu'on penſe profondément, on ſent une contention dans les organes de la tête; donc l'ame intellectuelle eſt dans le cerveau. Sans reſpiration point de végétation, point de vie; donc l'ame végétative eſt dans la poitrine, qui reçoit le ſouffle de l'air.

Lorſque les hommes virent en ſonge leurs parens ou leurs amis morts, il fallut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps, qui avait été conſumé ſur un bûcher, ou englouti dans la mer et mangé des poiſſons. C'était pourtant quelque choſe, à ce qu'ils prétendaient; car ils l'avaient vu; le mort avait parlé; le ſongeur l'avait interrogé. Etait-ce *Pſyché*, était-ce *Pneuma*, était-ce *Noüs*, avec qui on avait converſé en ſonge? On imagina un fantôme, une figure légère: c'était *skia*, c'était *daimonos*, une ombre des manes, une petite *ame* d'air et de feu extrêmement déliée, qui errait je ne ſais où.

Dans la ſuite des temps, quand on voulut

approfondir la chose, il demeura pour constant que cette ame était corporelle ; et toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin *Platon* vint, qui subtilisa tellement cette ame, qu'on douta s'il ne la séparait pas entièrement de la matière ; mais ce fut un problème qui ne fut jamais résolu jusqu'à ce que la foi vînt nous éclairer.

En vain les matérialistes allèguent quelques pères de l'Eglise qui ne s'exprimaient point avec exactitude. St *Irénée* dit (*c*) que l'ame n'est que le souffle de la vie ; qu'elle n'est incorporelle que par comparaison avec le corps mortel, et qu'elle conserve la figure de l'homme afin qu'on la reconnaisse.

En vain *Tertullien* s'exprime ainsi : La corporalité de l'ame éclate dans l'Evangile (*d*) ; *corporalitas animæ in ipso Evangelio relucescit.* Car si l'ame n'avait pas un corps, l'image de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

En vain même rapporte-t-il la vision d'une sainte femme qui avait vu une ame très-brillante, et de la couleur de l'air.

En vain *Tatien* dit expressément (*e*) : *Pseukai men oun ei ton anthropon polumères esti ;* l'ame de l'homme est composée de plusieurs parties.

En vain allègue-t-on St *Hilaire*, qui dit

(*c*) Livre V, ch. VII.
(*d*) *De animâ*, cap. VII.
(*e*) Oraison contre les Grecs.

dans des temps postérieurs (*f*) : *Il n'est rien de créé qui ne soit corporel, ni dans le ciel ni sur la terre, ni parmi les visibles, ni parmi les invisibles : tout est formé d'élémens ; et les ames, soit qu'elles habitent un corps, soit qu'elles en sortent, ont toujours une substance corporelle.*

En vain St *Ambroise*, au sixième siècle, dit (*g*) : *Nous ne connaissons rien que de matériel, excepté la seule vénérable Trinité.*

Le corps de l'Eglise entière a décidé que l'ame est immatérielle. Ces saints étaient tombés dans une erreur alors universelle ; ils étaient hommes ; mais ils ne se trompèrent pas sur l'immortalité, parce qu'elle est évidemment annoncée dans les évangiles.

Nous avons un besoin si évident de la décision de l'Eglise infaillible sur ces points de philosophie, que nous n'avons en effet par nous-mêmes aucune notion suffisante de ce qu'on appelle *esprit pur*, et de ce qu'on nomme *matière*. L'esprit pur est un mot qui ne nous donne aucune idée ; et nous ne connaissons la matière que par quelques phénomènes. Nous la connaissons si peu, que nous l'appelons *substance ;* or le mot *substance* veut dire *ce qui est dessous ;* mais ce dessous nous sera éternellement caché. Ce *dessous* est le

(*f*) Saint *Hilaire* sur saint *Matth.* page 633.
(*g*) Sur *Abraham*, liv. II, chap. VIII.

ſecret du Créateur ; et ce ſecret du Créateur eſt par-tout. Nous ne ſavons ni comment nous recevons la vie, ni comment nous la donnons, ni comment nous croiſſons, ni comment nous digérons, ni comment nous dormons, ni comment nous penſons, ni comment nous ſentons.

La grande difficulté eſt de comprendre comment un être, quel qu'il ſoit, a des penſées.

SECTION II.

Des doutes de Locke ſur l'ame.

L'AUTEUR de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie a ſuivi ſcrupuleuſement *Jaquelot ;* mais *Jaquelot* ne nous apprend rien. Il s'élève auſſi contre *Locke*, parce que le modeſte *Locke* a dit (*h*) : „ Nous ne ſerons peut-être jamais „ capables de connaître ſi un être matériel „ penſe ou non, par la raiſon qu'il nous eſt „ impoſſible de découvrir par la contempla- „ tion de nos propres idées, *ſans révélation*, „ ſi DIEU n'a point donné à quelque amas „ de matière, diſpoſée comme il le trouve „ à propos, la puiſſance d'apercevoir et de „ penſer ; ou s'il a joint et uni à la matière „ ainſi diſpoſée une ſubſtance immatérielle „ qui penſe. Car, par rapport à nos notions,

(*h*) Traduction de *Coſte*.

„ il ne nous eſt pas plus mal-aiſé de concevoir „ que DIEU peut, s'il lui plaît, ajouter à „ notre idée de la matière la faculté de penſer, „ que de comprendre qu'il y joigne une autre „ ſubſtance avec la faculté de penſer; puiſque „ nous ignorons en quoi conſiſte la penſée, „ et à quelle eſpèce de ſubſtance cet Etre „ tout-puiſſant a trouvé à propos d'accorder „ cette puiſſance, qui ne ſaurait être créée „ qu'en vertu du bon plaiſir et de la bonté „ du Créateur. Je ne vois pas quelle contra- „ diction il y a que DIEU, cet être penſant, „ éternel et tout-puiſſant, donne, s'il veut, „ quelques degrés de ſentiment, de per- „ ception et de penſée, à certains amas „ de matière créée et inſenſible qu'il joint „ enſemble comme il le trouve à propos. „

C'était parler en homme profond, religieux et modeſte. (*i*)

On ſait quelles querelles il eut à eſſuyer ſur cette opinion qui parut haſardée, mais

(*i*) Voyez le diſcours préliminaire de M. d'*Alembert*.

„ On peut dire qu'il créa la métaphyſique à peu-près „ comme *Newton* avait créé la phyſique. . . . Pour connaître „ notre ame, ſes idées et ſes affections, il n'étudia point les „ livres, parce qu'ils l'auraient mal inſtruit; il ſe contenta „ de deſcendre profondément en lui-même; et après s'être, „ pour ainſi dire, contemplé long-temps, il ne fit dans ſon „ traité de l'*Entendement humain* que préſenter aux hommes „ le miroir dans lequel il s'était vu. En un mot, il réduiſit „ la métaphyſique à ce qu'elle doit être en effet, la phyſique „ expérimentale de l'ame. „

qui en effet n'était en lui qu'une suite de la conviction où il était de la toute-puissance de DIEU et de la faiblesse de l'homme. Il ne disait pas que la matière pensât; mais il disait que nous n'en savons pas assez pour démontrer qu'il est impossible à DIEU d'ajouter le don de la pensée à l'être inconnu nommé *matière*, après lui avoir accordé le don de la gravitation et celui du mouvement, qui sont également incompréhensibles.

Locke n'était pas assurément le seul qui eût avancé cette opinion; c'était celle de toute l'antiquité, qui, en regardant l'ame comme une matière très-déliée, assurait par conséquent que la matière pouvait sentir et penser.

C'était le sentiment de *Gassendi*, comme on le voit dans ses objections à *Descartes*. „ Il „ est vrai, dit *Gassendi*, que vous connaissez „ que vous pensez; mais vous ignorez quelle „ espèce de substance vous êtes, vous qui „ pensez. Ainsi, quoique l'opération de la „ pensée vous soit connue, le principal de „ votre essence vous est caché; et vous ne „ savez point quelle est la nature de cette „ substance dont l'une des opérations est de „ penser. Vous ressemblez à un aveugle qui, „ sentant la chaleur du soleil et étant averti „ qu'elle est causée par le soleil, croirait avoir „ une idée claire et distincte de cet astre,

» parce que ſi on lui demandait ce que c'eſt » que le ſoleil, il pourrait répondre que c'eſt » une choſe qui échauffe, &c. »

Le même *Gaſſendi*, dans ſa *Philoſophie d'Epicure*, répète pluſieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure ſpiritualité de l'ame.

Deſcartes, dans une de ſes lettres à la princeſſe palatine *Eliſabeth*, lui dit: » Je confeſſe » que par la ſeule raiſon naturelle nous pou- » vons faire beaucoup de conjectures ſur » l'ame, et avoir de flatteuſes eſpérances, » mais non pas aucune aſſurance. » Et en cela *Deſcartes* combat dans ſes lettres ce qu'il avance dans ſes livres; contradiction trop ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les pères des premiers ſiècles de l'Egliſe, en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même temps matérielle. Ils penſaient qu'il eſt auſſi aiſé à DIEU de conſerver que de créer. Ils diſaient: DIEU la fit penſante, il la conſervera penſante.

Mallebranche a prouvé très-bien que nous n'avons aucune idée par nous-mêmes, et que les objets ſont incapables de nous en donner: de là il conclut que nous voyons tout en DIEU. C'eſt au fond la même choſe que de faire DIEU l'auteur de toutes nos idées; car avec quoi verrions-nous dans lui, ſi nous

n'avions pas des inſtrumens pour voir ? et ces inſtrumens, c'eſt lui ſeul qui les tient et qui les dirige. Ce ſyſtême eſt un labyrinthe, dont une allée vous menerait au ſpinoſiſme, une autre au ſtoïciſme, et une autre au chaos.

Quand on a bien diſputé ſur l'eſprit, ſur la matière, on finit toujours par ne ſe point entendre. Aucun philoſophe n'a pu lever par ſes propres forces ce voile que la nature a étendu ſur tous les premiers principes des choſes ; ils diſputent, et la nature agit.

SECTION III.

De l'ame des bêtes, et de quelques idées creuſes.

AVANT l'étrange ſyſtême qui ſuppoſe les animaux de pures machines ſans aucune ſenſation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle ; et perſonne n'avait pouſſé la témérité juſqu'à dire qu'une huître poſsède une ame ſpirituelle. Tout le monde s'accordait paiſiblement à convenir que les bêtes avaient reçu de DIEU du ſentiment, de la mémoire, des idées, et non pas un eſprit pur. Perſonne n'avait abuſé du don de raiſonner au point de dire que la nature a donné aux bêtes tous les organes du

ſentiment pour qu'elles n'euſſent point de ſentiment. Perſonne n'avait dit qu'elles crient quand on les bleſſe, et qu'elles fuient quand on les pourſuit, ſans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne niait point alors la toute-puiſſance de DIEU; il avait pu communiquer à la matière organiſée des animaux le plaiſir, la douleur, le reſſouvenir, la combinaiſon de quelques idées; il avait pu donner à pluſieurs d'entre eux, comme au ſinge, à l'éléphant, au chien de chaſſe, le talent de ſe perfectionner dans les arts qu'on leur apprend; non-ſeulement il avait pu douer preſque tous les animaux carnaſſiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieilleſſe expérimentée, que dans leur jeuneſſe trop confiante; non-ſeulement, dis-je, il l'avait pu, mais il l'avait fait; l'univers en était témoin.

Pereira et *Deſcartes* ſoutinrent à l'univers qu'il ſe trompait, que DIEU avait joué des gobelets, qu'il avait donné tous les inſtrumens de la vie et de la ſenſation aux animaux, afin qu'ils n'euſſent ni ſenſation, ni vie proprement dite. Mais je ne ſais quels prétendus philoſophes, pour répondre à la chimère de *Deſcartes*, ſe jetèrent dans la chimère oppoſée; ils donnèrent libéralement de l'eſprit pur aux crapauds et aux inſectes. *In vitium ducit culpæ fuga.*

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le ſentiment aux organes du ſentiment, l'autre qui loge un pur eſprit dans une punaiſe, on imagina un milieu; c'eſt l'inſtinct; et qu'eſt-ce que l'inſtinct? Oh, oh! c'eſt une forme ſubſtantielle; c'eſt une forme plaſtique; c'eſt un je ne ſais quoi; c'eſt de l'inſtinct. Je ferai de votre avis, tant que vous appellerez la plupart des choſes *je ne ſais quoi*, tant que votre philoſophie commencera et finira par *je ne ſais*; mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec *Prior*, dans ſon poëme ſur la vanité du monde:

Oſez-vous aſſigner, pédans inſupportables,
Une cauſe diverſe à des effets ſemblables?
Avez-vous meſuré cette mince cloiſon
Qui ſemble ſéparer l'inſtinct de la raiſon?
Vous êtes mal pourvus et de l'un et de l'autre.
Aveugles inſenſés, quelle audace eſt la vôtre?
L'orgueil eſt votre inſtinct. Conduirez-vous nos pas
Dans ces chemins gliſſans que vous ne voyez pas?

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie s'explique ainſi: „Je me repréſente l'ame des „ bêtes comme une ſubſtance immatérielle „ et intelligente, mais de quelle eſpèce? Ce „ doit être, ce me ſemble, un principe actif „ qui a des ſenſations, et qui n'a que cela..... „ Si nous réfléchiſſons ſur la nature de l'ame

» des bêtes, elle ne nous fournit rien de
» ſon fonds qui nous porte à croire que ſa
» ſpiritualité la ſauvera de l'anéantiſſement. »

Je n'entends pas comment on ſe repréſente une ſubſtance immatérielle. Se repréſenter quelque choſe, c'eſt s'en faire une image; et juſqu'à préſent perſonne n'a pu peindre l'eſprit. Je veux que, par le mot *repréſente*, l'auteur entende, *je conçois*; pour moi, j'avoue que je ne le conçois pas. Je conçois encore moins qu'une ame ſpirituelle ſoit anéantie, parce que je ne conçois ni la création ni le néant; parce que je n'ai jamais aſſiſté au conſeil de DIEU; parce que je ne ſais rien du tout du principe des choſes.

Si je veux prouver que l'ame eſt un être réel, on m'arrête en me diſant que c'eſt une faculté. Si j'affirme que c'eſt une faculté, et que j'ai celle de penſer, on me répond que je me trompe; que DIEU, le maître éternel de toute la nature, fait tout en moi, et dirige toutes mes actions et toutes mes penſées; que ſi je produiſais mes penſées, je ſaurais celles que j'aurai dans une minute; que je ne le ſais jamais; que je ne ſuis qu'un automate à ſenſations et à idées, néceſſairement dépendant, et entre les mains de l'Etre ſuprême, infiniment plus ſoumis à lui que l'argile ne l'eſt au potier.

J'avoue

J'avoue donc mon ignorance ; j'avoue que quatre mille tomes de métaphyſique ne nous enſeigneront pas ce que c'eſt que notre ame.

Un philoſophe orthodoxe diſait à un philoſophe hétérodoxe : Comment avez-vous pu parvenir à imaginer que l'ame eſt mortelle de ſa nature, et qu'elle n'eſt éternelle que par la pure volonté de DIEU ? Par mon expérience, dit l'autre. — Comment ! eſt-ce que vous êtes mort ? — Oui ; fort ſouvent. Je tombais en épilepſie dans ma jeuneſſe, et je vous aſſure que j'étais parfaitement mort pendant pluſieurs heures. Nulle ſenſation, nul ſouvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arrive à préſent la même choſe preſque toutes les nuits. Je ne ſens jamais préciſément le moment où je m'endors ; mon ſommeil eſt abſolument ſans rêves. Je ne peux imaginer que par conjectures combien de temps j'ai dormi. Je ſuis mort régulièrement ſix heures en vingt-quatre. C'eſt le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui ſoutint qu'il penſait toujours pendant ſon ſommeil ſans qu'il en ſût rien. L'hétérodoxe lui répondit : Je crois par la révélation que je penſerai toujours dans l'autre vie ; mais je vous aſſure que je penſe rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne ſe trompait pas en aſſurant l'immortalité de l'ame, puiſque la foi et la

raiſon démontrent cette vérité ; mais il pouvait ſe tromper en aſſurant qu'un homme endormi penſe toujours.

Locke avouait franchement qu'il ne penſait pas toujours quand il dormait : un autre philoſophe a dit : *Le propre de l'homme eſt de penſer ; mais ce n'eſt pas ſon eſſence.*

Laiſſons à chaque homme la liberté et la conſolation de ſe chercher ſoi-même, et de ſe perdre dans ſes idées.

Cependant il eſt bon de ſavoir qu'en 1730 un philoſophe (*) eſſuya une perſécution aſſez forte pour avoir avoué, avec *Locke*, que ſon entendement n'était pas exercé tous les momens du jour et de la nuit, de même qu'il ne ſe ſervait pas à tout moment de ſes bras et de ſes jambes. Non-ſeulement l'ignorance de cour le perſécuta, mais l'ignorance maligne de quelques prétendus littérateurs ſe déchaîna contre le perſécuté. Ce qui n'avait produit en Angleterre que quelques diſputes philoſophiques, produiſit en France les plus lâches atrocités ; un français fut la victime de *Locke*.

Il y a eu toujours dans la fange de notre littérature plus d'un de ces miſérables qui ont vendu leur plume, et cabalé contre leurs bienfaiteurs même. Cette remarque eſt bien

(*) M. de *Voltaire*. Voyez ce qui eſt relatif aux *Lettres philoſophiques* dans la Correſpondance de 1730 à 1736.

étrangère à l'article *Ame ;* mais faudrait-il perdre une occaſion d'effrayer ceux qui ſe rendent indignes du nom d'homme de lettres, qui proſtituent le peu d'eſprit et de conſcience qu'ils ont à un vil intérêt, à une politique chimérique, qui trahiſſent leurs amis pour flatter des ſots, qui broyent en ſecret la ciguë dont l'ignorant puiſſant et méchant veut abreuver des citoyens utiles ?

Arriva-t-il jamais dans la véritable Rome, qu'on dénonçât aux conſuls un *Lucrèce* pour avoir mis en vers le ſyſtême d'*Epicure*, un *Cicéron* pour avoir écrit pluſieurs fois qu'après la mort on ne reſſent aucune douleur ; qu'on accusât un *Pline*, un *Varron*, d'avoir eu des idées particulières ſur la Divinité ? La liberté de penſer fut illimitée chez les Romains. Les eſprits durs, jaloux et rétrécis, qui ſe ſont efforcés d'écraſer parmi nous cette liberté, mère de nos connaiſſances, et premier reſſort de l'entendement humain, ont prétexté des dangers chimériques. Ils n'ont pas ſongé que les Romains, qui pouſſaient cette liberté beaucoup plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos légiſlateurs, et que les diſputes de l'école n'ont pas plus de rapport au gouvernement que le tonneau de *Diogène* n'en eut avec les victoires d'*Alexandre*.

Cette leçon vaut bien une leçon sur l'ame ; nous aurons peut-être plus d'une occasion d'y revenir.

Enfin, en adorant DIEU de toute notre ame, confessons toujours notre profonde ignorance sur cette ame, sur cette faculté de sentir et de penser que nous tenons de sa bonté infinie. Avouons que nos faibles raisonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation et à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la nature est inconnue, à perfectionner les sciences qui sont l'objet de l'Encyclopédie, comme les horlogers emploient des ressorts dans leurs montres, sans savoir ce que c'est que le ressort.

SECTION IV.

Sur l'ame, et sur nos ignorances.

SUR la foi de nos connaissances acquises, nous avons osé mettre en question si l'ame est créée avant nous, si elle arrive du néant dans notre corps ; à quel âge elle est venue se placer entre une vessie et les intestins *cæcum* et *rectum* ; si elle y a reçu ou apporté quelques idées, et quelles sont ces idées ; si, après nous avoir

animés quelques momens, ſon eſſence eſt de vivre après nous dans l'éternité ſans l'intervention de DIEU même; ſi étant eſprit, et DIEU étant eſprit, ils ſont l'un et l'autre d'une nature ſemblable. (*k*)

Que nous ont appris tous les philoſophes anciens et modernes? un enfant eſt plus ſage qu'eux; il ne penſe pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il eſt triſte, direz-vous, pour notre inſatiable curioſité, pour notre ſoif intariſſable du bien-être, de nous ignorer ainſi! j'en conviens, et il y a des choſes encore plus triſtes; mais je vous répondrai:

Sors tua mortalis, non eſt mortale quod optas.

Tes deſtins ſont d'un homme, et tes vœux ſont d'un Dieu.

Il paraît, encore une fois, que la nature de tout principe des choſes eſt le ſecret du Créateur. Comment les airs portent-ils des ſons? comment ſe forment les animaux?

(*k*) Ce n'était pas ſans doute l'opinion de ſaint *Auguſtin* qui, dans le livre VIII de *la Cité de* DIEU, s'exprime ainſi: *Que ceux-là ſe taiſent qui n'ont pas oſé, à la vérité, dire que* DIEU *eſt un corps; mais qui ont cru que nos ames ſont de même nature que lui. Ils n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de notre ame, qu'il n'eſt pas permis d'attribuer à* DIEU.

„ Cedant et illi quos quidem puduit dicere DEUM corpus „ eſſe, verumtamen ejuſdem naturæ cujus ille eſt animos „ noſtros eſſe putaverunt; ita non eos movet tanta mutabi- „ litas animæ, quam DEI naturæ tribuere nefas eſt. „

comment quelques-uns de nos membres obéiſſent-ils conſtamment à nos volontés? quelle main place des idées dans notre mémoire, les y garde comme dans un regiſtre, et les en tire tantôt à notre gré et tantôt malgré nous? Notre nature, celle de l'univers, celle de la moindre plante, tout eſt plongé pour nous dans un gouffre de ténèbres.

L'homme eſt un être agiſſant, ſentant et penſant; voilà tout ce que nous en ſavons: il ne nous eſt donné de connaître ni ce qui nous rend ſentans et penſans, ni ce qui nous fait agir, ni ce qui nous fait être. La faculté agiſſante eſt auſſi incompréhenſible pour nous que la faculté penſante. La difficulté eſt moins de concevoir comment ce corps de fange a des ſentimens et des idées, que de concevoir comment un être, quel qu'il ſoit, a des idées et des ſentimens.

Voilà d'un côté l'ame d'*Archimède*, de l'autre celle d'un imbécille; ſont-elles de même nature? Si leur eſſence eſt de penſer, elles penſent toujours, et indépendamment du corps qui ne peut agir ſans elles. Si elles penſent par leur propre nature, l'eſpèce d'une ame qui ne peut faire une règle d'arithmétique ſera-t-elle la même que celle qui a meſuré les cieux? Si ce ſont les organes du corps qui ont fait penſer *Archimède*, pourquoi mon idiot,

mieux conſtitué qu'*Archimède*, plus vigoureux, digérant mieux, ſefant mieux toutes ſes fonctions, ne penſe-t-il point? C'eſt, dites-vous, que ſa cervelle n'eſt pas ſi bonne. Mais vous le ſuppoſez; vous n'en ſavez rien. On n'a jamais trouvé de différences entre les cervelles ſaines qu'on a diſſéquées; il eſt même très-vraiſemblable que le cervelet d'un ſot ſera en meilleur état que celui d'*Archimède* qui a fatigué prodigieuſement, et qui pourrait être uſé et raccourci.

Concluons donc ce que nous avons déjà conclu, que nous ſommes des ignorans ſur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui ſont les ſuffiſans, ils ſont fort au-deſſous des ſinges.

Diſputez maintenant, colériques argumentans; préſentez des requêtes les uns contre les autres; dites des injures, prononcez vos ſentences, vous qui ne ſavez pas un mot de la queſtion.

SECTION V.

Du paradoxe de Warburton sur l'immortalité de l'ame.

WARBURTON, éditeur et commentateur de *Shakespeare*, et évêque de Glocester, usant de la liberté anglaise, et abusant de la coutume de dire des injures à ses adversaires, a composé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le Pentateuque, et pour conclure de cette preuve même que la mission de *Moïse*, qu'il appelle *légation*, est divine. Voici le précis de son livre qu'il donne lui-même, pages 7 et 8 du premier tome :

1°. *La doctrine d'une vie à venir, des récompenses et des châtimens après la mort, est nécessaire à toute société civile.*

2°. *Tout le genre-humain* (et c'est en quoi il se trompe), *et spécialement les plus sages et les plus savantes nations de l'antiquité, se sont accordées à croire et à enseigner cette doctrine.*

3°. *Elle ne peut se trouver en aucun endroit de la loi de Moïse ; donc la loi de Moïse est d'un original divin ; ce que je vais prouver par les deux syllogismes suivans.*

PREMIER

PREMIER SYLLOGISME.

Toute religion, toute ſociété qui n'a pas l'immortalité de l'ame pour ſon principe, ne peut être ſoutenue que par une providence extraordinaire; la religion juive n'avait pas l'immortalité de l'ame pour principe; donc la religion juive était ſoutenue par une providence extraordinaire.

SECOND SYLLOGISME.

Les anciens légiſlateurs ont tous dit qu'une religion qui n'enſeignerait pas l'immortalité de l'ame, ne pouvait être ſoutenue que par une providence extraordinaire; Moïſe a inſtitué une religion qui n'eſt pas fondée ſur l'immortalité de l'ame; donc Moïſe croyait ſa religion maintenue par une providence extraordinaire.

Ce qui eſt bien plus extraordinaire, c'eſt cette aſſertion de *Warburton*, qu'il a miſe en gros caractère à la tête de ſon livre. On lui a reproché ſouvent l'extrême témérité et la mauvaiſe foi avec laquelle il oſe dire que tous les anciens légiſlateurs ont cru qu'une religion qui n'eſt pas fondée ſur les peines et les récompenſes après la mort, ne peut être ſoutenue que par une providence extraordinaire; il n'y en a pas un ſeul qui l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en apporter aucun exemple

dans ſon énorme livre, farci d'une immenſe quantité de citations, qui toutes ſont étrangères à ſon ſujet. Il s'eſt enterré ſous un amas d'auteurs grecs et latins, anciens et modernes, de peur qu'on ne pénétrât juſqu'à lui à travers une multitude horrible d'enveloppes. Lorſqu'enfin la critique a fouillé juſqu'au fond, il eſt reſſuſcité d'entre tous ces morts pour charger d'outrages tous ſes adverſaires.

Il eſt vrai que, vers la fin de ſon quatrième volume, après avoir marché par cent labyrinthes, et s'être battu avec tous ceux qu'il a rencontrés en chemin, il vient enfin à ſa grande queſtion qu'il avait laiſſée là. Il s'en prend au livre de *Job*, qui paſſe chez les ſavans pour l'ouvrage d'un arabe, et il veut prouver que *Job* ne croyait point l'immortalité de l'ame. Enſuite il explique à ſa façon tous les textes de l'Ecriture par leſquels on a voulu combattre ſon ſentiment.

Tout ce qu'on en doit dire, c'eſt que, s'il avait raiſon, ce n'était pas à un évêque d'avoir ainſi raiſon. Il devait ſentir qu'on en pouvait tirer des conſéquences trop dangereuſes (*l*);

(*l*) On les a tirées en effet ces dangereuſes conſéquences. On lui a dit: La créance de l'ame immortelle eſt néceſſaire ou non. Si elle n'eſt pas néceſſaire, pourquoi JESUS-CHRIST l'a-t-il annoncée? Si elle eſt néceſſaire, pourquoi *Moïſe* n'en a-t-il pas fait la baſe de ſa religion? Ou *Moïſe* était inſtruit de ce dogme, ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait, il était indigne de donner des lois. S'il le ſavait et le cachait, quel nom

mais il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. Cet homme, qui eſt devenu délateur et perſécuteur, n'a été fait évêque par la protection d'un miniſtre d'Etat qu'immédiatement après avoir fait ſon livre.

A Salamanque, à Coimbre, à Rome, il aurait été obligé de ſe rétracter et de demander pardon. En Angleterre, il eſt devenu pair du royaume avec cent mille livres de rente; c'était de quoi adoucir ſes mœurs.

SECTION VI.

Du beſoin de la révélation.

Le plus grand bienfait dont nous ſoyons redevables au nouveau Teſtament, c'eſt de nous avoir révélé l'immortalité de l'ame. C'eſt donc bien vainement que ce *Warburton* a voulu jeter des nuages ſur cette importante vérité, en repréſentant continuellement dans ſa Légation de *Moïſe*, *que les anciens Juifs n'avaient aucune*

voulez-vous qu'on lui donne ? De quelque côté que vous vous tourniez, vous tombez dans un abyme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre dédicace aux francs-penſans, vos fades plaiſanteries avec eux, et vos baſſeſſes auprès de milord *Hardwicke* ne vous ſauveront pas de l'opprobre dont vos contradictions continuelles vous ont couvert; et vous apprendrez que, quand on dit des choſes hardies, il faut les dire modeſtement.

connaiſſance de ce dogme néceſſaire, et que les ſaducéens ne l'admettaient pas du temps de notre Seigneur JESUS.

Il interprète à ſa manière les propres mots qu'on fait prononcer à JESUS-CHRIST. (*m*) *N'avez-vous pas lu ces paroles que* DIEU *vous a dites : Je ſuis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac et le Dieu de Jacob : or* DIEU *n'eſt pas le Dieu des morts, mais des vivans.* Il donne à la parabole du mauvais riche un ſens contraire à celui de toutes les Egliſes. *Sherlok*, évêque de Londres, et vingt autres ſavans l'ont réfuté. Les philoſophes anglais même lui ont reproché combien il eſt ſcandaleux dans un évêque anglican de manifeſter une opinion ſi contraire à l'Egliſe anglicane ; et cet homme, après cela, s'aviſe de traiter les gens d'impies ; ſemblable au perſonnage d'*Arlequin*, dans la comédie du Dévaliſeur de maiſons, qui, après avoir jeté les meubles par la fenêtre, voyant un homme qui en emportait quelques-uns, cria de toutes ſes forces : Au voleur.

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'ame, et des peines et des récompenſes après la mort, que la vaine philoſophie des hommes en a toujours douté. Le grand *Céſar* n'en croyait rien ; il s'en expliqua clairement en plein ſénat lorſque, pour

(*m*) Saint *Matthieu*, chap. XXII, v. 31 et 32.

empêcher qu'on fît mourir *Catilina*, il repréſenta que la mort ne laiſſait à l'homme aucun ſentiment, que tout mourait avec lui ; et perſonne ne réfuta cette opinion.

L'empire romain était partagé entre deux grandes ſectes principales ; celle d'*Epicure* qui affirmait que la Divinité était inutile au monde, et que l'ame périt avec le corps ; et celle des ſtoïciens qui regardaient l'ame comme une portion de la Divinité, laquelle après la mort ſe réuniſſait à ſon origine, au grand tout dont elle était émanée. Ainſi, ſoit que l'on crût l'ame mortelle, ſoit qu'on la crût immortelle, toutes les ſectes ſe réuniſſaient à ſe moquer des peines et des récompenſes après la mort.

Il nous reſte encore cent monumens de cette croyance des Romains. C'eſt en vertu de ce ſentiment, profondément gravé dans tous les cœurs, que tant de héros et tant de ſimples citoyens romains ſe donnèrent la mort ſans le moindre ſcrupule ; ils n'attendaient point qu'un tyran les livrât à des bourreaux.

Les hommes les plus vertueux même, et les plus perſuadés de l'exiſtence d'un Dieu, n'eſpéraient alors aucune récompenſe, et ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *Apocryphe* que *Clément*, qui fut depuis pape et ſaint, commença par douter lui-même de ce que les premiers chrétiens diſaient d'une

autre vie, et qu'il consulta St *Pierre* à Césarée. Nous sommes bien loin de croire que St *Clément* ait écrit cette histoire qu'on lui attribue; mais elle fait voir quel besoin avait le genre-humain d'une révélation précise. Tout ce qui peut nous surprendre, c'est qu'un dogme si réprimant et si salutaire ait laissé en proie à tant d'horribles crimes des hommes qui ont si peu de temps à vivre, et qui se voient pressés entre deux éternités.

SECTION VII.

Ames des sots et des monstres.

Un enfant mal conformé naît absolument imbécille, n'a point d'idées, vit sans idées; et on en a vu de cette espèce. Comment définira-t-on cet animal? des docteurs ont dit que c'est quelque chose entre l'homme et la bête; d'autres ont dit qu'il avait une ame sensitive, mais non pas une ame intellectuelle. Il mange, il boit, il dort, il veille, il a des sensations; mais il ne pense pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie, n'y en a-t-il point? Le cas a été proposé, et n'a pas encore été entièrement résolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame, parce que son père et

ſa mère en avaient une. Mais par ce raiſonnement on prouverait que ſi elle était venue au monde ſans nez, elle ſerait réputée en avoir un, parce que ſon père et ſa mère en avaient.

Une femme accouche, ſon enfant n'a point de menton, ſon front eſt écraſé et un peu noir, ſon nez eſt effilé et pointu, ſes yeux ſont ronds, ſa mine ne reſſemble pas mal à celle d'une hirondelle; cependant il a le reſte du corps fait comme nous. Les parens le font baptiſer à la pluralité des voix. Il eſt décidé homme et poſſeſſeur d'une ame immortelle. Mais ſi cette petite figure ridicule a des ongles pointus, la bouche faite en bec, il eſt déclaré monſtre; il n'a point d'ame; on ne le baptiſe pas.

On ſait qu'il y eut à Londres en 1726 une femme qui accouchait tous les huit jours d'un lapereau. On ne feſait nulle difficulté de refuſer le baptême à cet enfant, malgré la folie épidémique qu'on eut pendant trois ſemaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre friponne feſait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'accouchait, nommé *Saint-André*, jurait que rien n'était plus vrai; et on le croyait. Mais quelle raiſon avaient les crédules pour refuſer une ame aux enfans de cette femme? elle avait une ame, ſes enfans devaient en être pourvus auſſi; ſoit qu'ils

euſſent des mains, ſoit qu'ils euſſent des pattes, ſoit qu'ils fuſſent nés avec un petit muſeau ou avec un viſage. L'Etre ſuprême ne peut-il pas accorder le don de la penſée et de la ſenſation à un petit je ne ſais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, auſſi-bien qu'à un petit je ne ſais quoi, figuré en homme? L'ame qui était prête à ſe loger dans le fœtus de cette femme, s'en retournera-t-elle à vide?

Locke obſerve très-bien, à l'égard des monſtres, qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur d'un corps; que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'eſt pas plus attachée à la forme de ſon viſage ou de ſa poitrine, qu'à la manière dont ſa barbe eſt faite, ou dont ſon habit eſt taillé.

Il demande quelle eſt la juſte meſure de difformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant a une ame ou n'en a point? quel eſt le degré précis auquel il doit être déclaré monſtre et privé d'ame?

On demande encore ce que ſerait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques? il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles? déméritent-elles? que faire de leur eſprit pur?

Que penſer d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très-bien conformé? Les uns diſent qu'il a deux ames puiſqu'il eſt muni de deux

glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *ſenſorium commune*. Les autres répondent qu'on ne peut avoir deux ames quand on n'a qu'une poitrine et un nombril. (1)

Enfin on a fait tant de queſtions ſur cette pauvre ame humaine, que s'il fallait les déduire toutes, cet examen de ſa propre perſonne lui cauſerait le plus inſupportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de *Polignac* dans un conclave. Son intendant, laſſé de n'avoir jamais pu lui faire arrêter ſes comptes, fit le voyage de Rome, et vint à la petite fenêtre de ſa cellule, chargé d'une immenſe liaſſe de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin, voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames partiront avant que leurs intendans les aient miſes au fait; mais ſoyons juſtes devant DIEU, quelque ignorans que nous ſoyons, nous et nos intendans.

Voyez dans les Lettres de *Memmius* ce que l'on dit de l'ame. (*)

(1) M. le chevalier d'*Angos*, ſavant aſtronome, a obſervé avec ſoin pendant pluſieurs jours un lézard à deux têtes, et il s'eſt aſſuré que le lézard avait *deux volontés* indépendantes, dont chacune avait un pouvoir preſque égal ſur le corps, qui était unique. Quand on préſentait au lézard un morceau de pain, de manière qu'il ne pût le voir que d'une tête, cette tête voulait aller chercher le pain, et l'autre voulait que le corps reſtât en repos.

(*) *Oeuvres philoſophiques*, tome I.

SECTION VIII.

Il faut que je l'avoue, lorſque j'ai examiné l'infaillible *Ariſtote*, le docteur évangélique, le divin *Platon*, j'ai pris toutes ces épithètes pour des ſobriquets. Je n'ai vu dans tous les philoſophes qui ont parlé de l'ame humaine, que des aveugles pleins de témérité et de babil, qui s'efforcent de perſuader qu'ils ont une vue d'aigle, et d'autres curieux et fous qui les croient ſur leur parole, et qui s'imaginent auſſi de voir quelque choſe.

Je ne craindrai point de mettre au rang de ces maîtres d'erreurs *Deſcartes* et *Mallebranche*. Le premier nous aſſure que l'ame de l'homme eſt une ſubſtance dont l'eſſence eſt de penſer, qui penſe toujours, et qui s'occupe, dans le ventre de la mère, de belles idées métaphyſiques et de beaux axiomes généraux qu'elle oublie enſuite.

Pour le père *Mallebranche*, il eſt bien perſuadé que nous voyons tout en DIEU; il a trouvé des partiſans, parce que les fables les plus hardies ſont celles qui ſont le mieux reçues de la faible imagination des hommes. Pluſieurs philoſophes ont donc fait le roman de l'ame; enfin c'eſt un ſage qui en a écrit modeſtement l'hiſtoire. Je vais faire l'abrégé

de cette hiſtoire, ſelon que je l'ai conçue. Je ſais fort bien que tout le monde ne conviendra pas des idées de *Locke :* il ſe pourrait bien faire que *Locke* eût raiſon contre *Deſcartes* et *Mallebranche*, et qu'il eût tort contre la ſorbonne ; je parle ſelon les lumières de la philoſophie, non ſelon les révélations de la foi.

Il ne m'appartient que de penſer humainement ; les théologiens décident divinement, c'eſt tout autre choſe : la raiſon et la foi ſont de nature contraire. En un mot, voici un petit précis de *Locke*, que je cenſurerais ſi j'étais théologien, et que j'adopte pour un moment comme hypothèſe, comme conjecture de ſimple philoſophie. Humainement parlant, il s'agit de ſavoir ce que c'eſt que l'ame.

1°. Le mot d'ame eſt de ces mots que chacun prononce ſans l'entendre : nous n'entendons que les choſes dont nous avons une idée ; nous n'avons point d'idée d'ame, d'eſprit ; donc nous ne l'entendons point.

2°. Il nous a donc plu d'appeler ame cette faculté de ſentir et de penſer, comme nous appelons vie la faculté de vivre, et volonté la faculté de vouloir.

Des raiſonneurs ſont venus enſuite, et ont dit : L'homme eſt compoſé de matière et d'eſprit ; la matière eſt étendue et diviſible ;

l'eſprit n'eſt ni étendu ni diviſible ; donc il eſt, diſent-ils, d'une autre nature. C'eſt un aſſemblage d'êtres qui ne ſont point faits l'un pour l'autre, et que DIEU unit malgré leur nature. Nous voyons peu le corps, nous ne voyons point l'ame ; elle n'a point de parties ; donc elle eſt éternelle : elle a des idées pures et ſpirituelles ; donc elle ne les reçoit point de la matière : elle ne les reçoit point non plus d'elle-même ; donc DIEU les lui donne ; donc elle apporte en naiſſant les idées de DIEU, de l'infini, et toutes les idées générales.

Toujours humainement parlant, je réponds à ces meſſieurs qu'ils ſont bien ſavans. Ils nous diſent d'abord qu'il y a une ame, et puis ce que ce doit être. Ils prononcent le nom de matière, et décident enſuite nettement ce qu'elle eſt. Et moi je leur dis : Vous ne connaiſſez ni l'eſprit ni la matière. Par l'eſprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de penſer ; par la matière, vous ne pouvez entendre qu'un certain aſſemblage de qualités, de couleurs, d'étendues, de ſolidités ; et il vous a plu d'appeler cela matière, et vous avez aſſigné les limites de la matière et de l'ame, avant d'être sûrs ſeulement de l'exiſtence de l'une et de l'autre.

Quant à la matière, vous enſeignez gravement qu'il n'y a en elle que l'étendue et la ſolidité ;

et moi je vous dis modeſtement qu'elle eſt capable de mille propriétés que ni vous ni moi ne connaiſſons pas. Vous dites que l'ame eſt indiviſible, éternelle; et vous ſuppoſez ce qui eſt en queſtion. Vous êtes à peu-près comme un régent de collége, qui, n'ayant vu d'horloge de ſa vie, aurait tout d'un coup entre ſes mains une montre d'Angleterre à répétition. Cet homme, bon péripatéticien, eſt frappé de la juſteſſe avec laquelle les aiguilles diviſent et marquent les temps, et encore plus étonné qu'un bouton pouſſé par le doigt, ſonne préciſément l'heure que l'aiguille marque. Mon philoſophe ne manque pas de prouver qu'il y a dans cette machine une ame qui la gouverne et qui en mène les reſſorts. Il démontre ſavamment ſon opinion par la comparaiſon des anges qui font aller les ſphères céleſtes, et il fait ſoutenir dans la claſſe de belles thèſes ſur l'ame des montres. Un de ſes écoliers ouvre la montre; on n'y voit que des reſſorts, et cependant on ſoutient toujours le ſyſtême de l'ame des montres, qui paſſe pour démontré. Je ſuis cet écolier ouvrant la montre que l'on appelle homme, et qui, au lieu de définir hardiment ce que nous n'entendons point, tâche d'examiner par degrés ce que nous voulons connaître.

Prenons un enfant à l'inſtant de ſa naiſſance,

et ſuivons pas à pas les progrès de ſon entendement. Vous me faites l'honneur de m'apprendre que DIEU a pris la peine de créer une ame pour aller loger dans ce corps lorſqu'il a environ ſix ſemaines ; que cette ame, à ſon arrivée, eſt pourvue des idées métaphyſiques ; connaiſſant donc l'eſprit, les idées abſtraites, l'infini fort clairement ; étant, en un mot, une très-ſavante perſonne. Mais malheureuſement elle ſort de l'utérus avec une ignorance craſſe, elle a paſſé dix-huit mois à ne connaître que le teton de ſa nourrice ; et lorſqu'à l'âge de vingt ans on veut faire reſſouvenir cette ame de toutes les idées ſcientifiques qu'elle avait quand elle s'eſt unie à ſon corps, elle eſt ſouvent ſi bouchée qu'elle n'en peut concevoir aucune. Il y a des peuples entiers qui n'ont jamais eu une ſeule de ces idées. En vérité, à quoi penſait l'ame de *Deſcartes* et de *Mallebranche*, quand elle imagina de telles rêveries ? ſuivons donc l'idée du petit enfant, ſans nous arrêter aux imaginations des philoſophes.

Le jour que ſa mère eſt accouchée de lui et de ſon ame, il eſt né dans la maiſon un chien, un chat et un ſerin. Au bout de dix-huit mois, je fais du chien un excellent chaſſeur ; à un an, le ſerin ſiffle un air ; le chat, au bout de ſix ſemaines, fait déjà tous ſes tours ; et

l'enfant, au bout de quatre ans, ne fait rien. Moi, homme groſſier, témoin de cette prodigieuſe différence, et qui n'ai jamais vu d'enfant, je crois d'abord que le chat, le chien et le ſerin ſont des créatures très-intelgentes, et que le petit enfant eſt un automate. Cependant petit à petit je m'aperçois que cet enfant a des idées, de la mémoire; qu'il a les mêmes paſſions que ces animaux; et alors j'avoue qu'il eſt comme eux une créature raiſonnable. Il me communique différentes idées par quelques paroles qu'il a appriſes, de même que mon chien par des cris diverſifiés me fait exactement connaître ſes divers beſoins. J'aperçois qu'à l'âge de ſix ou ſept ans l'enfant combine dans ſon petit cerveau preſque autant d'idées que mon chien de chaſſe dans le ſien; enfin il atteint avec l'âge un nombre infini de connaiſſances. Alors que dois-je penſer de lui? irai-je croire qu'il eſt d'une nature tout-à-fait différente? Non, ſans doute, car vous voyez d'un côté un imbécille, et de l'autre un *Newton:* vous prétendez qu'ils ſont pourtant d'une même nature, et qu'il n'y a de la différence que du plus au moins. Pour mieux m'aſſurer de la vraiſemblance de mon opinion probable, j'examine mon chien et mon enfant pendant leur veille et leur ſommeil. Je les fais ſaigner l'un et

l'autre outre meſure ; alors leurs idées ſemblent s'écouler avec le ſang. Dans cet état je les appelle, ils ne me répondent plus ; et ſi je leur tire encore quelques palettes, mes deux machines, qui avaient auparavant des idées en très-grand nombre, et des paſſions de toute eſpèce, n'ont plus aucun ſentiment. J'examine enſuite mes deux animaux pendant qu'ils dorment ; je m'aperçois que le chien, après avoir trop mangé, a des rêves ; il chaſſe, il crie après la proie. Mon jeune homme, étant dans le même état, parle à ſa maîtreſſe, et fait l'amour en ſonge. Si l'un et l'autre ont mangé modérément, ni l'un ni l'autre ne rêve ; enfin, je vois que leur faculté de ſentir, d'apercevoir, d'exprimer leurs idées, s'eſt développée en eux petit à petit, et s'affaiblit auſſi par degrés. J'aperçois en eux plus de rapports cent fois que je n'en trouve entre tel homme d'eſprit et tel homme abſolument imbécille. Quelle eſt donc l'opinion que j'aurai de leur nature ? celle que tous les peuples ont imaginée d'abord avant que la politique égyptienne imaginât la ſpiritualité, l'immortalité de l'ame. Je ſoupçonnerai même, avec bien de l'apparence, qu'*Archimède* et une taupe ſont de la même eſpèce, quoique d'un genre différent : de même qu'un chêne et un grain de moutarde ſont formés par les mêmes principes,

quoique

quoique l'un ſoit un grand arbre, et l'autre une petite plante. Je penſerai que DIEU a donné des portions d'intelligence à des portions de matière organiſée pour penſer : je croirai que la matière a des ſenſations à proportion de la fineſſe de ſes ſens ; que ce ſont eux qui les proportionnent à la meſure de nos idées : je croirai que l'huître à l'écaille a moins de ſenſations et de ſens, parce qu'ayant l'ame attachée à ſon écaille, cinq ſens lui ſeraient inutiles. Il y a beaucoup d'animaux qui n'ont que deux ſens ; nous en avons cinq, ce qui eſt bien peu de choſe. Il eſt à croire qu'il eſt dans d'autres mondes d'autres animaux qui jouiſſent de vingt ou trente ſens, et que d'autres eſpèces encore plus parfaites, ont des ſens à l'infini.

Il me paraît que voilà la manière la plus naturelle d'en raiſonner, c'eſt-à-dire de deviner et de ſoupçonner. Certainement il s'eſt paſſé bien du temps avant que les hommes aient été aſſez ingénieux pour imaginer un être inconnu qui eſt nous, qui fait tout en nous, qui n'eſt pas tout-à-fait nous, et qui vit après nous. Auſſi n'eſt-on venu que par degrés à concevoir une idée ſi hardie. D'abord ce mot *ame* a ſignifié la vie, et a été commun pour nous et pour les autres animaux : enſuite notre orgueil nous a fait une ame à part, et nous a fait

imaginer une forme ſubſtantielle pour les autres créatures. Cet orgueil humain demande ce que c'eſt donc que ce pouvoir d'apercevoir et de ſentir, qu'il appelle *ame* dans l'homme, et *inſtinct* dans la brute. Je ſatisferai à cette queſtion, quand les phyſiciens m'auront appris ce que c'eſt que le *ſon*, la *lumière*, l'*eſpace*, le *corps*, le *temps*. Je dirai, dans l'eſprit du ſage *Locke* : La philoſophie conſiſte à s'arrêter quand le flambeau de la phyſique nous manque. J'obſerve les effets de la nature ; mais je vous avoue que je ne conçois pas plus que vous les premiers principes. Tout ce que je ſais, c'eſt que je ne dois pas attribuer à pluſieurs cauſes, ſurtout à des cauſes inconnues, ce que je puis attribuer à une cauſe connue : or, je puis attribuer à mon corps la faculté de penſer et de ſentir ; donc je ne dois pas chercher cette faculté de penſer et de ſentir dans une autre ſubſtance appelée *ame* ou *eſprit*, dont je ne puis avoir la moindre idée. Vous vous récriez à cette propoſition : vous trouvez donc de l'irréligion à oſer dire que le corps peut penſer ? Mais que diriez-vous, répondrait *Locke*, ſi c'eſt vous-même qui êtes ici coupable d'irréligion, vous qui oſez borner la puiſſance de DIEU ? Quel eſt l'homme ſur la terre qui peut aſſurer, ſans une impiété abſurde, qu'il eſt impoſſible à DIEU de donner

à la matière le ſentiment et le penſer? Faibles et hardis que vous êtes, vous avancez que la matière ne penſe point, parce que vous ne concevez pas qu'une matière, quelle qu'elle ſoit, penſe.

Grands philoſophes, qui décidez du pouvoir de DIEU, et qui dites que DIEU peut d'une pierre faire un ange, ne voyez-vous pas que, ſelon vous-mêmes, DIEU ne ferait en ce cas que donner à une pierre la puiſſance de penſer? car ſi la matière de la pierre ne reſtait pas, ce ne ſerait plus une pierre, ce ſerait une pierre anéantie et un ange créé. De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes forcés d'avouer deux choſes, votre ignorance, et la puiſſance immenſe du Créateur; votre ignorance qui ſe révolte contre la matière penſante, et la puiſſance du Créateur à qui certes cela n'eſt pas impoſſible.

Vous qui ſavez que la matière ne périt pas, vous conteſterez à DIEU le pouvoir de conſerver dans cette matière la plus belle qualité dont il l'avait ornée! L'étendue ſubſiſte bien ſans corps par lui, puiſqu'il y a des philoſophes qui croient le vide; les accidens ſubſiſtent bien ſans la ſubſtance parmi les chrétiens qui croient la tranſſubſtantiation. DIEU, dites-vous, ne peut pas faire ce qui implique contradiction. Il faudrait en ſavoir plus que vous

n'en ſavez : vous avez beau faire, vous ne ſaurez jamais autre choſe, ſinon que vous êtes corps, et que vous penſez. Bien des gens qui ont appris dans l'école à ne douter de rien, qui prennent leurs ſyllogiſmes pour des oracles, et leurs ſuperſtitions pour la religion, regardent *Locke* comme un impie dangereux. Ces ſuperſtitieux ſont dans la ſociété ce que les poltrons ſont dans une armée : ils ont et donnent des terreurs paniques. Il faut avoir la pitié de diſſiper leur crainte ; il faut qu'ils ſachent que ce ne ſeront pas les ſentimens des philoſophes qui feront jamais tort à la religion. Il eſt aſſuré que la lumière vient du ſoleil, et que les planètes tournent autour de cet aſtre : on ne lit pas avec moins d'édification dans la Bible, que la lumière a été faite avant le ſoleil, et que le ſoleil s'eſt arrêté ſur le village de Gabaon. Il eſt démontré que l'arc-en-ciel eſt formé néceſſairement par la pluie : on n'en reſpecte pas moins le texte ſacré, qui dit que DIEU poſa ſon arc dans les nues, après le déluge, en ſigne qu'il n'y aurait plus d'inondation.

Le myſtère de la Trinité et celui de l'Euchariſtie ont beau être contradictoires aux démonſtrations connues, ils n'en ſont pas moins révérés chez les philoſophes catholiques, qui ſavent que les choſes de la raiſon et

de la foi ſont de différente nature. La nation des Antipodes a été condamnée par les papes et les conciles ; et les papes ont reconnu les Antipodes, et y ont porté cette même religion chrétienne dont on croyait la deſtruction sûre, en cas qu'on pût trouver un homme qui, comme on parlait alors, aurait la tête en bas et les pieds en haut par rapport à nous, et qui, comme dit le très-peu philoſophe ſaint *Auguſtin*, ferait tombé du ciel.

Au reſte, je vous répète encore qu'en écrivant avec liberté, je ne me rends garant d'aucune opinion ; je ne ſuis reſponſable de rien. Il y a peut-être parmi ces ſonges des raiſonnemens, et même quelques rêveries auxquelles je donnerais la préférence ; mais il n'y en a aucune que je ne ſacrifiaſſe tout d'un coup à la religion et à la patrie. (*)

SECTION IX.

Je ſuppoſe une douzaine de bons philoſophes dans une île, où ils n'ont jamais vu que des végétaux. Cette île, et ſurtout douze bons philoſophes, ſont fort difficiles à trouver ;

(*) Cette ſection eſt tirée preſque en entier de ces *Lettres philoſophiques*, ou *Lettres ſur les Anglais*, qui ont été la cauſe de la longue guerre entre M. de *Voltaire* et les théologiens.

mais enfin cette fiction eſt permiſe. Ils admirent cette vie qui circule dans les fibres des plantes, qui ſemble ſe perdre et enſuite ſe renouveler; et ne ſachant pas trop comment les plantes naiſſent, comment elles prennent leur nourriture et leur accroiſſement, ils appellent cela *une ame végétative.* Qu'entendez-vous par ame végétative? leur dit-on. C'eſt un mot, répondent-ils, qui ſert à exprimer le reſſort inconnu par lequel tout cela s'opère. Mais ne voyez-vous pas, leur dit un mécanicien, que tout cela ſe fait naturellement par des poids, des léviers, des roues, des poulies? Non, diront nos philoſophes: il y a dans cette végétation autre choſe que des mouvemens ordinaires; il y a un pouvoir ſecret qu'ont toutes les plantes d'attirer à elles ce ſuc qui les nourrit; et ce pouvoir, qui n'eſt explicable par aucune mécanique, eſt un don que DIEU a fait à la matière, et dont ni vous ni moi ne comprenons la nature.

Ayant ainſi bien diſputé, nos raiſonneurs découvrent enfin des animaux. Oh, oh, diſent-ils après un long examen, voilà des êtres organiſés comme nous! Ils ont inconteſtablement de la mémoire, et ſouvent plus que nous. Ils ont nos paſſions; ils ont de la connaiſſance; ils font entendre tous leurs beſoins; ils perpétuent comme nous leur eſpèce. Nos

philoſophes diſſéquent quelques-uns de ces êtres ; ils y trouvent un cœur, une cervelle. Quoi ! diſent-ils, l'auteur de ces machines, qui ne fait rien en vain, leur aurait-il donné tous les organes du ſentiment, afin qu'ils n'euſſent point de ſentiment ? Il ſerait abſurde de le penſer. Il y a certainement en eux quelque choſe que nous appelons auſſi *ame*, faute de mieux ; quelque choſe qui éprouve des ſenſations, et qui a une certaine meſure d'idées. Mais ce principe, quel eſt-il ? eſt-ce quelque choſe d'abſolument différent de la matière ? eſt-ce un eſprit pur ? eſt-ce un être mitoyen entre la matière que nous ne connaiſſons guère, et l'eſprit pur que nous ne connaiſſons pas ? eſt-ce une propriété donnée de DIEU à la matière organiſée ?

Ils font alors des expériences ſur des inſectes, ſur des vers de terre ; ils les coupent en pluſieurs parties, et ils ſont étonnés de voir qu'au bout de quelque temps il vient des têtes à toutes ces parties coupées ; le même animal ſe reproduit, et tire de ſa deſtruction même de quoi ſe multiplier. A-t-il pluſieurs ames qui attendent, pour animer ces parties reproduites, qu'on ait coupé la tête au premier tronc ? Ils reſſemblent aux arbres, qui repouſſent des branches et qui ſe reproduiſent de bouture ; ces arbres ont-ils pluſieurs ames ? Il

n'y a pas d'apparence ; donc il eſt très-probable que l'ame de ces bêtes eſt d'une autre eſpèce que ce que nous appelions *ame végétative* dans les plantes ; que c'eſt une faculté d'un ordre ſupérieur, que DIEU a daigné donner à certaines portions de matière : c'eſt une nouvelle preuve de ſa puiſſance ; c'eſt un nouveau ſujet de l'adorer.

Un homme violent et mauvais raiſonneur entend ce diſcours, et leur dit : Vous êtes des ſcélérats, dont il faudrait brûler les corps pour le bien de vos ames ; car vous niez l'immortalité de l'ame de l'homme. Nos philoſophes ſe regardent tout étonnés ; l'un d'eux lui répond avec douceur : Pourquoi nous brûler ſi vîte ? Sur quoi avez-vous pu penſer que nous ayons l'idée que votre cruelle ame eſt mortelle ? Sur ce que vous croyez, reprend l'autre, que DIEU a donné aux brutes, qui ſont organiſées comme nous, la faculté d'avoir des ſentimens et des idées. Or cette ame des bêtes périt avec elles, donc vous croyez que l'ame des hommes périt auſſi.

Le philoſophe répond : Nous ne ſommes point du tout sûrs que ce que nous appelons *ame* dans les animaux périſſe avec eux ; nous ſavons très-bien que la matière ne périt pas, et nous croyons qu'il ſe peut faire que DIEU ait mis dans les animaux quelque choſe qui conſervera

conſervera toujours, ſi DIEU le veut, la faculté d'avoir des idées. Nous n'aſſurons pas, à beaucoup près, que la choſe ſoit ainſi; car il n'appartient guère aux hommes d'être ſi confians; mais nous n'oſons borner la puiſſance de DIEU. Nous diſons qu'il eſt très-probable que les bêtes, qui ſont matière, ont reçu de lui un peu d'intelligence. Nous découvrons tous les jours des propriétés de la matière, c'eſt-à-dire des préſens de DIEU, dont auparavant nous n'avions pas d'idées. Nous avions d'abord défini la matière une ſubſtance étendue; enſuite nous avons reconnu qu'il fallait lui ajouter la ſolidité; quelque temps après il a fallu admettre que cette matière a une force qu'on nomme *force d'inertie;* après cela nous avons été tout étonnés d'être obligés d'avouer que la matière gravite.

Quand nous avons voulu pouſſer plus loin nos recherches, nous avons été forcés de reconnaître des êtres qui reſſemblent à la matière en quelque choſe, et qui n'ont pas cependant les autres attributs dont la matière eſt douée. Le feu élémentaire, par exemple, agit ſur nos ſens comme les autres corps; mais il ne tend point à un centre comme eux; il s'échappe, au contraire, du centre en lignes droites de tous côtés. Il ne ſemble pas obéir aux lois de l'attraction, de la gravitation,

comme les autres corps. L'optique a des myſtères dont on ne pourrait guère rendre raiſon qu'en oſant ſuppoſer que les traits de lumière ſe pénètrent les uns les autres. Il y a certainement quelque choſe dans la lumière qui la diſtingue de la matière connue; il ſemble que la lumière ſoit un être mitoyen entre les corps et d'autres eſpèces d'êtres que nous ignorons. Il eſt très-vraiſemblable que ces autres eſpèces ſont elles-mêmes un milieu qui conduit à d'autres créatures, et qu'il y a ainſi une chaîne de ſubſtances qui s'élèvent à l'infini.

Uſque adeò quod tangit idem eſt, tamen ultima diſtant?

Cette idée nous paraît digne de la grandeur de DIEU, ſi quelque choſe en eſt digne. Parmi ces ſubſtances, il a pu ſans doute en choiſir une qu'il a logée dans nos corps, et qu'on appelle *ame humaine;* les livres ſaints que nous avons lus nous apprennent que cette ame eſt immortelle. La raiſon eſt d'accord avec la révélation; car comment une ſubſtance quelconque périrait-elle? tout mode ſe détruit, l'être reſte. Nous ne pouvons concevoir la création d'une ſubſtance, nous ne pouvons concevoir ſon anéantiſſement; mais nous n'oſons affirmer que le maître abſolu de tous les êtres ne puiſſe donner auſſi des ſentimens et

des perceptions à l'être qu'on appelle *matière.* Vous êtes bien sûr que l'essence de votre ame est de penser, et nous n'en sommes pas si sûrs : car lorsque nous examinons un fœtus, nous avons de la peine à croire que son ame ait eu beaucoup d'idées dans sa coiffe; et nous doutons fort que dans un sommeil plein et profond, dans une léthargie complète, on ait jamais fait des méditations. Ainsi il nous paraît que la pensée pourrait bien être, non pas l'essence de l'être pensant, mais un présent que le Créateur a fait à ces êtres que nous nommons *pensans;* et tout cela nous a fait naître le soupçon que, s'il le voulait, il pourrait faire ce présent-là à un atome, conserver à jamais cet atome et son présent, ou le détruire à son gré. La difficulté consiste moins à deviner comment la matière pourrait penser, qu'à deviner comment une substance quelconque pense. Vous n'avez des idées que parce que DIEU a bien voulu vous en donner; pourquoi voulez-vous l'empêcher d'en donner à d'autres espèces ? Seriez-vous bien assez intrépide pour oser croire que votre ame est précisément du même genre que les substances qui approchent le plus près de la Divinité ? Il y a grande apparence qu'elles sont d'un ordre bien supérieur, et qu'en conséquence DIEU leur a daigné donner une façon de penser

infiniment plus belle; de même qu'il a accordé une mesure d'idées très-médiocre aux animaux, qui sont d'un ordre inférieur à vous. J'ignore comment je vis, comment je donne la vie; et vous voulez que je sache comment j'ai des idées : l'ame est une horloge que DIEU nous a donnée à gouverner; mais il ne nous a point dit de quoi le ressort de cette horloge est composé.

Y a-t-il rien dans tout cela dont on puisse inférer que nos ames sont mortelles? Encore une fois, nous pensons comme vous sur l'immortalité que la foi nous annonce; mais nous croyons que nous sommes trop ignorans pour affirmer que DIEU n'ait pas le pouvoir d'accorder la pensée à tel être qu'il voudra. Vous bornez la puissance du Créateur, qui est sans bornes, et nous l'étendons aussi loin que s'étend son existence. Pardonnez-nous de le croire tout-puissant, comme nous vous pardonnons de restreindre son pouvoir. Vous savez sans doute tout ce qu'il peut faire, et nous n'en savons rien. Vivons en frères, adorons en paix notre père commun; vous avec vos ames savantes et hardies, nous avec nos ames ignorantes et timides. Nous avons un jour à vivre; passons-le doucement sans nous quereller pour des difficultés qui seront éclaircies dans la vie immortelle qui commencera demain.

Le brutal n'ayant rien de bon à répliquer, parla long-temps et ſe fâcha beaucoup. Nos pauvres philoſophes ſe mirent pendant quelques ſemaines à lire l'hiſtoire ; et après avoir bien lu, voici ce qu'ils dirent à ce barbare, qui était ſi indigne d'avoir une ame immortelle.

Mon ami, nous avons lu que dans toute l'antiquité les choſes allaient auſſi bien que dans notre temps ; qu'il y avait même de plus grandes vertus, et qu'on ne perſécutait point les philoſophes pour les opinions qu'ils avaient ; pourquoi donc voudriez-vous nous faire du mal pour les opinions que nous n'avons pas ? Nous liſons que toute l'antiquité croyait la matière éternelle. Ceux qui ont vu qu'elle était créée ont laiſſé les autres en repos. *Pythagore* avait été coq, ſes parens cochons, perſonne n'y trouva à redire ; ſa ſecte fut chérie et révérée de tout le monde, excepté des rôtiſſeurs et de ceux qui avaient des féves à vendre.

Les ſtoïciens reconnaiſſaient un Dieu, à-peu-près tel que celui qui a été ſi témérairement admis depuis par les ſpinoſiſtes ; le ſtoïciſme cependant fut la ſecte la plus féconde en vertus héroïques et la plus accréditée.

Les épicuriens feſaient leurs dieux reſſemblans à nos chanoines, dont l'indolent embonpoint ſoutient leur divinité, et qui prennent en paix leur nectar et leur ambroſie en ne ſe

mêlant de rien. Ces épicuriens enſeignaient hardiment la matérialité et la mortalité de l'ame. Ils n'en furent pas moins conſidérés ; on les admettait dans tous les emplois, et leurs atomes crochus ne firent jamais aucun mal au monde.

Les platoniciens, à l'exemple des gymnoſophiſtes, ne nous feſaient pas l'honneur de penſer que DIEU eût daigné nous former lui-même. Il avait, ſelon eux, laiſſé ce ſoin à ſes officiers, à des génies qui firent dans leur beſogne beaucoup de balourdiſes. Le Dieu des platoniciens était un ouvrier excellent, qui employa ici-bas des élèves aſſez médiocres. Les hommes n'en révérèrent pas moins l'école de *Platon*.

En un mot chez les Grecs et chez les Romains, autant de ſectes, autant de manières de penſer ſur DIEU, ſur l'ame, ſur le paſſé et ſur l'avenir : aucune de ces ſectes ne fut perſécutante. Toutes ſe trompaient, et nous en ſommes bien fâchés ; mais toutes étaient paiſibles, et c'eſt ce qui nous confond ; c'eſt ce qui nous condamne ; c'eſt ce qui nous fait voir que la plupart des raiſonneurs d'aujourd'hui ſont des monſtres, et que ceux de l'antiquité étaient des hommes. On chantait publiquement ſur le théâtre de Rome : *Poſt mortem nihil eſt ; ipſaque mors nihil.* ,, Rien n'eſt après la mort ; la mort

» même n'eſt rien. » Ces ſentimens ne rendaient les hommes ni meilleurs ni pires; tout ſe gouvernait, tout allait à l'ordinaire; et les *Titus*, les *Trajan*, les *Marc-Aurèle* gouvernèrent la terre en dieux bienfeſans.

Si nous paſſons des Grecs et des Romains aux nations barbares, arrêtons-nous ſeulement aux Juifs. Tout ſuperſtitieux, tout cruel et tout ignorant qu'était ce miſérable peuple, il honorait cependant les phariſiens qui admettaient la fatalité de la deſtinée et la métempſycoſe; il portait auſſi reſpect aux ſaducéens qui niaient abſolument l'immortalité de l'ame et l'exiſtence des eſprits, et qui ſe fondaient ſur la loi de *Moïſe*, laquelle n'avait jamais parlé de peine ni de récompenſe après la mort. Les eſſéniens, qui croyaient auſſi la fatalité, et qui ne ſacrifiaient jamais de victimes dans le temple, étaient encore plus révérés que les phariſiens et les ſaducéens. Aucune de leurs opinions ne troubla jamais le gouvernement. Il y avait pourtant là de quoi s'égorger, ſe brûler, s'exterminer réciproquement ſi on l'avait voulu. O miſérables hommes! profitez de ces exemples. Penſez, et laiſſez penſer. C'eſt la conſolation de nos faibles eſprits dans cette courte vie. Quoi! vous recevrez avec politeſſe un turc qui croit que *Mahomet* a voyagé dans la lune; vous vous garderez bien

de déplaire au bacha *Bonneval*, et vous voudrez mettre en quartiers votre frère, parce qu'il croit que DIEU pourrait donner l'intelligence à toute créature !

C'eſt ainſi que parla un des philoſophes ; un autre ajouta : Croyez-moi, il ne faut jamais craindre qu'aucun ſentiment philoſophique puiſſe nuire à la religion d'un pays. Nos myſtères ont beau être contraires à nos démonſtrations, ils n'en ſont pas moins révérés par nos philoſophes chrétiens, qui ſavent que les objets de la raiſon et de la foi ſont de différente nature. Jamais les philoſophes ne feront une ſecte de religion ; pourquoi ? c'eſt qu'ils ſont ſans enthouſiaſme. Diviſez le genre-humain en vingt parties ; il y en a dix-neuf compoſées de ceux qui travaillent de leurs mains, et qui ne ſauront jamais s'il y a eu un *Locke* au monde. Dans la vingtième partie qui reſte, combien trouve-t-on peu d'hommes qui liſent ? et parmi ceux qui liſent, il y en a vingt qui liſent des romans, contre un qui étudie la philoſophie. Le nombre de ceux qui penſent eſt exceſſivement petit, et ceux-là ne s'aviſent pas de troubler le monde.

Qui ſont ceux qui ont porté le flambeau de la diſcorde dans leur patrie ? Eſt-ce *Pomponace*, *Montaigne*, *le Vayer*, *Deſcartes*, *Gaſſendi*, *Bayle*, *Spinoſa*, *Hobbes*, le lord *Shaftesbury*, le comte

de *Boulainvilliers*, le conſul *Maillet*, *Toland*, *Collins*, *Flud*, *Woolſton*, *Becker*, l'auteur déguiſé ſous le nom de *Jacques Maſſé*, celui de l'*eſpion turc*, celui des *lettres perſannes*, des *lettres juives*, des *penſées philoſophiques*? &c. Non: ce ſont, pour la plupart, des théologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de ſecte, ont bientôt eu celle d'être chefs de parti. Que dis-je? tous les livres de philoſophie moderne, mis enſemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit ſeulement qu'en a fait autrefois la diſpute des cordeliers ſur la forme de leurs manches et de leurs capuchons.

SECTION X.

De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame.

FRAGMENT.

Le dogme de l'immortalité de l'ame eſt l'idée la plus conſolante, et en même temps la plus réprimante que l'eſprit humain ait pu recevoir. Cette belle philoſophie était chez les Egyptiens auſſi ancienne que leurs pyramides: elle était avant eux connue chez les

Perſes. J'ai déjà rapporté ailleurs cette allégorie du premier *Zoroaſtre*, citée dans le *Sadder*, dans laquelle DIEU fit voir à *Zoroaſtre* un lieu de châtiment, tel que le *dardarot* ou le *keron* des Egyptiens, l'*hadès* et le *tartare* des Grecs, que nous n'avons traduits qu'imparfaitement dans nos langues modernes par le mot *enfer*, *ſouterrain*. DIEU montre à *Zoroaſtre*, dans ce lieu de châtimens, tous les mauvais rois. Il y en avait un auquel il manquait un pied: *Zoroaſtre* en demanda la raiſon; DIEU lui répondit que ce roi n'avait fait qu'une bonne action en ſa vie, en approchant d'un coup de pied une auge qui n'était pas aſſez près d'un pauvre âne mourant de faim. DIEU avait mis le pied de ce méchant homme dans le ciel; le reſte du corps était en enfer.

Cette fable, qu'on ne peut trop répéter, fait voir de quelle antiquité était l'opinion d'une autre vie. Les Indiens en étaient perſuadés, leur métempſycoſe en eſt la preuve. Les Chinois révéraient les ames de leurs ancêtres. Tous ces peuples avaient fondé de puiſſans empires long-temps avant les Egyptiens. C'eſt une vérité très-importante, que je crois avoir déjà prouvée par la nature même du ſol de l'Egypte. Les terrains les plus favorables ont dû être cultivés les premiers; le

terrain d'Egypte était le moins praticable de tous, puiſqu'il eſt ſubmergé quatre mois de l'année ; ce ne fut qu'après des travaux immenſes, et par conſéquent après un eſpace de temps prodigieux, qu'on vint à bout d'élever des villes que le Nil ne pût inonder.

Cet empire ſi ancien l'était donc bien moins que les empires de l'Aſie ; et dans les uns et dans les autres on croyait que l'ame ſubſiſtait après la mort. Il eſt vrai que tous ces peuples, ſans exception, regardaient l'ame comme une forme éthérée, légère, une image du corps ; le mot grec, qui ſignifie *ſouffle*, ne fut long-temps après inventé que par les Grecs. Mais Enfin, on ne peut douter qu'une partie de nous-mêmes ne fût regardée comme immortelle. Les châtimens et les récompenſes dans une autre vie étaient le grand fondement de l'ancienne théologie.

Phérécide fut le premier chez les Grecs qui crut que les ames exiſtaient de toute éternité, et non le premier, comme on l'a cru, qui ait dit que les ames ſurvivaient aux corps. *Ulyſſe*, long-temps avant *Phérécide*, avait vu les ames des héros dans les enfers ; mais que les ames fuſſent auſſi anciennes que le monde, c'était un ſyſtême né dans l'Orient, apporté dans l'Occident par *Phérécide*. Je ne crois pas que nous ayons parmi nous un ſeul ſyſtême qu'on

ne retrouve chez les anciens ; ce n'eſt qu'avec les décombres de l'antiquité que nous avons élevé tous nos édifices modernes.

SECTION XI.

Ce ſerait une belle choſe de voir ſon ame. *Connais-toi toi-même* eſt un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à DIEU de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître ſon eſſence.

Nous appelons ame ce qui anime. Nous n'en ſavons guère davantage, grâces aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre-humain ne vont pas plus loin, et ne s'embarraſſent pas de l'être penſant; l'autre quart cherche, perſonne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre pédant ! tu vois une plante qui végette, et tu dis *végétation*, ou même *ame végétative*. Tu remarques que les corps ont et donnent du mouvement, et tu dis *force;* tu vois ton chien de chaſſe apprendre ſous toi ſon métier, et tu cries *inſtinct*, *ame ſenſitive :* tu as des idées combinées, et tu dis *eſprit*.

Mais de grâce, qu'entends-tu par ces mots? Cette fleur végette: mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation ?* ce corps en pouſſe un autre, mais poſsède-t-il en ſoi un être

distinct qui s'appelle *force*? ce chien te rapporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *instinct*? Ne rirais-tu pas d'un raisonneur (eût-il été précepteur d'*Alexandre*) qui te dirait : Tous les animaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme substantielle qui est la vie?

Si une tulipe pouvait parler, et qu'elle te dît : Ma végétation et moi, nous sommes deux êtres joints évidemment ensemble, ne te moquerais-tu pas de la tulipe?

Voyons d'abord ce que tu sais, et de quoi tu es certain; que tu marches avec tes pieds, que tu digères par ton estomac; que tu sens par tout ton corps, et que tu penses par ta tête. Voyons si ta seule raison a pu te donner assez de lumières pour conclure sans un secours surnaturel que tu as une ame.

Les premiers philosophes, soit chaldéens, soit égyptiens, dirent : Il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui produise nos pensées; ce quelque chose doit être très-subtil, c'est un souffle, c'est du feu, c'est de l'éther, c'est une quintessence, c'est un simulacre léger, c'est une entéléchie, c'est un nombre, c'est une harmonie. Enfin, selon le divin *Platon*, c'est un composé du *même* et de l'*autre*; ce sont des atomes qui pensent en nous, a dit *Epicure* après *Démocrite*. Mais, mon ami,

comment un atome penſe-t-il ? avoue que tu n'en ſais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher ſans doute, c'eſt que l'ame eſt un être immatériel : mais certainement vous ne concevez pas ce que c'eſt que cet être immatériel ? Non, répondent les ſavans ; mais nous ſavons que ſa nature eſt de penſer. Et d'où le ſavez-vous ? Nous le ſavons, parce qu'il penſe. O ſavans ! j'ai bien peur que vous ne ſoyez auſſi ignorans qu'*Epicure ;* la nature d'une pierre eſt de tomber, parce qu'elle tombe ; mais je vous demande qui la fait tomber ?

Nous ſavons, pourſuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame. D'accord, je le crois comme vous. Nous ſavons qu'une négation et une affirmation ne ſont point diviſibles, ne ſont point des parties de la matière. Je ſuis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnue, poſsède des qualités qui ne ſont pas matérielles, qui ne ſont pas diviſibles ; elle a la gravitation vers un centre, que DIEU lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'eſt point diviſible. La force motrice des corps n'eſt pas un être compoſé de parties. La végétation des corps organiſés, leur vie, leur inſtinct, ne ſont pas non plus des êtres à part, des êtres diviſibles, vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation

d'une roſe, la vie d'un cheval, l'inſtinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une ſenſation, une négation, une affirmation. Votre bel argument, tiré de l'indiviſibilité de la penſée, ne prouve donc rien du tout.

Qu'appelez-vous donc votre ame? quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-même, ſans révélation, admettre autre choſe en vous qu'un pouvoir à vous inconnu de ſentir, de penſer.

A préſent, dites-moi de bonne foi, ce pouvoir de ſentir et de penſer eſt-il le même que celui qui vous fait digérer et marcher? vous m'avouez que non, car votre entendement aurait beau dire à votre eſtomac *digère*, il n'en fera rien s'il eſt malade; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils reſteront là s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien ſenti que la penſée n'avait ſouvent rien à faire avec le jeu de nos organes; ils ont admis pour ces organes une ame animale, et pour les penſées une ame plus fine, plus ſubtile, un *noüs*.

Mais voilà cette ame de la penſée qui, en mille occaſions, a l'intendance ſur l'ame animale. L'ame penſante commande à ſes mains de prendre, et elles prennent. Elle ne dit point à ſon cœur de battre, à ſon ſang de couler, à ſon chyle de ſe former, tout cela

ſe fait ſans elle : voilà deux ames bien embarraſſées et bien peu maîtreſſes à la maiſon.

Or, cette première ame animale n'exiſte certainement point, elle n'eſt autre choſe que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme ! que tu n'as pas plus de preuves par ta faible raiſon que l'autre ame exiſte. Tu ne peux le ſavoir que par la foi : tu es né, tu agis, tu penſes, tu veilles, tu dors ſans ſavoir comment. DIEU t'a donné la faculté de penſer, comme il t'a donné tout le reſte ; et s'il n'était pas venu t'apprendre dans les temps marqués par ſa providence que tu as une ame immatérielle et immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux ſyſtêmes que ta philoſophie a fabriqués ſur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme eſt partie de la ſubſtance de DIEU même ; l'autre, qu'elle eſt partie du grand tout ; un troiſième, qu'elle eſt créée de toute éternité ; un quatrième, qu'elle eſt faite et non créée ; d'autres aſſurent que DIEU les forme à meſure qu'on en a beſoin ; et qu'elles arrivent à l'inſtant de la copulation : elles ſe logent dans les animalcules ſéminaux, crie celui-ci ; non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de Fallope. Vous avez tous tort, dit un ſurvenant ; l'ame attend ſix ſemaines que le fœtus ſoit formé,

et

et alors elle prend poſſeſſion de la glande pinéale : mais ſi elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occaſion. La dernière opinion eſt que ſa demeure eſt dans le corps calleux, c'eſt le poſte que lui aſſigne *la Peironie ;* il fallait être premier chirurgien du roi de France pour diſpoſer ainſi du logement de l'ame. Cependant ſon corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

St *Thomas*, dans ſa queſtion 75e et ſuivantes, dit que l'ame eſt une forme *ſubſiſtante per ſe*, qu'elle eſt toute en tout, que ſon eſſence diffère de ſa puiſſance, qu'il y a trois ames *végétatives*, ſavoir la *nutritive*, l'*augmentative*, la *générative;* que la mémoire des choſes ſpirituelles eſt ſpirituelle, et la mémoire des corporelles eſt corporelle ; que l'ame raiſonnable eſt une forme *immatérielle quant aux opérations*, et *matérielle quant à l'être.* St *Thomas* a écrit deux mille pages de cette force et de cette clarté ; auſſi eſt-il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de ſyſtêmes ſur la manière dont cette ame ſentira quand elle aura quitté ſon corps avec lequel elle ſentait, comment elle entendra ſans oreilles, flairera ſans nez, et touchera ſans mains ; quel corps enſuite elle reprendra, ſi c'eſt celui qu'elle avait à deux ans ou à quatre-vingts ; comment

le *moi*, l'identité de la même perſonne ſubſiſtera; comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, et mort imbécille à l'âge de ſoixante et dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans ſon âge de puberté; par quel tour d'adreſſe une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, et qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe et ce bras, leſquels ayant été transformés en légumes, auront paſſé dans le ſang de quelqu'autre animal. On ne finirait point ſi on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées ſur elle-même.

Ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que dans les lois du peuple de DIEU, il n'eſt pas dit un mot de la ſpiritualité et de l'immortalité de l'ame, rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il eſt très-certain, il eſt indubitable que *Moïſe* en aucun endroit ne propoſe aux Juifs des récompenſes et des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point eſpérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers; tout eſt temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans ſon Deutéronome: » Si, après avoir eu des enfans et » des petits-enfans, vous prévariquez, vous

„ ſerez exterminés du pays, et réduits à un „ petit nombre dans les nations.

„ Je ſuis un Dieu jaloux, qui punis l'ini- „ quité des pères juſqu'à la troiſième et „ quatrième génération.

„ Honorez père et mère, afin que vous „ viviez long-temps.

„ Vous aurez de quoi manger ſans en „ manquer jamais.

„ Si vous ſuivez des dieux étrangers, vous „ ſerez détruits.....

„ Si vous obéiſſez, vous aurez de la pluie „ au printemps et en automne, du froment, „ de l'huile, du vin, du foin pour vos bêtes. „ afin que vous mangiez et que vous ſoyez „ ſoûls.

„ Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans „ vos mains, entre vos yeux, écrivez-les ſur „ vos portes, afin que vos jours ſe multi- „ plient.

„ Faites ce que je vous ordonne, ſans y rien „ ajouter ni retrancher.

„ S'il s'élève un prophète qui prédiſe des „ choſes prodigieuſes, ſi ſa prédiction eſt véri- „ table, et ſi ce qu'il a dit arrive, et s'il vous „ dit: Allons, ſuivons des dieux étrangers... „ tuez-le auſſitôt, et que tout le peuple frappe „ après vous.

„ Lorſque le Seigneur vous aura livré les

» nations, égorgez tout ſans épargner un ſeul » homme, et n'ayez aucune pitié de perſonne.

» Ne mangez point des oiſeaux impurs, » comme l'aigle, le griffon, l'ixion, &c.

» Ne mangez point des animaux qui rumi- » nent et dont l'ongle n'eſt point fendu, » comme chameau, lièvre, porc-épic, &c.

» En obſervant toutes les ordonnances, » vous ſerez bénis dans la ville et dans les » champs; les fruits de votre ventre, de votre » terre, de vos beſtiaux ſeront bénis.....

» Si vous ne gardez pas toutes les ordon- » nances et toutes les cérémonies, vous ſerez » maudits dans la ville et dans les champs.... » vous éprouverez la famine, la pauvreté; » vous mourrez de misère, de froid, de » pauvreté, de fièvre; vous aurez la rogne, » la gale, la fiſtule..... vous aurez des » ulcères dans les genoux et dans les gras de » jambes.

» L'étranger vous prêtera à uſure, et vous » ne lui prêterez point à uſure.... parce que » vous n'aurez pas ſervi le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre, » et la chair de vos fils et de vos filles, &c. »

Il eſt évident que dans toutes ces promeſſes et dans toutes ces menaces il n'y a rien que de temporel, et qu'on ne trouve pas un mot ſur l'immortalité de l'ame et ſur la vie future.

Plusieurs commentateurs illustres ont cru que *Moïse* était parfaitement instruit de ces deux grands dogmes ; et ils le prouvent par les paroles de *Jacob* qui, croyant que son fils avait été dévoré par les bêtes, disait dans sa douleur : *Je descendrai avec mon fils dans la fosse*, in infernum, *dans l'enfer ;* c'est-à-dire je mourrai, puisque mon fils est mort.

Ils le prouvent encore par des passages d'*Isaïe* et d'*Ezéchiel ;* mais les Hébreux auxquels parlait *Moïse* ne pouvaient avoir lu ni *Ezéchiel* ni *Isaïe*, qui ne vinrent que plusieurs siècles après.

Il est très-inutile de disputer sur les sentimens secrets de *Moïse*. Le fait est que dans les lois publiques il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtimens et toutes les récompenses au temps présent. S'il connaissait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expressément étalé ce dogme ? et s'il ne l'a pas connu, quel était l'objet et l'étendue de sa mission ? C'est une question que font plusieurs grands personnages ; ils répondent que le maître de *Moïse* et de tous les hommes se réservait le droit d'expliquer dans son temps aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si *Moïse* avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette

grande école des saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'Etat : les saducéens n'auraient pas occupé les premières charges, on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie que les Juifs se partagèrent en trois sectes ; les pharisiens, les saducéens et les esséniens. L'historien *Josephe*, qui était pharisien, nous apprend, au livre treize de ses antiquités, que les pharisiens croyaient la métempsycose : les saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps : les esséniens, dit encore *Josephe*, tenaient les ames immortelles ; les ames, selon eux, descendaient en forme aérienne dans les corps, de la plus haute région de l'air ; elles y sont reportées par un attrait violent, et après la mort celles qui ont appartenu à des gens de bien demeurent au-delà de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent, ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois sectes ; mais sans lui nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puisque les philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, et que *Moïse*, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, *Moïse* qui parlait à DIEU face à face,

a laiſſé les hommes dans une ignorance profonde ſur ce grand article. Ce n'eſt donc que depuis dix-ſept cents ans qu'on eſt certain de l'exiſtence de l'ame et de ſon immortalité.

Cicéron n'avait que des doutes ; ſon petit-fils et ſa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce temps-là, et depuis dans tout le reſte de la terre où les apôtres ne pénétrèrent pas, chacun devait dire à ſon ame : Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? Tu es je ne ſais quoi, penſant et ſentant, et quand tu ſentirais et penſerais cent mille millions d'années, tu n'en ſauras jamais davantage par tes propres lumières, ſans le ſecours d'un Dieu.

O homme! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, et non pour pénétrer dans l'eſſence des choſes qu'il a créées.

C'eſt ainſi qu'a penſé *Locke*, et avant *Locke*, *Gaſſendi*, et avant *Gaſſendi* une foule de ſages ; mais nous avons des bacheliers qui ſavent tout ce que ces grands hommes ignoraient.

De cruels ennemis de la raiſon ont oſé s'élever contre ces vérités reconnues par tous les ſages. Ils ont porté la mauvaiſe foi et l'impudence juſqu'à imputer aux auteurs de cet ouvrage (*) d'avoir aſſuré que l'ame eſt matière. Vous ſavez bien, perſécuteurs de

(*) Le *Dictionnaire philoſophique*.

l'innocence, que nous avons dit tout le contraire. Vous avez dû lire ces propres mots contre *Epicure*, *Démocrite* et *Lucrèce : Mon ami, comment un atome penſe-t-il ? avoue que tu n'en ſais rien.* Vous êtes donc évidemment des calomniateurs.

Perſonne ne ſait ce que c'eſt que l'être appelé *eſprit*, auquel même vous donnez ce nom matériel d'eſprit qui ſignifie *vent*. Tous les premiers pères de l'Egliſe ont cru l'ame corporelle. Il eſt impoſſible à nous autres êtres bornés de ſavoir ſi notre intelligence eſt ſubſtance ou faculté : nous ne pouvons connaître à fond ni l'être étendu, ni l'être penſant, ou le mécaniſme de la penſée.

On vous crie, avec les reſpectables *Gaſſendi* et *Locke*, que nous ne ſavons rien par nous-mêmes des ſecrets du Créateur. Etes-vous donc des dieux qui ſavez tout ? On vous répète que nous ne pouvons connaître la nature et la deſtination de l'ame que par la révélation. Quoi ! cette révélation ne vous ſuffit-elle pas ? Il faut bien que vous ſoyez ennemis de cette révélation que nous réclamons, puiſque vous perſécutez ceux qui attendent tout d'elle, et qui ne croient qu'en elle.

Nous nous en rapportons, diſons-nous, à la parole de DIEU ; et vous, ennemis de la raiſon et de DIEU, vous qui blaſphémez l'un

et

et l'autre, vous traitez l'humble doute et l'humble ſoumiſſion du philoſophe comme le loup traita l'agneau dans les fables d'*Eſope;* vous lui dites : Tu médis de moi l'an paſſé, il faut que je ſuce ton ſang. La philoſophie ne ſe venge point; elle rit en paix de vos vains efforts; elle éclaire doucement les hommes, que vous voulez abrutir pour les rendre ſemblables à vous.

AMERIQUE.

PUISQU'ON ne ſe laſſe point de faire des ſyſtêmes ſur la manière dont l'Amérique a pu ſe peupler, ne nous laſſons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats, y fit naître des hommes. Quelque envie qu'on ait de diſputer, on ne peut nier que l'Etre ſuprême, qui vit dans toute la nature, n'ait fait naître, vers le quarante-huitième degré, des animaux à deux pieds ſans plumes, dont la peau eſt mêlée de blanc et d'incarnat, avec de longues barbes tirant ſur le roux; des nègres ſans barbe vers la ligne, en Afrique et dans les Iles; d'autres nègres avec barbe ſous la même latitude, les uns portant de la laine ſur la tête, les autres des crins; et au milieu d'eux des animaux tout

blancs, n'ayant ni crin ni laine, mais portant de la ſoie blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourrait avoir empêché DIEU de placer dans un autre continent une eſpèce d'animaux du même genre, laquelle eſt couleur de cuivre dans la même latitude où ces animaux ſont noirs en Afrique et en Aſie, et qui eſt abſolument imberbe et ſans poil dans cette même latitude où les autres ſont barbus.

Juſqu'où nous emporte la fureur des ſyſtêmes, jointe à la tyrannie du préjugé! On voit ces animaux; on convient que DIEU a pu les mettre où ils ſont, et l'on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mêmes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer que les caſtors ſont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, et que le Mexique n'a pu être peuplé que par quelques deſcendans de *Magog*. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune, ils ne peuvent y avoir été menés que par *Aſtolphe* qui les y porta ſur ſon hippogriffe, lorſqu'il alla chercher le bon ſens de *Roland* renfermé dans une bouteille.

Si de ſon temps l'Amérique eût été découverte, et que dans notre Europe il y eût eu des hommes aſſez ſyſtématiques pour avancer, avec le jéſuite *Laſitau*, que les Caraïbes

descendent des habitans de Carie, et que les Hurons viennent des Juifs, il aurait bien fait de rapporter à ces raisonneurs la bouteille de leur bon sens, qui sans doute était dans la lune avec celle de l'amant d'*Angélique*.

La première chose qu'on fait quand on découvre une île peuplée dans l'Océan indien, ou dans la mer du Sud, c'est de dire : D'où ces gens-là sont-ils venus? mais pour les arbres et les tortues du pays, on ne balance pas à les croire originaires; comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues. Ce qui peut servir d'excuse à ce système, c'est qu'il n'y a presque point d'île dans les mers d'Amérique et d'Asie où l'on n'ait trouvé des jongleurs, des joueurs de gibecière, des charlatans, des fripons et des imbécilles. C'est probablement ce qui a fait penser que ces animaux étaient de la même race que nous.

AMITIÉ.

On a parlé depuis long-temps du temple de l'Amitié, et l'on sait qu'il a été peu fréquenté.

En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste et de Pilade,
Le médaillon du bon Pirythoüs,
Du sage Acathe et du tendre Nisus,

Tous grands héros, tous amis véritables :
Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.

On sait que l'amitié ne se commande pas plus que l'amour et l'estime. *Aime ton prochain* signifie, *secoure ton prochain ;* mais non pas *jouis avec plaisir de sa conversation s'il est ennuyeux, confie-lui tes secrets s'il est un babillard, prête-lui ton argent s'il est un dissipateur.*

L'amitié est le mariage de l'ame ; et ce mariage est sujet au divorce. C'est un contrat tacite entre deux personnes sensibles et vertueuses. Je dis *sensibles*, car un moine, un solitaire peut n'être point méchant et vivre sans connaître l'amitié. Je dis *vertueuses*, car les méchans n'ont que des complices ; les voluptueux ont des compagnons de débauche ; les intéressés ont des associés ; les politiques assemblent des factieux ; le commun des hommes oisifs a des liaisons ; les princes ont des courtisans : les hommes vertueux ont seuls des amis.

Céthégus était le complice de *Catilina*, et *Mécène* le courtisan d'*Octave ;* mais *Cicéron* était l'ami d'*Atticus*.

Que porte ce contrat entre deux ames tendres et honnêtes ? les obligations en sont plus fortes ou plus faibles, selon les degrés de sensibilité et le nombre des services rendus, &c.

L'enthouſiaſme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs et chez les Arabes que chez nous (*). Les contes que ces peuples ont imaginés ſur l'amitié, ſont admirables; nous n'en avons point de pareils. Nous ſommes un peu ſecs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans, dans nos hiſtoires, ſur notre théâtre.

Il n'eſt parlé d'amitié chez les Juifs qu'entre *Jonathas* et *David*. Il eſt dit que *David* l'aimait d'un amour plus fort que celui des femmes : mais auſſi il eſt dit que *David*, après la mort de ſon ami, dépouilla *Miphibozeth* ſon fils, et le fit mourir.

L'amitié était un point de religion et de légiſlation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans : beau régiment ! quelques-uns l'ont pris pour un régiment de non-conformiſtes ; ils ſe trompent ; c'eſt prendre un acceſſoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était preſcrite par la loi et la religion. La pédéraſtie était malheureuſement tolérée par les mœurs ; il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes. (**)

(*) Voyez ARABES.

(**) Voyez AMOUR SOCRATIQUE.

AMOUR.

Il y a tant de ſortes d'amour, qu'on ne ſait à qui s'adreſſer pour le définir. On nomme hardiment *amour* un caprice de quelques jours, une liaiſon ſans attachement, un ſentiment ſans eſtime, des ſimagrées de *Sigisbé*, une froide habitude, une fantaiſie romaneſque, un goût ſuivi d'un prompt dégoût : on donne ce nom à mille chimères.

Si quelques philoſophes veulent examiner à fond cette matière peu philoſophique, qu'ils méditent le Banquet de *Platon*, dans lequel *Socrate*, amant honnête d'*Alcibiade* et d'*Agathon*, converſe avec eux ſur la métaphyſique de l'amour.

Lucrèce en parle plus en phyſicien : *Virgile* ſuit les pas de *Lucrèce ; amor omnibus idem.*

C'eſt l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour? vois les moineaux de ton jardin, vois tes pigeons, contemple le taureau qu'on amène à la géniſſe ; regarde ce fier cheval que deux de tes valets conduiſent à la cavale paiſible qui l'attend, et qui détourne ſa queue pour le recevoir ; vois comme ſes yeux étincèlent ; entends ces henniſſemens ; contemple ces ſauts, ces courbettes, ces oreilles dreſſées,

cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces narines qui s'enflent, ce souffle enflammé qui en sort, ces crins qui se relèvent et qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance sur l'objet que la nature lui a destiné: mais n'en sois point jaloux, et songe aux avantages de l'espèce humaine; ils compensent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaissent point la jouissance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur: la femelle jette sur la vase des millions d'œufs; le mâle qui les rencontre passe sur eux, et les féconde par sa semence, sans se mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent, ne goûtent de plaisir que par un seul sens, et dès que cet appétit est satisfait, tout est éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embrassemens; tout ton corps est sensible; tes lèvres surtout jouissent d'une volupté que rien ne lasse; et ce plaisir n'appartient qu'à ton espèce: enfin tu peux dans tous les temps te livrer à l'amour, et les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences, tu diras avec le comte de *Rochester:* L'amour, dans un pays d'athées, ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le ſoin de ſoi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaiſir du tact; et l'attention ſur ſa ſanté rend les organes de la volupté plus ſenſibles. Tous les autres ſentimens entrent enſuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'eſtime viennent au ſecours; les talens du corps et de l'eſprit ſont encore de nouvelles chaînes.

Nam facit ipſa ſuis interdùm femina factis,
Morigeriſque modis et mundo corpore culta,
Ut facilè inſueſcat ſecum vir degere vitam.

LUCRECE, *liv. IV.*

On peut, ſans être belle, être long-temps aimable.
L'attention, le goût, les ſoins, la propreté,
Un eſprit naturel, un air toujours affable,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour propre ſurtout reſſerre tous ces liens. On s'applaudit de ſon choix, et les illuſions en foule ſont les ornemens de cet ouvrage dont la nature a poſé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-deſſus des animaux; mais ſi tu goûtes tant de plaiſirs qu'ils ignorent, que de chagrins auſſi dont les bêtes n'ont

point d'idée! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'eſt que la nature a empoiſonné dans les trois quarts de la terre les plaiſirs de l'amour et les ſources de la vie, par une maladie épouvantable à laquelle l'homme ſeul eſt ſujet, et qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en eſt point de cette peſte comme de tant d'autres maladies qui ſont la ſuite de nos excès. Ce n'eſt point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les *Phryné*, les *Laïs*, les *Flora*, les *Meſſaline*, n'en furent point attaquées; elle eſt née dans des îles où les hommes vivaient dans l'innocence, et de là elle s'eſt répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuſer la nature de mépriſer ſon ouvrage, de contredire ſon plan, d'agir contre ſes vues, c'eſt dans ce fléau déteſtable qui a fouillé la terre d'horreur et de turpitude. Eſt-ce là le meilleur des mondes poſſibles? Eh quoi! ſi *Céſar*, *Antoine*, *Octave*, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas poſſible qu'elle ne fît point mourir *François I?* Non, dit-on, les choſes étaient ainſi ordonnées pour le mieux: je le veux croire; mais cela eſt triſte pour ceux à qui *Rabelais* a dédié ſon livre.

Les philoſophes érotiques ont ſouvent agité la queſtion, ſi *Héloïſe* put encore aimer véritablement *Abélard* quand il fut moine et châtré?

L'une de ces qualités fesait très-grand tort à l'autre.

Mais consolez-vous, *Abélard*, vous fûtes aimé; la racine de l'arbre coupé conserve encore un reste de séve; l'imagination aide le cœur. On se plaît encore à table quoiqu'on n'y mange plus. Est-ce de l'amour? est-ce un simple souvenir? est-ce de l'amitié? C'est un je ne sais quoi composé de tout cela. C'est un sentiment confus qui ressemble aux passions fantastiques que les morts conservaient dans les champs Elysées. Les héros qui pendant leur vie avaient brillé dans la course des chars, conduisaient après leur mort des chars imaginaires. *Héloïse* vivait avec vous d'illusions et de supplémens. Elle vous caressait quelquefois, et avec d'autant plus de plaisir qu'ayant fait vœu au Paraclet de ne vous plus aimer, ses caresses en devenaient plus précieuses comme plus coupables. Une femme ne peut guère se prendre de passion pour un eunuque; mais elle peut conserver sa passion pour son amant devenu eunuque, pourvu qu'il soit encore aimable.

Il n'en est pas de même, Mesdames, pour un amant qui a vieilli dans le service; l'extérieur ne subsiste plus; les rides effrayent; les sourcils blanchis rebutent; les dents perdues dégoûtent; les infirmités éloignent: tout ce

qu'on peut faire, c'eſt d'avoir la vertu d'être garde-malade, et de ſupporter ce qu'on a aimé. C'eſt enſevelir un mort.

AMOUR DE DIEU.

Les diſputes ſur l'amour de DIEU ont allumé autant de haines qu'aucune querelle théologique. Les jéſuites et les janféniſtes ſe ſont battus pendant cent ans, à qui aimerait DIEU d'une façon plus convenable, et à qui déſolerait plus ſon prochain.

Dès que l'auteur du Télémaque, qui commençait à jouir d'un grand crédit à la cour de *Louis XIV*, voulut qu'on aimât DIEU d'une manière qui n'était pas celle de l'auteur des Oraiſons funèbres, celui-ci, qui était un grand ferrailleur, lui déclara la guerre, et le fit condamner dans l'ancienne ville de *Romulus*, où DIEU était ce qu'on aimait le mieux après la domination, les richeſſes, l'oiſiveté, le plaiſir et l'argent.

Si madame *Guyon* avait ſu le conte de la bonne vieille qui apportait un réchaud pour brûler le paradis, et une cruche d'eau pour éteindre l'enfer, afin qu'on n'aimât DIEU que pour lui-même, elle n'aurait peut-être pas tant écrit. Elle eût dû ſentir qu'elle ne

pouvait rien dire de mieux. Mais elle aimait DIEU et le galimatias ſi cordialement qu'elle fut quatre fois en priſon pour ſa tendreſſe : traitement rigoureux et injuſte. Pourquoi punir comme une criminelle une femme qui n'avait d'autre crime que celui de faire des vers dans le ſtyle de l'abbé *Cotin*, et de la proſe dans le goût de *Polichinelle* ? Il eſt étrange que l'auteur du Télémaque et des froides amours d'*Eucharis* ait dit dans ſes Maximes des ſaints, d'après le bienheureux *François de Sales : Je n'ai preſque point de déſirs ; mais ſi j'étais à renaître, je n'en aurais point du tout. Si* DIEU *venait à moi, j'irais auſſi à lui ; s'il ne voulait pas venir à moi, je me tiendrais là et n'irais pas à lui.*

C'eſt ſur cette propoſition que roule tout ſon livre ; on ne condamna point St *François de Sales ;* mais on condamna *Fénélon.* Pourquoi ? c'eſt que *François de Sales* n'avait point un violent ennemi à la cour de Turin, et que *Fénélon* en avait un à Verſailles.

Ce qu'on a écrit de plus ſenſé ſur cette controverſe myſtique, ſe trouve peut-être dans la ſatire de *Boileau* ſur l'*amour* de DIEU, quoique ce ne ſoit pas aſſurément ſon meilleur ouvrage.

Qui fait exactement ce que ma loi commande,
A pour moi, dit ce DIEU, l'amour que je demande.

S'il faut paſſer des épines de la théologie à celles de la philoſophie, qui ſont moins longues et moins piquantes, il paraît clair qu'on peut aimer un objet ſans aucun retour ſur ſoi-même, ſans aucun mélange d'amour propre intéreſſé. Nous ne pouvons comparer les choſes divines aux terreſtres, l'amour de DIEU à un autre amour. Il manque préciſément un infini d'échelons pour nous élever de nos inclinations humaines à cet amour ſublime. Cependant, puiſqu'il n'y a pour nous d'autre point d'appui que la terre, tirons nos comparaiſons de la terre. Nous voyons un chef-d'œuvre de l'art en peinture, en ſculpture, en architecture, en poëſie, en éloquence; nous entendons une muſique qui enchante nos oreilles et notre ame, nous l'admirons, nous l'aimons ſans qu'il nous en revienne le plus léger avantage; c'eſt un ſentiment pur; nous allons même juſqu'à ſentir quelquefois de la vénération, de l'amitié pour l'auteur; et s'il était là nous l'embraſſerions.

C'eſt à peu-près la ſeule manière dont nous puiſſions expliquer notre profonde admiration et les élans de notre cœur envers l'éternel architecte du monde. Nous voyons l'ouvrage avec un étonnement de reſpect et d'anéantiſſement, et notre cœur s'élève autant qu'il le peut vers l'ouvrier.

Mais quel eſt ce ſentiment? je ne ſais quoi de vague et d'indéterminé, un faiſiſſement qui ne tient rien de nos affections ordinaires; une ame plus ſenſible qu'une autre, plus déſoccupée, peut-être ſi touchée du ſpectacle de la nature qu'elle voudrait s'élancer juſqu'au maître éternel qui l'a formée. Une telle affection de l'eſprit, un ſi puiſſant attrait peut-il encourir la cenſure? A-t-on pu condamner le tendre archevêque de Cambrai? Malgré les expreſſions de St *François de Sales* que nous avons rapportées, il s'en tenait à cette aſſertion, qu'on peut aimer l'auteur uniquement pour la beauté de ſes ouvrages. Quelle héréſie avait-on à lui reprocher? les extravagances du ſtyle d'une dame de Montargis, et quelques expreſſions peu meſurées de ſa part lui nuiſirent.

Où était le mal? On n'en fait plus rien aujourd'hui. Cette querelle eſt anéantie comme tant d'autres. Si chaque ergoteur voulait bien ſe dire à ſoi-même: Dans quelques années perſonne ne ſe ſouciera de mes ergotiſmes, on ergoterait beaucoup moins. Ah! *Louis XIV! Louis XIV!* il fallait laiſſer deux hommes de génie ſortir de la ſphère de leurs talens, au point d'écrire ce qu'on a jamais écrit de plus obſcur et de plus ennuyeux dans votre royaume.

Pour finir tous ces débats-là,
Tu n'avais qu'à les laiſſer faire.

Remarquons à tous les articles de morale et d'hiſtoire, par quelle chaîne inviſible, par quels reſſorts inconnus toutes les idées qui troublent nos têtes, et tous les événemens qui empoiſonnent nos jours, ſont liés enſemble, ſe heurtent, et forment nos deſtinées. *Fénélon* meurt dans l'exil pour avoir eu deux ou trois converſations myſtiques avec une femme un peu extravagante. Le cardinal de *Bouillon*, le neveu du grand *Turenne*, eſt perſécuté pour n'avoir pas lui-même perſécuté à Rome l'archevêque de Cambrai ſon ami : il eſt contraint de ſortir de France, et il perd toute ſa fortune.

C'eſt par ce même enchaînement que le fils d'un procureur de Vire trouve, dans une douzaine de phraſes obſcures d'un livre imprimé dans Amſterdam, de quoi remplir de victimes tous les cachots de la France ; et à la fin il ſort de ces cachots mêmes un cri, dont le retentiſſement fait tomber par terre toute une ſociété habile et tyrannique, fondée par un fou ignorant.

AMOUR PROPRE.

Nicole, dans ſes Eſſais de morale, faits après deux ou trois mille volumes de morale (dans ſon Traité de la charité, chap. II), dit que *par le moyen des gibets et des roues qu'on a établis en commun, on réprime les penſées et les deſſeins tyranniques de l'amour propre de chaque particulier.*

Je n'examinerai point ſi on a des gibets en commun, comme on a des prés et des bois en commun, et une bourſe commune, et ſi on réprime des penſées avec des roues; mais il me ſemble fort étrange que *Nicole* ait pris le vol de grand chemin et l'aſſaſſinat pour de l'amour propre. Il faut diſtinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que *Néron* a fait aſſaſſiner ſa mère par amour propre, que *Cartouche* avait beaucoup d'amour propre, ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour propre n'eſt point une ſcélérateſſe, c'eſt un ſentiment naturel à tous les hommes; il eſt beaucoup plus voiſin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône; un paſſant lui dit: N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infame

infame quand vous pouvez travailler ? Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent et non pas des conseils ; puis il lui tourna le dos en conservant toute la dignité castillane. C'était un fier gueux que ce seigneur, sa vanité était blessée pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi-même, et ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un missionnaire, voyageant dans l'Inde, rencontra un fakir chargé de chaînes, nu comme un singe, couché sur le ventre, et se faisant fouetter pour les péchés de ses compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à soi-même, disait un des spectateurs ! Renoncement à moi-même ! reprit le fakir ; apprenez que je ne me fais fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous serez chevaux et moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentimens et de toutes nos actions, ont donc eu grande raison dans l'Inde, en Espagne, et dans toute la terre habitable : et comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage, il n'est pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour propre. Cet amour propre est l'instrument de notre conservation ; il ressemble à

l'inſtrument de la perpétuité de l'eſpèce : il eſt néceſſaire, il nous eſt cher, il nous fait plaiſir, et il faut le cacher.

AMOUR SOCRATIQUE.

Si l'amour qu'on a nommé *ſocratique* et *platonique* n'était qu'un ſentiment honnête, il faut y applaudir ; ſi c'était une débauche, il faut en rougir pour la Gréce.

Comment s'eſt-il pu faire qu'un vice deſtructeur du genre-humain s'il était général, qu'un attentat infame contre la nature, ſoit pourtant ſi naturel? Il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie ; et cependant il eſt le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas encore eu le temps d'être corrompus. Il eſt entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encore ni l'ambition, ni la fraude, ni la ſoif des richeſſes. C'eſt la jeuneſſe aveugle qui, par un inſtinct mal démêlé, ſe précipite dans ce déſordre au ſortir de l'enfance, ainſi que dans l'onaniſme. (*)

Le penchant des deux ſexes l'un pour l'autre ſe déclare de bonne heure ; mais quoi qu'on ait dit des Africaines et des femmes de l'Aſie méridionale, ce penchant eſt généralement

(*) Voyez ONANISME.

beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme ; c'eſt une loi que la nature a établie pour tous les animaux, c'eſt toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre eſpèce, élevés enſemble, ſentant cette force que la nature commence à déployer en eux, et ne trouvant point l'objet naturel de leur inſtinct, ſe rejettent ſur ce qui lui reſſemble. Souvent un jeune garçon, par la fraîcheur de ſon teint, par l'éclat de ſes couleurs, et par la douceur de ſes yeux, reſſemble pendant deux ou trois ans à une belle fille ; ſi on l'aime, c'eſt parce que la nature ſe méprend ; on rend hommage au ſexe, en s'attachant à ce qui en a les beautés ; et quand l'âge fait évanouir cette reſſemblance, la mépriſe ceſſe.

Citraque juventam
Ætatis breve ver et primos carpere flores.

On n'ignore pas que cette mépriſe de la nature eſt beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion, parce que le ſang y eſt plus allumé, et l'occaſion plus fréquente ; auſſi ce qui ne paraît qu'une faibleſſe dans le jeune *Alcibiade*, eſt une abomination dégoûtante dans un matelot hollandais et dans un vivandier moſcovite.

Je ne puis souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. On cite le législateur *Solon*, parce qu'il a dit en deux mauvais vers :

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton. (*a*)

Mais en bonne foi, *Solon* était-il législateur quand il fit ces deux vers ridicules (*b*)? il était jeune alors, et quand le débauché fut devenu sage, il ne mit point une telle infamie parmi les lois de sa république. Accusera-t-on *Théodore de Bèze* d'avoir prêché la pédéraſtie dans son église, parce que dans sa jeuneſſe il fit des vers pour le jeune *Candide?* et qu'il dit :

Amplector hunc et illam.
Je suis pour lui, je suis pour elle.

Il faudra dire qu'ayant chanté des amours honteux dans son jeune âge, il eut dans l'âge mûr l'ambition d'être chef de parti, de prêcher la réforme, de se faire un nom. *Hic vir, et ille puer.*

(*a*) Traduction d'*Amiot*, grand-aumônier de France.

(*b*) Un écrivain moderne, nommé *Larcher*, répétiteur de collége, dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre, et de la critique la plus grossière, ose citer je ne sais quel bouquin, dans lequel on appelle Socrate *ſanctus pederaſtes*, *Socrate* saint b. . . Il n'a pas été suivi dans ces horreurs par l'abbé *Foucher;* mais cet abbé, non moins grossier, s'est trompé encore lourdement sur *Zoroaſtre* et sur les anciens Persans. Il en a été vivement repris par un homme savant dans les langues orientales.

On abuſe du texte de *Plutarque*, qui dans ſes bavarderies, au dialogue de l'Amour, fait dire à un interlocuteur que les femmes ne ſont pas *dignes du véritable amour* (*); mais un autre interlocuteur ſoutient le parti des femmes comme il le doit. On a pris l'objection pour la déciſion.

Il eſt certain, autant que la ſcience de l'antiquité peut l'être, que l'amour ſocratique n'était point un amour infame : c'eſt ce nom d'*amour* qui a trompé. Ce qu'on appelait *les amans d'un jeune homme* étaient préciſément ce que ſont parmi nous les menins de nos princes ; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant diſtingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires ; inſtitution guerrière et ſainte dont on abuſa comme des fêtes nocturnes et des orgies.

La troupe des amans, inſtituée par *Laïus*, était une troupe invincible de jeunes guerriers engagés par ſerment à donner leur vie les uns pour les autres ; et c'eſt ce que la diſcipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus et d'autres ont beau dire que ce vice était recommandé par les lois de la Perſe. Qu'ils citent le texte de la loi ; qu'ils montrent le code des Perſans ; et ſi cette

(*) Voyez FEMME.

abomination s'y trouvait, je ne la croirais pas; je dirais que la choſe n'eſt pas vraie, par la raiſon qu'elle eſt impoſſible. Non, il n'eſt pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit et qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre-humain ſi elle était obſervée à la lettre. Mais moi, je vous montrerai l'ancienne loi des Perſans, rédigée dans le *Sadder*. Il eſt dit, à l'article ou porte 9. qu'*il n'y a point de plus grand péché*. C'eſt en vain qu'un écrivain moderne a voulu juſtifier *Sextus Empiricus* et la pédéraſtie; les lois de *Zoroaſtre*, qu'il ne connaiſſait pas, ſont un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perſes. C'eſt comme ſi on diſait qu'il eſt recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment; mais les lois le puniſſent.

Que de gens ont pris des uſages honteux et tolérés dans un pays pour les lois du pays! *Sextus Empiricus*, qui doutait de tout, devait bien douter de cette juriſprudence. S'il eût vécu de nos jours, et qu'il eût vu deux ou trois jeunes jéſuites abuſer de quelques écoliers, aurait-il eu droit de dire que ce jeu leur eſt permis par les conſtitutions d'*Ignace de Loyola*?

Il me ſera permis de parler ici de l'amour ſocratique du révérend père *Polycarpe*, carme chauſſé de la petite ville de Gex, lequel,

en 1771, enseignait la religion et le latin à une douzaine de petits écoliers. Il était à la fois leur confesseur et leur régent, et il se donna auprès d'eux tous un nouvel emploi. On ne pouvait guère avoir plus d'occupations spirituelles et temporelles. Tout fut découvert ; il se retira en Suisse, pays fort éloigné de la Gréce.

Ces amusemens ont été assez communs entre les précepteurs et les écoliers (*). Les moines chargés d'élever la jeunesse ont été toujours un peu adonnés à la pédéraſtie. C'eſt la suite néceſſaire du célibat auquel ces pauvres gens sont condamnés.

Les seigneurs turcs et persans sont, à ce qu'on nous dit, élever leurs enfans par des eunuques ; étrange alternative pour un pédagogue d'être châtré ou sodomite.

L'amour des garçons était si commun à Rome, qu'on ne s'avisait pas de punir cette turpitude, dans laquelle presque tout le monde donnait tête baissée. *Octave-Auguſte*, ce meurtrier débauché et poltron, qui osa exiler *Ovide*, trouva très-bon que *Virgile* chantât *Alexis ; Horace*, son autre favori, fesait de petites odes pour *Ligurinus*. *Horace*, qui louait *Auguſte* d'avoir réformé les mœurs, proposait également dans ses satires un garçon et une fille (*c*) ;

(*) Voyez PETRONE.

(*c*)..... *Præſto puer impetus in quem*
Continuò ſiat.

mais l'ancienne loi *Scantinia*, qui défend la pédéraſtie, ſubſiſta toujours : l'empereur *Philippe* la remit en vigueur, et chaſſa de Rome les petits garçons qui ſefaient le métier. S'il y eut des écoliers ſpirituels et licencieux comme *Pétrone*, Rome eut des profeſſeurs tels que *Quintilien*. Voyez quelles précautions il apporte dans le chapitre du *Précepteur* pour conſerver la pureté de la première jeuneſſe : *Cavendum non ſolùm crimine turpitudinis, ſed etiam ſuſpicione.* Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des lois (*d*) contre les mœurs. (1)

(*d*) On devrait condamner meſſieurs les non-conformiſtes à préſenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-jéſuite *Desfontaines* fut ſur le point d'être brûlé en place de Grève, pour avoir abuſé de quelques petits ſavoyards qui ramonaient ſa cheminée ; des protecteurs le ſauvèrent. Il fallait une victime ; on brûla *des Chaufours* à ſa place. Cela eſt bien fort ; *eſt modus in rebus :* on doit proportionner les peines aux délits. Qu'auraient dit *Céſar*, *Alcibiade*, le roi de Bythinie *Nicomède*, le roi de France *Henri III* et tant d'autres rois ?

Quand on brûla *des Chaufours*, on ſe fonda ſur les *établiſſemens de ſaint Louis*, mis en nouveau français au quinzième ſiècle. *Si aucun eſt ſoupçonné de b..... doit être mené à l'évêque ; et ſe il en était prouvé, l'on le doit ardoir, et tuit li meuble ſont au baron*, &c. Saint *Louis* ne dit pas ce qu'il faut faire au baron ſi le baron eſt ſoupçonné, et ſe il en eſt prouvé. Il faut obſerver que par le mot de *b....* ſaint *Louis* entend les hérétiques qu'on n'appelait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris *des Chaufours*, gentilhomme lorrain. *Deſpréaux* eut bien raiſon de faire une ſatire contre l'équivoque ; elle a cauſé bien plus de mal qu'on ne croit.

(1) On nous permettra de faire ici quelques réflexions ſur un ſujet odieux et dégoûtant, mais qui malheureuſement fait partie de l'hiſtoire, des opinions et des mœurs.

Cette

Cette turpitude remonte aux premières époques de la civiliſation : l'hiſtoire grecque, l'hiſtoire romaine ne permettent point d'en douter. Elle était commune chez ces peuples avant qu'ils euſſent formé une ſociété régulière, dirigée par des lois écrites.

Cela ſuffit pour expliquer par quelle raiſon ces lois ont paru la traiter avec trop d'indulgence. On ne propoſe point à un peuple libre des lois ſévères contre une action, quelle qu'elle ſoit, qui y eſt devenue habituelle. Pluſieurs des nations germaniques eurent long-temps des lois écrites qui admettaient la compoſition pour le meurtre. *Solon* ſe contenta donc de défendre cette turpitude entre les citoyens et les eſclaves : les Athéniens pouvaient ſentir les motifs politiques de cette défenſe, et s'y ſoumettre : c'était d'ailleurs contre les eſclaves ſeuls, et pour les empêcher de corrompre les jeunes gens libres, que cette loi avait été faite ; et les pères de famille, quelles que fuſſent leurs mœurs, n'avaient aucun intérêt de s'y oppoſer.

La ſévérité des mœurs des femmes dans la Gréce, l'uſage des bains publics, la fureur pour les jeux où les hommes paraiſſaient nus, conſervèrent cette turpitude de mœurs, malgré les progrès de la ſociété et de la morale. *Lycurgue*, en laiſſant plus de liberté aux femmes, et par quelques autres de ſes inſtitutions, parvint à rendre ce vice moins commun à Sparte que dans les autres villes de la Gréce.

Quand les mœurs d'un peuple deviennent moins agreſtes, lorſqu'il connaît les arts, le luxe, les richeſſes, s'il conſerve ſes vices, il cherche du moins à les voiler. La morale chrétienne, en attachant de la honte aux liaiſons entre les perſonnes libres, en rendant le mariage indiſſoluble, en pourſuivant le concubinage par des cenſures, avait rendu l'adultère commun : comme toute eſpèce de volupté était également un péché, il fallait bien préférer celui dont les ſuites ne peuvent être publiques ; et par un renverſement ſingulier, on vit de véritables crimes devenir plus communs, plus tolérés, et moins honteux dans l'opinion que de ſimples faibleſſes. Quand les Occidentaux commencèrent à ſe policer, ils imaginèrent de cacher l'adultère ſous le voile de ce qu'on appelle galanterie ; les hommes avouaient hautement un amour qu'il était convenu que les femmes ne partageraient point ; les amans n'oſaient rien demander, et c'était tout au plus après dix ans d'amour pur, de combats, de victoires remportées dans les jeux, &c. qu'un chevalier pouvait eſpérer de trouver un moment de

faibleſſe. Il nous reſte aſſez de monumens de ce temps, pour nous montrer quelles étaient les mœurs que couvrait cette eſpèce d'hypocriſie. Il en fut de même à peu-près chez les Grecs devenus polis; les liaiſons intimes entre des hommes n'avaient plus rien de honteux; les jeunes gens s'uniſſaient par des ſermens, mais c'était ceux de vivre et de mourir pour la patrie; on s'attachait à un jeune homme, au ſortir de l'enfance, pour le former, pour l'inſtruire, pour le guider; la paſſion qui ſe mêlait à ces amitiés, était une ſorte d'amour, mais d'amour pur. C'était ſeulement ſous ce voile, dont la décence publique couvrait les vices, qu'ils étaient tolérés par l'opinion.

Enfin, de même que l'on a ſouvent entendu chez les peuples modernes faire l'éloge de la galanterie chevaleresque, comme d'une inſtitution propre à élever l'ame, à inſpirer le courage, on fit auſſi chez les Grecs l'éloge de cet amour, qui uniſſait les citoyens entre eux.

Platon dit que les Thébains firent une choſe utile de le preſcrire, parce qu'ils avaient beſoin de polir leurs mœurs, de donner plus d'activité à leur ame, à leur eſprit, engourdis par la nature de leur climat et de leur ſol. On voit qu'il ne s'agit ici que d'amitié pure. C'eſt ainſi que, lorſqu'un prince chrétien feſait publier un tournois où chacun devait paraître avec les couleurs de ſa dame, il avait l'intention louable d'exciter l'émulation de ſes chevaliers, et d'adoucir leurs mœurs; ce n'était point l'adultère, mais ſeulement la galanterie, qu'il voulait encourager dans ſes Etats. Dans Athènes, ſuivant *Platon*, on devait ſe borner à la tolérance. Dans les Etats monarchiques, il était utile d'empêcher ces liaiſons entre les hommes, mais elles étaient dans les républiques un obſtacle à l'établiſſement durable de la tyrannie. Un tyran, en immolant un citoyen, ne pouvait ſavoir quels vengeurs il allait armer contre lui; il était expoſé ſans ceſſe à voir dégénérer en conſpirations les aſſociations que cet amour formait entre les hommes.

Cependant, malgré ces idées, ſi éloignées de nos opinions et de nos mœurs, ce vice était regardé chez les Grecs comme une débauche honteuſe, toutes les fois qu'il ſe montrait à découvert, et ſans l'excuſe de l'amitié ou des liaiſons politiques. Lorſque *Philippe* vit ſur le champ de bataille de Chéronée, tous les ſoldats qui compoſaient le *bataillon ſacré*, le *bataillon des amis* à Thèbes, tués dans le rang où ils avaient combattu: *Je ne croirai jamais*, s'écria-t-il, *que de*

AMPLIFICATION.

On prétend que c'eſt une belle figure de rhétorique ; peut-être aurait-on plus raiſon ſi on l'appélait *un défaut*. Quand on dit tout ce qu'on doit dire, on n'amplifie pas ; et quand on l'a dit, ſi on amplifie, on dit trop. Préſenter aux juges une bonne ou mauvaiſe action ſous toutes ſes faces, ce n'eſt point amplifier, mais ajouter ; c'eſt exagérer et ennuyer.

J'ai vu autrefois dans les colléges donner des prix d'amplification. C'était réellement enſeigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait reſſerré ſes penſées, et qui par là aurait appris à parler avec plus d'énergie et de force :

ſi braves gens aient pu faire ou ſouffrir rien de honteux. Ce mot d'un homme ſouillé lui-même de cette infamie, eſt une preuve certaine de l'opinion générale des Grecs.

A Rome, cette opinion était plus forte encore : pluſieurs héros grecs, regardés comme des hommes vertueux, ont paſſé pour s'être livrés à ce vice ; et chez les Romains, on ne le voit attribué à aucun de ceux dont on nous a vanté les vertus ; ſeulement il paraît que chez ces deux nations on n'y attachait ni l'idée de crime, ni même celle de déshonneur, à moins de ces excès qui rendent le goût même des femmes une paſſion aviliſſante. Ce vice eſt très-rare parmi nous, et il y ſerait preſque inconnu ſans les défauts de l'éducation publique.

Monteſquieu prétend qu'il eſt commun chez quelques nations mahométanes, à cauſe de la facilité d'avoir des femmes ; nous croyons que c'eſt *difficulté* qu'il faut lire.

mais en évitant l'amplification, craignez la séchereſſe.

J'ai entendu des profeſſeurs enſeigner que certains vers de *Virgile* ſont une amplification, par exemple, ceux-ci :

Nox erat, et placidum carpebant feſſa ſoporem
Corpora per terras, ſilvæque et ſæva quierant
Æquora; quum medio volvuntur ſidera lapſu;
Quum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres;
Quæque lacus latè liquidos, quæque aſpera dumis
Rura tenent, ſomno poſitæ ſub nocte ſilenti
Lenibant curas, et corda oblita laborum:
At non infelix animi Phœniſſa.

Voici une traduction libre de ces vers de *Virgile*, qui ont tous été ſi difficiles à traduire par les poëtes français, excepté par M. *Delille*:

Les aſtres de la nuit roulaient dans le ſilence ;
Eole a ſuſpendu les haleines des vents ;
Tout ſe tait ſur les eaux, dans les bois, dans les champs ;
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître,
Le tranquille taureau s'endort avec ſon maître ;
Les malheureux humains ont oublié leurs maux ;
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos :
Phéniſſe veille et pleure.

Si la longue deſcription du règne du ſommeil dans toute la nature ne feſait pas un contraſte admirable avec la cruelle inquiétude

de *Didon*, ce morceau ne ſerait qu'une amplification puérile ; c'eſt le mot, *at non infelix animi Phœniſſa*, qui en fait le charme.

La belle ode de *Sapho*, qui peint tous les ſymptômes de l'amour, et qui a été traduite heureuſement dans toutes les langues cultivées, ne ſerait pas ſans doute ſi touchante, ſi *Sapho* avait parlé d'une autre que d'elle-même : cette ode pourrait être alors regardée comme une amplification.

La deſcription de la tempête au premier livre de l'Enéide n'eſt point une amplification ; c'eſt une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête ; il n'y a aucune idée répétée, et la répétition eſt le vice de tout ce qui n'eſt qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis ſur le théâtre dans aucune langue, eſt celui de *Phèdre*. Preſque tout ce qu'elle dit ſerait une amplification fatigante, ſi c'était une autre qui parlât de la paſſion de *Phèdre*.

Athènes me montra mon ſuperbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je ſentis tout mon corps et tranſir et brûler ;
Je reconnus Vénus et ſes traits redoutables,
D'un ſang qu'elle pourſuit tourmens inévitables.

Il eſt bien clair que puiſque Athènes lui montra ſon ſuperbe ennemi *Hippolyte*, elle vit *Hippolyte*. Si elle rougit et pâlit à ſa vue, elle fut ſans doute troublée. Ce ſerait un pléonaſme, une rédondance oiſeuſe dans une étrangère qui raconterait les amours de *Phèdre*; mais c'eſt *Phèdre* amoureuſe et honteuſe de ſa paſſion; ſon cœur eſt plein; tout lui échappe.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.

Peut-on mieux imiter *Virgile*?

Je ſentis tout mon corps et tranſir et brûler;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter *Sapho*? ces vers, quoique imités, coulent de ſource; chaque mot trouble les ames ſenſibles et les pénètre; ce n'eſt point une amplification, c'eſt le chef-d'œuvre de la nature et de l'art.

Voici, à mon avis, un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne, qui d'ailleurs a de grandes beautés.

Tidée eſt à la cour d'Argos; il eſt amoureux d'une ſœur d'*Electre;* il regrette ſon ami *Oreſte* et ſon père; il eſt partagé entre ſa paſſion pour *Electre*, et le deſſein de punir le tyran. Au milieu de tant de ſoins et d'inquiétudes,

il fait à son confident une longue description d'une tempête qu'il a essuyée il y a long-temps.

Tu sais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre ;
Tu sais que Palamède, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter son retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
A de si justes soins on souscrivit sans peine :
Nous partîmes comblés des bienfaits de Thyrrène ;
Tout nous favorisait ; nous voguâmes long-temps
Au gré de nos désirs, bien plus qu'au gré des vents ;
Mais, signalant bientôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine et s'élance ;
L'air mugit, le jour fuit ; une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;
La foudre éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel et l'onde ;
Et comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.
Les vagues quelquefois, nous portant sur leurs cimes,
Nous font rouler après sur de vastes abymes,
Où les éclairs pressés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu semblaient nous plonger tous ;
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.
A travers les écueils notre vaisseau poussé,
Se brise et nage enfin sur les eaux dispersé.

On voit peut-être dans cette description le poëte qui veut surprendre les auditeurs par le récit d'un naufrage, et non le personnage qui veut venger son père et son ami, tuer le tyran d'Argos, et qui est partagé entre l'amour et la vengeance.

Lorsqu'un personnage s'oublie, et qu'il veut absolument être poëte, il doit alors embellir ce défaut par les vers les plus corrects et les plus élégans.

Ne voulut point tenter son retour dans Argos,
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.

Ce tour familier semble ne devoir entrer que rarement dans la poësie noble. *Je ne voulus point aller à Orléans, que je n'eusse vu Paris.* Cette phrase n'est admise, ce me semble, que dans la liberté de la conversation.

A de si justes soins on souscrivit sans peine.

On souscrit à des volontés, à des ordres, à des désirs; je ne crois pas qu'on souscrive *à des soins.*

Nous voguâmes long-temps
Au gré de nos désirs, bien plus qu'au gré des vents.

Outre l'affectation et une sorte de jeu de mots du *gré des désirs* et du *gré des vents*, il

y a là une contradiction évidente. Tout l'équipage *souscrivit* sans peine *aux justes soins* d'interroger l'oracle de Délos. Les désirs des navigateurs étaient donc d'aller à Délos ; ils ne voguaient donc pas au gré de leurs désirs ; puisque le gré des vents les écartait de Délos, à ce que dit *Tidée*.

Si l'auteur a voulu dire, au contraire, que *Tidée* voguait au gré de ses désirs aussi bien, et encore plus qu'au gré des vents, il s'est mal exprimé. *Bien plus qu'au gré des vents*, signifie que les vents ne secondaient pas ses désirs et l'écartaient de sa route. *J'ai été favorisé dans cette affaire par la moitié du conseil, bien plus que par l'autre*, signifie, par tous pays, la moitié du conseil a été pour moi, et l'autre contre. Mais si je dis, *la moitié du conseil a opiné au gré de mes désirs, et l'autre encore davantage*, cela veut dire que j'ai été secondé par tout le conseil, et qu'une partie m'a encore plus favorisé que l'autre.

J'ai réussi auprès du parterre bien plus qu'au gré des connaisseurs, veut dire, les connaisseurs m'ont condamné.

Il faut que la diction soit pure et sans équivoque. Le confident de *Tidée* pouvait lui dire : Je ne vous entends pas : si le vent vous a mené à Délos et à Epidaure, qui est dans l'Argolide, c'était précisément votre route,

et vous n'avez pas dû *voguer long-temps*. On va de Samos à Epidaure en moins de trois jours avec un bon vent d'eſt. Si vous avez eſſuyé une tempête, vous n'avez pas vogué au gré de vos déſirs; d'ailleurs vous deviez inſtruire plutôt le public que vous veniez de Samos. Les ſpectateurs veulent ſavoir d'où vous venez, et ce que vous voulez. La longue deſcription recherchée d'une tempête me détourne de ces objets. C'eſt une amplification qui paraît oiſeuſe, quoiqu'elle préſente de grandes images.

La mer ſignala bientôt toute ſon inconſtance.

Toute l'inconſtance que la mer ſignale ne ſemble pas une expreſſion convenable à un héros, qui doit peu s'amuſer à ces recherches. Cette mer, qui ſe *mutine et qui s'élance en un moment*, après avoir ſignalé *toute ſon inconſtance*, intéreſſe-t-elle aſſez à la ſituation préſente de *Tidée* occupé de la guerre? Eſt-ce à lui de s'amuſer à dire que la mer eſt inconſtante, à débiter des lieux communs?

L'air mugit, le jour fuit; une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.

Les vents diſſipent les vapeurs et ne les épaiſſiſſent pas; mais quand même il ſerait vrai qu'une épaiſſe vapeur eût couvert les

vagues en fureur d'un *voile affreux*, ce héros, plein de ſes malheurs préſens, ne doit pas s'appeſantir ſur ce prélude de tempête, ſur ces circonſtances, qui n'appartiennent qu'au poëte.

Non erat his locus.

La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel et l'onde ;
Et comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.

N'eſt-ce pas là une véritable amplification un peu trop ampoulée ? Un tonnerre qui ouvre l'eau et le ciel par des ſillons ; qui en même temps eſt un tourbillon de feu, lequel embraſſe un vaiſſeau et qui bouillonne, n'a-t-il pas quelque choſe de trop peu naturel, de trop peu vrai, ſurtout dans la bouche d'un homme qui doit s'exprimer avec une ſimplicité noble et touchante, ſurtout après pluſieurs mois que le péril eſt paſſé ?

Des cimes de vagues, qui font rouler ſous des abymes des éclairs preſſés et des gouffres de feu, ſemblent des expreſſions un peu bourſouflées qui ſeraient ſouffertes dans une ode, et qu'*Horace* réprouvait avec tant de raiſon dans la tragédie.

Projicit ampullas et ſeſquipedalia verba.

Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.

On peut s'abandonner aux vents ; mais il me ſemble qu'on ne s'abandonne pas aux rochers.

Notre vaiſſeau pouſſé, nage diſperſé.

Un vaiſſeau ne nage point diſperſé ; *Virgile* a dit, non en parlant d'un vaiſſeau, mais des hommes qui ont fait naufrage :

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Voilà où le mot *nager* eſt à ſa place. Les débris d'un vaiſſeau flottent et ne nagent pas. *Desfontaines* a traduit ainſi ce beau vers de l'Enéide : *A peine un petit nombre de ceux qui montaient le vaiſſeau, purent ſe ſauver à la nage.*

C'eſt traduire *Virgile* en ſtyle de gazette. Où eſt ce vaſte gouffre que peint le poëte, *gurgite vaſto ?* où eſt l'*apparent rari nantes ?* Ce n'eſt pas avec cette ſéchereſſe qu'on doit traduire l'Enéide. Il faut rendre image pour image, beauté pour beauté. Nous ſeſons cette remarque en faveur des commençans. On doit les avertir que *Desfontaines* n'a fait que le ſquelette informe de *Virgile*, comme il faut leur dire que la deſcription de la tempête par *Tidée* eſt fautive et déplacée. *Tidée* devait

s'étendre avec attendriſſement ſur la mort de ſon ami, et non ſur la vaine deſcription d'une tempête.

On ne préſente ces réflexions que pour l'intérêt de l'art, et non pour attaquer l'artiſte.

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.
En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

Quand j'ai fait ces critiques, j'ai tâché de rendre raiſon de chaque mot que je critiquais. Les ſatiriques ſe contentent d'une plaiſanterie, d'un bon mot, d'un trait piquant; mais celui qui veut s'inſtruire et éclairer les autres, eſt obligé de tout diſcuter avec le plus grand ſcrupule.

Pluſieurs hommes de goût, et entre autres l'auteur du Télémaque, ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'*Hippolyte* dans *Racine*. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut ſe faire écouter. On avait pour eux cette complaiſance; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que *Théramène* ne devait pas, après la cataſtrophe d'*Hippolyte*, avoir la force de parler ſi long-temps; qu'il ſe plaît trop à décrire *les cornes menaçantes* du monſtre, et *ſes écailles jauniſſantes*, et *ſa croupe qui ſe recourbe;*

qu'il devait dire d'une voix entrecoupée : *Hippolyte eſt mort : un monſtre l'a fait périr ; je l'ai vu.*

Je ne prétends point défendre les écailles jauniſſantes et la croupe qui ſe recourbe ; mais en général cette critique ſouvent répétée me paraît injuſte. On veut que *Théramène* diſe ſeulement : *Hippolyte eſt mort : Je l'ai vu, c'en eſt fait.*

C'eſt préciſément ce qu'il dit et en moins de mots encore..... *Hippolyte n'eſt plus.* Le père s'écrie ; *Théramène* ne reprend ſes ſens que pour dire :

J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;

et il ajoute ce vers ſi néceſſaire, ſi touchant, ſi déſeſpérant pour *Théſée :*

Et j'oſe dire encor, Seigneur, le moins coupable.

La gradation eſt pleinement obſervée, les nuances ſe font ſentir l'une après l'autre.

Le père attendri demande *quel dieu lui a ravi ſon fils, quelle foudre ſoudaine ?....* Et il n'a pas le courage d'achever ; il reſte muet dans ſa douleur ; il attend ce récit fatal ; le public l'attend de même. *Théramène* doit répondre ; on lui demande des détails ; il doit en donner.

Etait-ce à celui qui fait discourir *Mentor* et tous ses personnages si long-temps, et quelquefois jusqu'à la satiété, de fermer la bouche à *Théramène* ? Quel est le spectateur qui voudrait ne le pas entendre, ne pas jouir du plaisir douloureux d'écouter les circonstances de la mort d'*Hippolyte* ? qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers ? Ce n'est pas là une vaine description d'une tempête inutile à la pièce ; ce n'est pas là une amplification mal écrite ; c'est la diction la plus pure et la plus touchante ; enfin c'est *Racine*.

On lui reproche *le héros expiré*. Quelle misérable vétille de grammaire ! Pourquoi ne pas dire, *ce héros expiré*, comme on dit, *il est expiré*, *il a expiré* ? Il faut remercier *Racine* d'avoir enrichi la langue, à laquelle il a donné tant de charmes, en ne disant jamais que ce qu'il doit, lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent.

Boileau fut le premier qui fit remarquer l'amplification vicieuse de la première scène de *Pompée*.

Quand les dieux étonnés semblaient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
Ces fleuves teints de sang, et rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides ;
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empestés confusément épars ;

Ces montagnes de morts privés d'honneurs ſuprêmes,
Que la nature force à ſe venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reſte des vivans, &c.

Ces vers bourſouflés ſont ſonores : ils ſurprirent long-temps la multitude qui, ſortant à peine de la groſſièreté, et qui plus eſt, de l'inſipidité où elle avait été plongée tant de ſiècles, était étonnée et ravie d'entendre des vers harmonieux ornés de grandes images. On n'en ſavait pas aſſez pour ſentir l'extrême ridicule d'un roi d'Egypte qui parle comme un écolier de rhétorique, d'une bataille livrée au-delà de la mer Méditerranée, dans une province qu'il ne connaît pas, entre des étrangers qu'il doit également haïr. Que veulent dire des dieux qui n'ont oſé juger entre le gendre et le beau-père, et qui cependant ont jugé par l'événement, ſeule manière dont ils étaient cenſés juger ? *Ptolomée* parle de fleuves près d'un champ de bataille où il n'y avait point de fleuves. Il peint ces prétendus fleuves rendus rapides par des débordemens de parricides ; un horrible débris de perches qui portaient des figures d'aigles, des charrettes caſſées (car on ne connaiſſait plus alors les chars de guerre), enfin des troncs pourris qui ſe vengent, et qui font la guerre aux vivans. Voilà le galimatias le plus complet qu'on pût jamais

jamais étaler sur le théâtre. Il fallait cependant plusieurs années pour dessiller les yeux du public, et pour lui faire sentir qu'il n'y a qu'à retrancher ces vers pour faire une ouverture de scène parfaite.

L'amplification, la déclamation, l'exagération, furent de tout temps les défauts des Grecs, excepté de *Démosthènes* et d'*Aristote*.

Le temps même a mis le sceau de l'approbation presque universelle à des morceaux de poësie absurdes, parce qu'ils étaient mêlés à des traits éblouissans qui répandaient leur éclat sur eux; parce que les poëtes qui vinrent après ne firent pas mieux; parce que les commencemens informes de tout art ont toujours plus de réputation que l'art perfectionné; parce que celui qui joua le premier du violon fut regardé comme un demi-dieu, et que *Rameau* n'a eu que des ennemis; parce qu'en général les hommes jugent rarement par eux-mêmes, qu'ils suivent le torrent, et que le goût épuré est presque aussi rare que les talens.

Parmi nous aujourd'hui, la plupart des sermons, des oraisons funèbres, des discours d'appareil, des harangues dans de certaines cérémonies, sont des amplifications ennuyeuses; des lieux communs cent et cent fois répétés. Il faudrait que tous ces discours fussent très-rares pour être un peu supportables.

Pourquoi parler quand on n'a rien à dire de nouveau? Il eſt temps de mettre un frein à cette extrême intempérance, et par conſéquent de finir cet article.

ANA, ANECDOTES.

Si on pouvait confronter *Suétone* avec les valets de chambre des douze *Céſars*, penſe-t-on qu'ils ſeraient toujours d'accord avec lui? et en cas de diſpute, quel eſt l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'hiſtorien?

Parmi nous, combien de livres ne ſont fondés que ſur des bruits de ville, ainſi que la phyſique ne fut fondée que ſur des chimères répétées de ſiècle en ſiècle juſqu'à notre temps!

Ceux qui ſe plaiſent à tranſcrire le ſoir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour, devraient, comme St *Auguſtin*, faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand audiencier *l'Etoile* que *Henri IV*, chaſſant vers Creteil, entra ſeul dans un cabaret, où quelques gens de loi de Paris dînaient dans une chambre haute. Le roi, qui ne ſe fait pas connaître, et qui cependant devait être très-connu, leur fait demander par l'hôteſſe s'ils veulent l'admettre

à leur table, ou lui céder une partie de leur rôti pour son argent. Les parisiens répondent qu'ils ont des affaires particulières à traiter ensemble, que leur dîner est court, et qu'ils prient l'inconnu de les excuser.

Henri IV appelle ses gardes, et fait fouetter outrageusement les convives, *pour leur apprendre*, dit l'Etoile, *une autre fois à être plus courtois à l'endroit des gentilshommes.*

Quelques auteurs, qui de nos jours se sont mêlés d'écrire la vie de *Henri IV*, copient *l'Etoile* sans examen, rapportent cette anecdote; et ce qu'il y a de pis, ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de *Henri IV.*

Cependant le fait n'est ni vrai, ni vraisemblable; et loin de mériter des éloges, c'eût été à la fois dans *Henri IV* l'action la plus ridicule, la plus lâche, la plus tyrannique et la plus imprudente.

Premièrement, il n'est pas vraisemblable qu'en 1602, *Henri IV*, dont la physionomie était si remarquable, et qui se montrait à tout le monde avec tant d'affabilité, fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement, *l'Etoile*, loin de constater ce conte impertinent, dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de M. de *Vitri*. Ce n'est donc qu'un bruit de ville.

Troisièmement, il serait bien lâche et bien

odieux de punir d'une manière infamante des citoyens assemblés pour traiter d'affaires, qui certainement n'avaient commis aucune faute en refusant de partager leur dîner avec un inconnu très-indiscret, qui pouvait fort aisément trouver à manger dans le même cabaret.

Quatrièmement, cette action si tyrannique, si indigne d'un roi, et même de tout honnête homme, si punissable par les lois dans tout pays, aurait été aussi imprudente que ridicule et criminelle; elle eût rendu *Henri IV* exécrable à toute la bourgeoisie de Paris, qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

Il ne fallait donc pas fouiller l'histoire d'un conte si plat; il ne fallait pas déshonorer *Henri IV* par une si impertinente anecdote.

Dans un livre intitulé *Anecdotes littéraires*, imprimé chez *Durand*, en 1752, avec privilége, voici ce qu'on trouve, tome III, page 183 : ,, Les amours de *Louis XIV* ayant été jouées ,, en Angleterre, ce prince voulut aussi faire ,, jouer celles du roi *Guillaume*. L'abbé *Brueys* ,, fut chargé par M. de *Torcy* de faire la pièce : ,, mais quoique applaudie, elle ne fut pas ,, jouée, parce que celui qui en était l'objet ,, mourut sur ces entrefaites. ,,

Il y a autant de mensonges absurdes que de mots dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours de *Louis XIV* sur le théâtre de

Londres. Jamais *Louis XIV* ne fut assez petit pour ordonner qu'on fît une comédie sur les amours du roi *Guillaume*. Jamais le roi *Guillaume* n'eut de maîtresse; ce n'était pas d'une telle faiblesse qu'on l'accusait. Jamais le marquis de *Torcy* ne parla à l'abbé *Brueys*. Jamais il ne put faire, ni à lui ni à personne, une proposition si indiscrète et si puérile. Jamais l'abbé *Brueys* ne fit la comédie dont il est question. Fiez-vous après cela aux anecdotes.

Il est dit dans le même livre que *Louis XIV fut si content de l'opéra d'Isis, qu'il fit rendre un arrêt du conseil par lequel il est permis à un homme de condition de chanter à l'opéra, et d'en retirer des gages sans déroger. Cet arrêt a été enregistré au parlement de Paris.*

Jamais il n'y eut une telle déclaration enregistrée au parlement de Paris. Ce qui est vrai, c'est que *Lulli* obtint en 1672, long-temps avant l'opéra d'Isis, des lettres portant permission d'établir son opéra, et fit inférer dans ces lettres que *les gentilshommes et les demoiselles pourraient chanter sur ce théâtre sans déroger*. Mais il n'y eut point de déclaration enregistrée. (*)

Je lis dans l'*Histoire philosophique et politique du commerce dans les deux Indes*, tome IV, page 66, qu'on est fondé à croire que *Louis XIV n'eut de vaisseaux que pour fixer sur lui l'admiration*,

(*) Voyez OPERA.

pour châtier Gènes et Alger. C'eſt écrire, c'eſt juger au haſard ; c'eſt contredire la vérité avec ignorance ; c'eſt inſulter *Louis XIV* ſans raiſon : ce monarque avait cent vaiſſeaux de guerre et ſoixante mille matelots dès l'an 1678 ; et le bombardement de Gènes eſt de 1684.

De tous les *ana*, celui qui mérite le plus d'être mis au rang des menſonges imprimés, et ſurtout des menſonges inſipides, eſt le *Segraiſiana*. Il fut compilé par un copiſte de *Ségrais*, ſon domeſtique, et imprimé longtemps après la mort du maître.

Le *Ménagiana*, revu par *la Monnoye*, eſt le ſeul dans lequel on trouve des choſes inſtructives.

Rien n'eſt plus commun dans la plupart de nos petits livres nouveaux, que de voir de vieux bons mots attribués à nos contemporains ; des inſcriptions, des épigrammes faites pour certains princes, appliquées à d'autres.

Il eſt dit dans cette même *Hiſtoire philoſophique*, *&c.* tome I, page 63, que les Hollandais ayant chaſſé les Portugais de Malaca, le capitaine hollandais demanda au commandant portugais quand il reviendrait ; à quoi le vaincu répondit : *Quand vos péchés ſeront plus grands que les nôtres.* Cette réponſe avait déjà été attribuée à un anglais du temps du roi de France, *Charles VII*, et auparavant à un émir

ſarrazin en Sicile : au reſte, cette réponſe eſt plus d'un capucin que d'un politique. Ce n'eſt pas parce que les Français étaient plus grands pécheurs que les Anglais, que ceux-ci leur ont pris le Canada.

L'auteur de cette même *Hiſtoire philoſophique*, *&c.* rapporte ſérieuſement, tome V, page 197, un petit conte inventé par *Steele* et inféré dans le *Spectateur*, et il veut faire paſſer ce conte pour une des cauſes réelles des guerres entre les Anglais et les Sauvages. Voici l'hiſtoriette que *Steele* oppoſe à l'hiſtoriette beaucoup plus plaiſante de la matrone d'Ephèſe. Il s'agit de prouver que les hommes ne ſont pas plus conſtans que les femmes. Mais dans *Pétrone*, la matrone d'Ephèſe n'a qu'une faibleſſe amuſante et pardonnable; et le marchand *Inkle*, dans le *Spectateur*, eſt coupable de l'ingratitude la plus affreuſe.

Ce jeune voyageur *Inkle* eſt ſur le point d'être pris par les Caraïbes dans le continent de l'Amérique, ſans qu'on diſe ni en quel endroit ni à quelle occaſion. La jeune *Jarika*, jolie caraïbe, lui ſauve la vie, et enfin s'enfuit avec lui à la Barbade. Dès qu'ils y ſont arrivés, *Inkle* va vendre ſa bienfaitrice au marché. Ah, ingrat! ah, barbare! lui dit *Jarika;* tu veux me vendre, et je ſuis groſſe de toi. Tu es groſſe, répondit le marchand anglais; tant mieux, je te vendrai plus cher.

Voilà ce qu'on nous donne pour une hiſtoire véritable, pour l'origine d'une longue guerre. Le diſcours d'une fille de Boſton à ſes juges, qui la condamnaient à la correction pour la cinquième fois, parce qu'elle était accouchée d'un cinquième enfant, eſt une plaiſanterie, un pamphlet de l'illuſtre *Franklin*, et il eſt rapporté dans le même ouvrage comme une pièce authentique. Que de contes ont orné et défiguré toutes les hiſtoires!

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit (*), et où l'on trouve des réflexions auſſi vraies que profondes, il eſt dit que le père *Mallebranche* eſt l'auteur de la *Prémotion phyſique*. Cette inadvertance embarraſſe plus d'un lecteur qui voudrait avoir la prémotion phyſique du père *Mallebranche*, et qui la chercherait très-vainement.

Il eſt dit dans ce livre que *Galilée* trouva la raiſon pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au-deſſus de trente-deux pieds. C'eſt préciſément ce que *Galilée* ne trouva pas. Il vit bien que la peſanteur de l'air feſait élever l'eau; mais il ne put ſavoir pourquoi cet air n'agiſſait plus au-deſſus de trente-deux pieds. Ce fut *Toricelli* qui devina qu'une colonne d'air équivalait à trente-deux pieds d'eau et à vingt-ſept pouces de mercure ou environ.

(*) Le livre de l'*Eſprit*.

Le

Le même auteur, plus occupé de penſer que de citer juſte, prétend qu'on fit pour *Cromwell* cette épitaphe :

Ci gît le deſtructeur d'un pouvoir légitime,
Juſqu'à ſon dernier jour favoriſé des cieux,
Dont les vertus méritaient mieux
Que le ſceptre acquis par un crime.
Par quel deſtin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui ſont nés pour porter la couronne,
Ce ſoit l'uſurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi ?

Ces vers ne furent jamais faits pour *Cromwell*, mais pour le roi *Guillaume*. Ce n'eſt point une épitaphe, ce ſont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point *Ci gît ;* il y a : *Tel fut le deſtructeur d'un pouvoir légitime.* Jamais perſonne en France ne fut aſſez ſot pour dire que *Cromwell* avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur et du génie ; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un mercure de France du mois de ſeptembre 1769, on attribue à *Pope* une épigramme faite en impromptu ſur la mort d'un fameux uſurier. Cette épigramme eſt reconnue depuis deux cents ans en Angleterre pour être de *Shakeſpeare*. Elle fut faite en effet

sur le champ par ce célèbre poëte. Un agent de change, nommé *Jean Dacombe*, qu'on appelait vulgairement *dix pour cent*, lui demandait en plaisantant quelle épitaphe il lui ferait s'il venait à mourir. *Shakespeare* lui répondit :

Ci gît un financier puissant,
Que nous appelons dix pour cent ;
Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'est pas dans le paradis.
Lorsque Belzébuth arriva
Pour s'emparer de cette tombe,
On lui dit, qu'emportez-vous là ?
Eh ! c'est notre ami Jean Dacombe.

On vient de renouveler encore cette ancienne plaisanterie.

Je sais bien qu'un homme d'Eglise,
Qu'on redoutait fort en ce lieu,
Vient de rendre son ame à Dieu ;
Mais je ne sais si Dieu l'a prise.

Il y a cent facéties, cent contes qui font le tour du monde depuis trente siècles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves, et qui se retrouvent dans *Plutarque*, dans *Athénée*, dans *Sénèque*, dans *Plaute*, dans toute l'antiquité.

Ce ne ſont là que des mépriſes auſſi innocentes que communes; mais pour les fauſſetés volontaires, pour les menſonges hiſtoriques qui portent des atteintes à la gloire des princes et à la réputation des particuliers, ce ſont des délits ſérieux.

De tous les livres groſſis de fauſſes anecdotes, celui dans lequel les menſonges les plus abſurdes ſont entaſſés avec le plus d'impudence, c'eſt la compilation des prétendus *Mémoires de madame de Maintenon.* Le fond en était vrai; l'auteur avait eu quelques lettres de cette dame, qu'une perſonne élevée à Saint-Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de ſept tomes.

C'eſt là que l'auteur peint *Louis XIV* ſupplanté par un de ſes valets de chambre; c'eſt là qu'il ſuppoſe des lettres de mademoiſelle *Mancini*, depuis connétable *Colonne*, à *Louis XIV.* C'eſt là qu'il fait dire à cette nièce du cardinal *Mazarin*, dans une lettre au roi: *Vous obéiſſez à un prêtre, vous n'êtes pas digne de moi ſi vous aimez à ſervir. Je vous aime comme mes yeux, mais j'aime encore mieux votre gloire.* Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

„ Mademoiſelle de *la Vallière* (dit-il dans un „ autre endroit) s'était jetée ſur un fauteuil „ dans un déshabillé léger; là elle penſait à

„ loisir à son amant. Souvent le jour la retrou-
„ vait assise dans une chaise, accoudée sur
„ une table, l'œil fixe, l'ame attachée au
„ même objet dans l'extase de l'amour.
„ Uniquement occupée du roi, peut-être se
„ plaignait-elle en ce moment de la vigilance
„ des espions d'*Henriette* et de la sévérité de
„ la reine-mère. Un bruit léger la retire de sa
„ rêverie ; elle recule de surprise et d'effroi.
„ *Louis* tombe à ses genoux. Elle veut s'enfuir;
„ il l'arrête : elle menace ; il l'apaise : elle
„ pleure ; il essuie ses larmes. „

Une telle description ne serait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans qui sont faits à peine pour les femmes de chambre.

Après la révocation de l'édit de Nantes, on trouve un chapitre intitulé *Etat du cœur*. Mais à ces ridicules succèdent les calomnies les plus grossières contre le roi, contre son fils, son petit-fils, le duc d'*Orléans* son neveu, tous les princes du sang, les ministres et les généraux. C'est ainsi que la hardiesse, animée par la faim, produit des monstres. (*)

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé si long-temps l'Europe.

(*) Voyez HISTOIRE.

Anecdote haſardée de du Haillan.

Du Haillan prétend, dans un de ſes opuſcules, que *Charles VIII* n'était pas fils de *Louis XI*. C'eſt peut-être la raiſon ſecrète pour laquelle *Louis XI* négligea ſon éducation, et le tint toujours éloigné de lui. *Charles VIII* ne reſſemblait à *Louis XI*, ni par l'eſprit ni par le corps. Enfin la tradition pouvait ſervir d'excuſe à *du Haillan*; mais cette tradition était fort incertaine, comme preſque toutes le ſont.

La diſſemblance entre les pères et les enfans eſt encore moins une preuve d'illégitimité, que la reſſemblance n'eſt une preuve du contraire. Que *Louis XI* ait haï *Charles VIII*, cela ne conclut rien. Un ſi mauvais fils pouvait aiſément être un mauvais père.

Quand même douze *du Haillan* m'auraient aſſuré que *Charles VIII* était né d'un autre que de *Louis XI*, je ne devrais pas les en croire aveuglément. Un lecteur ſage doit, ce me ſemble, prononcer comme les juges; *pater eſt is quem nuptiæ demonſtrant.*

Anecdote ſur Charles-Quint.

Charles-Quint avait-il couché avec ſa ſœur *Marguerite*, gouvernante des Pays-bas? en

avait-il eu don *Juan d'Autriche*, frère intrépide du prudent *Philippe II*? nous n'avons pas plus de preuve que nous n'en avons des secrets du lit de *Charlemagne*, qui coucha, dit-on, avec toutes ses filles. Pourquoi donc l'affirmer? Si la sainte écriture ne m'assurait pas que les filles de *Loth* eurent des enfans de leur propre père, et *Thamar* de son beau-père, j'hésiterais beaucoup à les en accuser. Il faut être discret.

Autre anecdote plus hasardée.

On a écrit que la duchesse de *Montpensier* avait accordé ses faveurs au moine *Jacques Clément*, pour l'encourager à assassiner son roi. Il eût été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'est pas ainsi qu'on excite un prêtre fanatique au parricide; on lui montre le ciel et non une femme. Son prieur *Bourgoing* était bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il n'avait point de lettres d'amour dans sa poche quand il tua le roi, mais bien les histoires de *Judith* et d'*Aod*, toutes déchirées, toutes grasses à force d'avoir été lues.

Anecdote sur Henri IV.

Jean Châtel ni *Ravaillac* n'eurent aucun complice; leur crime avait été celui du temps,

le cri de la religion fut leur seul complice. On a souvent imprimé que *Ravaillac* avait fait le voyage de Naples, et que le jésuite *Alagona* avait prédit dans Naples la mort du roi, comme le répète encore je ne sais quel *Chiniac*. Les jésuites n'ont jamais été prophètes; s'ils l'avaient été, ils auraient prédit leur destruction; mais au contraire, ces pauvres gens ont toujours assuré qu'ils dureraient jusqu'à la fin des siècles. Il ne faut jamais jurer de rien.

De l'abjuration de Henri IV.

Le jésuite *Daniel* a beau me dire, dans sa très-sèche et très-sautive histoire de France, que *Henri IV*, avant d'abjurer, était depuis long-temps catholique. J'en croirai plus *Henri IV* lui-même que le jésuite *Daniel*. Sa lettre à la belle *Gabrielle*, *c'est demain que je fais le saut périlleux*, prouve au moins qu'il avait encore dans le cœur autre chose que le catholicisme. Si son grand *cœur* avait été depuis long-temps si pénétré de la grâce efficace, il aurait peut-être dit à sa maîtresse : *Ces évêques m'édifient*, mais il lui dit : *Ces gens-là m'ennuient*. Ces paroles sont-elles d'un bon catéchumène?

Ce n'est pas un sujet de pyrrhonisme que les lettres de ce grand homme à *Corisande d'Andouin*, comtesse de Grammont; elles existent encore en original. L'auteur de l'*Essai*

ſur les mœurs et l'eſprit des nations rapporte pluſieurs de ces lettres intéreſſantes. En voici des morceaux curieux :

Tous ces empoiſonneurs ſont tous papiſtes. — J'ai découvert un tueur pour moi. — Les prêcheurs romains prêchent tout haut qu'il n'y a plus qu'une mort à voir; ils admoneſtent tout bon catholique de prendre exemple (ſur l'empoiſonnement du prince de *Condé*) ; — *et vous êtes de cette religion! — Si je n'étais huguenot, je me ferais turc.*

Il eſt difficile, après ces témoignages de la main de *Henri IV*, d'être fermement perſuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

Autre bévue ſur Henri IV.

Un autre hiſtorien moderne de *Henri IV* accuſe du meurtre de ce héros le duc de *Lerme: C'eſt*, dit-il, *l'opinion la mieux établie.* Il eſt évident que c'eſt l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé en Eſpagne, et il n'y eût en France que le continuateur du préſident de *Thou* qui donna quelque crédit à ces ſoupçons vagues et ridicules. Si le duc de *Lerme*, premier miniſtre, employa *Ravaillac*, il le paya bien mal. Ce malheureux était preſque ſans argent quand il fut ſaiſi. Si le duc de *Lerme* l'avait ſéduit ou fait ſéduire, ſous la promeſſe d'une récompenſe proportionnée à ſon attentat, aſſurément *Ravaillac* l'aurait nommé lui

et ſes émiſſaires, quand ce n'eût été que pour ſe venger. Il nomma bien le jéſuite d'*Aubigny*, auquel il n'avait fait que montrer un couteau; pourquoi aurait-il épargné le duc de *Lerme?* C'eſt une obſtination bien étrange que celle de n'en pas croire *Ravaillac* dans ſon interrogatoire et dans les tortures. Faut-il inſulter une grande maiſon eſpagnole ſans la moindre apparence de preuves?

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

La nation eſpagnole n'a guère recours à des crimes honteux; et les grands d'Eſpagne ont eu dans tous les temps une fierté généreuſe qui ne leur a pas permis de s'avilir juſque là.

Si *Philippe II* mit à prix la tête du prince d'*Orange*, il eut du moins le prétexte de punir un ſujet rebelle, comme le parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral *Coligni;* et depuis, celle du cardinal *Mazarin.* Ces proſcriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de *Lerme* ſe ferait-il adreſſé ſecrétement à un miſérable tel que *Ravaillac?*

Bévue ſur le maréchal d'Ancre.

Le même auteur dit *que le maréchal d'Ancre et ſa femme furent écraſés, pour ainſi dire, par la foudre.* L'un ne fut à la vérité écraſé qu'à

coups de piſtolet, et l'autre fut brûlée en qualité de ſorcière. Un aſſaſſinat et un arrêt de mort rendu contre une maréchale de France, dame d'atour de la reine, réputée magicienne, ne font honneur ni à la chevalerie ni à la juriſprudence de ce temps-là. Mais je ne ſais pourquoi l'hiſtorien s'exprime en ces mots : *Si ces deux miſérables n'étaient pas complices de la mort du roi, ils méritaient du moins les plus rigoureux châtimens. Il eſt certain que du vivant même du roi, Concini et ſa femme avaient avec l'Eſpagne des liaiſons contraires aux deſſeins du roi.*

C'eſt ce qui n'eſt point du tout certain ; cela n'eſt pas même vraiſemblable. Ils étaient florentins ; le grand duc de Florence avait le premier reconnu *Henri IV*. Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Eſpagne en Italie. *Concini* et ſa femme n'avaient point de crédit du temps de *Henri IV*. S'ils avaient ourdi quelque trame avec le conſeil de Madrid, ce ne pouvait être que par la reine : c'eſt donc accuſer la reine d'avoir trahi ſon mari. Et, encore une fois, il n'eſt point permis d'inventer de telles accuſations ſans preuve. Quoi ! un écrivain, dans ſon grenier, pourra prononcer une diffamation que les juges les plus éclairés du royaume trembleraient d'écouter ſur leur tribunal !

Pourquoi appeler un maréchal de France et sa femme, dame d'atour de la reine, *ces deux misérables ?* Le maréchal d'*Ancre*, qui avait levé une armée à ses frais contre les rebelles, mérite-t-il une épithète qui n'est convenable qu'à *Ravaillac*, à *Cartouche*, aux voleurs publics, aux calomniateurs publics ?

Il n'est que trop vrai qu'il suffit d'un fanatique pour commettre un parricide sans aucun complice. *Damiens* n'en avait point. Il a répété quatre fois dans son interrogatoire, qu'il n'a commis son crime que par *principe de religion.* Je puis dire qu'ayant été autrefois à portée de connaître les convulsionnaires, j'en ai vu plus de vingt capables d'une pareille horreur ; tant leur démence était atroce. La religion mal entendue est une fièvre que la moindre occasion fait tourner en rage. Le propre du fanatisme est d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes superstitieuses a fait tomber quelques flammèches dans une ame insensée et atroce ; quand un ignorant furieux croit imiter saintement *Phinées*, *Aod*, *Judith* et leurs semblables, cet ignorant a plus de complices qu'il ne pense. Bien des gens l'ont excité au parricide sans le savoir. Quelques personnes profèrent des paroles indiscrètes et violentes ; un domestique les répète, il les amplifie, il les *enfunèste* encore, comme disent

les Italiens ; un *Châtel*, un *Ravaillac*, un *Damiens* les recueille ; ceux qui les ont prononcées, ne se doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils sont complices involontaires ; mais il n'y a eu ni complot, ni instigation. En un mot, on connaît bien mal l'esprit humain, si l'on ignore que le fanatisme rend la populace capable de tout.

Anecdote sur l'homme au masque de fer.

L'AUTEUR du *Siècle de Louis XIV*, est le premier qui ait parlé de l'homme au masque de fer dans une histoire avérée. C'est qu'il était très-instruit de cette anecdote qui étonne le siècle présent, qui étonnera la postérité, et qui n'est que trop véritable. On l'avait trompé sur la date de la mort de cet inconnu si singulièrement infortuné. Il fut enterré à Saint-Paul, le 3 mars 1703, et non en 1704.

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux îles de Sainte-Marguerite, et ensuite à la bastille, toujours sous la garde du même homme, de ce *Saint-Mars* qui le vit mourir. Le père *Grifet*, jésuite, a communiqué au public le journal de la bastille, qui fait foi des dates. Il a eu aisément ce journal, puisqu'il avait l'emploi délicat de confesseur des prisonniers renfermés à la bastille.

L'homme au maſque de fer eſt une énigme dont chacun veut deviner le mot. Les uns ont dit que c'était le duc de *Beaufort ;* mais le duc de *Beaufort* fut tué par les Turcs à la défenſe de Candie, en 1669 ; et l'homme au maſque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs, comment aurait-on arrêté le duc de *Beaufort* au milieu de ſon armée ? comment l'aurait-on transféré en France ſans que perſonne en sût rien ? et pourquoi l'eût-on mis en priſon, et pourquoi ce maſque ?

Les autres ont rêvé le comte de *Vermandois*, fils naturel de *Louis XIV*, mort publiquement de la petite vérole, en 1683, à l'armée, et enterré dans la ville d'Arras. (*a*)

On a enſuite imaginé que le duc de *Monmouth*, à qui le roi *Jacques* fit couper la tête publiquement dans Londres en 1685, était l'homme au maſque de fer. Il aurait fallu qu'il eût reſſuſcité, et qu'enſuite il eût changé l'ordre des temps, qu'il eût mis l'année 1662 à la place de 1685 ; que le roi *Jacques*, qui ne

(*a*) Dans les premières éditions de cet ouvrage, on avait dit que le duc de *Vermandois* fut enterré dans la ville d'Aire. On s'était trompé.

Mais que ce ſoit dans Arras ou dans Aire, il eſt toujours conſtant qu'il mourut de la petite vérole, et qu'on lui fit des obsèques magnifiques. Il faut être fou pour imaginer qu'on enterra une bûche à ſa place, que *Louis XIV* fit faire un ſervice ſolennel à cette bûche, et que pour achever la convaleſcence de ſon propre fils, il l'envoya prendre l'air à la baſtille pour le reſte de ſa vie, avec un maſque de fer ſur le viſage.

pardonna jamais à perſonne, et qui par là mérita tous ſes malheurs, eût pardonné au duc de *Montmouth*, et eût fait mourir, au lieu de lui, un homme qui lui reſſemblait parfaitement. Il aurait fallu trouver ce *Sofie*, qui aurait eu la bonté de ſe faire couper le cou en public pour ſauver le duc de *Montmouth*. Il aurait fallu que toute l'Angleterre s'y fût mépriſe ; qu'enſuite le roi *Jacques* eût prié inſtamment *Louis XIV* de vouloir bien lui ſervir de ſergent et de geolier. Enſuite *Louis XIV*, ayant fait ce petit plaiſir au roi *Jacques*, n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi *Guillaume* et pour la reine *Anne*, avec leſquels il fut en guerre ; et il aurait ſoigneuſement conſervé auprès de ces deux monarques ſa dignité de geolier dont le roi *Jacques* l'avait honoré.

Toutes ces illuſions étant diſſipées, il reſte à ſavoir qui était ce priſonnier toujours maſqué, à quel âge il mourut, et ſous quel nom il fut enterré. Il eſt clair que ſi on ne le laiſſait paſſer dans la cour de la baſtille, ſi on ne lui permettait de parler à ſon médecin, que couvert d'un maſque, c'était de peur qu'on ne reconnût dans ſes traits quelque reſſemblance trop frappante. Il pouvait montrer ſa langue, et jamais ſon viſage. Pour ſon âge, il dit lui-même à l'apothicaire de la baſtille, peu

de jours avant sa mort, qu'il croyait avoir environ soixante ans ; et le sieur *Marsolan*, chirurgien du maréchal de *Richelieu*, et ensuite du duc d'*Orléans* régent, gendre de cet apothicaire, me l'a redit plus d'une fois.

Enfin, pourquoi lui donner un nom italien? on le nomma toujours *Marchiali*. Celui qui écrit cet article en sait peut-être plus que le père *Grifet*, et n'en dira pas davantage.

Anecdote sur Nicolas Fouquet surintendant des finances.

Il est vrai que ce ministre eut beaucoup d'amis dans sa disgrâce, et qu'ils persévérèrent jusqu'à son jugement. Il est vrai que le chancelier qui présidait à ce jugement traita cet illustre captif avec trop de dureté. Mais ce n'était pas *Michel le Tellier*, comme on l'a imprimé dans quelques-unes des éditions du *Siècle de Louis XIV*, c'était *Pierre Seguier*. Cette inadvertance d'avoir pris l'un pour l'autre est une faute qu'il faut corriger.

Ce qui est très-remarquable, c'est qu'on ne sait où mourut ce célèbre surintendant : non qu'il importe de le savoir, car sa mort n'ayant pas causé le moindre événement, elle est au rang de toutes les choses indifférentes ; mais ce fait prouve à quel point il était oublié sur

la fin de sa vie, combien la considération qu'on recherche avec tant de soins est peu de chose ; qu'heureux sont ceux qui veulent vivre et mourir inconnus. Cette science serait plus utile que celle des dates.

Petite anecdote.

Il importe fort peu que le *Pierre Broussel*, pour lequel on fit les barricades, ait été conseiller clerc. Le fait est qu'il avait acheté une charge de conseiller clerc, parce qu'il n'était pas riche, et que ces offices coûtaient moins que les autres. Il avait des enfans, et n'était clerc en aucun sens. Je ne sais rien de si inutile que de savoir ces minuties.

Anecdote sur le testament attribué au cardinal de Richelieu.

Le père *Griset* veut à toute force que le cardinal de *Richelieu* ait fait un mauvais livre : à la bonne heure ; tant d'hommes d'Etat en ont fait ! Mais c'est une belle passion de combattre si long-temps pour tâcher de prouver que, selon le cardinal de *Richelieu*, les *Espagnols nos alliés*, gouvernés si heureusement par un Bourbon, *sont tributaires de l'enfer*, *et rendent les Indes tributaires de l'enfer*. — Le testament du cardinal de *Richelieu* n'était pas d'un homme poli.

Que

Que la France avait plus de bons ports ſur la Méditerranée que toute la monarchie eſpagnole. — Ce teſtament était exagérateur.

Que pour avoir cinquante mille ſoldats, il en faut lever cent mille. — Ce teſtament jette l'argent par les fenêtres.

Que lorſqu'on établit un nouvel impôt, on augmente la paye des ſoldats. — Ce qui n'eſt jamais arrivé ni en France ni ailleurs.

Qu'il faut faire payer la taille aux parlemens et aux autres cours ſupérieures. — Moyen infaillible pour gagner leurs cœurs, et pour rendre la magiſtrature reſpectable.

Qu'il faut forcer la nobleſſe de ſervir, et l'enrôler dans la cavalerie. — Pour mieux conſerver tous ſes priviléges.

Que de trente millions à ſupprimer il y en a près de ſept *dont le rembourſement ne devant être fait* qu'au denier cinq, *la ſuppreſſion ſe fera en ſept années et demie de jouiſſance.* — De façon que, ſuivant ce calcul, cinq pour cent en ſept ans et demi feraient cent francs, au lieu qu'ils ne font que trente-ſept et demi : et ſi on entend par le denier cinq la cinquième partie du capital, les cent francs feront rembourſés en cinq années juſte. Le compte n'y eſt pas ; le teſtateur calcule aſſez mal.

Que Gènes était la plus riche ville d'Italie. — Ce que je lui ſouhaite.

Qu'il faut être bien chaſte. — Le teſtateur reſſemblait à certains prédicateurs. Faites ce qu'ils diſent, et non ce qu'ils ſont.

Qu'il faut donner une abbaye à la ſainte Chapelle de Paris. — Choſe importante dans la criſe où l'Europe était alors, et dont il ne parle pas.

Que le pape Benoît XI embarraſſa beaucoup les cordeliers, piqués ſur le ſujet de la pauvreté, ſavoir des revenus de St François, qui s'animèrent à tel point, qu'ils lui firent la guerre par livres. — Choſe plus importante encore, et plus ſavante; ſurtout quand on prend *Jean XXII* pour *Benoît XI*, et quand dans un teſtament politique on ne parle ni de la manière dont il faut conduire la guerre contre l'Empire et l'Eſpagne, ni des moyens de faire la paix, ni des dangers préſens, ni des reſſources, ni des alliances, ni des généraux, ni des miniſtres qu'il faut employer, ni même du dauphin, dont l'éducation importait tant à l'Etat; enfin d'aucun objet du miniſtère.

Je conſens de tout mon cœur qu'on charge, puiſqu'on le veut, la mémoire du cardinal de *Richelieu*, de ce malheureux ouvrage rempli d'anachroniſmes, d'ignorances, de calculs ridicules, de fauſſetés reconnues, dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable; qu'on s'efforce de perſuader que le plus grand

miniſtre a été le plus ignorant et le plus ennuyeux, comme le plus extravagant de tous les écrivains. Cela peut faire quelque plaiſir à tous ceux qui déteſtent ſa tyrannie.

Il eſt bon même, pour l'hiſtoire de l'eſprit humain, qu'on ſache que ce déteſtable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans, tandis qu'on le croyait d'un grand miniſtre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité, pour faire croire que le livre eſt du cardinal de *Richelieu*. Il ne faut pas dire *qu'on a trouvé une ſuite du premier chapitre du teſtament politique, corrigée en pluſieurs endroits de la main du cardinal de Richelieu*, parce que cela n'eſt pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuſcrit intitulé *Narration ſuccincte;* cette narration ſuccincte n'a aucun rapport au teſtament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer comme un premier chapitre du teſtament avec des notes.

A l'égard des notes, on ne ſait de quelles mains elles ſont.

Ce qui eſt très-vrai, c'eſt que le teſtament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal; qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort; qu'on n'en a jamais vu l'original ſigné de lui; que le livre eſt très-mauvais; et qu'il ne mérite guère qu'on en parle.

Autres anecdotes.

Charles I, cet infortuné roi d'Angleterre, eſt-il l'auteur du fameux livre *Eikôn baſiliké?* ce roi aurait-il mis un titre grec à ſon livre?

Le comte de *Moret*, fils de *Henri IV*, bleſſé à la petite eſcarmouche de Caſtelnaudari, vécut-il juſqu'en 1693 ſous le nom de l'hermite frère *Jean-Baptiſte?* quelle preuve a-t-on que cet hermite était fils de *Henri IV?* Aucune.

Jeanne d'Albret de Navarre, mère de *Henri IV*, épouſa-t-elle après la mort d'*Antoine* un gentilhomme nommé *Goyon*, tué à la Saint-Barthelemi? en eut-elle un fils prédicant à Bordeaux? ce fait ſe trouve très-détaillé dans les Remarques ſur les réponſes de Bayle aux queſtions d'un provincial, *in-folio*, page 689.

Marguerite de Valois, épouſe de *Henri IV*, accoucha-t-elle de deux enfans ſecrétement pendant ſon mariage? On remplirait des volumes de ces ſingularités.

C'eſt bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choſes ſi inutiles au genre-humain! Cherchons comment nous pourrons guérir les écrouelles, la goutte, la pierre, la gravelle et mille maladies chroniques ou aiguës. Cherchons des remèdes contre les maladies de l'ame, non moins funeſtes

et non moins mortelles ; travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'eſpèce humaine ; et laiſſons là les Ana, les Anecdotes, les Hiſtoires curieuſes de notre temps ; le Nouveau choix de vers ſi mal choiſis, cité à tout moment dans le Dictionnaire de Trévoux ; et les Recueils des prétendus bons mots, &c. et les Lettres d'un ami à un ami ; et les Lettres anonymes ; et les Réflexions ſur la tragédie nouvelle, &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau, que *Louis XIV* exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun recueil d'édits, dans aucun mémoire du temps.

Je lis dans le même livre, que le roi de Pruſſe fait donner cinquante écus à toutes les filles groſſes. On ne pourrait à la vérité mieux placer ſon argent, et mieux encourager la propagation ; mais je ne crois pas que cette profuſion royale ſoit vraie ; du moins je ne l'ai pas vue.

Anecdote ridicule ſur Théodoric.

VOICI une anecdote plus ancienne qui me tombe ſous la main, et qui me ſemble fort étrange. Il eſt dit dans une hiſtoire chronologique d'Italie que le grand *Théodoric* arien,

cet homme qu'on nous peint si sage, *avait parmi ses ministres un catholique qu'il aimait beaucoup, et qu'il trouvait digne de toute sa confiance. Ce ministre croit s'assurer de plus en plus la faveur de son maître en embrassant l'arianisme; et Théodoric lui fait aussitôt couper la tête*, en disant : *Si cet homme n'a pas été fidelle à* DIEU, *comment le sera-t-il envers moi qui ne suis qu'un homme?*

Le compilateur ne manque pas de dire, *que ce trait fait beaucoup d'honneur à la manière de penser de Théodoric à l'égard de la religion.*

Je me pique de penser, à l'égard de la religion, mieux que l'ostrogot *Théodoric*, assassin de *Symmaque* et de *Boèce*, puisque je suis bon catholique, et que *Théodoric* était arien. Mais je déclarerais ce roi digne d'être lié comme enragé, s'il avait eu la bêtise atroce dont on le loue. Quoi! il aurait fait couper la tête sur le champ à son ministre favori, parce que ce ministre aurait été à la fin de son avis! Comment un adorateur de DIEU, qui passe de l'opinion d'*Athanase* à l'opinion d'*Arius* et d'*Eusèbe*, est-il infidelle à DIEU? il était tout au plus infidelle à *Athanase* et à ceux de son parti, dans un temps où le monde était partagé entre les athanasiens et les eusébiens. Mais *Théodoric* ne devait pas le regarder comme un homme infidelle à DIEU, pour avoir rejeté

le terme de *conſubſtantiel* après l'avoir admis. Faire couper la tête à ſon favori ſur une pareille raiſon, c'eſt certainement l'action du plus méchant fou et du plus barbare ſot qui ait jamais exiſté.

Que diriez-vous de *Louis XIV* s'il eût fait couper ſur le champ la tête au duc de *la Force*, parce que le duc de *la Force* avait quitté le calviniſme pour la religion de *Louis XIV*?

Anecdote ſur le maréchal de Luxembourg.

J'OUVRE dans ce moment une hiſtoire de Hollande, et je trouve que le maréchal de *Luxembourg*, en 1672, fit cette harangue à ſes troupes : *Allez, mes enfans, pillez, volez, tuez, violez; et s'il y a quelque choſe de plus abominable ne manquez pas de le faire, afin que je voie que je ne me ſuis pas trompé en vous choiſiſſant comme les plus braves des hommes.*

Voilà certainement une jolie harangue : elle n'eſt pas plus vraie que celles de *Tite-Live;* mais elle n'eſt pas dans ſon goût. Pour achever de déshonorer la typographie, cette belle pièce ſe retrouve dans des dictionnaires nouveaux, qui ne ſont que des impoſtures par ordre alphabétique.

Anecdote sur Louis XIV.

C'EST une petite erreur dans l'Abrégé chronologique de l'histoire de France, de supposer que *Louis XIV*, après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre, après neuf années de malheurs, après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées, ait dit à l'ambassadeur d'Angleterre : *J'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir.* J'ai dit ailleurs que ce discours aurait été très-déplacé, très-faux à l'égard des Anglais, et aurait exposé le roi à une réponse accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de *Torcy*, qui fut toujours présent à toutes les audiences du comte de *Stairs*, ambassadeur d'Angleterre, avait toujours démenti cette anecdote. Elle n'est assurément ni vraie, ni vraisemblable, et n'est restée dans les dernières éditions de ce livre que parce qu'elle avait été mise dans la première. Cette erreur ne dépare point du tout un ouvrage d'ailleurs très-utile, où tous les grands événemens, rangés dans l'ordre le plus commode, font d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes dont on a voulu orner l'histoire la déshonorent; et malheureusement presque toutes les anciennes histoires ne sont guère que des contes. *Mallebranche*, à

cet

cet égard, avait raiſon de dire qu'il ne feſait pas plus de cas de l'hiſtoire que des nouvelles de ſon quartier.

Lettre de M. de Voltaire ſur pluſieurs anecdotes.

NOUS croyons devoir terminer cet article des *Anecdotes* par une lettre de M. de *Voltaire* à M. *Damilaville*, philoſophe intrépide, et qui ſeconda plus que perſonne ſon ami M. de *Voltaire* dans la cataſtrophe mémorable des *Calas* et des *Sirven*. Nous prenons cette occaſion de célébrer autant qu'il eſt en nous la mémoire de ce citoyen, qui dans une vie obſcure a montré des vertus qu'on ne rencontre guère dans le grand monde. Il feſait le bien pour le bien même, fuyant les hommes brillans, et ſervant les malheureux avec le zèle de l'enthouſiaſme. Jamais homme n'eut plus de courage dans l'adverſité et à la mort. Il était l'ami intime de M. de *Voltaire* et de M. *Diderot*. Voici la lettre en queſtion :

Au château de Ferney, 7 mai 1762.

„ Par quel haſard s'eſt-il pu faire, mon cher „ ami, que vous ayez lu quelques feuilles de „ l'Année littéraire de maître *Aliboron?* chez „ qui avez-vous trouvé ces rapſodies? Il me

„ semble que vous ne voyez pas d'ordinaire „ mauvaise compagnie. Le monde est inondé „ des sottises de ces folliculaires qui mordent „ parce qu'ils ont faim, et qui gagnent leur „ pain à dire de plates injures.

„ Ce pauvre *Fréron* (*b*), à ce que j'ai ouï „ dire, est comme les gueuses des rues de „ Paris, qu'on tolère quelque temps pour le „ service des jeunes gens désœuvrés, qu'on „ renferme à l'hôpital trois ou quatre fois par „ an, et qui en sortent pour reprendre leur „ premier métier.

(*b*) Le folliculaire dont on parle est celui-là même qui, ayant été chassé des jésuites, a composé des libelles pour vivre, et qui á rempli ses libelles d'anecdotes prétendues littéraires. En voici une sur son compte :

Lettre du sieur Royou, avocat au parlement de Bretagne, beau-frère du nommé Fréron. Mardi matin 6 mars 1770.

„ *Fréron* épousa ma sœur, il y a trois ans, en Bretagne : „ mon père donna vingt mille livres de dot. Il les dissipa „ avec des filles, et donna du mal à ma sœur. Après quoi „ il la fit partir pour Paris, dans le panier du coche, et la „ fit coucher en chemin sur la paille. Je courus demander „ raison à ce malheureux. Il feignit de se repentir. Mais „ comme il faisait le métier d'espion, et qu'il fut qu'en qua- „ lité d'avocat j'avais pris parti dans les troubles de Bretagne, „ il m'accusa auprès de M. de.... et obtint une lettre de „ cachet pour me faire enfermer. Il vint lui-même avec des „ archers dans la rue des Noyers, un lundi à dix heures du „ matin, me fit charger de chaînes, se mit à côté de moi dans „ un fiacre, et tenait lui-même le bout de la chaîne... &c.

Nous ne jugeons point ici entre les deux beaux-frères. Nous avons la lettre originale. On dit que ce *Fréron* n'a pas laissé de parler de religion et de vertu dans ses feuilles. Adressez-vous à son marchand de vin.

„ J'ai lu les feuilles que vous m'avez „ envoyées. Je ne ſuis pas étonné que maître „ *Aliboron* crie un peu ſous les coups de fouet „ que je lui ai donnés. Depuis que je me ſuis „ amuſé à immoler ce poliſſon à la riſée publi- „ que ſur tous les théâtres de l'Europe, il eſt „ juſte qu'il ſe plaigne un peu. Je ne l'ai jamais „ vu, Dieu merci. Il m'écrivit une grande „ lettre il y a environ vingt ans. J'avais entendu „ parler de ſes mœurs, et par conſéquent je „ ne lui fis point de réponſe. Voilà l'origine „ de toutes les calomnies qu'on dit qu'il débita „ contre moi dans ſes feuilles. Il faut le laiſſer „ faire; les gens condamnés par leurs juges „ ont permiſſion de leur dire des injures.

„ Je ne ſais ce que c'eſt qu'une comédie „ italienne qu'il m'impute, intitulée, *Quand* „ *me mariera-t-on?* Voilà la première fois que „ j'en ai entendu parler. C'eſt un menſonge „ abſurde. DIEU a voulu que j'aye fait des „ pièces de théâtre pour mes péchés; mais je „ n'ai jamais fait de farce italienne. Rayez „ cela de vos anecdotes.

„ Je ne ſais comment une lettre que j'écrivis „ à milord *Littleton* et ſa réponſe ſont tombées „ entre les mains de ce *Fréron*; mais je puis „ vous aſſurer qu'elles ſont toutes deux „ entièrement falſifiées. Jugez-en; je vous „ envoie les originaux.

» Ces meſſieurs les folliculaires reſſemblent » aſſez aux chiffonniers, qui vont ramaſſant » des ordures pour faire du papier.

» Ne voilà-t-il pas encore une belle anec- » dote, et bien digne du public, qu'une lettre » de moi au profeſſeur *Haller*, et une lettre » du profeſſeur *Haller* à moi! et de quoi » s'aviſa M. *Haller* de faire courir mes lettres » et les ſiennes? et de quoi s'aviſe un follicu- » laire de les imprimer et de les falſifier pour » gagner cinq ſous? Il me la fait ſigner du » château de Tourney, où je n'ai jamais » demeuré.

» Ces impertinences amuſent un moment » des jeunes gens oiſifs, et tombent le » moment d'après dans l'éternel oubli où tous » les riens de ce temps-ci tombent en foule.

» L'anecdote du cardinal de *Fleuri* ſur le » *quemadmodùm*, que *Louis XIV* n'entendait » pas, eſt très-vraie. Je ne l'ai rapportée dans » le *Siècle de Louis XIV* que parce que j'en étais » sûr; et je n'ai point rapporté celle du » *nycticorax* parce que je n'en étais pas sûr. » C'eſt un vieux conte qu'on me feſait dans » mon enfance au collége des jéſuites, pour » me faire ſentir la ſupériorité du père de » *la Chaiſe* ſur le grand-aumônier de France. » On prétendait que le grand-aumônier, » interrogé ſur la ſignification de *nycticorax*,

» dit que c'était un capitaine du roi *David*, et » que le révérend père *la Chaise* assura que » c'était un hibou : peu m'importe ; et très-peu » m'importe encore qu'on fredonne pendant » un quart d'heure dans un latin ridicule un » *nycticorax* grossièrement mis en musique.

» Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV* » d'ignorer le latin ; il savait gouverner, il » savait faire fleurir tous les arts ; cela vaut » mieux que d'entendre *Cicéron*. D'ailleurs » cette ignorance du latin ne venait pas de sa » faute, puisque dans sa jeunesse il apprit de » lui-même l'italien et l'espagnol.

» Je ne sais pas pourquoi l'homme que le » folliculaire fait parler, me reproche de citer » le cardinal de *Fleuri*, et s'égaie à dire que » *j'aime à citer de grands noms*. Vous savez, mon » cher ami, que mes grands noms sont ceux » de *Newton*, de *Locke*, de *Corneille*, de *Racine*, » de *la Fontaine*, de *Boileau*. Si le nom de » *Fleuri* était grand pour moi, ce serait le nom » de l'abbé *Fleury*, auteur des discours patrio- » tiques et savans, qui ont sauvé de l'oubli » son Histoire ecclésiastique ; et non pas le » cardinal de *Fleuri* que j'ai fort connu avant » qu'il fût ministre, et qui, quand il le fut, » fit exiler un des plus respectables hommes » de France, l'abbé *Pucelle*, et empêcha béni- » gnement pendant tout son ministère qu'on

» ne soutînt les quatre fameuses propositions » sur lesquelles est fondée la liberté française » dans les choses ecclésiastiques.

» Je ne connais de grands hommes que » ceux qui ont rendu de grands services au » genre-humain.

» Quand j'amassai des matériaux pour écrire » le *Siècle de Louis XIV*, il fallut bien consulter » des généraux, des ministres, des aumôniers, » des dames, et des valets de chambre. Le » cardinal de *Fleuri* avait été aumônier, et il » m'apprit fort peu de chose. M. le maréchal » de *Villars* m'apprit beaucoup pendant quatre » ou cinq années de temps, comme vous le » savez; et je n'ai pas dit tout ce qu'il voulut » bien m'apprendre.

» M. le duc d'*Antin* me fit part de plusieurs » anecdotes, que je n'ai données que pour ce » qu'elles valaient.

» M. de *Torcy* fut le premier qui m'apprit, » par une seule ligne en marge de mes ques- » tions, que *Louis XIV* n'eut jamais de part » à ce fameux testament du roi d'Espagne » *Charles II*, qui changea la face de l'Europe.

» Il n'est pas permis d'écrire une histoire » contemporaine, autrement qu'en consultant » avec assiduité et en confrontant tous les » témoignages. Il y a des faits que j'ai vus par » mes yeux, et d'autres par des yeux meilleurs.

» J'ai dit la plus exacte vérité sur les choses
» essentielles.

» Le roi régnant m'a rendu publiquement
» cette justice : je crois ne m'être guère
» trompé sur les petites anecdotes, dont je
» fais très-peu de cas ; elles ne sont qu'un
» vain amusement. Les grands événemens
» instruisent.

» Le roi *Stanislas*, duc de Lorraine, m'a
» rendu le témoignage authentique que j'avais
» parlé de toutes les choses importantes arri-
» vées sous le règne de *Charles XII*, ce héros
» imprudent, comme si j'en avais été le témoin
» oculaire.

» A l'égard des petites circonstances, je
» les abandonne à qui voudra ; je ne m'en
» soucie pas plus que de l'histoire des quatre
» fils *Aymon*.

» J'estime bien autant celui qui ne sait pas
» une anecdote inutile que celui qui la sait.

» Puisque vous voulez être instruit des
» bagatelles et des ridicules, je vous dirai que
» votre malheureux folliculaire se trompe,
» quand il prétend qu'il a été joué sur le
» théâtre de Londres, avant d'avoir été berné
» sur celui de Paris par *Jérôme Carré*. La
» traduction, ou plutôt l'imitation de la
» comédie de l'Ecossaise et de *Fréron*, faite
» par M. *Georges Colman*, n'a été jouée sur le

» théâtre de Londres qu'en 1766, et n'a été » imprimée qu'en 1767, chez *Beket* et de » *Hondt*. Elle a eu autant de succès à Londres » qu'à Paris, parce que par tout pays on » aime la vertu des *Lindane* et des *Freeport*, » et qu'on déteste les folliculaires qui bar- » bouillent du papier, et mentent pour de » l'argent. Ce fut l'illustre *Garrick* qui com- » posa l'épilogue. M. *Georges Colman* m'a fait » l'honneur de m'envoyer sa pièce; elle est » intitulée *The English Merchant*.

» C'est une chose assez plaisante, qu'à Lon- » dres, à Pétersbourg, à Vienne, à Gènes, » à Parme, et jusqu'en Suisse, on se soit » également moqué de ce *Fréron*. Ce n'est pas » à sa personne qu'on en voulait; il prétend » que l'Ecossaise ne réussit à Paris que parce » qu'il y est détesté. Mais la pièce a réussi à » Londres, à Vienne, où il est inconnu. » Personne n'en voulait à *Pourceaugnac*, quand » *Pourceaugnac* fit rire l'Europe.

» Ce sont-là des anecdotes littéraires assez » bien constatées; mais ce sont, sur ma parole, » les vérités les plus inutiles qu'on ait jamais » dites. Mon ami, un chapitre de *Cicéron*, *de* » *Officiis*, et *de Naturâ deorum*, un chapitre » de *Locke*, une lettre provinciale, une bonne » fable de *la Fontaine*, des vers de *Boileau* et » de *Racine*, voilà ce qui doit occuper un » vrai littérateur.

» Je voudrais bien savoir quelle utilité le » public retirera de l'examen que fait le folli- » culaire, si je demeure dans un château ou » dans une maison de campagne. J'ai lu dans » une des quatre cents brochures faites contre » moi par mes confrères de la plume, que » Mme la duchesse de *Richelieu* m'avait fait » présent un jour d'un carrosse fort joli et de » deux chevaux gris pommelés, que cela » déplut fort à M. le duc de *Richelieu*. Et » là-dessus on bâtit une longue histoire. Le » bon de l'affaire, c'est que dans ce temps-là » M. le duc de *Richelieu* n'avait point de » femme.

» D'autres impriment mon *Porte-feuille* » *retrouvé*; d'autres mes *Lettres à M. B. et* » *à madame D.*, à qui je n'ai jamais écrit; et » dans ces lettres, toujours des anecdotes.

» Ne vient-on pas d'imprimer les Lettres » prétendues de la reine *Christine*, de *Ninon* » *Lenclos !* &c. &c. Des curieux mettent ces » sottises dans leurs bibliothèques, et un » jour quelque érudit aux gages d'un libraire » les fera valoir comme des monumens pré- » cieux de l'histoire. Quel fatras ! quelle » pitié ! quel opprobre de la littérature ! » quelle perte de temps !»

On ferait bien aisément un très gros volume sur ces anecdotes; mais en général on peut

assurer qu'elles ressemblent aux vieilles chartes des moines. Sur mille il y en a huit cents de fusses. Mais, et vieilles chartes en parchemin, et nouvelles anecdotes imprimées chez *Pierre Marteau*, tout cela est fait pour gagner de l'argent.

Anecdote singulière sur le père Fouquet, ci-devant jésuite.

(*Ce morceau est inséré en partie dans les Lettres juives.*)

En 1723 le père *Fouquet* jésuite revint en France, de la Chine où il avait passé vingt-cinq ans. Des disputes de religion l'avaient brouillé avec ses confrères. Il avait porté à la Chine un évangile différent du leur, et rapportait en Europe des mémoires contre eux. Deux lettrés de la Chine avaient fait le voyage avec lui. L'un de ces lettrés était mort sur le vaisseau; l'autre vint à Paris avec le père *Fouquet*. Ce jésuite devait emmener son lettré à Rome, comme un témoin de la conduite de ces bons pères à la Chine. La chose était secrète.

Fouquet et son lettré logeaient à la maison professe, rue Saint-Antoine à Paris. Les révérends pères furent avertis des intentions de

leur confrère. Le père *Fouquet* fut auſſi incontinent les deſſeins des révérends pères ; il ne perdit pas un moment, et partit la nuit en poſte pour Rome.

Les révérends pères eurent le crédit de faire courir après lui. On n'attrapa que le lettré. Ce pauvre garçon ne ſavait pas un mot de français. Les bons pères allèrent trouver le cardinal *du Bois*, qui alors avait beſoin d'eux. Ils dirent au cardinal qu'ils avaient parmi eux un jeune homme qui était devenu fou, et qu'il fallait l'enfermer.

Le cardinal qui, par intérêt, eût dû le protéger ſur cette ſeule accuſation, donna ſur le champ une lettre de cachet, la choſe du monde dont un miniſtre eſt quelquefois le plus libéral.

Le lieutenant de police vint prendre ce fou qu'on lui indiqua ; il trouva un homme qui feſait des révérences autrement qu'à la françaiſe, qui parlait comme en chantant, et qui avait l'air tout étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en démence, le fit lier, et l'envoya à Charenton où il fut fouetté, comme l'abbé *Desfontaines*, deux fois par ſemaine.

Le lettré chinois ne comprenait rien à cette manière de recevoir les étrangers. Il n'avait paſſé que deux ou trois jours à Paris ; il trouvait les mœurs des Français aſſez étranges ; il

vécut deux ans au pain et à l'eau entre des fous et des pères correcteurs. Il crut que la nation françaiſe était compoſée de ces deux eſpèces, dont l'une danſait, tandis que l'autre fouettait l'eſpèce danſante.

Enfin, au bout de deux ans le miniſtère changea; on nomma un nouveau lieutenant de police. Ce magiſtrat commença ſon adminiſtration par aller viſiter les priſons. Il vit les fous de Charenton. Après qu'il ſe fut entretenu avec eux, il demanda s'il ne reſtait plus perſonne à voir. On lui dit qu'il y avait encore un pauvre malheureux, mais qu'il parlait une langue que perſonne n'entendait.

Un jéſuite, qui accompagnait le magiſtrat, dit que c'était la folie de cet homme de ne jamais répondre en français, qu'on n'en tirerait rien, et qu'il conſeillait qu'on ne ſe donnât pas la peine de le faire venir.

Le miniſtre inſiſta. Le malheureux fut amené; il ſe jeta aux genoux du lieutenant de police. Il envoya chercher les interprètes du roi; on lui parla eſpagnol, latin, grec, anglais, il diſait toujours *Kanton*, *Kanton*. Le jéſuite aſſura qu'il était poſſédé.

Le magiſtrat, qui avait entendu dire autrefois qu'il y a une province de la Chine appelée *Kanton*, s'imagina que cet homme en était peut-être. On fit venir un interprète des

miſſions étrangères, qui écorchait le chinois; tout fut reconnu; le magiſtrat ne ſut que faire, et le jéſuite que dire. M. le duc de *Bourbon* était alors premier miniſtre; on lui conta la choſe; il fit donner de l'argent et des habits au chinois, et on le renvoya dans ſon pays, d'où l'on ne croit pas que beaucoup de lettrés viennent jamais nous voir.

Il eût été plus politique de le garder et de le bien traiter, que de l'envoyer donner à la Chine la plus mauvaiſe opinion de la France.

Autre anecdote ſur un jéſuite chinois.

Les jéſuites de France, miſſionnaires ſecrets à la Chine, dérobèrent il y a environ trente ans un enfant de Kanton à ſes parens, le menèrent à Paris, et l'élevèrent dans leur couvent de la rue Saint-Antoine. Cet enfant ſe fit jéſuite à l'âge de quinze ans, et reſta encore dix ans en France. Il ſait parfaitement le français et le chinois, et il eſt aſſez ſavant. M. *Bertin*, contrôleur-général et depuis ſecrétaire d'Etat, le renvoya à la Chine en 1763, après l'aboliſſement des jéſuites.

Il s'appelle *Ko*; il ſigne *Ko*, jéſuite.

Il y avait en 1772 quatorze jéſuites français à Pékin, parmi leſquels était le frère *Ko*, qui demeure encore dans leur maiſon.

L'empereur *Kien-Long* a conſervé auprès

de lui ces moines d'Europe en qualité de peintres, de graveurs, d'horlogers, de mécaniciens, avec défenſe expreſſe de diſputer jamais ſur la religion, et de cauſer le moindre trouble dans l'empire.

Le jéſuite *Ko* a envoyé de Pékin à Paris des manuſcrits de ſa compoſition intitulés, *Mémoires concernant l'hiſtoire, les ſciences et les arts des Chinois, par les miſſionnaires de Pékin.* Ce livre eſt imprimé, et ſe débite actuellement à Paris chez le libraire *Nyon.*

L'auteur ſe déchaîne contre tous les philoſophes de l'Europe, à la page 271. Il donne le nom d'illuſtre martyr de JESUS-CHRIST à un prince du ſang tartare que les jéſuites avaient ſéduit, et que le feu empereur *Yont-Chin* avait exilé.

Ce *Ko* ſe vante de faire beaucoup de néophytes; c'eſt un eſprit ardent, capable de troubler plus la Chine que les jéſuites n'ont autrefois troublé le Japon.

On prétend qu'un ſeigneur ruſſe, indigné de cette inſolence jéſuitique, qui s'étend au bout du monde, même après l'extinction de cette ſociété, veut faire parvenir à Pékin, au préſident du tribunal des rites, un extrait en chinois de ce mémoire, qui puiſſe faire connaître le nommé *Ko* et les autres jéſuites qui travaillent avec lui.

ANATOMIE.

L'ANATOMIE ancienne eſt à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques groſſières du ſeizième ſiécle, qui ne repréſentaient que les lieux principaux ; et encore infidellement tracés, en comparaiſon des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve juſqu'au moindre buiſſon mis à ſa place.

Depuis *Véſale* juſqu'à *Bertin*, on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain ; on peut ſe flatter d'avoir pénétré juſqu'à la ligne qui ſépare à jamais les tentatives des hommes et les ſecrets impénétrables de la nature.

Interrogez *Borelli* ſur la force exercée par le cœur dans ſa dilatation, dans ſa diaſtole ; il vous aſſure qu'elle eſt égale à un poids de quatre-vingts mille livres dont il rabat enſuite quelques milliers. Adreſſez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'eſt que de cinq onces. *Jurin* vient qui décide qu'ils ſe ſont trompés ; et il fait un nouveau calcul : mais un quatrième ſurvenant prétend que *Jurin* s'eſt trompé auſſi. La nature ſe moque d'eux tous ; et pendant qu'ils diſputent, elle a ſoin de notre vie ; elle fait contracter et dilater le

cœur par des voies que l'eſprit humain ne peut découvrir.

On diſpute depuis *Hippocrate* ſur la manière dont ſe fait la digeſtion ; les uns accordent à l'eſtomac des ſucs digeſtifs ; d'autres les lui refuſent. Les chimiſtes font de l'eſtomac un laboratoire. *Hecquet* en fait un moulin. Heureuſement la nature nous fait digérer ſans qu'il ſoit néceſſaire que nous ſachions ſon ſecret. Elle nous donne des appétits, des goûts et des averſions pour certains alimens dont nous ne pourrons jamais ſavoir la cauſe.

On dit que notre chyle ſe trouve déjà tout formé dans les alimens mêmes, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chimiſtes enſemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui reſſemble ni à une perdrix ni au chyle. Il faut avouer que nous digérons ainſi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous ſentons, que nous penſons, ſans ſavoir comment. On ne peut trop le redire.

Nous avons des bibliothéques entières ſur la génération ; mais perſonne ne ſait encore ſeulement quel reſſort produit l'intumeſcence dans la partie maſculine.

On parle d'un ſuc nerveux qui donne la ſenſibilité à nos nerfs ; mais ce ſuc n'a pu être découvert par aucun anatomiſte.

Les

Les esprits animaux, qui ont une si grande réputation, sont encore à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, et ne sait pas comment elle vous purge.

La manière dont se forment nos cheveux et nos ongles nous est aussi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philosophes.

Winslow et *Lémeri* entassent mémoire sur mémoire concernant la génération des mulets; les savans se partagent; l'âne fier et tranquille, sans se mêler de la dispute, subjugue cependant sa cavale qui lui donne un beau mulet, sans que *Lémeri* et *Winslow* se doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne et un corps de cheval.

Borelli dit que l'œil gauche est beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles physiciens ont soutenu le parti de l'œil droit contre lui.

Vossius attribuait la couleur des Nègres à une maladie. *Ruysch* a mieux rencontré en les disséquant, et en enlevant avec une adresse singulière le corps muqueux réticulaire qui est noir; et malgré cela il se trouve encore des physiciens qui croient les noirs originairement blancs. Mais qu'est-ce qu'un système que la nature désavoue?

Boërhaave assure que le sang dans les vésicules des poumons est *pressé*, *chassé*, *foulé*, *brisé*, *atténué*.

Le Cat prétend que rien de tout cela n'est vrai. Il attribue la couleur rouge du sang à un fluide caustique, et on lui nie son caustique.

Les uns font des nerfs un canal par lequel passe un fluide invisible, les autres en font un violon dont les cordes sont pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plupart des médecins attribuent les règles des femmes à la pléthore du sang. *Terenzoni* et *Vieussens* croient que la cause de ces évacuations est dans un esprit vital, dans le froissement des nerfs, enfin dans le besoin d'aimer.

On a recherché jusqu'à la cause de la sensibilité, et on est allé jusqu'à la trouver dans la trépidation des membres à demi animés. On a cru les membranes du fœtus irritables, et cette idée a été fortement combattue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé est le *ton* que le membre conserve encore; cet autre dit que c'est l'*élasticité*; un troisième l'appelle *irritabilité*. La cause, tous l'ignorent, tous sont à la porte du dernier asile où la nature se renferme; elle ne se montre jamais à eux, et ils devinent dans son antichambre.

Heureuſement ces queſtions ſont étrangères à la médecine utile, qui n'eſt fondée que ſur l'expérience, ſur la connaiſſance du tempérament d'un malade, ſur des remèdes très-ſimples donnés à propos; le reſte eſt pure curioſité, et ſouvent charlatanerie.

Si un homme à qui on ſert un plat d'écreviſſes qui étaient toutes griſes avant la cuiſſon, et qui ſont devenues toutes rouges dans la chaudière, croyait n'en devoir manger que lorſqu'il ſaurait bien préciſément comment elles ſont devenues rouges, il ne mangerait d'écreviſſes de ſa vie.

ANCIENS ET MODERNES.

Le grand procès des anciens et des modernes n'eſt pas encore vidé; il eſt ſur le bureau depuis l'âge d'argent, qui ſuccéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux temps valait beaucoup mieux que le temps préſent. *Neſtor*, dans l'Iliade, en voulant s'inſinuer comme un ſage conciliateur dans l'eſprit d'*Achille* et d'*Agamemnon*, débute par leur dire: . . . . *J'ai vécu autrefois avec des hommes qui valaient mieux que vous; non je n'ai jamais vu et je ne verrai jamais de ſi grands perſonnages que Drias, Cénée, Exadius, Polyphème égal aux dieux*, &c.

La postérité a bien vengé *Achille* du mauvais compliment de *Nestor*, vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Personne ne connaît plus *Drias;* on n'a guère entendu parler d'*Exadius*, ni de *Cénée;* et pour *Polyphème* égal aux dieux, il n'a pas une trop bonne réputation, à moins que ce ne soit tenir de la Divinité que d'avoir un grand œil au front, et de manger des hommes tout crus.

Lucrèce ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

Ipsa dedit dulces fœtus et pabula læta,
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore;
Conterimusque boves, et vires agricolarum, &c.

La nature languit; la terre est épuisée;
L'homme dégénéré, dont la force est usée,
Fatigue un sol ingrat par ses bœufs affaiblis.

L'antiquité est pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes, en tout temps, ont pensé qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande, et la nuit moins obscure;
L'hiver se couronnait de fleurs et de verdure;
L'homme, ce roi du monde, et roi très-fainéant,
Se contemplait à l'aise, admirait son néant,
Et formé pour agir, se plaisait à rien faire, &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de fineſſe que de force dans ſa belle épître à *Auguſte* (*a*) : „ Faut-il donc, dit-il, que nos „ poëmes ſoient comme nos vins, dont les „ plus vieux ſont toujours préférés ? „ Il dit enſuite :

(*b*) *Indignor quidquam reprehendi, non quia craſſè*
Compoſitum illepidève putetur, ſed quia nuper ;
Nec veniam antiquis, ſed honorem et præmia poſci.
. . . . . .
Ingeniis non ille favet plauditque ſepultis ;
Noſtra ſed impugnat ; nos noſtraque lividus odit, &c.

J'ai vu ce paſſage imité ainſi en vers familiers :

Rendons toujours juſtice au beau.
Eſt-il laid pour être nouveau ?
Pourquoi donner la préférence
Aux méchans vers du temps jadis ?
C'eſt en vain qu'ils ſont applaudis ;
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
Les vieux livres ſont des tréſors,
Dit la ſotte et maligne Envie.
Ce n'eſt pas qu'elle aime les morts :
Elle hait ceux qui ſont en vie.

(*a*) *Epiſt. I, lib. II.*
(*b*) *Ibid.*

Le savant et ingénieux *Fontenelle* s'exprime ainsi sur ce sujet :

„ Toute la question de la prééminence entre „ les anciens et les modernes, étant une fois „ bien entendue, se réduit à savoir, si les „ arbres qui étaient autrefois dans nos cam- „ pagnes étaient plus grands que ceux d'au- „ jourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, *Homère*, „ *Platon*, *Démosthènes*, ne peuvent être égalés „ dans ces derniers siècles ; mais si nos arbres „ sont aussi grands que ceux d autrefois, nous „ pouvons égaler *Homère*, *Platon* et *Démosthènes*.

„ Eclaircissons ce paradoxe. Si les anciens „ avaient plus d'esprit que nous, c'est donc „ que les cerveaux de ce temps-là étaient „ mieux disposés, formés de fibres plus fermes „ ou plus délicates, remplis de plus d'esprits „ animaux ; mais en vertu de quoi les cerveaux „ de ce temps-là auraient-ils été mieux dispo- „ sés ? Les arbres auraient donc été aussi plus „ grands et plus beaux ; car si la nature était „ alors plus jeune et plus vigoureuse, les „ arbres, aussi-bien que les cerveaux des „ hommes, auraient dû se sentir de cette „ vigueur et de cette jeunesse. „ (Digression sur les anciens et les modernes, tome IV, édition de 1742.)

Avec la permission de cet illustre académicien, ce n'est point là du tout l'état de la

queſtion. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi la nature a pu produire de nos jours d'auſſi grands génies, et d'auſſi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque et latine; mais de ſavoir ſi nous en avons en effet. Il n'eſt pas impoſſible ſans doute qu'il y ait d'auſſi grands chênes dans la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone : mais, ſuppoſé que les chênes de Dodone euſſent parlé, il ſerait très-clair qu'ils auraient un grand avantage ſur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais.

La Motte, homme d'eſprit et de talens, qui a mérité des applaudiſſemens dans plus d'un genre, a ſoutenu, dans une ode remplie de vers heureux, le parti des modernes. Voici une de ſes ſtances :

Et pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus dieux dont je ſors ?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſorts.
Croit-on la nature bizarre,
Pour nous aujourd hui plus avare
Que pour les Grecs et les Romains ?
De nos aînés mère idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains ?

On pouvait lui répondre : Eſtimez vos

aînés ſans les adorer. Vous avez une intelligence et des reſſorts comme *Virgile* et *Horace* en avaient; mais ce n'eſt pas peut-être abſolument la même intelligence. Peut-être avaient-ils un talent ſupérieur au vôtre; et ils l'exerçaient dans une langue plus riche et plus harmonieuſe que les langues modernes, qui ſont un mélange de l'horrible jargon des Celtes et d'un latin corrompu.

La nature n'eſt point bizarre; mais il ſe pourrait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain et un ciel plus propres que la Veſtphalie et que le Limouſin à former certains génies. Il ſe pourrait bien encore que le gouvernement d'Athènes, en ſecondant le climat, eût mis dans la tête de *Démoſthènes* quelque choſe que l'air de Clamar et de la Grenouillière, et le gouvernement du cardinal de *Richelieu*, ne mirent point dans la tête d'*Omer Talon* et de *Jérôme Bignon*.

Quelqu'un répondit alors à *la Motte* par le petit couplet ſuivant:

Cher la Motte, imite et révère
Ces dieux dont tu ne deſcends pas.
Si tu crois qu'Horace eſt ton père,
Il a fait des enfans ingrats.
La nature n'eſt point bizarre;
Pour Danchet elle eſt fort avare;

Mais

Mais Racine en fut bien traité ;
Tibulle était guidé par elle ;
Mais pour notre ami la Chapelle, (c)
Hélas, qu'elle a peu de bonté !

Cette diſpute eſt donc une queſtion de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tout genre, juſqu'au temps de *Plutarque*, que les ſiècles modernes ne l'ont été depuis le ſiècle des *Médicis* juſqu'à *Louis XIV* incluſivement ?

Les Chinois, plus de deux cents ans avant notre ère vulgaire, conſtruiſirent cette grande muraille qui n'a pu les ſauver de l'invaſion des Tartares. Les Egyptiens, trois mille ans auparavant, avaient ſurchargé la terre de leurs étonnantes pyramides, qui avaient environ quatre-vingt-dix mille pieds carrés de baſe. Perſonne ne doute que ſi on voulait entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages, on n'en vînt aiſément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine eſt un monument de la crainte ; les pyramides ſont des monumens de la vanité et de la ſuperſtition. Les unes et les autres atteſtent une grande patience dans les peuples,

(c) Ce *la Chapelle* était un receveur général des finances, qui traduiſit très-plattement *Tibulle* ; mais ceux qui dînaient chez lui trouvaient ſes vers fort bons.

mais aucun génie ſupérieur. Ni les Chinois, ni les Egyptiens n'auraient pu faire ſeulement une ſtatue telle que nos ſculpteurs en forment aujourd'hui.

Du chevalier Temple.

Le chevalier *Temple*, qui a pris à tâche de rabaiſſer tous les modernes, prétend qu'ils n'ont rien en architecture de comparable aux temples de la Gréce et de Rome : mais tout anglais qu'il était, il devait convenir que l'égliſe de Saint-Pierre eſt incomparablement plus belle que n'était le capitole.

C'eſt une choſe curieuſe que l'aſſurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre aſtronomie, rien dans la connaiſſance du corps humain, ſi ce n'eſt peut-être, dit-il, la circulation du ſang. L'amour de ſon opinion, fondé ſur ſon extrême amour propre, lui fait oublier la découverte des ſatellites de Jupiter, des cinq lunes et de l'anneau de Saturne, de la rotation du ſoleil ſur ſon axe, de la poſition calculée de trois mille étoiles, des lois données par *Képler* et par *Newton* aux orbes céleſtes, des cauſes de la préceſſion des équinoxes et de cent autres connaiſſances dont les anciens ne ſoupçonnaient pas même la poſſibilité.

Les découvertes dans l'anatomie ſont en auſſi grand nombre. Un nouvel univers en petit, découvert avec le microſcope, était compté pour rien par le chevalier *Temple*; il fermait les yeux aux merveilles de ſes contemporains, et ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va juſqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reſte de la magie des Indiens, des Chaldéens, des Egyptiens; et par cette magie il entend une profonde connaiſſance de la nature, par laquelle ils produiſaient des miracles ſans qu'il en cite aucun, parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. » Que ſont devenus, » dit-il, les charmes de cette muſique qui » enchantait ſi ſouvent les hommes et les » bêtes, les poiſſons, les oiſeaux, les ſerpens, » et changeait leur nature? »

Cet ennemi de ſon ſiècle croit bonnement à la fable d'*Orphée*, et n'avait apparemment entendu ni la belle muſique d'Italie, ni même celle de France, qui à la vérité ne charment pas les ſerpens, mais qui charment les oreilles des connaiſſeurs.

Ce qui eſt encore plus étrange, c'eſt qu'ayant toute ſa vie cultivé les belles-lettres, il ne raiſonne pas mieux ſur nos bons auteurs que ſur nos philoſophes. Il regarde *Rabelais* comme un grand homme; il cite les *Amours des Gaules*

comme un de nos meilleurs ouvrages. C'était pourtant un homme ſavant, un homme de cour, un homme de beaucoup d'eſprit, un ambaſſadeur, qui avait fait de profondes réflexions ſur tout ce qu'il avait vu. Il poſſédait de grandes connaiſſances : un préjugé ſuffit pour gâter tout ce mérite.

De Boileau et de Racine.

Boileau et *Racine*, en écrivant en faveur des anciens contre *Perrault*, furent plus adroits que le chevalier *Temple*. Ils ſe gardèrent bien de parler d'aſtronomie et de phyſique. *Boileau* s'en tient à juſtifier *Homère* contre *Perrault*, mais en gliſſant adroitement ſur les défauts du poëte grec, et ſur le ſommeil que lui reproche *Horace*. Il ne s'étudie qu'à tourner *Perrault*, l'ennemi d'*Homère*, en ridicule. *Perrault* entend-il mal un paſſage, ou traduit-il mal un paſſage qu'il entend? voilà *Boileau* qui ſaiſit ce petit avantage, qui tombe ſur lui en ennemi redoutable, qui le traite d'ignorant, de plat écrivain : mais il ſe pouvait très-bien faire que *Perrault* ſe fût ſouvent trompé, et que pourtant il eût ſouvent raiſon ſur les contradictions, les répétitions, l'uniformité des combats, les longues harangues dans la mêlée, les indécences, les inconſéquences de la

conduite des dieux dans le poëme ; enfin sur toutes les fautes où il prétendait que ce grand poëte était tombé. En un mot, *Boileau* se moqua de *Perrault* beaucoup plus qu'il ne justifia *Homère*.

De l'injustice et de la mauvaise foi de Racine dans la dispute contre Perrault, au sujet d'Euripide, et des infidélités de Brumoy.

Racine usa du même artifice ; car il était tout aussi malin que *Boileau* pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui son capital de la satire, il jouit du plaisir de confondre ses ennemis sur une petite méprise très-pardonnable où ils étaient tombés au sujet d'*Euripide*, et en même temps de se sentir très-supérieur à *Euripide* même. Il raille autant qu'il le peut ce même *Perrault*, et ses partisans sur leur critique de l'Alceste d'*Euripide ;* parce que ces messieurs malheureusement avaient été trompés par une édition fautive d'*Euripide*, et qu'ils avaient pris quelques répliques d'*Admète*, pour celles d'*Alceste :* mais cela n'empêche pas qu'*Euripide* n'eût grand tort en tout pays, dans la manière dont il fait parler *Admète* à son père. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

„ Quoi donc, lui répond le roi ſon père, „ à qui adreſſez-vous, s'il vous plaît, un „ diſcours ſi hautain ? Eſt-ce à quelque eſclave „ de Lydie ou de Phrygie ? ignorez-vous que „ je ſuis né libre et theſſalien ? „ (Beau diſcours pour un roi et pour un père !) „ Vous m'outragez comme le dernier des „ hommes. Où eſt la loi qui dit que les pères „ doivent mourir pour leurs enfans ? chacun „ eſt ici-bas pour ſoi. J'ai rempli mes obliga- „ tions envers vous. Quel tort vous fais-je ? „ demandé-je que vous mouriez pour moi ? „ La lumière vous eſt précieuſe ; me l'eſt-elle „ moins ?.... Vous m'accuſez de lâcheté.... „ Lâche vous-même ; vous n'avez pas rougi „ de preſſer votre femme de vous faire vivre „ en mourant pour vous..... Ne vous ſied-il „ pas bien après cela de traiter de lâches ceux „ qui refuſent de faire pour vous ce que vous „ n'avez pas le courage de faire vous-même.... „ Croyez-moi, taiſez-vous..... Vous aimez „ la vie ; les autres ne l'aiment pas moins..... „ Soyez sûr que ſi vous m'injuriez encore, „ vous entendrez de moi des duretés qui ne „ feront pas des menſonges. „

Le chœur prend alors la parole. „ C'eſt aſſez „ et déjà trop des deux côtés : ceſſez, vieil- „ lard, ceſſez de maltraiter de paroles votre „ fils. „

Le chœur aurait dû plutôt, ce ſemble, faire une forte réprimande au fils d'avoir très-brutalement parlé à ſon propre père, et de lui avoir reproché ſi aigrement de n'être pas mort.

Tout le reſte de la ſcène eſt dans ce goût.

PHERÈS *à ſon fils.*

Tu parles contre ton père, ſans en avoir reçu d'outrage.

ADMETE.

Oh! j'ai bien vu que vous aimez à vivre long-temps.

PHERÈS.

Et toi, ne portes-tu pas au tombeau celle qui eſt morte pour toi?

ADMETE.

Ah! le plus infame des hommes, c'eſt la preuve de ta lâcheté.

PHERÈS.

Tu ne pourras pas au moins dire qu'elle eſt morte pour moi.

ADMETE.

Plût au ciel que tu fuſſes dans un état où tu euſſes beſoin de moi!

LE PERE.

Fais mieux, épouſe pluſieurs femmes, afin qu'elles meurent pour te faire vivre plus long-temps.

Après cette scène, un domestique vient parler tout seul de l'arrivée d'*Hercule*. » C'est » un étranger, dit-il, qui a ouvert la porte » lui-même, s'est d'abord mis à table; il se » fâche de ce qu'on ne lui sert pas assez » vîte à manger; il remplit de vin à tout » moment sa coupe, boit à longs traits du » rouge et du paillet, et ne cesse de boire et de » chanter de mauvaises chansons qui ressem- » blent à des hurlemens, sans se mettre en » peine du roi et de sa femme que nous » pleurons. C'est sans doute quelque fripon » adroit, un vagabond, un assassin. »

Il peut être assez étrange qu'on prenne *Hercule* pour un fripon adroit; il ne l'est pas moins qu'*Hercule*, ami d'*Admète*, soit inconnu dans la maison. Il l'est encore plus qu'*Hercule* ignore la mort d'*Alceste*, dans le temps même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas disputer des goûts; mais il est sûr que de telles scènes ne seraient pas souffertes chez nous à la foire.

Brumoy, qui nous a donné le *Théâtre des Grecs*, et qui n'a pas traduit *Euripide* avec une fidélité scrupuleuse, fait ce qu'il peut pour justifier la scène d'*Admète* et de son père; on ne devinerait pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord que *les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choses qui sont à notre égard*

des indécences, des horreurs ; qu'ainſi il faut convenir qu'elles ne ſont pas tout-à-fait telles que nous les imaginons ; en un mot, que les idées ont changé.

On peut répondre que les idées des nations policées n'ont jamais changé ſur le reſpect que les enfans doivent à leurs pères.

Qui peut douter, ajoute-t-il, *que les idées n'aient changé en différens ſiècles ſur des points de morale plus importans ?*

On répond qu'il n'y en a guère de plus importans.

Un français, continue-t-il, *eſt inſulté ; le prétendu bon ſens français veut qu'il coure les riſques du duel, et qu'il tue ou meure pour recouvrer ſon honneur.*

On répond que ce n'eſt pas le ſeul prétendu bon ſens français, mais celui de toutes les nations de l'Europe ſans exception.

On ne ſent pas aſſez combien cette maxime paraîtra ridicule dans deux mille ans, et de quel air on l'aurait ſifflée du temps d'Euripide.

Cette maxime eſt cruelle et fatale, mais non pas ridicule ; et on ne l'eût ſifflée d'aucun air du temps d'*Euripide*. Il y avait beaucoup d'exemples de duels chez les Aſiatiques. On voit dès le commencement du premier livre de l'Iliade, *Achille* tirant à moitié ſon épée ; et il était prêt à ſe battre contre *Agamemnon*, ſi

Minerve n'était venue le prendre par les cheveux, et lui faire remettre son épée dans le fourreau.

Plutarque rapporte qu'*Ephestion* et *Cratère* se battirent en duel, et qu'*Alexandre* les sépara. *Quinte-Curce* raconte (*d*) que deux autres officiers d'*Alexandre* se battirent en duel en présence d'*Alexandre ;* l'un armé de toutes pièces, l'autre qui était un athlète armé seulement d'un bâton, et que celui-ci vainquit son adversaire.

Et puis, quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre un duel et les reproches que se font *Admète* et son père *Phérès* tour à tour d'aimer trop la vie, et d'être des lâches?

Je ne donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs et des commentateurs; puisque *Brumoy*, le plus impartial de tous, s'est égaré à ce point, que ne doit-on pas attendre des autres? Mais si les *Brumoy* et les *Dacier* étaient là, je leur demanderais volontiers s'ils trouvent beaucoup de sel dans le discours que *Poliphême* tient dans Euripide : *Je ne crains point le foudre de Jupiter. Je ne sais si ce Jupiter est un dieu plus fier et plus fort que moi. Je me soucie très-peu de lui. S'il fait tomber de la pluie, je me renferme dans ma caverne; j'y*

(*d*) *Quinte-Curce*, Liv. IV.

mange un veau rôti ou quelque bête ſauvage; après quoi je m'étends tout de mon long; j'avale un grand pot de lait; je défais mon ſayon; et je fais entendre un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre.

Il faut que les ſcoliaſtes n'aient pas le nez bien fin, s'ils ne ſont pas dégoûtés de ce bruit que fait *Poliphême* quand il a bien mangé.

Ils diſent que le parterre d'Athènes riait de cette plaiſanterie, et *que jamais les Athéniens n'ont ri d'une ſottiſe.* Quoi! toute la populace d'Athènes avait plus d'eſprit que la cour de *Louis XIV?* Et la populace n'eſt pas la même par-tout?

Ce n'eſt pas qu'*Euripide* n'ait des beautés, et *Sophocle* encore davantage; mais ils ont de bien plus grands défauts. On oſe dire que les belles ſcènes de *Corneille* et les touchantes tragédies de *Racine*, l'emportent autant ſur les tragédies de *Sophocle* et d'*Euripide* que ces deux grecs l'emportent ſur *Theſpis*. *Racine* ſentait bien ſon extrême ſupériorité ſur *Euripide;* mais il louait ce poëte grec pour humilier *Perrault*.

Molière, dans ſes bonnes pièces, eſt auſſi ſupérieur au pur, mais froid *Térence*, et au farceur *Ariſtophane*, qu'au baladin *Dancourt*.

Il y a donc des genres dans leſquels les modernes ſont de beaucoup ſupérieurs aux anciens, et d'autres, en très-petit nombre,

dans lesquels nous leur sommes inférieurs. C'est à quoi se réduit toute la dispute.

De quelques comparaisons entre des ouvrages célèbres.

La raison et le goût veulent, ce me semble, qu'on distingue dans un ancien, comme dans un moderne, le bon et le mauvais, qui sont très-souvent à côté l'un de l'autre.

On doit sentir avec transport ce vers de *Corneille*, ce vers tel qu'on n'en trouve pas un seul, ni dans *Homère*, ni dans *Sophocle*, ni dans *Euripide*, qui en approche :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?—Qu'il mourût.

et l'on doit avec la même sagacité et la même justice réprouver les vers suivans.

En admirant le sublime tableau de la dernière scène de Rodogune, les contrastes frappans des personnages et la force du coloris, l'homme de goût verra par combien de fautes cette situation terrible est amenée, quelles invraisemblances l'ont préparée, à quel point il a fallu que *Rodogune* ait démenti son caractère, et par quels chemins raboteux il a fallu passer pour arriver à cette grande et tragique catastrophe.

Ce même juge équitable ne se lassera point de rendre justice à l'artificieuse et fine contexture des tragédies de *Racine*, les seules peut-être qui aient été bien ourdies d'un bout à l'autre depuis *Eschile* jusqu'au grand siècle de *Louis XIV*. Il sera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caractères qui ne se trouve que chez lui; de cette grandeur sans enflure qui seule est grandeur; de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations, dans des disputes de sophiste, dans des pensées aussi fausses que recherchées, souvent exprimées en solécismes; dans des plaidoyers de rhétorique plus faits pour les écoles de province que pour la tragédie.

Le même homme verra dans *Racine* de la faiblesse et de l'uniformité dans quelques caractères; de la galanterie, et quelquefois de la coquetterie même; des déclarations d'amour qui tiennent de l'idylle et de l'élégie plutôt que d'une grande passion théâtrale. Il se plaindra de ne trouver, dans plus d'un morceau très-bien écrit, qu'une élégance qui lui plaît, et non pas un torrent d'éloquence qui l'entraîne; il sera fâché de n'éprouver qu'une faible émotion, et de se contenter d'approuver, quand il voudrait que son esprit fût étonné et son cœur déchiré.

C'eſt ainſi qu'il jugera les anciens, non pas ſur leurs noms, non pas ſur le temps où ils vivaient, mais ſur leurs ouvrages mêmes; ce n'eſt pas trois mille ans qui doivent plaire, c'eſt la choſe même. Si une darique a été mal frappée, que m'importe qu'elle repréſente le fils d'*Hyſtaſpe*? La monnaie de *Varin* eſt plus récente, mais elle eſt infiniment plus belle.

Si le peintre *Timante* venait aujourd'hui préſenter à côté des tableaux du palais royal ſon tableau du ſacrifice d'*Iphigénie*, peint de quatre couleurs; s'il nous diſait: Des gens d'eſprit m'ont aſſuré en Gréce que c'eſt un artifice admirable d'avoir voilé le viſage d'*Agamemnon*, dans la crainte que ſa douleur n'égalât pas celle de *Clytemneſtre*, et que les larmes du père ne déshonoraſſent la majeſté du monarque; il ſe trouverait des connaiſſeurs qui lui répondraient: C'eſt un trait d'eſprit, et non pas un trait de peintre; un voile ſur la tête de votre principal perſonnage fait un effet affreux dans un tableau: vous avez manqué votre art. Voyez le chef-d'œuvre de *Rubens*, qui a ſu exprimer ſur le viſage de *Marie de Médicis* la douleur de l'enfantement, l'abattement, la joie, le ſourire et la tendreſſe, non pas avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous

vouliez qu'*Agamemnon* cachât un peu ſon viſage, il fallait qu'il en cachât une partie avec ſes mains poſées ſur ſon front et ſur ſes yeux, et non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté, et qui eſt auſſi déſagréable à la vue, auſſi peu pittoreſque qu'il eſt oppoſé au coſtume : vous deviez alors laiſſer voir des pleurs qui coulent, et que le héros veut cacher; vous deviez exprimer dans ſes muſcles les convulſions d'une douleur qu'il veut ſurmonter; vous deviez peindre dans cette attitude la majeſté et le déſeſpoir. Vous êtes grec, et *Rubens* eſt belge; mais le belge l'emporte.

D'un paſſage d'Homère.

UN florentin, homme de lettres, d'un eſprit juſte et d'un goût cultivé, ſe trouva un jour dans la bibliothéque de milord *Cheſterfield*, avec un profeſſeur d'Oxford et un écoſſais qui vantait le poëme de *Fingal*, compoſé, diſait-il, dans la langue du pays de Galles, laquelle eſt encore en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité eſt belle! s'écriait-il; le poëme de *Fingal* a paſſé de bouche en bouche juſqu'à nous depuis près de deux mille ans, ſans avoir été jamais altéré; tant les beautés véritables ont de force ſur l'eſprit

des hommes ! Alors il lut à l'assemblée ce commencement de *Fingal :*

» *Cuchulin* était assis près de la muraille de » Tura, sous l'arbre de la feuille agitée; sa » pique reposait contre un rocher couvert de » mousse, son bouclier était à ses pieds sur » l'herbe. Il occupait sa mémoire du souvenir » du grand *Carbar*, héros tué par lui à la » guerre. *Moran*, né de *Fitilh*, *Moran*, senti- » nelle de l'Océan, se présenta devant lui.

» Lève-toi, lui dit-il, lève-toi, *Cuchulin ;* » je vois les vaisseaux de *Suaran*, les ennemis » sont nombreux, plus d'un héros s'avance » sur les vagues noires de la mer.

» *Cuchulin* aux yeux bleus lui répliqua : » *Moran*, fils de *Fitilh*, tu trembles toujours ; » tes craintes multiplient le nombre des enne- » mis. Peut-être est-ce le roi des montagnes » désertes qui vient à mon secours dans les » plaines d'Ullin. Non, dit *Moran*, c'est » *Suaran* lui-même ; il est aussi haut qu'un » rocher de glace : j'ai vu sa lance, elle est » comme un haut sapin ébranché par les » vents ; son bouclier est comme la lune qui » se lève ; il était assis au rivage sur un rocher ; » il ressemblait à un nuage qui couvre une » montagne, &c. »

Ah ! voilà le véritable style d'*Homère*, dit alors le professeur d'Oxford; mais ce qui m'en

plaît

plaît davantage, c'eſt que j'y vois la ſublime éloquence hébraïque. Je crois lire les paſſages de ces beaux cantiques.

(*e*) „ Tu gouverneras toutes les nations „ que tu nous ſoumettras avec une verge de „ fer ; tu les briſeras comme le potier fait un „ vaſe.

(*f*) „ Tu briſeras les dents des pécheurs.

(*g*) „ La terre a tremblé, les fondemens „ des montagnes ſe ſont ébranlés, parce que „ le Seigneur s'eſt fâché contre les monta- „ gnes, et il a lancé la grêle et des charbons.

(*h*) „ Il a logé dans le ſoleil, et il en eſt „ ſorti comme un mari ſort de ſon lit.

(*i*) „ DIEU briſera leurs dents dans leur „ bouche, il mettra en poudre leurs dents „ mâchelières ; ils deviendront à rien comme „ de l'eau, car il a tendu ſon arc pour les „ abattre ; ils ſeront engloutis tout vivans „ dans ſa colère, avant d'attendre que les „ épines ſoient auſſi hautes qu'un prunier.

(*k*) „ Les nations viendront vers le ſoir, „ affamées comme des chiens ; et toi, Sei- „ gneur, tu te moqueras d'elles, et tu les „ réduiras à rien.

(*e*) Pſaume II.
(*f*) Pſaume III.
(*g*) Pſaume XVII.
(*h*) Pſaume XVIII.
(*i*) Pſaume LVII.
(*k*) Pſaume LVIII.

(*l*) „ La montagne du Seigneur eſt une „ montagne coagulée ; pourquoi regardez- „ vous les monts coagulés ? Le Seigneur a „ dit : Je jetterai *Baſan ;* je le jetterai dans la „ mer, afin que ton pied ſoit teint de ſang, „ et que la langue de tes chiens lèche leur „ ſang.

(*m*) „ Ouvre la bouche bien grande, et je „ la remplirai.

(*n*) „ Rends les nations comme une roue „ qui tourne toujours, comme la paille devant „ la face du vent, comme un feu qui brûle „ une forêt, comme une flamme qui brûle „ des montagnes ; tu les pourſuis dans ta „ tempête, et ta colère les troublera.

(*o*) „ Il jugera dans les nations ; il les „ remplira de ruines ; il caſſera les têtes dans „ la terre de pluſieurs.

(*p*) „ Bienheureux celui qui prendra tes „ petits enfans, et qui les écraſera contre la „ pierre ! &c. &c. &c. „

Le florentin ayant écouté avec une grande attention les verſets des cantiques récités par le docteur, et les premiers vers de *Fingal* beuglés par l'écoſſais, avoua qu'il n'était pas

(*l*) Pſaume LXVII.
(*m*) Pſaume LXXX.
(*n*) Pſaume LXXXII.
(*o*) Pſaume CIX.
(*p*) Pſaume CXXXVI.

fort touché de toutes ces figures asiatiques, et qu'il aimait beaucoup mieux le style simple et noble de *Virgile*.

L'écossais pâlit de colère à ce discours, le docteur d'Oxford leva les épaules de pitié ; mais milord *Chesterfield* encouragea le florentin par un sourire d'approbation.

Le florentin échauffé, et se sentant appuyé, leur dit : Messieurs, rien n'est plus aisé que d'outrer la nature, rien n'est plus difficile que de l'imiter. Je suis un peu de ceux qu'on appelle en Italie *Improvisatori*, et je vous parlerais huit jours de suite en vers dans ce style oriental, sans me donner la moindre peine, parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés, chargés d'épithètes, qui sont presque toujours les mêmes ; pour entasser combats sur combats, et pour peindre des chimères.

Qui ? vous ! lui dit le professeur, vous feriez un poëme épique sur le champ ? Non pas un poëme épique raisonnable et en vers corrects, comme *Virgile*, répliqua l'italien ; mais un poëme dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées, sans me piquer d'y mettre de la régularité.

Je vous en défie, dirent l'écossais et l'oxfordien. Eh bien, donnez-moi un sujet, répliqua le florentin. Milord *Chesterfield* lui

donna le sujet du *Prince noir*, vainqueur à la journée de Poitiers, et donnant la paix après la victoire.

L'improvisateur se recueillit, et commença ainsi :

„ Muse d'Albion, Génie qui présidez aux „ héros, chantez avec moi, non la colère „ oisive d'un homme implacable envers ses „ amis et ses ennemis ; non des héros que „ les dieux favorisent tour à tour sans avoir „ aucune raison de les favoriser ; non le siége „ d'une ville qui n'est point prise ; non les „ exploits extravagans du fabuleux *Fingal*, „ mais les victoires véritables d'un héros „ aussi modeste que brave, qui mit des rois „ dans ses fers, et qui respecta ses ennemis „ vaincus.

„ Déjà *Georges*, le *Mars* de l'Angleterre, „ était descendu du haut de l'empyrée, „ monté sur le courtier immortel devant qui „ les plus fiers chevaux du Limousin fuient, „ comme les brebis bêlantes et les tendres „ agneaux se précipitent en foule les uns sur „ les autres pour se cacher dans la bergerie „ à la vue d'un loup terrible, qui sort du fond „ des forêts, les yeux étincelans, le poil „ hérissé, la gueule écumante, menaçant les „ troupeaux et le berger de la fureur de ses „ dents avides de carnage.

» *Martin*, le céleſte protecteur des habi-
» tans de la fertile Touraine ; *Geneviève*,
» douce divinité des peuples qui boivent les
» eaux de la Seine et de la Marne ; *Denis* qui
» porta ſa tête entre ſes bras à l'aſpect des
» hommes et des immortels, tremblaient en
» voyant le ſuperbe *Georges* traverſer le vaſte
» ſein des airs. Sa tête eſt couverte d'un
» caſque d'or orné des diamans qui pavaient
» autrefois les places publiques de la Jéruſalem
» céleſte, quand elle apparut aux mortels
» pendant quarante révolutions journalières
» de l'aſtre de la lumière et de ſa ſœur inconſ-
» tante qui prête une douce clarté aux ſombres
» nuits.

» Sa main porte la lance épouvantable et
» ſacrée dont le demi-dieu *Michaël*, exécuteur
» des vengeances du Très-haut, terraſſa dans
» les premiers jours du monde l'éternel ennemi
» du monde et du Créateur. Les plus belles
» plumes des anges qui aſſiſtent autour du
» trône, détachées de leurs dos immortels,
» flottaient ſur ſon caſque, autour duquel
» volent la terreur, la guerre homicide, la
» vengeance impitoyable, et la mort qui
» termine toutes les calamités des malheureux
» mortels. Il reſſemblait à une comète qui,
» dans ſa courſe rapide, franchit les orbites
» des aſtres étonnés, laiſſant loin derrière elle

» des traits d'une lumière pâle et terrible, qui » annoncent aux faibles humains la chute des » rois et des nations.

» Il s'arrête sur les rives de la Charente, » et le bruit de ses armes immortelles retentit » jusqu'à la sphère de *Jupiter* et de *Saturne*. Il » fit deux pas, et il arriva jusqu'aux lieux où » le fils du magnanime *Edouard* attendait le » fils de l'intrépide *Philippe de Valois*. »

Le florentin continua sur ce ton pendant plus d'un quart-d'heure. Les paroles sortaient de sa bouche, comme dit *Homère*, plus serrées et plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hiver; cependant ses paroles n'étaient pas froides; elles ressemblaient plutôt aux rapides étincelles qui s'échappent d'une forge enflammée, quand les cyclopes frappent les foudres de *Jupiter* sur l'enclume retentissante.

Ses deux antagonistes furent enfin obligés de le faire taire, en lui avouant qu'il était plus aisé qu'ils ne l'avaient cru, de prodiguer les images gigantesques, et d'appeler le ciel, la terre et les enfers à son secours; mais ils soutinrent que c'était le comble de l'art, de mêler le tendre et le touchant au sublime.

Y a-t-il rien, par exemple, dit l'oxfordien, de plus moral, et en même temps de plus voluptueux, que de voir *Jupiter* qui couche avec sa femme sur le mont Ida?

Milord *Cheſterfield* prit alors la parole : Meſſieurs, dit-il, je vous demande pardon de me mêler de la querelle ; peut-être chez les Grecs c'était une choſe très-intéreſſante qu'un dieu qui couche avec ſon épouſe ſur une montagne ; mais je ne vois pas ce qu'on peut trouver là de bien fin et de bien attachant. Je conviendrai avec vous que le fichu qu'il a plu aux commentateurs et aux imitateurs d'appeler *la ceinture de Vénus*, eſt une image charmante ; mais je n'ai jamais compris que ce fût un ſoporatif, ni comment *Junon* imaginait de recevoir les careſſes du maître des dieux pour le faire dormir. Voilà un plaiſant dieu de s'endormir pour ſi peu de choſe ! je vous jure que quand j'étais jeune, je ne m'aſſoupiſſais pas ſi aiſément. J'ignore s'il eſt noble, agréable, intéreſſant, ſpirituel et décent, de faire dire par *Junon* à *Jupiter* : » Si vous voulez » abſolument me careſſer, allons-nous en au » ciel dans votre appartement, qui eſt l'ou- » vrage de *Vulcain*, et dont la porte ferme ſi » bien qu'aucun des dieux n'y peut entrer. »

Je n'entends pas non plus comment le Sommeil, que *Junon* prie d'endormir *Jupiter*, peut être un dieu ſi éveillé. Il arrive en un moment des îles de Lemnos et d'Imbros au mont Ida ; il eſt beau de partir de deux îles à la fois : de là il monte ſur un ſapin, il court

auſſitôt aux vaiſſeaux des Grecs ; il cherche *Neptune ;* il le trouve, il le conjure de donner la victoire ce jour-là à l'armée des Grecs, et il retourne à Lemnos d'un vol rapide. Je n'ai rien vu de ſi fretillant que ce Sommeil.

Enfin, s'il faut abſolument coucher avec quelqu'un dans un poëme épique, j'avoue que j'aime cent fois mieux les rendez-vous d'*Alcine* avec *Roger*, et d'*Armide* avec *Renaud.*

Venez, mon cher florentin, me lire ces deux chants admirables de l'*Arioſte* et du *Taſſe.*

Le florentin ne ſe fit pas prier. Milord *Cheſterfield* fut enchanté. L'écoſſais pendant ce temps-là reliſait *Fingal ;* le profeſſeur d'Oxford reliſait *Homère ;* et tout le monde était content.

On conclut enfin qu'heureux eſt celui qui, dégagé de tous les préjugés, eſt ſenſible au mérite des anciens et des modernes, apprécie leurs beautés, connaît leurs fautes, et les pardonne.

ANE.

AJOUTONS quelque choſe à l'article *Ane* de l'Encyclopédie, concernant l'âne de *Lucien*, qui devint d'or entre les mains d'*Apulée.* Le plus plaiſant de l'aventure eſt pourtant dans *Lucien ;* et ce plaiſant eſt qu'une dame devint amoureuſe

amoureuſe de ce monſieur lorſqu'il était âne, et n'en voulut plus lorſqu'il ne fut qu'homme. Ces métamorphoſes étaient fort communes dans toute l'antiquité. L'âne de *Silène* avait parlé, et les ſavans ont cru qu'il s'était expliqué en arabe : c'était probablement un homme changé en âne par le pouvoir de *Bacchus* ; car on ſait que *Bacchus* était arabe.

Virgile parle de la métamorphoſe de *Mœris* en loup comme d'une choſe très-ordinaire :

Sæpè lupum fieri Mœrim et ſe condere ſylvis.
Mœris devenu loup ſe cacha dans les bois.

Cette doctrine des métamorphoſes était-elle dérivée des vieilles fables d'Egypte, qui débitèrent que les dieux s'étaient changés en animaux dans la guerre contre les géans ?

Les Grecs, grands imitateurs et grands enchériſſeurs ſur les fables orientales, métamorphoſèrent preſque tous les dieux en hommes ou en bêtes, pour les faire mieux réuſſir dans leurs deſſeins amoureux.

Si les dieux ſe changeaient en taureaux, en chevaux, en cygnes, en colombes, pourquoi n'aurait-on pas trouvé le ſecret de faire la même opération ſur les hommes ?

Pluſieurs commentateurs, en oubliant le reſpect qu'ils devaient aux ſaintes Ecritures, ont cité l'exemple de *Nabuchodonoſor* changé

en bœuf; mais c'était un miracle, une vengeance divine, une chose entièrement hors de la sphère de la nature, qu'on ne devait pas examiner avec des yeux profanes, et qui ne peut être l'objet de nos recherches.

D'autres savans, non moins indiscrets peut-être, se sont prévalus de ce qui est rapporté dans l'*évangile de l'enfance*. Une jeune fille en Egypte étant entrée dans la chambre de quelques femmes, y vit un mulet couvert d'une housse de soie, ayant à son cou un pendant d'ébène. Ces femmes lui donnaient des baisers, et lui présentaient à manger en répandant des larmes. Ce mulet était le propre frère de ces femmes. Des magiciennes lui avaient ôté la figure humaine, et le maître de la nature la lui rendit bientôt.

Quoique cet évangile soit apocryphe, la vénération pour le seul nom qu'il porte, nous empêche de détailler cette aventure. Elle doit servir seulement à faire voir combien les métamorphoses étaient à la mode dans presque toute la terre. Les chrétiens qui composèrent cet évangile, étaient sans doute de bonne foi. Ils ne voulaient point composer un roman. Ils rapportaient avec simplicité ce qu'ils avaient entendu dire. L'Eglise, qui rejeta dans la suite cet évangile avec quarante-neuf autres, n'accusa pas les auteurs d'impiété et de

prévarication ; ces auteurs obſcurs parlaient à la populace ſelon les préjugés de leur temps. La Chine était peut-être le ſeul pays exempt de ces ſuperſtitions.

L'aventure des compagnons d'*Ulyſſe*, changés en bêtes par *Circé*, était beaucoup plus ancienne que le dogme de la métempſycoſe annoncé en Gréce et en Italie par *Pythagore*.

Sur quoi ſe fondent les gens qui prétendent qu'il n'y a point d'erreur univerſelle qui ne ſoit l'abus de quelque vérité ? Ils diſent qu'on n'a vu des charlatans que parce qu'on a vu de vrais médecins, et qu'on n'a cru aux faux prodiges qu'à cauſe des véritables. (*a*)

Mais avait-on des témoignages certains que des hommes étaient devenus loups, bœufs, ou chevaux, ou ânes ? Cette erreur univerſelle n'avait donc pour principe que l'amour du merveilleux, et l'inclination naturelle pour la ſuperſtition.

Il ſuffit d'une opinion erronée pour remplir l'univers de fables. Un docteur indien voit que les bêtes ont du ſentiment et de la mémoire. Il conclut qu'elles ont une ame. Les hommes en ont une auſſi. Que devient l'ame de l'homme après ſa mort ? que devient l'ame de la bête ? il faut bien qu'elles logent quelque part. Elles

(*a*) Voyez les Remarques ſur les penſées de *Paſcal*, *Philoſophie*, tome I.

s'en vont dans le premier corps venu qui commence à se former. L'ame d'un brachmane loge dans le corps d'un éléphant, l'ame d'un âne se loge dans le corps d'un petit brachmane. Voilà le dogme de la métempsycose qui s'établit sur un simple raisonnement.

Mais il y a loin de là au dogme de la métamorphose. Ce n'est plus une ame sans logis qui cherche un gîte; c'est un corps qui est changé en un autre corps, son ame demeurant toujours la même. Or, certainement nous n'avons dans la nature aucun exemple d'un pareil tour de gobelets.

Cherchons donc quelle peut être l'origine d'une opinion si extravagante et si générale. Sera-t-il arrivé qu'un père ayant dit à son fils plongé dans de sales débauches et dans l'ignorance : *Tu es un cochon*, *un cheval*, *un âne;* ensuite l'ayant mis en pénitence avec un bonnet d'âne sur la tête, une servante du voisinage aura dit que ce jeune homme a été changé en âne en punition de ses fautes? ses voisines l'auront redit à d'autres voisines, et de bouche en bouche ces histoires, accompagnées de mille circonstances, auront fait le tour du monde. Une équivoque aura trompé toute la terre.

Avouons donc encore ici, avec *Boileau*, que l'équivoque a été la mère de la plupart de nos sottises.

Joignez à cela le pouvoir de la magie, reconnu inconteſtable chez toutes les nations; et vous ne ſerez plus étonné de rien. (*)

Encore un mot ſur les ânes. On dit qu'ils ſont guerriers en Méſopotamie, et que *Mervan*, le vingt-unième calife, fut ſurnommé l'*âne* pour ſa valeur.

Le patriarche *Photius* rapporte, dans l'Extrait de la vie d'*Iſidore*, qu'*Ammonius* avait un âne qui ſe connaiſſait très-bien en poëſie, et qui abandonnait ſon ratelier pour aller entendre des vers.

La fable de *Midas* vaut mieux que le conte de *Photius*.

De l'âne d'or de Machiavel.

ON connaît peu l'âne de *Machiavel*. Les dictionnaires qui en parlent, diſent que c'eſt un ouvrage de ſa jeuneſſe; il paraît pourtant qu'il était dans l'âge mûr, puiſqu'il parle des malheurs qu'il a eſſuyés autrefois et très-long-temps. L'ouvrage eſt une ſatire de ſes contemporains. L'auteur voit beaucoup de florentins, dont l'un eſt changé en chat, l'autre en dragon, celui-ci en chien qui aboie à la lune, cet autre en renard qui ne s'eſt pas laiſſé prendre. Chaque caractère eſt peint ſous

(*) Voyez MAGIE.

le nom d'un animal. Les factions des *Médicis* et de leurs ennemis y sont figurées sans doute; et qui aurait la clef de cette apocalypse comique saurait l'histoire secrète du pape *Léon X* et des troubles de Florence. Ce poëme est plein de morale et de philosophie. Il finit par de très-bonnes réflexions d'un gros cochon, qui parle à peu-près ainsi à l'homme:

Animaux à deux pieds, sans vêtemens, sans armes;
Point d'ongle, un mauvais cuir, ni plumes, ni toison,
Vous pleurez en naissant, et vous avez raison;
Vous prévoyez vos maux; ils méritent vos larmes.
Les perroquets et vous ont le don de parler.
La nature vous fit des mains industrieuses;
Mais vous fit-elle, hélas! des ames vertueuses?
Et quel homme en ce point nous pourrait égaler?
L'homme est plus vil que nous, plus méchant, plus sauvage:
Poltrons ou furieux, dans le crime plongés,
Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage.
Vous tremblez de mourir, et vous vous égorgez.
Jamais de porc à porc on ne vit d'injustices.
Notre bauge est pour nous le temple de la paix.
Ami, que le bon Dieu me préserve à jamais
De redevenir homme et d'avoir tous tes vices!

Ceci est l'original de la satire de l'homme que fit *Boileau*, et de la fable des compagnons

d'*Ulyſſe*, écrite par *la Fontaine*. Mais il eſt très-vraiſemblable que ni *la Fontaine*, ni *Boileau* n'avaient entendu parler de l'âne de *Machiavel*.

De l'âne de Vérone.

Il faut être vrai, et ne point tromper ſon lecteur. Je ne ſais pas bien poſitivement ſi l'âne de Vérone ſubſiſte encore dans toute ſa ſplendeur, parce que je ne l'ai pas vu : mais les voyageurs qui l'ont vu, il y a quarante ou cinquante ans, s'accordent à dire que ſes reliques étaient renfermées dans le ventre d'un âne artificiel fait exprès ; qu'il était ſous la garde de quarante moines du couvent de Notre-Dame des Orgues à Vérone, et qu'on le portait en proceſſion deux fois l'an. C'était une des plus anciennes reliques de la ville. La tradition diſait que cet âne, ayant porté (*b*) notre Seigneur dans ſon entrée à Jéruſalem, n'avait plus voulu vivre en cette ville ; qu'il avait marché ſur la mer auſſi endurcie que ſa corne ; qu'il avait pris ſon chemin par Chypre, Rhodes, Candie, Malte et la Sicile ; que de là il était venu ſéjourner à Aquilée ; et qu'enfin il s'établit à Vérone, où il vécut très-long-temps.

(*b*) Voyez *Miſſon*, tome I, pages 101 et 102.

Ce qui donna lieu à cette fable, c'eſt que la plupart des ânes ont une eſpèce de croix noire ſur le dos. Il y eut apparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone, chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ſes confrères : une bonne femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait ſervi de monture à l'entrée dans Jéruſalem ; on fit de magnifiques funérailles à l'âne. La fête de Vérone s'établit ; elle paſſa de Vérone dans les autres pays ; elle fut ſurtout célébrée en France ; on chanta la proſe de l'âne à la meſſe :

Orientis partibus
Adventabit aſinus
Pulcher et fortiſſimus.

Une fille repréſentant la ſainte Vierge allant en Egypte, montait ſur un âne, et tenant un enfant entre ſes bras, conduiſait une longue proceſſion. Le prêtre à la fin de la meſſe (*c*), au lieu de dire : *Ite, miſſa eſt*, ſe mettait à braire trois fois de toute ſa force, et le peuple répondait en chœur.

Nous avons des livres ſur la fête de l'âne et ſur celle des fous ; ils peuvent ſervir à l'hiſtoire univerſelle de l'eſprit humain.

(*c*) Voyez *du Cange*, et l'*Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations*.

ANGE.

SECTION PREMIERE.

Anges des Indiens, des Perſes, &c.

L'AUTEUR de l'article *Ange* dans l'Encyclopédie, dit que *toutes les religions ont admis l'exiſtence des anges, quoique la raiſon naturelle ne la démontre pas.*

Nous n'avons point d'autre raiſon que la naturelle. Ce qui eſt ſurnaturel eſt au-deſſus de la raiſon. Il fallait dire (ſi je ne me trompe) que pluſieurs religions, et non pas *toutes*, ont reconnu des anges. Celle de *Numa*, celle du ſabiſme, celle des druides, celle de la Chine, celle des Scythes, celle des anciens Phéniciens et des anciens Egyptiens, n'admirent point les anges.

Nous entendons par ce mot, des miniſtres de DIEU, des députés, des êtres mitoyens entre DIEU et les hommes, envoyés pour nous ſignifier ſes ordres.

Aujourd'hui, en 1772, il y a juſte quatre mille huit cents ſoixante et dix-huit ans que les brachmanes ſe vantent d'avoir par écrit leur première loi ſacrée, intitulée le *Shaſta*,

quinze cents ans avant leur ſeconde loi, nommée *Veidam*, qui ſignifie *la parole de* DIEU. Le Shaſta contient cinq chapitres. Le premier, *de* DIEU *et de ſes attributs :* le ſecond, *de la création des anges :* le troiſième, *de la chute des anges :* le quatrième, *de leur punition :* le cinquième, *de leur pardon et de la création de l'homme.*

Il eſt inutile de remarquer d'abord la manière dont ce livre parle de DIEU.

Premier chapitre du Shaſta.

„ DIEU eſt un ; il a créé tout ; c'eſt une „ ſphère parfaite ſans commencement ni fin. „ DIEU conduit toute la création par une „ providence générale réſultante d'un prin- „ cipe déterminé. Tu ne rechercheras point à „ découvrir l'eſſence et la nature de l'Eternel, „ ni par quelles lois il gouverne ; une telle „ entrepriſe eſt vaine et criminelle ; c'eſt aſſez „ que jour et nuit tu contemples dans ſes „ ouvrages ſa ſageſſe, ſon pouvoir et ſa „ bonté. „

Après avoir payé à ce début du Shaſta le tribut d'admiration que nous lui devons, voyons la création des anges.

Second chapitre du Shaſta.

» L'ETERNEL, abſorbé dans la contem-
» plation de ſa propre exiſtence, réſolut,
» dans la plénitude des temps, de communi-
» quer ſa gloire et ſon eſſence à des êtres
» capables de ſentir et de partager ſa béati-
» tude, comme de ſervir à ſa gloire. L'Eternel
» voulut, et ils furent. Il les forma en partie
» de ſon eſſence, capables de perfection et
» d'imperfection ſelon leur volonté.

» L'Eternel créa d'abord *Birma*, *Viſnou* et
» *Sib;* enſuite *Mozazor* et toute la multitude
» des anges. L'Eternel donna la prééminence
» à *Birma*, à *Viſnou* et à *Sib*. *Birma* fut le
» prince de l'armée angélique; *Viſnou* et *Sib*
» furent ſes coadjuteurs. L'Eternel diviſa
» l'armée angélique en pluſieurs bandes, et
» leur donna à chacune un chef. Ils adorèrent
» l'Eternel, rangés autour de ſon trône,
» chacun dans le degré aſſigné. L'harmonie
» fut dans les cieux. *Mozazor*, chef de la
» première bande, entonna le cantique de
» louange et d'adoration au Créateur, et la
» chanſon d'obéiſſance à *Birma* ſa première
» créature; et l'Eternel ſe réjouit dans ſa
» nouvelle création. »

Chapitre III. De la chute d'une partie des anges.

„ DEPUIS la création de l'armée céleſte, „ la joie et l'harmonie environnèrent le trône „ de l'Eternel dans l'eſpace de mille ans, „ multipliés par mille ans ; et auraient duré „ juſqu'à ce que le temps ne fût plus, ſi „ l'envie n'avait pas ſaiſi *Mozazor* et d'autres „ princes des bandes angéliques. Parmi eux „ était *Raabon*, le premier en dignité après „ *Mozazor*. Immémorans du bonheur de leur „ création et de leur devoir, ils rejetèrent le „ pouvoir de perfection, et exercèrent le „ pouvoir d'imperfection. Ils firent le mal à „ l'aſpect de l'Eternel ; ils lui déſobéirent, „ et refuſèrent de ſe ſoumettre au lieutenant „ de DIEU, et à ſes aſſociés *Vitſnou* et *Sib* ; „ et ils dirent : Nous voulons gouverner ; et „ ſans craindre la puiſſance et la colère de „ leur Créateur, ils répandirent leurs prin- „ cipes féditieux dans l'armée céleſte. Ils „ ſéduiſirent les anges, et entraînèrent une „ grande multitude dans la rebellion ; et elle „ s'éloigna du trône de l'Eternel ; et la triſteſſe „ ſaiſit les eſprits angéliques fidelles, et la „ douleur fut connue pour la première fois „ dans le ciel. „

Chapitre IV. Châtiment des anges coupables.

„ L'ETERNEL, dont la toute-ſcience, la „ preſcience et l'influence s'étend ſur toutes „ choſes, excepté ſur l'action des êtres qu'il „ a créés libres, vit avec douleur et colère la „ défection de *Mozazor*, de *Raabon* et des „ autres chefs des anges.

„ Miſéricordieux dans ſon courroux, il „ envoya *Birma*, *Vitſnou* et *Sib*, pour leur „ reprocher leur crime, et pour les porter à „ rentrer dans leur devoir; mais confirmés „ dans leur eſprit d'indépendance, ils perſiſ- „ tèrent dans la révolte. L'Eternel alors com- „ manda à *Sib* de marcher contre eux, armé „ de la toute-puiſſance, et de les précipiter „ du lieu *éminent* dans le lieu de *ténèbres*, „ dans l'*Ondera*, pour y être punis pendant „ mille ans, multipliés par mille ans. „

Précis du cinquième chapitre.

Au bout de mille ans, *Birma*, *Vitſnou* et *Sib* ſollicitèrent la clémence de l'Eternel en faveur des délinquans. L'Eternel daigna les délivrer de la priſon de l'*Ondera*, et les mettre dans un état de probation pendant un grand nombre de révolutions du ſoleil. Il y eut encore des rebellions contre DIEU dans ce temps de pénitence.

Ce fut dans un de ces périodes que DIEU créa la terre; les anges pénitens y subirent plusieurs métamorphoses ; une des dernières fut leur changement en vaches. C'est de là que les vaches devinrent sacrées dans l'Inde. Et enfin ils furent métamorphosés en hommes. De sorte que le système des Indiens sur les anges est précisément celui du jésuite *Bougeant*, qui prétend que les corps des bêtes sont habités par des anges pécheurs. Ce que les brachmanes avaient inventé sérieusement, *Bougeant* l'imagina plus de quatre mille ans après par plaisanterie ; si pourtant ce badinage n'était pas en lui un reste de superstition mêlé avec l'esprit systématique, ce qui est arrivé assez souvent.

Telle est l'histoire des anges chez les anciens brachmanes, qu'ils enseignent encore depuis environ cinquante siècles. Nos marchands qui ont trafiqué dans l'Inde n'en ont jamais été instruits ; nos missionnaires ne l'ont pas été davantage ; et les brames, qui n'ont jamais été édifiés, ni de leur science, ni de leurs mœurs, ne leur ont point communiqué leurs secrets. Il a fallu qu'un anglais, nommé M. *Holwell*, ait habité trente ans à Bénarès sur le Gange, ancienne école des brachmanes ; qu'il ait appris l'ancienne langue sacrée du *Hanscrit*, et qu'il ait lu les anciens livres de la religion

indienne, pour enrichir enfin notre Europe de ces connaiſſances ſingulières ; comme M. *Sale* avait demeuré long-temps en Arabie pour nous donner une traduction fidelle de l'Alcoran, et des lumières ſur l'ancien ſabiſme, auquel a ſuccédé la religion muſulmane ; de même encore que M. *Hyde* a recherché, pendant vingt années en Perſe, tout ce qui concerne la religion des mages.

Des anges des Perſes.

LES Perſes avaient trente et un anges. Le premier de tous, et qui eſt ſervi par quatre autres anges, s'appelle *Bahaman;* il a l'inſpection de tous les animaux, excepté de l'homme, ſur qui DIEU s'eſt réſervé une juridiction immédiate.

DIEU préſide au jour où le ſoleil entre dans le belier, et ce jour eſt un jour de ſabbat; ce qui prouve que la fête du ſabbat était obſervée chez les Perſes dans les temps les plus anciens.

Le ſecond ange préſide au huitième jour, et s'appelle *Débadur.*

Le troiſième eſt *Kur*, dont on a fait depuis probablement *Cyrus ;* et c'eſt l'ange du ſoleil.

Le quatrième s'appelle *Ma*, et il préſide à la lune.

Ainſi chaque ange a ſon diſtrict. C'eſt chez les Perſes que la doctrine de l'ange gardien et

du mauvais ange fut d'abord reconnue. On croit que *Raphaël* était l'ange gardien de l'empire perſan.

Des anges chez les Hébreux.

LES Hébreux ne connurent jamais la chute des anges juſqu'aux premiers temps de l'ère chrétienne. Il faut qu'alors cette doctrine ſecrète des anciens brachmanes fût parvenue juſqu'à eux ; car ce fut dans ce temps qu'on fabriqua le livre attribué à *Enoch*, touchant les anges pécheurs chaſſés du ciel.

Enoch devait être un auteur fort ancien, puiſqu'il vivait, ſelon les Juifs, dans la ſeptième génération avant le déluge ; mais puiſque *Seth*, plus ancien encore que lui, avait laiſſé des livres aux Hébreux, ils pouvaient ſe vanter d'en avoir auſſi d'*Enoch*. Voici donc ce qu'*Enoch* écrivit ſelon eux :

» Le nombre des hommes s'étant prodi-
» gieuſement accru, ils eurent de très-belles
» filles ; les anges, les brillans, *Egregori*, en
» devinrent amoureux, et furent entraînés
» dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent
» entre eux, ils ſe dirent : Choiſiſſons-nous
» des femmes parmi les filles des hommes de
» la terre. *Semiaxas* leur prince dit : Je crains
» que vous n'oſiez pas accomplir un tel
» deſſein,

„ deſſein, et que je ne demeure ſeul chargé „ du crime. Tous répondirent : Feſons ſer- „ ment d'exécuter notre deſſein, et dévouons- „ nous à l'anathème ſi nous y manquons. Ils „ s'unirent donc par ſerment, et firent des „ imprécations. Ils étaient au nombre de deux „ cents. Ils partirent enſemble du temps de „ *Jared*, et allèrent ſur la montagne appelée „ *Hermonim* à cauſe de leur ſerment. Voici les „ noms des principaux : *Semiaxas*, *Atarculph*, „ *Araciel*, *Chobabiel*, *Hoſampſich*, *Zaciel*, „ *Parmar*, *Thauſaël*, *Samiel*, *Tiriel*, *Sumiel*.

„ Eux et les autres prirent des femmes „ l'an onze cent ſoixante et dix de la création „ du monde. De ce commerce naquirent „ trois genres d'hommes, les géans, „ *Nephilim*, &c. „

L'auteur de ce fragment écrit de ce ſtyle qui ſemble appartenir aux premiers temps ; c'eſt la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les perſonnages ; il n'oublie pas les dates ; point de réflexions, point de maximes : c'eſt l'ancienne manière orientale.

On voit que cette hiſtoire eſt fondée ſur le ſixième chapitre de la Genèſe : „ Or, en ce „ temps, il y avait des géans ſur la terre ; car „ les enfans de DIEU ayant eu commerce avec „ les filles des hommes, elles enfantèrent les „ puiſſances du ſiècle. „

Le livre d'*Enoch* et la Genèſe ſont entièrement d'accord ſur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, et ſur la race des géans qui en naquit : mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien Teſtament ne parle de la guerre des anges contre DIEU, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre-humain.

Preſque tous les commentateurs de l'ancien Teſtament diſent unanimement qu'avant la captivité de Babylone les Juifs ne furent le nom d'aucun ange. Celui qui apparut à *Manué*, père de *Samſon*, ne voulut point dire le ſien.

Lorſque les trois anges apparurent à *Abraham*, et qu'il fit cuire un veau entier pour les régaler, ils ne lui apprirent point leurs noms. L'un d'eux lui dit : *Je viendrai vous voir, ſi* DIEU *me donne vie, l'année prochaine, et Sara votre femme aura un fils.*

Dom *Calmet* trouve un très-grand rapport entre cette hiſtoire et la fable qu'*Ovide* raconte dans ſes Faſtes, de *Jupiter*, de *Neptune* et de *Mercure*, qui ayant ſoupé chez le vieillard *Irié*, et le voyant affligé de ne pouvoir faire des enfans, piſsèrent ſur le cuir du veau qu'*Irié* leur avait ſervi, et ordonnèrent à *Irié* d'enfouir ſous terre et d'y laiſſer pendant neuf mois ce cuir arroſé de l'urine céleſte. Au bout de neuf

mois *Irié* découvrit ſon cuir, il y trouva un enfant qu'on appela *Orion*, et qui eſt actuellement dans le ciel. *Calmet* dit même que les termes dont ſe ſervirent les anges avec *Abraham* peuvent ſe traduire ainſi : *Il naîtra un fils de votre veau.*

Quoi qu'il en ſoit, les anges ne dirent point leur nom à *Abraham;* ils ne le dirent pas même à *Moïſe;* et nous ne voyons le nom de *Raphaël* que dans Tobie du temps de la captivité. Tous les autres noms d'anges ſont pris évidemment des Chaldéens et des Perſes. *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*, &c. ſont perſans et babyloniens. Il n'y a pas juſqu'au nom d'*Iſraël* qui ne ſoit chaldéen. Le ſavant juif *Philon* le dit expreſſément dans le récit de ſa députation vers *Caligula.*

Nous ne répéterons point ici ce qu'on a dit ailleurs des anges.

Savoir ſi les Grecs et les Romains admirent des anges?

Ils avaient aſſez de dieux et de demi-dieux pour ſe paſſer d'autres êtres ſubalternes. *Mercure* feſait les commiſſions de *Jupiter*, *Iris* celles de *Junon;* cependant ils admirent encore des génies, des démons. La doctrine des anges gardiens fut miſe en vers par *Héſiode*,

contemporain d'*Homère*. Voici comme il s'explique dans le poëme *des travaux* et *des jours :*

Dans les temps bienheureux de Saturne et de Rhée,
Le mal fut inconnu, la fatigue ignorée ;
Les dieux prodiguaient tout : les humains satisfaits
Ne se disputant rien, forcés de vivre en paix,
N'avaient point corrompu leurs mœurs inaltérables.
La mort, l'affreuse mort, si terrible aux coupables,
N'était qu'un doux passage, en ce séjour mortel,
Des plaisirs de la terre aux délices du ciel.
Les hommes de ces temps sont nos heureux génies,
Nos démons fortunés, les soutiens de nos vies ;
Ils veillent près de nous, ils voudraient de nos cœurs
Écarter, s'il se peut, le crime et les douleurs, &c.

Plus on fouille dans l'antiquité, plus on voit combien les nations modernes ont puisé tour à tour dans ces mines aujourd'hui presque abandonnées. Les Grecs, qui ont si long-temps passé pour inventeurs, avaient imité l'Egypte, qui avait copié les Chaldéens, qui devaient presque tout aux Indiens. La doctrine des anges gardiens, qu'*Hésiode* avait si bien chantée, fut ensuite sophistiquée dans les écoles ; c'est tout ce qu'elles purent faire. Chaque homme eut son bon et son mauvais génie, comme chacun eut son étoile.

Eſt genius natale comes qui temperat aſtrum.

Socrate, comme on ſait, avait un bon ange; mais il faut que ce ſoit le mauvais qui l'ait conduit. Ce ne peut être qu'un très-mauvais ange qui engage un philoſophe à courir de maiſon en maiſon pour dire aux gens, par demandes et par réponſes, que le père et la mère, le précepteur et le petit garçon, ſont des ignorans et des imbécilles. L'ange gardien a bien de la peine à garantir alors ſon protégé de la ciguë.

On ne connaît de *Marcus Brutus* que ſon mauvais ange qui lui apparut avant la bataille de Philippes.

SECTION II.

La doctrine des anges eſt une des plus anciennes du monde, elle a précédé celle de l'immortalité de l'ame : cela n'eſt pas étrange. Il faut de la philoſophie pour croire immortelle l'ame de l'homme mortel : il ne faut que de l'imagination et de la faibleſſe pour inventer des êtres ſupérieurs à nous, qui nous protégent ou qui nous perſécutent. Cependant il ne paraît pas que les anciens Egyptiens euſſent aucune notion de ces êtres céleſtes, revêtus

d'un corps éthéré, et miniſtres des ordres d'un Dieu. Les anciens Babyloniens furent les premiers qui admirent cette théologie. Les livres hébreux emploient les anges dès le premier livre de la Genèſe; mais la Genèſe ne fut écrite que lorſque les Chaldéens étaient une nation déjà puiſſante; et ce ne fut même que dans la captivité à Babylone, plus de mille ans après *Moïſe*, que les Juifs apprirent les noms de *Gabriel*, de *Raphaël*, *Michaël*, *Uriel*, &c. qu'on donnait aux anges. C'eſt une choſe très-ſingulière, que les religions judaïque et chrétienne étant fondées ſur la chute d'*Adam*, cette chute étant fondée ſur la tentation du mauvais ange, du diable, cependant il ne ſoit pas dit un ſeul mot dans le Pentateuque de l'exiſtence des mauvais anges, encore moins de leur punition et de leur demeure dans l'enfer.

La raiſon de cette omiſſion eſt évidente; c'eſt que les mauvais anges ne leur furent connus que dans la captivité à Babylone; c'eſt alors qu'il commence à être queſtion d'*Aſmodée*, que *Raphaël* alla enchaîner dans la haute Egypte; c'eſt alors que les Juifs entendent parler de *Satan*. Ce mot *Satan* était chaldéen, et le livre de *Job*, habitant de Chaldée, eſt le premier qui en faſſe mention.

Les anciens Perſes diſaient que *Satan* était

un génie qui avait fait la guerre aux *Dives* et aux *Péris*, c'eſt-à-dire aux fées.

Ainſi, ſelon les règles ordinaires de la probabilité, il ſerait permis à ceux qui ne ſe ſerviraient que de leur raiſon, de penſer que c'eſt dans cette théologie qu'on a enfin pris l'idée, chez les Juifs et les chrétiens, que les mauvais anges avaient été chaſſés du ciel, et que leur prince avait tenté *Eve* ſous la figure d'un ſerpent.

On a prétendu qu'*Iſaïe* (dans ſon chapitre XIV) avait cette allégorie en vue quand il dit : *Quomodò cecidiſti de cœlo, Lucifer, qui manè oriebaris ? Comment es-tu tombé du ciel, aſtre de lumière, qui te levais au matin ?*

C'eſt même ce verſet latin, traduit d'*Iſaïe*, qui a procuré au diable le nom de *Lucifer*. On n'a pas ſongé que *Lucifer* ſignifie celui qui répand la lumière. On a encore moins réfléchi aux paroles d'*Iſaïe*. Il parle du roi de Babylone détrôné, et par une figure commune, il lui dit : Comment es-tu tombé des cieux, aſtre éclatant ?

Il n'y a pas d'apparence qu'*Iſaïe* ait voulu établir par ce trait de rhétorique la doctrine des anges précipités dans l'enfer : auſſi ce ne fut guère que dans le temps de la primitive Egliſe chrétienne, que les pères et les rabbins s'efforcèrent d'encourager cette doctrine, pour

ſauver ce qu'il y avait d'incroyable dans l'hiſtoire d'un ſerpent qui ſéduiſit la mère des hommes, et qui, condamné pour cette mauvaiſe action à marcher ſur le ventre, a depuis été l'ennemi de l'homme, qui tâche toujours de l'écraſer, tandis que celui-ci tâche toujours de le mordre. Des ſubſtances céleſtes, précipitées dans l'abyme, qui en ſortent pour perſécuter le genre-humain, ont paru quelque choſe de plus ſublime.

On ne peut prouver par aucun raiſonnement que ces puiſſances céleſtes et infernales exiſtent; mais auſſi on ne ſaurait prouver qu'elles n'exiſtent pas. Il n'y a certainement aucune contradiction à reconnaître des ſubſtances bienfeſantes et malignes, qui ne ſoient ni de la nature de DIEU, ni de la nature des hommes; mais il ne ſuffit pas qu'une choſe ſoit poſſible pour la croire.

Les anges qui préſidaient aux nations chez les Babyloniens et chez les Juifs, ſont préciſément ce qu'étaient les dieux d'*Homère*, des êtres céleſtes ſubordonnés à un être ſuprême. L'imagination qui a produit les uns a probablement produit les autres. Le nombre des dieux inférieurs s'accrut avec la religion d'*Homère*. Le nombre des anges s'augmenta chez les chrétiens avec le temps.

Les auteurs connus ſous le nom de *Denis l'aréopagite*

l'aréopagite et de *Grégoire I*, fixèrent le nombre des anges à neuf chœurs dans trois hiérarchies ; la première, des *ſéraphins*, des *chérubins* et des *trônes ;* la ſeconde, des *dominations*, des *vertus* et des *puiſſances ;* la troiſième, des *principautés*, des *archanges*, et enfin des *anges*, qui donnent la dénomination à tout le reſte. Il n'eſt guère permis qu'à un pape de régler ainſi les rangs dans le ciel.

SECTION III.

ANGE, en grec *envoyé ;* on n'en ſera guère plus inſtruit quand on ſaura que les Perſes avaient des *Péris*, les Hébreux des *Malakim*, les Grecs leurs *Demonoi*.

Mais ce qui nous inſtruira peut-être davantage, ce ſera qu'une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité et nous ; ce ſont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa ; l'homme fit toujours les dieux à ſon image. On voyait les princes ſignifier leurs ordres par des meſſagers, donc la Divinité envoie auſſi ſes courriers ; *Mercure*, *Iris*, étaient des courriers, des meſſagers.

Les Hébreux, ce ſeul peuple conduit par la Divinité même, ne donnèrent point d'abord

de noms aux anges que DIEU daignait enfin leur envoyer ; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Chaldéens, quand la nation juive fut captive dans la Babylonie ; *Michel* et *Gabriel* sont nommés pour la première fois par *Daniel*, esclave chez ces peuples. Le juif *Tobie*, qui vivait à Ninive, connut l'ange *Raphaël* qui voyagea avec son fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le juif *Gabaël*.

Dans les lois des Juifs, c'est-à-dire, dans le Lévitique et le Deutéronome, il n'est pas fait la moindre mention de l'existence des anges, à plus forte raison de leur culte ; aussi les saducéens ne croyaient-ils point aux anges.

Mais dans les histoires des Juifs il en est beaucoup parlé. Ces anges étaient corporels ; ils avaient des ailes au dos, comme les gentils feignirent que *Mercure* en avait aux talons ; quelquefois ils cachaient leurs ailes sous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puisqu'ils buvaient et mangeaient, et que les habitans de Sodome voulurent commettre le péché de la pédéraſtie avec les anges qui allèrent chez *Loth* ?

L'ancienne tradition juive, selon *Ben Maimon*, admet dix degrés, dix ordres d'anges. 1. Les *chaios acodesh*, purs, saints. 2. Les *ofamin*, rapides. 3. Les *oralim*, les

forts. 4. Les *chaſmalim*, les flammes. 5. Les *ſéraphim*, étincelles. 6. Les *malakim*, anges, meſſagers, députés. 7. Les *eloim*, les dieux ou juges. 8. Les *ben eloim*, enfans des dieux. 9. *Chérubim*, images. 10 *Ychim*, les animés.

L'hiſtoire de la chute des anges ne ſe trouve point dans les livres de *Moïſe;* le premier témoignage qu'on en rapporte eſt celui du prophète *Iſaïe* qui, apoſtrophant le roi de Babylone, s'écrie : Qu'eſt devenu l'exacteur des tributs ! les ſapins et les cèdres ſe réjouiſſent de ſa chute ; comment es-tu tombé du ciel, ô Hellel, étoile du matin ? On a traduit cet *Hellel* par le mot latin *Lucifer ;* et enſuite par un ſens allégorique on a donné le nom de *Lucifer* au prince des anges qui firent la guerre dans le ciel ; et enfin ce nom, qui ſignifie *phoſphore* et *aurore*, eſt devenu le nom du diable.

La religion chrétienne eſt fondée ſur la chute des anges. Ceux qui ſe révoltèrent furent précipités des ſphères qu'ils habitaient dans l'enfer au centre de la terre, et devinrent diables. Un diable tenta *Eve*, ſous la figure d'un ſerpent, et damna le genre-humain. JESUS vint racheter le genre-humain, et triompher du diable, qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne ſe trouve que dans le livre apocryphe d'*Enoch*,

et encore y eſt-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

St *Auguſtin*, dans ſa cent neuvième lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés et agiles aux bons et aux mauvais anges. Le pape *Grégoire I* a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des anges reconnus par les Juifs.

Les Juifs avaient dans leur temple deux chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf et l'autre d'aigle, avec ſix ailes. Nous les peignons aujourd'hui ſous l'image d'une tête volante ayant deux petites ailes au-deſſous des oreilles. Nous peignons les anges et les archanges ſous la figure de jeunes gens, ayant deux ailes au dos. A l'égard des trônes et des dominations, on ne s'eſt pas encore aviſé de les peindre.

St *Thomas*, à la queſtion CVIII, article 2, dit que les trônes ſont auſſi près de DIEU que les chérubins et les ſéraphins, parce que c'eſt ſur eux que DIEU eſt aſſis. *Scot* a compté mille millions d'anges. L'ancienne mythologie des bons et des mauvais génies ayant paſſé de l'Orient en Gréce et à Rome, nous conſacrâmes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon et un mauvais ange, dont l'un l'aſſiſte, et l'autre lui nuit, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort; mais on ne ſait pas encore ſi

ces bons et mauvais anges paſſent continuellement de leur poſte à un autre, ou s'ils ſont relevés par d'autres. Conſultez ſur cet article la Somme de St *Thomas*.

On ne ſait pas préciſément où les anges ſe tiennent, ſi c'eſt dans l'air, dans le vide, dans les planètes; DIEU n'a pas voulu que nous en fuſſions inſtruits.

ANGLICANS.

De la religion anglicane.

L'ANGLETERRE eſt le pays des ſectes: *multæ ſunt manſiones in domo patris mei*; un anglais, comme un homme libre, va au ciel par le chemin qu'il lui plaît. Cependant, quoique chacun puiſſe ici ſervir DIEU à ſa mode, leur véritable religion, celle où l'on fait fortune, eſt la ſecte des épiſcopaux, appelée l'*Egliſe anglicane*, ou l'*Egliſe par excellence*. On ne peut avoir d'emploi ni en Angleterre ni en Irlande, ſans être du nombre des fidelles anglicans. Cette raiſon, qui eſt une excellente preuve, a converti tant de non-conformiſtes, qu'aujourd'hui il n'y a pas la vingtième partie de la nation qui ſoit hors du giron de l'Egliſe dominante.

Le clergé anglican a retenu beaucoup de cérémonies catholiques, et surtout celle de recevoir les dixmes avec une attention très-scrupuleuse. Ils ont aussi la pieuse ambition d'être les maîtres; car quel vicaire de village ne voudrait pas être pape?

De plus ils fomentent, autant qu'ils peuvent, dans leurs ouailles un saint zèle contre les non-conformistes. Ce zèle était assez vif sous le gouvernement des *toris*, dans les dernières années de la reine *Anne:* mais il ne s'étendait pas plus loin qu'à casser quelquefois les vitres des chapelles hérétiques; car la rage des sectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles, et ce n'était plus sous la reine *Anne* que les bruits sourds d'une mer encore agitée long-temps après la tempête. Quand les *whigs* et les *toris* déchirèrent leur pays, comme autrefois les *guelfes* et les *gibelins* désolèrent l'Italie, il fallut bien que la religion entrât dans les partis; les *toris* étaient pour l'épiscopat, les *whigs* le voulaient abolir; mais ils se sont contentés de l'abaisser quand ils ont été les maîtres.

Du temps que le comte *Harlay* d'Oxford et milord *Bolingbroke* fesaient boire la santé des *toris*, l'Eglise anglicane les regardait comme les défenseurs de ses saints priviléges. L'assemblée du bas clergé, qui est une espèce de

chambre des communes, compoſée d'eccléſiaſtiques, avait alors quelque crédit ; elle jouiſſait au moins de la liberté de s'aſſembler, de raiſonner de controverſe, et de faire brûler de temps en temps quelques livres impies, c'eſt-à-dire, écrits contre elle. Le miniſtère, qui eſt *whig* aujourd'hui, ne permet pas ſeulement à ces meſſieurs de tenir leur aſſemblée ; ils ſont réduits dans l'obſcurité de leur paroiſſe au triſte emploi de prier DIEU pour le gouvernement, qu'ils ne ſeraient pas fâchés de troubler.

Quant aux évêques, qui ſont vingt-ſix en tout, ils ont ſéance dans la chambre haute, en dépit des *whigs*, parce que la coutume ou l'abus de les regarder comme barons ſubſiſte encore. Il y a une clauſe dans le ſerment que l'on prête à l'Etat, laquelle exerce bien la patience chrétienne de ces meſſieurs ; on y promet d'être de l'Egliſe comme elle eſt établie par la loi. Il n'y a guère d'évêques, de doyens, d'archiprêtres qui ne penſent l'être de droit divin ; c'eſt donc un grand ſujet de mortification pour eux d'être obligés d'avouer qu'ils tiennent tout d'une miſérable loi faite par de profanes laïques. Un ſavant religieux (le père *Courayer*) a écrit depuis peu un livre pour prouver la validité et la ſucceſſion des ordinations anglicanes. Cet ouvrage a été proſcrit

en France ; mais croyez-vous qu'il ait plu au miniſtère d'Angleterre ? Point du tout ; les maudits *whigs* ſe ſoucient très-peu que la ſucceſſion épiſcopale ait été interrompue chez eux ou non, et que l'évêque *Parker* ait été conſacré dans un cabaret (comme on le veut) ou dans une égliſe : ils aiment mieux même que les évêques tirent leur autorité du parlement que des apôtres. Le lord *B*.... dit que cette idée de droit divin ne ſervirait qu'à faire des tyrans en camail et en rochet, mais que la loi fait des citoyens.

A l'égard des mœurs, le clergé anglican eſt plus réglé que celui de France, et en voici la cauſe : Tous les eccléſiaſtiques ſont élevés dans l'univerſité d'Oxford ou dans celle de Cambridge, loin de la corruption de la capitale. Ils ne ſont appelés aux dignités de l'Egliſe que très-tard, et dans un âge où les hommes n'ont d'autres paſſions que l'avarice, lorſque leur ambition manque d'aliment. Les emplois ſont ici la récompenſe des longs ſervices dans l'Egliſe, auſſi-bien que dans l'armée : on n'y voit pas des jeunes gens évêques ou colonels au ſortir du collége ; de plus les prêtres ſont preſque tous mariés. La mauvaiſe grâce contractée dans l'univerſité, et le peu de commerce qu'on a ici avec les femmes, ſont que d'ordinaire un évêque eſt

forcé de ſe contenter de la ſienne. Les prêtres vont quelquefois au cabaret, parce que l'uſage le leur permet; et s'ils s'enivrent, c'eſt ſérieuſement et ſans ſcandale.

Cet être indéfiniſſable, qui n'eſt ni eccléſiaſtique ni ſéculier, en un mot, ce que l'on appelle un *abbé*, eſt une eſpèce inconnue en Angleterre; les eccléſiaſtiques ſont tous ici réſervés, et preſque tous pédans. Quand ils apprennent qu'en France des jeunes gens connus par leurs débauches, et élevés à la prélature par des intrigues de femmes, font publiquement l'amour, s'égayent à compoſer des chanſons tendres, donnent tous les jours des ſoupers délicats et longs, et de là vont implorer les lumières du SAINT-ESPRIT, et ſe nomment hardiment les ſucceſſeurs des apôtres, ils remercient DIEU d'être proteſtans: mais ce ſont de vilains hérétiques à brûler à tous les diables, comme dit maître *François Rabelais*. C'eſt pourquoi je ne me mêle point de leurs affaires.

ANNALES.

QUE de peuples ont ſubſiſté long-temps et ſubſiſtent encore ſans annales! Il n'y en avait dans l'Amérique entière, c'eſt-à-dire, dans la

moitié de notre globe, qu'au Mexique et au Pérou, encore n'étaient-elles pas fort anciennes. Et des cordelettes nouées ne sont pas des livres qui puissent entrer dans de grands détails.

Les trois quarts de l'Afrique n'eurent jamais d'annales : et encore aujourd'hui chez les nations les plus savantes, chez celles même qui ont le plus usé et abusé de l'art d'écrire, on peut compter toujours, du moins jusqu'à présent, quatre-vingt-dix-neuf parties du genre-humain sur cent qui ne savent pas ce qui s'est passé chez elles au-delà de quatre générations, et qui à peine connaissent le nom d'un bisaïeul. Presque tous les habitans des bourgs et des villages sont dans ce cas ; très-peu de familles ont des titres de leurs possessions. Lorsqu'il s'élève des procès sur les limites d'un champ ou d'un pré, le juge décide suivant le rapport des vieillards : le titre est la possession. Quelques grands événemens se transmettent des pères aux enfans, et s'altèrent entièrement en passant de bouche en bouche; ils n'ont point d'autres annales.

Voyez tous les villages de notre Europe si policée, si éclairée, si remplie de bibliothéques immenses, et qui semble gémir aujourd'hui sous l'amas énorme des livres. Deux hommes tout au plus par village, l'un portant l'autre,

ſavent lire et écrire. La ſociété n'y perd rien. Tous les travaux s'exécutent, on bâtit, on plante, on sème, on recueille, comme on ſefait dans les temps les plus reculés. Le laboureur n'a pas ſeulement le loiſir de regretter qu'on ne lui ait pas appris à conſumer quelques heures de la journée dans la lecture. Cela prouve que le genre-humain n'avait pas beſoin de monumens hiſtoriques pour cultiver les arts véritablement néceſſaires à la vie.

Il ne faut pas s'étonner que tant de peuplades manquent d'annales, mais que trois ou quatre nations en aient conſervé qui remontent à cinq mille ans ou environ, après tant de révolutions qui ont bouleverſé la terre. Il ne reſte pas une ligne des anciennes annales égyptiennes, chaldéennes, perſanes, ni de celles des Latins et des Etruſques. Les ſeules annales un peu antiques ſont les indiennes, les chinoiſes, les hébraïques. (*)

Nous ne pouvons appeler *annales* des morceaux d'hiſtoire vagues et découſus, ſans aucune date, ſans ſuite, ſans liaiſon, ſans ordre; ce ſont des énigmes propoſées par l'antiquité à la poſtérité qui n'y entend rien.

Nous n'oſons aſſurer que *Sanchoniathon*, qui vivait, dit-on, avant le temps où l'on

(*) Voyez HISTOIRE.

place *Moïse* (*a*) ait compoſé des annales. Il aura probablement borné ſes recherches à ſa coſmogonie, comme fit depuis *Héſiode* en Gréce. Nous ne propoſons cette opinion que comme un doute, car nous n'écrivons que pour nous inſtruire, et non pour enſeigner.

Mais ce qui mérite la plus grande attention, c'eſt que *Sanchoniathon* cite les livres de l'égyptien *Thot*, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui. Or, *Sanchoniathon* écrivait probablement dans le ſiècle où l'on place l'aventure de *Joſeph* en Egypte.

Nous mettons communément l'époque de la promotion du juif *Joſeph* au premier miniſtère d'Egypte à l'an 2300 de la création.

Si les livres de *Thot* furent écrits huit cents ans auparavant, ils furent donc écrits l'an 1500 de la création. Leur date était donc de cent cinquante-ſix ans avant le déluge. Ils auraient

(*a*) On a dit que ſi *Sanchoniathon* avait vécu du temps de *Moïſe*, ou après lui, l'évêque de Céſarée *Euſèbe*, qui cite pluſieurs de ſes fragmens, aurait indubitablement cité ceux où il eût été fait mention de *Moïſe* et des prodiges épouvantables qui avaient étonné la nature. *Sanchoniathon* n'aurait pas manqué d'en parler; *Euſèbe* aurait fait valoir ſon témoignage; il aurait prouvé l'exiſtence de *Moïſe* par l'aveu authentique d'un ſavant contemporain, d'un homme qui écrivait dans un pays où les juifs ſe ſignalaient tous les jours par des miracles. *Euſèbe* ne cite jamais *Sanchoniathon* ſur les actions de *Moïſe*. Donc *Sanchoniathon* avait écrit auparavant. On le préſume, mais avec la défiance que tout homme doit avoir de ſon opinion, excepté quand il oſe aſſurer que deux et deux ſont quatre.

donc été gravés ſur la pierre, et ſe ſeraient conſervés dans l'inondation univerſelle.

Une autre difficulté, c'eſt que *Sanchoniathon* ne parle point du déluge, et qu'on n'a jamais cité aucun auteur égyptien qui en eût parlé. Mais ces difficultés s'évanouiſſent devant la Genèſe inſpirée par l'Eſprit ſaint.

Nous ne prétendons point nous enfoncer ici dans le chaos que quatre-vingts auteurs ont voulu débrouiller en inventant des chronologies différentes ; nous nous en tenons toujours à l'ancien Teſtament. Nous demandons ſeulement ſi du temps de *Thot* on écrivait en hiéroglyphes ou en caractères alphabétiques ?

Si on avait déjà quitté la pierre et la brique pour du vélin ou quelque autre matière ?

Si *Thot* écrivit des annales ou ſeulement une coſmogonie ?

S'il y avait déjà quelques pyramides bâties du temps de *Thot?*

Si la baſſe Egypte était déjà habitée ?

Si on avait pratiqué des canaux pour recevoir les eaux du Nil ?

Si les Chaldéens avaient déjà enſeigné les arts aux Egyptiens, et ſi les Chaldéens les avaient reçus des brachmanes ?

Il y a des gens qui ont réſolu toutes ces queſtions. Sur quoi un homme d'eſprit et de

bon ſens diſait un jour d'un grave docteur : *Il faut que cet homme-là ſoit un grand ignorant, car il répond à tout ce qu'on lui demande.*

ANNATES.

A cet article du Dictionnaire encyclopédique, ſavamment traité, comme le ſont tous les objets de juriſprudence dans ce grand et important ouvrage, on peut ajouter que l'époque de l'établiſſement des annates étant incertaine, c'eſt une preuve que l'exaction des annates n'eſt qu'une uſurpation, une coutume tortionnaire. Tout ce qui n'eſt pas fondé ſur une loi authentique eſt un abus. Tout abus doit être réformé, à moins que la réforme ne ſoit plus dangereuſe que l'abus même. L'uſurpation commence par ſe mettre peu à peu en poſſeſſion ; l'équité, l'intérêt public jettent des cris, et réclament. La politique vient, qui ajuſte comme elle peut l'uſurpation avec l'équité ; et l'abus reſte.

A l'exemple des papes, dans pluſieurs diocèſes, les évêques, les chapitres et les archidiacres établirent des annates ſur les cures. Cette exaction ſe nomme *droit de déport* en Normandie. La politique n'ayant aucun intérêt à maintenir ce pillage, il fut aboli en

plusieurs endroits; il subsiste en d'autres, tant le culte de l'argent est le premier culte.

En 1409, au concile de Pise, le pape *Alexandre V* renonça expressément aux annates; *Charles VII* les condamna par un édit du mois d'avril 1418 : le concile de Basle les déclara simoniaques; et la pragmatique sanction les abolit de nouveau.

François I, suivant un traité particulier qu'il avait fait avec *Léon X*, qui ne fut point inséré dans le concordat, permit au pape de lever ce tribut, qui lui produisit chaque année, sous le règne de ce prince, cent mille écus de ce temps-là, suivant le calcul qu'en fit alors *Jacques Capelle*, avocat-général au parlement de Paris.

Les parlemens, les universités, le clergé, la nation entière, réclamaient contre cette exaction; et *Henri II*, cédant enfin aux cris de son peuple, renouvela la loi de *Charles VII*, par un édit du 3 septembre 1551.

La défense de payer l'annate fut encore réitérée par *Charles IX*, aux états d'Orléans, en 1560. *Par avis de notre conseil, et suivant les décrets des saints conciles, anciennes ordonnances de nos prédécesseurs rois, et arrêts de nos cours de parlement; ordonnons que tout transport d'or et d'argent hors de notre royaume, et payement de deniers, sous couleur* d'annates, *vacant et*

autrement, ceſſeront, à peine de quadruple contre les contrevenans.

Cette loi, promulguée dans l'aſſemblée générale de la nation, ſemblait devoir être irrévocable : mais deux ans après le même prince, ſubjugué par la cour de Rome alors puiſſante, rétablit ce que la nation entière et lui-même avaient abrogé.

Henri IV, qui ne craignait aucun danger, mais qui craignait Rome, confirma les annates par un édit du 22 janvier 1596.

Trois célèbres juriſconſultes, *Dumoulin*, *Lannoy* et *Duaren*, ont fortement écrit contre les annates qu'ils appellent *une véritable ſimonie*. Si, à défaut de les payer, le pape refuſe des bulles, *Duaren* conſeille à l'Egliſe gallicane d'imiter celle d'Eſpagne, qui, dans le douzième concile de Tolède, chargea l'archevêque de cette ville de donner, ſur le refus du pape, des proviſions aux prélats nommés par le roi.

C'eſt une maxime des plus certaines du droit français, conſacrée par l'article XIV de nos *libertés* (*), que l'évêque de Rome n'a aucun droit ſur le temporel des bénéfices, qu'il ne jouit des annates que par la permiſſion du roi. Mais cette permiſſion ne doit-elle pas avoir un terme ? à quoi nous ſervent nos

(*) Voyez *Libertés* ; mot très-impropre pour ſignifier des droits naturels et imprescriptibles.

lumières,

lumières, si nous conservons toujours nos abus?

Le calcul des sommes qu'on a payées et que l'on paye encore au pape est effrayant. Le procureur-général *Jean de Saint-Romain* a remarqué que du temps de *Pie II*, vingt-deux évêchés ayant vaqué en France pendant trois années, il fallut porter à Rome cent vingt mille écus; que soixante et une abbayes ayant aussi vaqué, on avait payé pareille somme à la cour de Rome; que vers le même temps on avait encore payé à cette cour, pour les provisions des prieurés, doyennés et des autres dignités sans crosse, cent mille écus; que pour chaque curé il y avait eu au moins une grâce expectative qui était vendue vingt-cinq écus; outre une infinité de dispenses dont le calcul montait à deux millions d'écus. Le procureur-général de *Saint-Romain* vivait du temps de *Louis XI*. Jugez à combien ces sommes monteraient aujourd'hui. Jugez combien les autres Etats ont donné. Jugez si la république romaine, au temps de *Lucullus*, a plus tiré d'or et d'argent des nations vaincues par son épée, que les papes, les pères de ces mêmes nations, n'en ont tiré par leur plume.

Supposons que le procureur-général de *Saint-Romain* se soit trompé de moitié, ce

qui eſt bien difficile, ne reſte-t-il pas encore une ſomme aſſez conſidérable pour qu'on ſoit en droit de compter avec la chambre apoſtolique, et de lui demander une reſtitution, attendu que tant d'argent n'a rien d'apoſtolique?

ANNEAU DE SATURNE.

Ce phénomène étonnant, mais pas plus étonnant que les autres, ce corps ſolide et lumineux qui entoure la planète de Saturne, qui l'éclaire et qui en eſt éclairé, ſoit par la faible réflexion des rayons ſolaires, ſoit par quelque cauſe inconnue, était autrefois une mer, à ce que prétend un rêveur qui ſe diſait philoſophe (*a*). Cette mer, ſelon lui, s'eſt endurcie; elle eſt devenue terre ou rocher; elle gravitait jadis vers deux centres, et ne gravite plus aujourd'hui que vers un ſeul.

Comme vous y allez, mon rêveur! comme vous métamorphoſez l'eau en rocher! *Ovide* n'était rien auprès de vous. Quel merveilleux pouvoir vous avez ſur la nature! cette imagination ne dément pas vos autres idées. O démangeaiſon de dire des choſes nouvelles!

(*a*) *Maupertuis.*

ô fureur des ſyſtêmes ! ô folies de l'eſprit humain ! ſi on a parlé dans le grand Dictionnaire encyclopédique de cette rêverie, c'eſt ſans doute pour en faire ſentir l'énorme ridicule ; ſans quoi les autres nations ſeraient en droit de dire : Voilà l'uſage que font les Français des découvertes des autres peuples ! *Huyghens* découvrit l'anneau de Saturne, il en calcula les apparences. *Hook* et *Flamſtead* les ont calculées comme lui. Un français a découvert que ce corps ſolide avait été un océan circulaire, et ce français n'eſt pas *Cyrano de Bergerac*.

ANTI-LUCRECE.

LA lecture de tout le poëme de feu M. le cardinal de *Polignac* m'a confirmé dans l'idée que j'en avais conçue, lorſqu'il m'en lut le premier chant. Je ſuis encore étonné qu'au milieu des diſſipations du monde, et des épines des affaires, il ait pu écrire un ſi long ouvrage en vers dans une langue étrangère, lui qui aurait à peine fait quatre bons vers dans ſa propre langue. Il me ſemble qu'il réunit ſouvent la force de *Lucrèce* à l'élégance de *Virgile*. Je l'admire ſurtout dans cette facilité

avec laquelle il exprime toujours des choſes ſi difficiles.

Il eſt vrai que ſon Anti-Lucrèce eſt peut-être trop diffus et trop peu varié ; mais ce n'eſt pas en qualité de poëte que je l'examine ici, c'eſt comme philoſophe. Il me paraît qu'une auſſi belle ame que la ſienne devait rendre plus de juſtice aux mœurs d'*Epicure*, qui étant à la vérité un très-mauvais phyſicien, n'en était pas moins un très-honnête homme, et qui n'enſeigna jamais que la douceur, la tempérance, la modération, la juſtice, vertus que ſon exemple enſeignait encore mieux.

Voici comme ce grand homme eſt apoſtrophé dans l'Anti-Lucrèce :

Si virtutis eras avidus, rectique bonique
Tam ſitiens, quid relligio tibi ſancta nocebat?
Aſpera quippè nimis viſa eſt. Aſperrima certè
Gaudenti vitiis, ſed non virtutis amanti.
Ergo perfugium culpæ, ſoliſque benignus
Perjuris ac fœdifragis, Epicure, parabas.
Solam hominum fœcem poteras devotaque furcis
Corpora, &c.

On peut rendre ainſi ce morceau en français, en lui prêtant, ſi je l'oſe dire, un peu de force :

Ah ! ſi par toi le vice eût été combattu,
Si ton cœur pur et droit eût chéri la vertu !

Pourquoi donc rejeter, au ſein de l'innocence,
Un DIEU qui nous la donne, et qui la récompenſe ?
Tu le craignais, ce DIEU ; ſon règne redouté
Mettait un frein trop dur à ton impiété.
Précepteur des méchans, et profeſſeur du crime,
Ta main de l'injuſtice ouvrit le vaſte abyme,
Y fit tomber la terre, et le couvrit de fleurs.

Mais *Epicure* pouvait répondre au cardinal : Si j'avais eu le bonheur de connaître comme vous le vrai DIEU, d'être né comme vous dans une religion pure et ſainte, je n'aurais pas certainement rejeté ce DIEU révélé, dont les dogmes étaient néceſſairement inconnus à mon eſprit, mais dont la morale était dans mon cœur. Je n'ai pu admettre des dieux tels qu'ils m'étaient annoncés dans le paganiſme. J'étais trop raiſonnable pour adorer des divinités qu'on feſait naître d'un père et d'une mère comme les mortels, et qui comme eux ſe feſaient la guerre. J'étais trop ami de la vertu pour ne pas haïr une religion qui tantôt invitait au crime par l'exemple de ces dieux mêmes, et tantôt vendait à prix d'argent la rémiſſion des plus horribles forfaits. D'un côté, je voyais par-tout des hommes inſenſés, fouillés de vices, qui cherchaient à ſe rendre purs devant des dieux impurs ; et de l'autre, des fourbes qui ſe vantaient de juſtifier les plus

pervers, soit en les initiant à des mystères, soit en fesant couler sur eux goutte à goutte le sang des taureaux, soit en les plongeant dans les eaux du Gange. Je voyais les guerres les plus injustes entreprises saintement, dès qu'on avait trouvé sans tache le foie d'un belier, ou qu'une femme, les cheveux épars et l'œil troublé, avait prononcé des paroles dont ni elle, ni personne ne comprenait le sens. Enfin je voyais toutes les contrées de la terre souillées du sang des victimes humaines que des pontifes barbares sacrifiaient à des dieux barbares. Je me sais bon gré d'avoir détesté de telles religions. La mienne est la vertu. J'ai invité mes disciples à ne se point mêler des affaires de ce monde, parce qu'elles étaient horriblement gouvernées. Un véritable épicurien était un homme doux, modéré, juste, aimable, duquel aucune société n'avait à se plaindre, et qui ne payait pas des bourreaux pour assassiner en public ceux qui ne pensaient pas comme lui. De ce terme à celui de la religion sainte qui vous a nourri, il n'y a qu'un pas à faire. J'ai détruit les faux dieux; et si j'avais vécu avec vous, j'aurais connu le véritable.

C'est ainsi qu'*Epicure* pourrait se justifier sur son erreur; il pourrait même mériter sa grâce sur le dogme de l'immortalité de l'ame, en

disant : Plaignez-moi d'avoir combattu une vérité que DIEU a révélée cinq cents ans après ma naissance. J'ai pensé comme tous les premiers législateurs païens du monde, qui tous ignoraient cette vérité.

J'aurais donc voulu que le cardinal de *Polignac* eût plaint *Epicure* en le condamnant; et ce tour n'en eût pas été moins favorable à la belle poësie.

A l'égard de la physique, il me paraît que l'auteur a perdu beaucoup de temps et beaucoup de vers à réfuter la déclinaison des atomes, et les autres absurdités dont le poëme de *Lucrèce* fourmille. C'est employer de l'artillerie pour détruire une chaumière. Pourquoi encore vouloir mettre à la place des rêveries de *Lucrèce* les rêveries de *Descartes?*

Le cardinal de *Polignac* a inséré dans son poëme de très-beaux vers sur les découvertes de *Newton;* mais il y combat, malheureusement pour lui, des vérités démontrées. La philosophie de *Newton* ne souffre guère qu'on la discute en vers; à peine peut-on la traiter en prose; elle est toute fondée sur la géométrie. Le génie poëtique ne trouve point là de prise. On peut orner de beaux vers l'écorce de ces vérités; mais pour les approfondir, il faut du calcul, et point de vers.

ANTIQUITÉ.

SECTION PREMIERE.

AVEZ-VOUS quelquefois vu dans un village *Pierre Aoudri*, et ſa femme *Péronelle*, vouloir précéder leurs voiſins à la proceſſion ? *Nos grands pères*, diſent-ils, *ſonnaient les cloches avant que ceux qui nous coudoyent aujourd'hui fuſſent ſeulement propriétaires d'une étable.*

La vanité de *Pierre Aoudri*, de ſa femme et de ſes voiſins n'en fait pas davantage. Les eſprits s'échauffent. La querelle eſt importante ; il s'agit de l'honneur. Il faut des preuves. Un ſavant qui chante au lutrin, découvre un vieux pot de fer rouillé, marqué d'un *A*, première lettre du nom du chaudronnier qui fit ce pot. *Pierre Aoudri* ſe perſuade que c'était un caſque de ſes ancêtres. Ainſi *Céſar* deſcendait d'un héros et de la déeſſe *Vénus*. Telle eſt l'hiſtoire des nations ; telle eſt à peu de choſe près, la connaiſſance de la première antiquité.

Les ſavans d'Arménie *démontrent* que le paradis terreſtre était chez eux. De profonds ſuédois *démontrent* qu'il était vers le lac Vener qui en eſt viſiblement un reſte. Des eſpagnols *démontrent* auſſi qu'il était en Caſtille ; tandis

que

que les Japonais, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Africains, les Américains, ſont aſſez malheureux pour ne ſavoir pas ſeulement qu'il y eut jadis un paradis terreſtre à la ſource du Phiſon, du Gehon, du Tigre et de l'Euphrate, ou bien à la ſource du Guadalquivir, de la Guadiana, du Duero et de l'Ebre; car de *Phiſon* on fait aiſément Phætis; et de *Phætis* on fait le Bætis, qui eſt le Guadalquivir. Le *Gehon* eſt viſiblement la Guadiana, qui commence par un *G*. L'*Ebre*, qui eſt en Catalogne, eſt inconteſtablement l'Euphrate, dont un *E* eſt la lettre initiale.

Mais un écoſſais ſurvient qui *démontre* à ſon tour que le jardin d'Eden était à Edimbourg, qui en a retenu le nom; et il eſt à croire que dans quelques ſiècles cette opinion fera fortune.

Tout le globe a été brûlé autrefois, dit un homme verſé dans l'hiſtoire ancienne et moderne; car j'ai lu dans un journal qu'on a trouvé en Allemagne des charbons tout noirs à cent pieds de profondeur, entre des montagnes couvertes de bois. Et on ſoupçonne même qu'il y avait des charbonniers en cet endroit.

L'aventure de *Phaéton* fait aſſez voir que tout a bouilli juſqu'au fond de la mer. Le ſoufre du mont Véſuve prouve invinciblement

que les bords du Rhin, du Danube, du Gange, du Nil et du grand fleuve Jaune, ne ſont que du ſoufre, du nitre et de l'huile de gaïac, qui n'attendent que le moment de l'exploſion pour réduire la terre en cendres, comme elle l'a déjà été. Le ſable ſur lequel nous marchons eſt une preuve évidente que l'univers a été vitrifié, et que notre globe n'eſt réellement qu'une boule de verre, ainſi que nos idées.

Mais ſi le feu a changé notre globe, l'eau a produit de plus belles révolutions. Car vous voyez bien que la mer, dont les marées montent juſqu'à huit pieds dans nos climats (*), a produit les montagnes qui ont ſeize à dix-ſept mille pieds de hauteur. Cela eſt ſi vrai que des ſavans qui n'ont jamais été en Suiſſe, y ont trouvé un gros vaiſſeau, avec tous ſes agrès, pétrifié ſur le mont Saint-Gothard (*a*), ou au fond d'un précipice, on ne ſait pas bien où; mais il eſt certain qu'il était là. Donc originairement les hommes étaient poiſſons, *quod erat demonſtrandum*.

Pour deſcendre à une antiquité moins antique, parlons des temps où la plupart des nations barbares quittèrent leurs pays pour en

(*) Voyez les articles MER et MONTAGNE.

(*a*) Voyez *Telliamed* et tous les ſyſtêmes forgés ſur cette belle découverte.

aller chercher d'autres qui ne valaient guère mieux. Il eſt vrai, s'il eſt quelque choſe de vrai dans l'hiſtoire ancienne, qu'il y eut des brigands gaulois qui allèrent piller Rome du temps de *Camille*. D'autres brigands des Gaules avaient paſſé, dit-on, par l'Illyrie, pour aller louer leurs ſervices de meurtriers à d'autres meurtriers vers la Thrace; ils échangèrent leur ſang contre du pain, et s'établirent enſuite en Galatie. Mais quels étaient ces Gaulois? était-ce des Bérichons et des Angevins? Ce furent ſans doute des Gaulois que les Romains appelaient *Ciſalpins*, et que nous nommons *Tranſalpins*, des montagnards affamés, voiſins des Alpes et de l'Apennin. Les Gaulois de la Seine et de la Marne ne ſavaient pas alors ſi Rome exiſtait, et ne pouvaient s'aviſer de paſſer le mont Cénis, comme fit depuis *Annibal*, pour aller voler les garde-robes des ſénateurs romains, qui avaient alors pour tous meubles une robe d'un mauvais drap gris, ornée d'une bande couleur de ſang de bœuf; deux petits pommeaux d'ivoire, ou plutôt d'os de chien, aux bras d'une chaiſe de bois; et dans leurs cuiſines, un morceau de lard rance.

Les Gaulois qui mouraient de faim, ne trouvant pas de quoi manger à Rome, s'en allèrent donc chercher fortune plus loin, ainſi que les Romains en uſèrent depuis,

quand ils ravagèrent tant de pays l'un après l'autre; ainſi que firent enſuite les peuples du Nord, quand ils détruiſirent l'empire romain.

Et par qui encore eſt-on très-faiblement inſtruit de ces émigrations? c'eſt par quelques lignes que les Romains ont écrites au haſard; car pour les Celtes, Velches ou Gaulois, ces hommes qu'on veut faire paſſer pour éloquens, ne ſavaient alors, eux et leurs bardes (*b*), ni lire, ni écrire.

Mais inférer de là que les Gaulois ou Celtes, conquis depuis par quelques légions de *Céſar*, et enſuite par une horde de Goths, et puis par une horde de Bourguignons, et enfin par une horde de Sicambres, ſous un *Clodivic*, avaient auparavant ſubjugué la terre entière, et donné leurs noms et leurs lois à l'Aſie, cela me paraît bien fort; la choſe n'eſt pas mathématiquement impoſſible; et ſi elle eſt démontrée, je me rends; il ſerait fort incivil de refuſer aux Velches ce qu'on accorde aux Tartares.

(*b*) Bardes, *bardi; recitantes carmina bardi;* c'étaient les poëtes, les philoſophes des Velches.

SECTION II.

De l'antiquité des uſages.

QUI étaient les plus fous et les plus anciennement fous, de nous ou des Egyptiens, ou des Syriens, ou des autres peuples ? Que ſignifiait notre gui de chêne ? Qui le premier a conſacré un chat ? c'eſt apparemment celui qui était le plus incommodé des ſouris. Quelle nation a danſé la première ſous des rameaux d'arbres à l'honneur des dieux? Qui la première a fait des proceſſions, et mis des fous avec des grelots à la tête de ces proceſſions ? Qui promena un priape par les rues, et en plaça aux portes en guiſe de marteaux? Quel arabe imagina de pendre le caleçon de ſa femme à la fenêtre le lendemain de ſes noces ?

Toutes les nations ont danſé autrefois à la nouvelle lune : s'étaient-elles donné le mot? non, pas plus que pour ſe réjouir à la naiſſance de ſon fils, et pour pleurer, ou faire ſemblant de pleurer à la mort de ſon père. Chaque homme eſt fort aiſe de revoir la lune après l'avoir perdue pendant quelques nuits. Il eſt cent uſages qui ſont ſi naturels à tous les hommes, qu'on ne peut dire que ce ſont les

Baſques qui les ont enſeignés aux Phrygiens, ni les Phrygiens aux Baſques.

On s'eſt ſervi de l'eau et du feu dans les temples, cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains ſales. Il faut du feu pour cuire les viandes immolées, et pour brûler quelques brins de bois réſineux, quelques aromates qui combattent l'odeur de la boucherie ſacerdotale.

Mais les cérémonies myſtérieuſes dont il eſt ſi difficile d'avoir l'intelligence, les uſages que la nature n'enſeigne point, en quel lieu, quand, où, pourquoi les a-t-on inventés? qui les a communiqués aux autres peuples? Il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ſoit tombé en même temps dans la tête d'un arabe et d'un égyptien de couper à ſon fils un bout du prépuce, ni qu'un chinois et un perſan aient imaginé à la fois de châtrer des petits garçons.

Deux pères n'auront pas eu en même temps, dans différentes contrées, l'idée d'égorger leur fils pour plaire à DIEU. Il faut certainement que des nations aient communiqué à d'autres leurs folies ſérieuſes, ou ridicules, ou barbares.

C'eſt dans cette antiquité qu'on aime à fouiller pour découvrir, ſi on peut, le premier inſenſé et le premier ſcélérat qui ont perverti le genre-humain.

Mais comment ſavoir ſi *Jéhud* en Phénicie fut l'inventeur des ſacrifices de ſang humain, en immolant ſon fils?

Comment s'aſſurer que *Lycaon* mangea le premier de la chair humaine, quand on ne ſait pas qui s'aviſa le premier de manger des poules?

On recherche l'origine des anciennes fêtes. La plus antique et la plus belle eſt celle des empereurs de la Chine, qui labourent et qui sèment avec les premiers mandarins (*). La ſeconde eſt celle des theſmophories d'Athènes. Célébrer à la fois l'agriculture et la juſtice, montrer aux hommes combien l'une et l'autre ſont néceſſaires, joindre le frein des lois à l'art qui eſt la ſource de toutes les richeſſes, rien n'eſt plus ſage, plus pieux et plus utile.

Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve par-tout, comme celles du renouvellement des ſaiſons. Il n'eſt pas néceſſaire qu'une nation ſoit venue de loin enſeigner à une autre qu'on peut donner des marques de joie et d'amitié à ſes voiſins le jour de l'an. Cette coutume était celle de tous les peuples. Les ſaturnales des Romains ſont plus connues que celles des Allobroges et des Pictes, parce qu'il nous eſt reſté beaucoup d'écrits et de monumens romains, et que nous n'en avons

(*) Voyez AGRICULTURE.

aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de *Saturne* était celle du temps ; il avait quatre ailes : le temps va vîte. Ses deux visages figuraient évidemment l'année finie et l'année commencée. Les Grecs disaient qu'il avait dévoré son père, et qu'il dévorait ses enfans ; il n'y a point d'allégorie plus sensible ; le temps dévore le passé et le présent, et dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines et tristes explications d'une fête si universelle, si gaie et si connue ? A bien examiner l'antiquité, je ne vois pas une fête annuelle triste ; ou du moins si elles commencent par des lamentations, elles finissent par danser, rire et boire. Si on pleure *Adoni* ou *Adonaï*, que nous nommons *Adonis*, il ressuscite bientôt, et on se réjouit. Il en est de même aux fêtes d'*Isis*, d'*Osiris* et d'*Horus*. Les Grecs en font autant pour *Cérès* et pour *Proserpine*. On célébrait avec gaieté la mort du serpent *Python*. Jour de fête et jour de joie était la même chose. Cette joie n'était que trop emportée aux fêtes de *Bacchus*.

Je ne vois pas une seule commémoration générale d'un événement malheureux. Les instituteurs des fêtes n'auraient pas eu le sens commun, s'ils avaient établi dans Athènes la

célébration de la bataille perdue à Chéronée; et à Rome celle de la bataille de Cannes.

On perpétuait le ſouvenir de ce qui pouvait encourager les hommes, et non de ce qui pouvait leur inſpirer la lâcheté du déſeſpoir. Cela eſt ſi vrai qu'on imaginait des fables pour avoir le plaiſir d'inſtituer des fêtes. *Caſtor* et *Pollux* n'avaient pas combattu pour les Romains auprès du lac Regile; mais des prêtres le diſaient au bout de trois ou quatre cents ans, et tout le peuple danſait. *Hercule* n'avait point délivré la Gréce d'une hydre à ſept têtes, mais on chantait *Hercule* et ſon hydre.

SECTION III.

Fêtes inſtituées ſur des chimères.

Je ne ſais s'il y eut dans toute l'antiquité une ſeule fête fondée ſur un fait avéré. On a remarqué ailleurs à quel point ſont ridicules les ſcoliaſtes qui vous diſent magiſtralement: Voilà une ancienne hymne à l'honneur d'*Apollon* qui viſita Claros; donc *Apollon* eſt venu à Claros. On a bâti une chapelle à *Perſée*; donc il a délivré *Andromède*. Pauvres gens! dites plutôt: Donc il n'y a point eu d'*Andromède*.

Eh, que deviendra donc la ſavante antiquité qui a précédé les olympiades? Elle deviendra ce qu'elle eſt, un temps inconnu, un temps perdu, un temps d'allégories et de menſonges, un temps mépriſé par les ſages, et profondément diſcuté par les ſots qui ſe plaiſent à nager dans le *vide* comme les atomes d'*Epicure*.

Il y avait par-tout des jours de pénitence, des jours d'expiation dans les temples; mais ces jours ne s'appelèrent jamais d'un mot qui répondît à celui de fêtes. Toute fête était conſacrée au divertiſſement; et cela eſt ſi vrai que les prêtres égyptiens jeûnaient la veille pour manger mieux le lendemain; coutume que nos moines ont conſervée. Il y eût ſans doute des cérémonies lugubres; on ne danſait pas le *branle* des Grecs en enterrant ou en portant au bûcher ſon fils et ſa fille; c'était une cérémonie publique, mais certainement ce n'était pas une fête.

SECTION IV.

De l'antiquité des fêtes, qu'on prétend avoir toutes été lugubres.

Des gens ingénieux et profonds, des creuſeurs d'antiquités, qui ſauraient comment la terre était faite il y a cent mille ans, ſi le

génie pouvait le savoir, ont prétendu que les hommes, réduits à un très-petit nombre dans notre continent et dans l'autre, encore effrayés des révolutions innombrables que ce triste globe avait essuyées, perpétuèrent le souvenir de leurs malheurs par des commémorations funestes et lugubres. *Toute fête*, disent-ils, *fut un jour d'horreur, institué pour faire souvenir les hommes que leurs pères avaient été détruits par les feux échappés des volcans, par des rochers tombés des montagnes, par l'irruption des mers, par les dents et les griffes des bêtes sauvages, par la famine, la peste et les guerres.*

Nous ne sommes donc pas faits comme les hommes l'étaient alors. On ne s'est jamais tant réjoui à Londres qu'après la peste et l'incendie de la ville entière sous *Charles II.* Nous fîmes des chansons lorsque les massacres de la Saint-Barthelemi duraient encore. On a conservé des pasquinades faites le lendemain de l'assassinat de *Coligni ;* on imprima dans Paris : *Passio domini nostri Gaspardi Colignii secundùm Bartholomæum.*

Il est arrivé mille fois que le sultan qui règne à Constantinople, a fait danser ses châtrés et ses odalisques dans des salons teints du sang de ses frères et de ses visirs.

Que fait-on dans Paris le jour qu'on apprend la perte d'une bataille et la mort de cent

braves officiers ? on court à l'opéra et à la comédie.

Que fesait-on quand la maréchale d'*Ancre* était immolée dans la Grève à la barbarie de ses persécuteurs; quand le maréchal de *Marillac* était traîné au supplice dans une charrette, en vertu d'un papier signé par des valets en robe, dans l'antichambre du cardinal de *Richelieu;* quand un lieutenant-général des armées, un étranger qui avait versé son sang pour l'État, condamné par les cris de ses ennemis acharnés, allait sur l'échafaud dans un tombereau d'ordures avec un bâillon à la bouche; quand un jeune homme de dix-neuf ans, plein de candeur, de courage et de modestie, mais très-imprudent, était conduit au plus affreux des supplices ? on chantait des vaudevilles.

Tel est l'homme, ou du moins l'homme des bords de la Seine. Tel il fut dans tous les temps, par la seule raison que les lapins ont toujours eu du poil, et les alouettes des plumes.

SECTION V.

De l'origine des arts.

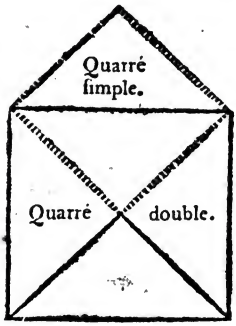
QUOI ! nous voudrions ſavoir quelle était préciſément la théologie de *Thot*, de *Zerduſt*, de *Sanchoniathon*, des premiers brachmanes ; et nous ignorons qui a inventé la navette ! Le premier tiſſerand, le premier maçon, le premier forgeron, ont été ſans doute de grands génies ; mais on n'en a tenu aucun compte. Pourquoi ? c'eſt qu'aucun d'eux n'inventa un art perfectionné. Celui qui creuſa un chêne pour traverſer un fleuve, ne fit point de galères ; ceux qui arrangèrent des pierres brutes avec des traverſes de bois, n'imaginèrent point les pyramides : tout ſe fait par degrés, et la gloire n'eſt à perſonne.

Tout ſe fit à tâtons juſqu'à ce que des philoſophes, à l'aide de la géométrie, apprirent aux hommes à procéder avec juſteſſe et ſureté.

Il fallut que *Pythagore*, au retour de ſes voyages, montrât aux ouvriers la manière de faire une équerre qui fût parfaitement juſte (*c*). Il prit trois règles, une de trois pieds, une de quatre, une de cinq, et il en fit un triangle

(*c*) Voyez *Vitruve*, liv. IX.

rectangle. De plus, il ſe trouvait que le côté 5 fourniſſait un carré qui était juſte le double des carrés produits par les côtés 4 et. 3; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. C'eſt ce fameux théorème qu'il avait rapporté de l'Inde, et que nous avons dit ailleurs (*d*) avoir été connu long-temps auparavant à la Chine, ſuivant le rapport de l'empereur *Cam-hi*. Il y avait long-temps qu'avant *Platon* les Grecs avaient ſu doubler le carré par cette ſeule figure géométrique.



Archytas et *Eratoſthènes* inventèrent une méthode pour doubler un cube, ce qui était impraticable à la géométrie ordinaire, et ce qui aurait honoré *Archimède*.

Cet *Archimède* trouva la manière de ſupputer au juſte combien on avait mêlé d'alliage à de

(*d*) *Eſſai ſur les mœurs*, &c. tome I.

l'or; et on travaillait en or depuis des siècles avant qu'on pût découvrir la fraude des ouvriers. La friponnerie exista long-temps avant les mathématiques. Les pyramides construites d'équerre, et correspondant juste aux quatre points cardinaux, font voir assez que la géométrie était connue en Egypte de temps immémorial; et cependant il est prouvé que l'Egypte était un pays tout nouveau.

Sans la philosophie nous ne serions guère au-dessus des animaux qui se creusent des habitations, qui en élèvent, et qui s'y préparent leur nourriture, qui prennent soin de leurs petits dans leurs demeures, et qui ont par-dessus nous le bonheur de naître vêtus.

Vitruve, qui avait voyagé en Gaule et en Espagne, dit qu'encore de son temps les maisons étaient bâties d'une espèce de torchis, couvertes de chaume ou de bardeau de chêne, et que les peuples n'avaient pas l'usage des tuiles. Quel était le temps de *Vitruve?* celui d'*Auguste*. Les arts avaient pénétré à peine chez les Espagnols qui avaient des mines d'or et d'argent, et chez les Gaulois qui avaient combattu dix ans contre *César*.

Le même *Vitruve* nous apprend que, dans l'opulente et ingénieuse Marseille, qui commerçait avec tant de nations, les toits n'étaient que de terre grasse pétrie avec de la paille.

Il nous inſtruit que les Phrygiens ſe creuſaient des habitations dans la terre. Ils fichaient des perches autour de la foſſe, et les aſſemblaient en pointes; puis ils élevaient de la terre tout autour. Les Hurons et les Algonquins ſont mieux logés. Cela ne donne pas une grande idée de cette Troye bâtie par les dieux, et du magnifique palais de *Priam*.

Apparet domus intùs, et atria longa pateſcunt:
Apparent Priami et veterum penetralia regum.

Mais auſſi le peuple n'eſt pas logé comme les rois : on voit des huttes près du Vatican et de Verſailles.

De plus, l'induſtrie tombe et ſe relève chez les peuples par mille révolutions.

Et campos ubi Troja fuit.

Nous avons nos arts; l'antiquité eut les ſiens. Nous ne ſaurions faire aujourd'hui un trirême; mais nous conſtruiſons des vaiſſeaux de cent pièces de canon.

Nous ne pouvons élever des obéliſques de cent pieds de haut d'une ſeule pièce; mais nos méridiennes ſont plus juſtes.

Le biſſus nous eſt inconnu; les étoffes de Lyon valent bien le biſſus.

Le capitole était admirable; l'égliſe de Saint-

Saint-Pierre eſt beaucoup plus grande et plus belle.

Le louvre eſt un chef-d'œuvre en comparaiſon du palais de Perſépolis, dont la ſituation et les ruines n'atteſtent qu'un vaſte monument d'une riche barbarie.

La muſique de *Rameau* vaut probablement celle de *Timothée;* et il n'eſt point de tableau préſenté dans Paris au ſalon d'*Apollon*, qui ne l'emporte ſur les peintures qu'on a déterrées dans Herculanum. (*)

ANTI-TRINITAIRES.

Ce ſont des hérétiques qui pourraient ne pas paſſer pour chrétiens. Cependant ils reconnaiſſent JESUS comme ſauveur et médiateur; mais ils oſent ſoutenir que rien n'eſt plus contraire à la droite raiſon que ce qu'on enſeigne parmi les chrétiens touchant la *trinité* des perſonnes dans une ſeule eſſence divine, dont la ſeconde eſt engendrée par la première, et la troiſième procède des deux autres.

Que cette doctrine inintelligible ne ſe trouve dans aucun endroit de l'Ecriture.

Qu'on ne peut produire aucun paſſage qui

(*) Voyez ANCIENS et MODERNES.

l'autorise, et auquel on ne puisse, sans s'écarter en aucune façon de l'esprit du texte, donner un sens plus clair, plus naturel, plus conforme aux notions communes et aux vérités primitives et immuables.

Que soutenir, comme font leurs adversaires, qu'il y a plusieurs *personnes* distinctes dans l'essence divine, et que ce n'est pas l'Eternel qui est le seul vrai Dieu, mais qu'il y faut joindre le Fils et le Saint-Esprit, c'est introduire dans l'Eglise de JESUS-CHRIST l'erreur la plus grossière et la plus dangereuse, puisque c'est favoriser ouvertement le polythéisme.

Qu'il implique contradiction de dire qu'il n'y a qu'un Dieu, et que néanmoins il y a trois *personnes*, chacune desquelles est véritablement DIEU.

Que cette distinction, un en essence, et trois en personnes, n'a jamais été dans l'Ecriture.

Qu'elle est manifestement fausse, puisqu'il est certain qu'il n'y a pas moins d'*essences* que de *personnes*, et de *personnes* que d'*essences*.

Que les trois personnes de la Trinité sont ou trois substances différentes, ou des accidens de l'essence divine, ou cette essence même sans distinction.

Que dans le premier cas on fait trois dieux.

Que dans le second on fait DIEU composé d'accidens, on adore des accidens, et on métamorphose des accidens en des personnes.

Que dans le troisième, c'est inutilement et sans fondement qu'on divise un sujet indivisible, et qu'on distingue en *trois* ce qui n'est point distingué en soi.

Que si on dit que les trois *personnalités* ne sont ni des substances différentes dans l'essence divine, ni des accidens de cette essence, on aura de la peine à se persuader qu'elles soient quelque chose.

Qu'il ne faut pas croire que les *trinitaires* les plus rigides et les plus décidés aient eux-mêmes quelque idée claire de la manière dont les trois *hypostases* subsistent en DIEU, sans diviser sa substance, et par conséquent sans la multiplier.

Que St *Augustin* lui-même, après avoir avancé sur ce sujet mille raisonnemens aussi faux que ténébreux, a été forcé d'avouer qu'on ne pouvait rien dire sur cela d'intelligible.

Ils rapportent ensuite le passage de ce père qui en effet est très-singulier : » Quand on » demande, dit-il, ce que c'est que les *trois*, » le langage des hommes se trouve court, et » l'on manque de termes pour les exprimer : » on a pourtant dit *trois personnes*, non pas

„ pour dire quelque choſe, mais parce qu'il „ faut parler et ne pas demeurer muet. „ *Dictum eſt tres perſonæ, non ut aliquid diceretur, ſed ne taceretur.* De Trinit. *Luc.* V, cap. IX.

Que les théologiens modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière.

Que quand on leur demande ce qu'ils entendent par ce mot de *perſonne*, ils ne l'expliquent qu'en diſant que c'eſt une certaine diſtinction incompréhenſible, qui fait que l'on diſtingue dans une nature unique en nombre, un Père, un Fils et un Saint-Eſprit.

Que l'explication qu'ils donnent des termes d'*engendrer* et de *procéder* n'eſt pas plus ſatisfeſante; puiſqu'elle ſe réduit à dire que ces termes marquent certaines relations incompréhenſibles qui ſont entre les trois perſonnes de la Trinité.

Que l'on peut recueillir de là que l'état de la queſtion entre les orthodoxes et eux, conſiſte à ſavoir s'il y a en DIEU trois diſtinctions dont on n'a aucune idée, et entre leſquelles il y a certaines relations dont on n'a point d'idées non plus.

De tout cela ils concluent qu'il ſerait plus ſage de s'en tenir à l'autorité des apôtres, qui n'ont jamais parlé de la Trinité, et de bannir à jamais de la religion tous les termes qui ne ſont pas dans l'Ecriture, comme ceux de

Trinité, de *perſonne*, d'*eſſence*, d'*hypoſtaſe*, d'*union hypoſtatique* et *perſonnelle*, d'*incarnation*, de *génération*, de *proceſſion*, et tant d'autres ſemblables qui, étant abſolument vides de ſens, puiſqu'ils n'ont dans la nature aucun être réel repréſentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement que des notions fauſſes, vagues, obſcures et incomplètes.

(*Tiré en grande partie de l'article* Unitaires, *de l'Encyclopédie.*)

Ajoutons à cet article ce que dit dom *Calmet* dans ſa diſſertation ſur le paſſage de l'épître de Jean l'évangéliſte : *Il y en a trois qui donnent témoignage en terre, l'eſprit, l'eau et le ſang ; et ces trois ſont un. Il y en a trois qui donnent témoignage au ciel, le père, le verbe et l'eſprit ; et ces trois ſont un.* Dom *Calmet* avoue que ces deux paſſages ne ſont dans aucune bible ancienne, et il ſerait en effet bien étrange que St *Jean* eût parlé de la Trinité dans une lettre, et n'en eût pas dit un ſeul mot dans ſon évangile. On ne voit nulle trace de ce dogme, ni dans les évangiles canoniques, ni dans les apocryphes. Toutes ces raiſons et beaucoup d'autres pourraient excuſer les anti-trinitaires, ſi les conciles n'avaient pas décidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des conciles,

on ne ſait plus comment s'y prendre pour les confondre. Bornons-nous à croire et à ſouhaiter qu'ils croyent. (*)

ANTHROPOMORPHITES.

C'EST, dit-on, une petite ſecte du quatrième ſiècle de notre ère vulgaire, mais c'eſt plutôt la ſecte de tous les peuples qui eurent des peintres et des ſculpteurs. Dès qu'on ſut un peu deſſiner ou tailler une figure, on fit l'image de la Divinité.

Si les Egyptiens conſacraient des chats et des boucs, ils ſculptaient *Iſis* et *Oſiris*; on ſculpta *Bel* à Babylone, *Hercule* à Tyr, *Brama* dans l'Inde.

Les muſulmans ne peignirent point DIEU en homme. Les Guèbres n'eurent point d'image du grand Etre. Les Arabes ſabéens ne donnèrent point la figure humaine aux étoiles; les Juifs ne la donnèrent point à DIEU dans leur temple. Aucun de ces peuples ne cultivait l'art du deſſin; et ſi *Salomon* mit des figures d'animaux dans ſon temple, il eſt vraiſemblable qu'il les fit ſculpter à Tyr: mais tous les Juifs ont parlé de DIEU comme d'un homme.

(*) Voyez TRINITÉ.

Quoiqu'ils n'euſſent point de ſimulacres, ils ſemblèrent faire de DIEU un homme dans toutes les occaſions. Il deſcend dans le jardin, il s'y promène tous les jours à midi, il parle à ſes créatures, il parle au ſerpent, il ſe fait entendre à *Moïſe* dans le buiſſon, il ne ſe fait voir à lui que par derrière ſur la montagne; il lui parle pourtant face à face comme un ami à un ami.

Dans l'Alcoran même, DIEU eſt toujours regardé comme un roi. On lui donne au chapitre XII un trône qui eſt au-deſſus des eaux. Il a fait écrire ce Koran par un ſecrétaire, comme les ſois font écrire leurs ordres. Il a envoyé ce Koran à *Mahomet* par l'ange *Gabriel*, comme les rois ſignifient leurs ordres par les grands officiers de la couronne. En un mot, quoique DIEU ſoit déclaré dans l'Alcoran *non engendreur et non engendré*, il y a toujours un petit coin d'anthropomorphiſme.

On a toujours peint DIEU avec une grande barbe dans l'Egliſe grecque et dans la latine (*).

(*) Voyez à l'article EMBLEME les vers d'*Orphée* et de *Xénophanes*.

ANTHROPOPHAGES.

SECTION PREMIERE.

Nous avons parlé de l'amour (*). Il eſt dur de paſſer de gens qui ſe baiſent à gens qui ſe mangent. Il n'eſt que trop vrai qu'il y a eu des anthropophages; nous en avons trouvé en Amérique; il y en a peut-être encore; et les cyclopes n'étaient pas les ſeuls dans l'antiquité qui ſe nourriſſaient quelquefois de chair humaine. *Juvénal* rapporte que chez les Egyptiens, ce peuple ſi ſage, ſi renommé pour les lois, ce peuple ſi pieux qui adorait des crocodiles et des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains; il ne fait pas ce conte ſur un ouï-dire; ce crime fut commis preſque ſous ſes yeux; il était alors en Egypte, et à peu de diſtance de Tintire. Il cite à cette occaſion les Gaſcons et les Sagontins qui ſe nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre ſauvages du Miſſiſſipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir; il y avait parmi eux une dame du pays, à qui je demandai ſi elle avait mangé

(*) Voyez AMOUR.

de

des hommes ; elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu ſcandaliſé ; elle s'excuſa en diſant qu'il valait mieux manger ſon ennemi mort que de le laiſſer dévorer aux bêtes, et que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée ou non rangée nos voiſins, et pour la plus vile récompenſe nous travaillons à la cuiſine des corbeaux et des vers. C'eſt là qu'eſt l'horreur, c'eſt là qu'eſt le crime ; qu'importe quand on eſt tué d'être mangé par un ſoldat, ou par un corbeau et un chien ?

Nous reſpectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu reſpecter les uns et les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raiſon de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche ; car s'il était permis de manger ſes voiſins, on mangerait bientôt ſes compatriotes ; ce qui ſerait un grand inconvénient pour les vertus ſociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été ; toutes ont été long-temps ſauvages ; et dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre-humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il eſt arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'eſpèce a beaucoup diminué. Dans les temps où une

contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chaſſeurs. L'habitude de ſe nourrir de ce qu'ils avaient tué fit aiſément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs et leurs ſangliers. C'eſt la ſuperſtition qui a fait immoler des victimes humaines, c'eſt la néceſſité qui les a fait manger.

Quel eſt le plus grand crime, ou de s'aſſembler pieuſement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à ſon corps défendant?

Cependant, nous avons beaucoup plus d'exemples de filles et de garçons ſacrifiés, que de filles et de garçons mangés; preſque toutes les nations connues ont ſacrifié des garçons et des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appelait l'*anathème*; c'était un véritable ſacrifice; et il eſt ordonné, au vingt-uniéme chapitre du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura vouées; mais il ne leur eſt preſcrit en aucun endroit d'en manger; on les en menace ſeulement: *Moïſe*, comme nous avons vu, dit aux Juifs que, s'ils n'obſervent pas ſes cérémonies, non-ſeulement ils auront la gale, mais que les mères mangeront leurs enfans. Il eſt vrai que

du temps d'*Ezéchiel* les Juifs devaient être dans l'uſage de manger de la chair humaine, car il leur prédit, au chapitre XXXIX (*a*), que DIEU leur fera manger non-ſeulement les chevaux de leurs ennemis, mais encore les cavaliers et les autres guerriers. Et en effet, pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été anthropophages ? C'eût été la ſeule choſe qui eût manqué au peuple de DIEU pour être le plus abominable peuple de la terre.

SECTION II.

ON lit dans l'*Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations*, tome III, ce paſſage ſingulier :

„ *Herrera* nous aſſure que les Mexicains „ mangeaient les victimes humaines immolées. „ La plupart des premiers voyageurs et des „ miſſionnaires diſent tous que les Braſiliens, „ les Caraïbes, les Iroquois, les Hurons, et „ quelques autres peuplades, mangeaient les „ captifs faits à la guerre; et ils ne regardent „ pas ce fait comme un uſage de quelques par- „ ticuliers, mais comme un uſage de nation. „ Tant d'auteurs anciens et modernes ont „ parlé d'anthropophages, qu'il eſt difficile „ de les nier..... Des peuples chaſſeurs, tels

(*a*) Voyez la note (*b*), ſection II.

„ qu'étaient les Braſiliens et les Canadiens, des „ inſulaires comme les Caraïbes, n'ayant pas „ toujours une ſubſiſtance aſſurée, ont pu deve- „ nir quelquefois anthropophages. La famine „ et la vengeance les ont accoutumés à cette „ nourriture; et quand nous voyons, dans les „ ſiècles les plus civiliſés, le peuple de Paris „ dévorer les reſtes ſanglans du maréchal „ d'*Ancre*, et le peuple de la Haye manger „ le cœur du grand penſionnaire de *Witt*, „ nous ne devons pas être ſurpris qu'une „ horreur chez nous paſſagère ait duré chez „ les ſauvages.

„ Les plus anciens livres que nous ayons „ ne nous permettent pas de douter que la „ faim n'ait pouſſé les hommes à cet excès. „ Le prophète *Ezéchiel*, ſuivant quelques „ commentateurs (*a*), promet aux Hébreux, „ de la part de DIEU (*b*), que s'ils ſe défendent

(*a*) *Ezéchiel*, chap. XXXIX.

(*b*) Voici les raiſons de ceux qui ont ſoutenu qu'*Ezéchiel*, en cet endroit, s'adreſſe aux Hébreux de ſon temps, auſſi-bien qu'aux autres animaux carnaſſiers; car aſſurément les Juifs d'aujourd'hui ne le ſont pas, et c'eſt plutôt l'inquiſition qui a été carnaſſière envers eux. Ils diſent qu'une partie de cette apoſtrophe regarde les bêtes ſauvages, et que l'autre eſt pour les Juifs. La première partie eſt ainſi conçue:

Dis à tout ce qui court, à tous les oiſeaux, à toutes les bêtes des champs: Aſſemblez-vous, hâtez-vous, courez à la victime que je vous immole, afin que vous mangiez la chair et que vous buviez le ſang. Vous mangerez la chair des forts, vous boirez le ſang des princes de la terre, et des beliers, et des agneaux, et des boucs, et des taureaux, et des volailles, et de tous les gras.

» bien contre le roi de Perſe, ils auront à » manger *de la chair de cheval et de la chair de » cavalier.*

» *Marco Paolo* ou *Marc Paul* dit que de ſon » temps, dans une partie de la Tartarie, les » magiciens ou les prêtres (c'était la même » choſe) avaient le droit de manger la chair » des criminels condamnés à mort. Tout » cela ſoulève le cœur; mais le tableau du

Ceci ne peut regarder que les oiſeaux de proie et les bêtes féroces. Mais la ſeconde partie a paru adreſſée aux Hébreux mêmes: *Vous vous raſſaſierez ſur ma table du cheval et du fort cavalier, et de tous les guerriers, dit le Seigneur, et je mettrai ma gloire dans les nations;* &c.

Il eſt très-certain que les rois de Babylone avaient des ſcythes dans leurs armées. Ces ſcythes buvaient du ſang dans les crânes de leurs ennemis vaincus, et mangeaient leurs chevaux, et quelquefois de la chair humaine. Il ſe peut très-bien que le prophète ait fait alluſion à cette coutume barbare, et qu'il ait menacé les ſcythes d'être traités comme ils traitaient leurs ennemis.

Ce qui rend cette conjecture vraiſemblable, c'eſt le mot de *table; vous mangerez à ma table le cheval et le cavalier.* Il n'y a pas d'apparence qu'on ait adreſſé ce diſcours aux animaux; et qu'on leur ait parlé de ſe mettre à table. Ce ſerait le ſeul endroit de l'Ecriture où l'on aurait employé une figure ſi étonnante. Le ſens commun nous apprend qu'on ne doit point donner à un mot une acception qui ne lui a jamais été donnée dans aucun livre. C'eſt une raiſon très-puiſſante pour juſtifier les écrivains qui ont cru les animaux déſignés par les verſets 17 et 18, et les Juifs déſignés par les verſets 19 et 20. De plus, ces mots, *je mettrai ma gloire dans les nations*, ne peuvent s'adreſſer qu'aux Juifs, et non pas aux oiſeaux; cela paraît déciſif. Nous ne portons point notre jugement ſur cette diſpute; mais nous remarquons avec douleur qu'il n'y a jamais eu de plus horribles atrocités ſur la terre que dans la Syrie, pendant douze cents années preſque conſécutives.

» genre-humain doit souvent produire cet
» effet.

» Comment des peuples toujours séparés
» les uns des autres ont-ils pu se réunir
» dans une si horrible coutume ? faut-il croire
» qu'elle n'est pas absolument aussi opposée
» à la nature humaine qu'elle le paraît ? Il
» est sûr qu'elle est rare, mais il est sûr qu'elle
» a existé. On ne voit pas que ni les Tartares
» ni les Juifs aient mangé souvent leurs sem-
» blables. La faim et le désespoir contrai-
» gnirent, aux siéges de Sancerre et de Paris,
» pendant nos guerres de religion, des mères
» à se nourrir de la chair de leurs enfans. Le
» charitable *las Casas*, évêque de Chiapa,
» dit que cette horreur n'a été commise en
» Amérique que par quelques peuples chez
» lesquels il n'a pas voyagé. *Dampierre* assure
» qu'il n'a jamais rencontré d'anthropophages,
» et il n'y a peut-être pas aujourd'hui de
» peuplade où cette horrible coutume soit
» en usage. »

Amèric Vespuce dit, dans une de ses lettres, que les Brasiliens furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européans ne mangeaient point leurs prisonniers de guerre depuis long-temps.

Les Gascons et les Espagnols avaient commis autrefois cette barbarie, à ce que rapporte

Juvénal dans sa quinzième satire. Lui-même fut témoin en Egypte d'une pareille abomination sous le consulat de *Junius ;* une querelle survint entre les habitans de Tintire et ceux d'Ombo ; on se battit ; et un ombien étant tombé entre les mains des Tintiriens, ils le firent cuire, et le mangèrent jusqu'aux os. Mais il ne dit pas que ce fût un usage reçu ; au contraire, il en parle comme d'une fureur peu commune.

Le jésuite *Charlevoix*, que j'ai fort connu, et qui était un homme très-véridique, fait assez entendre, dans son Histoire du Canada, pays où il a vécu trente années, que tous les peuples de l'Amérique septentrionale étaient anthropophages ; puisqu'il remarque comme une chose fort extraordinaire que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Le jésuite *Brebeuf* raconte qu'en 1640 le premier iroquois qui fut converti, étant malheureusement ivre d'eau-de-vie, fut pris par les Hurons ennemis alors des Iroquois. Le prisonnier, baptisé par le père *Brebeuf* sous le nom de *Joseph*, fut condamné à la mort. On lui fit souffrir mille tourmens, qu'il soutint toujours en chantant, selon la coutume du pays. On finit par lui couper un pied, une main et la tête, après quoi les Hurons mirent tous ses membres dans la chaudière ; chacun

en mangea, et on en offrit un morceau au père *Brebeuf*. (*c*)

Charlevoix parle, dans un autre endroit, de vingt-deux hurons mangés par les Iroquois. On ne peut donc douter que la nature humaine ne ſoit parvenue dans plus d'un pays à ce dernier degré d'horreur; et il faut bien que cette exécrable coutume ſoit de la plus haute antiquité, puiſque nous voyons dans la ſainte Ecriture que les Juifs ſont menacés de manger leurs enfans s'ils n'obéiſſent pas à leurs lois. Il eſt dit aux Juifs (*d*) : » Que non-ſeulement ils auront la gale, que leurs femmes » s'abandonneront à d'autres, mais qu'ils » mangeront leurs filles et leurs fils dans » l'angoiſſe et la dévaſtation; qu'ils ſe diſputeront leurs enfans pour s'en nourrir; que le » mari ne voudra pas donner à ſa femme un » morceau de ſon fils, parce qu'il dira qu'il » n'en a pas trop pour lui. »

Il eſt vrai que de très-hardis critiques prétendent que le Deutéronome ne fut compoſé qu'après le ſiége mis devant Samarie par *Benadad*; ſiége pendant lequel il eſt dit, au quatrième livre des Rois, que les mères mangèrent leurs enfans. Mais ces critiques, en ne

(*c*) Voyez la lettre de *Brebeuf*, et l'Hiſtoire de *Charlevoix*, tome I, pages 327 et ſuivantes.

(*d*) Deutéronome, chap. XXVIII, v. 53 et ſuiv.

regardant le Deutéronome que comme un livre écrit après ce ſiége de Samarie, ne font que confirmer cette épouvantable aventure. D'autres prétendent qu'elle ne peut être arrivée comme elle eſt rapportée dans le quatrième livre des Rois. Il y eſt dit (*e*) que le roi d'Iſraël, en paſſant par le mur ou ſur le mur de Samarie, une femme lui dit : *Sauvez-moi, ſeigneur roi ;* il lui répondit : *Ton Dieu ne te ſauvera pas, comment pourrais-je te ſauver ? ſerait ce de l'aire ou du preſſoir ?* Et le roi ajouta : *Que veux-tu ?* et elle répondit : *O roi, voici une femme qui m'a dit : Donnez-moi votre fils, nous le mangerons aujourd'hui, et demain nous mangerons le mien. Nous avons donc fait cuire mon fils, et nous l'avons mangé ; je lui ai dit aujourd'hui, donnez-moi votre fils afin que nous le mangions, et elle a caché ſon fils.*

Ces cenſeurs prétendent qu'il n'eſt pas vraiſemblable que, le roi *Benadad* aſſiégeant Samarie, le roi *Joram* ait paſſé tranquillement par le mur ou ſur le mur, pour y juger des cauſes entre des ſamaritains. Il eſt encore moins vraiſemblable que deux femmes ne ſe ſoient pas contentées d'un enfant pour deux jours. Il y avait là de quoi les nourrir quatre jours au moins : mais, de quelque manière qu'ils raiſonnent, on doit croire que les pères et

(*e*) Chap. VI, v. 26 et ſuivans.

les mères mangèrent leurs enfans au siége de Samarie, comme il est prédit expressément dans le Deutéronome.

La même chose arriva au siége de Jérusalem par *Nabuchodonosor* (*f*); elle est encore prédite par *Ezéchiel.* (*g*)

Jérémie s'écrie dans ses Lamentations (*h*) : *Quoi donc, les femmes mangeront-elles leurs petits enfans qui ne sont pas plus grands que la main?* Et dans un autre endroit (*i*) : *Les mères compatissantes ont cuit leurs enfans de leurs mains et les ont mangés.* On peut encore citer ces paroles de *Baruch : L'homme a mangé la chair de son fils et de sa fille.*

Cette horreur est répétée si souvent, qu'il faut bien qu'elle soit vraie (*k*); enfin on connaît l'histoire rapportée dans *Josephe*, de cette femme qui se nourrit de la chair de son fils lorsque *Titus* assiégeait Jérusalem.

Le livre attribué à *Enoch*, cité par St *Jude*, dit que les géans nés du commerce des anges et des filles des hommes furent les premiers anthropophages.

Dans la huitième homélie attribuée à saint *Clément*, St *Pierre*, qu'on fait parler, dit que les enfans de ces mêmes géans s'abreuvèrent

(*f*) Liv. IV des Rois, chap. XXV, v. 3.
(*g*) *Ezéch.* ch. V, v. 10.
(*h*) Lament. ch. II, v. 20.
(*i*) Ch. IV, v. 10.
(*k*) Liv. VII, ch. VIII.

de sang humain, et mangèrent la chair de leurs semblables. Il en résulta, ajoute l'auteur, des maladies jusqu'alors inconnues ; des monstres de toute espèce naquirent sur la terre ; et ce fut alors que DIEU se résolut à noyer le genre-humain. Tout cela fait voir combien l'opinion régnante de l'existence des anthropophages était universelle.

Ce qu'on fait dire à St *Pierre*, dans l'homélie de St *Clément*, a un rapport sensible à la fable de *Lycaon*, qui est une des plus anciennes de la Gréce, et qu'on retrouve dans le premier livre des Métamorphoses d'*Ovide*.

La Relation des Indes et de la Chine, faite au huitième siècle par deux arabes, et traduite pat l'abbé *Renaudot*, n'est pas un livre qu'on doive croire sans examen ; il s'en faut beaucoup : mais il ne faut pas rejeter tout ce que ces deux voyageurs disent, surtout lorsque leur rapport est confirmé par d'autres auteurs qui ont mérité quelque créance. Ils assurent que dans la mer des Indes, il y a des îles peuplées de nègres qui mangeaient des hommes. Ils appellent ces îles, *Ramni ;* le géographe de Nubie les nomme *Rammi*, ainsi que la Bibliothéque orientale d'*Herbelot*.

Marc Paul, qui n'avait point lu la relation de ces deux arabes, dit la même chose quatre cents ans après eux. L'archevêque *Navarette*,

qui a voyagé depuis dans ces mers, confirme ce témoignage : *Los europeos que cogen, es constante que vivos se los van comiendo.*

Texeira prétend que les Javans se nourrissaient de chair humaine, et qu'ils n'avaient quitté cette abominable coutume que deux cents ans avant lui. Il ajoute qu'ils n'avaient connu des mœurs plus douces qu'en embrassant le mahométisme.

On a dit la même chose de la nation du Pégu, des Cafres et de plusieurs peuples de l'Afrique. *Marc Paul*, que nous venons déjà de citer, dit que chez quelques hordes tartares, quand un criminel avait été condamné à mort, on en faisait un repas : *Hanno costoro un bestiale e orribile costume, che quando alcuno è giudicato a morte, lo tolgono e cuocono e mangian'selo.*

Ce qui est plus extraordinaire et plus incroyable, c'est que les deux arabes attribuent aux Chinois même ce que *Marc Paul* avance de quelques tartares, *qu'en général les Chinois mangent tous ceux qui ont été tués.* Cette horreur est si éloignée des mœurs chinoises, qu'on ne peut la croire. Le père *Parennin* l'a réfutée en disant qu'elle ne mérite pas de réfutation.

Cependant il faut bien observer que le huitième siècle, temps auquel ces arabes écrivirent leur voyage, était un des siècles les

plus funeſtes pour les Chinois. Deux cents mille tartares paſsèrent la grande muraille, pillèrent Pékin, et répandirent par-tout la déſolation la plus horrible. Il eſt très-vraiſemblable qu'il y eut alors une grande famine. La Chine était auſſi peuplée qu'aujourd'hui. Il ſe peut que dans le petit peuple quelques miſérables aient mangé des corps morts. Quel intérêt auraient eu ces arabes à inventer une fable ſi dégoûtante? Ils auront pris peut-être, comme preſque tous les voyageurs, un exemple particulier pour une coutume du pays.

Sans aller chercher des exemples ſi loin, en voici un dans notre patrie, dans la province même où j'écris; il eſt atteſté pas notre vainqueur, par notre maître *Jules-Céſar*. (*l*) Il aſſiégeait Alexie dans l'Auxois; les aſſiégés réſolus de ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité, et manquant de vivres, aſſemblèrent un grand conſeil, où l'un des chefs, nommé *Critognat*, propoſa de manger tous les enfans l'un après l'autre, pour ſoutenir les forces des combattans. Son avis paſſa à la pluralité des voix. Ce n'eſt pas tout; *Critognat*, dans ſa harangue, dit que leurs ancêtres avaient déjà eu recours à une telle nourriture dans la guerre contre les Teutons et les Cimbres.

(*l*) *Bell. Gall.* lib. VII.

Finiſſons par le témoignage de *Montagne*. Il parle de ce que lui ont dit les compagnons de *Villegagnon*, qui revenaient du Bréſil, et de ce qu'il a vu en France. Il certifie que les Braſiliens mangeaient leurs ennemis tués à la guerre; mais liſez ce qu'il ajoute (*m*): *Où eſt plus de barbarie à manger un homme mort qu'à le faire rôtir par le menu, et le faire meurtrir aux chiens et pourceaux, comme nous avons vu de fraîche mémoire, non entre ennemis anciens, mais entre voiſins et concitoyens; et, qui pis eſt, ſous prétexte de piété et de religion?* Quelles cérémonies pour un philoſophe tel que *Montagne!* Si *Anacréon* et *Tibulle* étaient nés iroquois, ils auraient donc mangé des hommes?... Hélas!

SECTION III.

Eh bien, voilà deux anglais qui ont fait le voyage du tour du monde. Ils ont découvert que la nouvelle Hollande eſt une île plus grande que l'Europe, et que les hommes s'y mangent encore les uns les autres, ainſi que dans la nouvelle Zélande. D'où provient cette race, ſuppoſé qu'elle exiſte? Deſcend-elle des anciens Egyptiens, des anciens peuples de l'Ethiopie, des Africains, des Indiens, ou

(*m*) Liv. I, chap. XXX.

des vautours, ou des loups ? Quelle distance des *Marc-Aurèles*, des *Epictètes*, aux anthropophages de la nouvelle Zélande ! cependant ce sont les mêmes organes, les mêmes hommes. J'ai déjà parlé de cette propriété de la race humaine ; il est bon d'en dire encore un mot.

Voici les propres paroles de St *Jérôme* dans une de ses lettres : *Quid loquar de cæteris nationibus, quùm ipse adolescentulus in Galliâ viderim Scotos gentem britannicam humanis vesci carnibus, et quùm per sylvas porcorum greges pecudumque reperiant, tamen pastorum nates et feminarum papillas solere abscindere, et has solas ciborum delicias arbitrari !* » Que vous dirai-je des » autres nations, puisque moi-même, étant » encore jeune, j'ai vu des écossais dans la » Gaule, qui, pouvant se nourrir de porcs et » d'autres animaux dans les forêts, aimaient » mieux couper les fesses des jeunes garçons, » et les tetons des jeunes filles ! C'étaient » pour eux les mets les plus friands. »

Peloutier, qui a recherché tout ce qui pouvait faire le plus d'honneur aux Celtes, n'a pas manqué de contredire St *Jérôme*, et de lui soutenir qu'on s'était moqué de lui. Mais *Jérôme* parle très-sérieusement ; il dit qu'il a vu. On peut disputer avec respect contre un père de l'Eglise sur ce qu'il a entendu dire ;

mais sur ce qu'il a vu de ses yeux, cela est bien fort. Quoi qu'il en soit, le plus sûr est de se défier de tout, et de ce qu'on a vu soi-même.

Encore un mot sur l'anthropophagie. On trouve dans un livre qui a eu assez de succès chez les honnêtes gens, ces paroles ou à peu-près:

Du temps de *Cromwell* une chandelière de Dublin vendait d'excellentes chandelles faites avec de la graisse d'anglais. Au bout de quelque temps un de ses chalands se plaignit de ce que sa chandelle n'était plus si bonne. Monsieur, lui dit-elle, c'est que les anglais nous ont manqué.

Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui assassinaient des anglais, ou la pauvre femme qui fesait de la chandelle avec leur suif? Je demande encore quel est le plus grand crime, ou de faire cuire un anglais pour son dîner, ou d'en faire des chandelles pour s'éclairer à souper? Le grand mal, ce me semble, est qu'on nous tue. Il importe peu qu'après notre mort nous servions de rôti ou de chandelle; un honnête homme même n'est pas fâché d'être utile après sa mort.

APIS.

APIS. (*)

Le bœuf *Apis* était-il adoré à Memphis comme dieu, comme ſymbole ou comme bœuf? Il eſt à croire que les fanatiques voyaient en lui un dieu, les ſages un ſimple ſymbole, et que le ſot peuple adorait le bœuf. *Cambyſe* fit-il bien, quand il eut conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de ſa main? pourquoi non? il feſait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur dieu à la broche, ſans que la nature s'armât pour venger ce ſacrilége. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guère de peuple plus miſérable; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère et dans leur gouvernement un vice radical qui en a toujours fait de vils eſclaves. Je conſens que dans les temps preſque inconnus ils aient conquis la terre; mais dans les temps de l'hiſtoire ils ont été ſubjugués par tous ceux qui ont voulu s'en donner la peine, par les Aſſyriens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelucs, par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croiſés, attendu que ceux-ci étaient plus mal-aviſés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des

(*) Voyez BOEUF.

Mammelucs qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choſes paſſables dans cette nation ; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un ſinge à changer de religion ; la ſeconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides ; mais ce ſont des monumens d'un peuple eſclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, ſans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines maſſes. A quoi ſervaient-elles ? à conſerver dans une petite chambre la momie de quelque prince ou de quelque gouverneur, ou de quelque intendant, que ſon ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils eſpéraient cette réſurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer ? les Egyptiens devaient-ils reſſuſciter ſans cervelle ?

APOCALYPSE.

SECTION PREMIERE.

Justin le martyr, qui écrivait vers l'an 270 de notre ère, eſt le premier qui ait parlé de l'Apocalypſe ; il l'attribue à l'apôtre *Jean* l'évangéliſte : dans ſon dialogue avec *Triphon*,

ce juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour? *Justin* lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les chrétiens qui pensent juste. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain personnage nommé Jean, l'un des douze apôtres de* JESUS; *il a prédit que les fidèles passeront mille ans dans Jérusalem.*

Ce fut une opinion long-temps reçue parmi les chrétiens que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années; les ames du purgatoire, chez *Virgile*, étaient exercées pendant ce même espace de temps, *et mille per annos*. La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze apôtres; sa forme devait être carrée; sa longueur, sa largeur et sa hauteur devaient être de douze mille stades, c'est-à-dire, cinq cents lieues, de façon que les maisons devaient avoir aussi cinq cents lieues de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage; mais enfin c'est ce que dit l'Apocalypse au chapitre XXI.

Si *Justin* est le premier qui attribua l'Apocalypse à St *Jean;* quelques personnes ont récusé son témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le juif *Triphon* il dit que, selon le récit des apôtres, JESUS-CHRIST,

en descendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, et les enflamma; ce qui pourtant ne se trouve dans aucun écrit des apôtres.

Le même St *Justin* cite avec confiance les oracles des sibylles; de plus il prétend avoir vu les restes des petites-maisons où furent enfermés les soixante et douze interprètes dans le phare d'Egypte du temps d'*Hérode*. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites-maisons, semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

St *Irénée*, qui vient après, et qui croyait aussi le règne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard que St *Jean* avait fait l'Apocalypse. Mais on a reproché à St *Irénée* d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre évangiles parce qu'il n'y a que quatre parties du monde et quatre vents cardinaux, et qu'*Ezéchiel* n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement une démonstration. Il faut avouer que la manière dont *Irénée* démontre vaut bien celle dont *Justin* a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle, dans ses *Electa*, que d'une Apocalypse de St *Pierre* dont on faisait très-grand cas. *Tertullien*, l'un des grands partisans du règne de mille ans, non-seulement assure que St *Jean* a prédit cette résurrection et ce règne de mille ans dans la

ville de Jérusalem, mais il prétend que cette Jérusalem commençait déjà à se former dans l'air, que tous les chrétiens de la Palestine, et même les païens, l'avaient vue pendant quarante jours de suite à la fin de la nuit: mais malheureusement la ville disparaissait dès qu'il était jour.

Origène, dans sa préface sur l'évangile de St *Jean*, et dans ses homélies, cite les oracles de l'Apocalypse; mais il cite également les oracles des sibylles. Cependant saint *Denys* d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troisième siècle, dit dans un de ses fragmens, conservés par *Eusèbe*, que presque tous les docteurs rejetaient l'Apocalypse comme un livre destitué de raison; que ce livre n'a point été composé par St *Jean*, mais par un nommé *Cérinthe*, lequel s'était servi d'un grand nom pour donner plus de poids à ses rêveries.

Le concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypse parmi les livres canoniques. Il était bien singulier que Laodicée, qui était une Eglise à qui l'Apocalypse était adressée, rejetât un trésor destiné pour elle; et que l'évêque d'Ephèse, qui assistait au concile, rejetât aussi ce livre de St *Jean* enterré dans Ephèse.

Il était visible à tous les yeux que St *Jean* se remuait toujours dans sa fosse, et sefait

continuellement hauſſer et baiſſer la terre. Cependant les mêmes perſonnages qui étaient sûrs que St *Jean* n'était pas bien mort, étaient sûrs auſſi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypſe. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans furent inébranlables dans leur opinion. *Sulpice Sévère*, dans ſon Hiſtoire ſacrée, liv. IX, traite d'inſenſés et d'impies ceux qui ne recevaient pas l'Apocalypſe. Enfin, après bien des oppoſitions de concile à concile, l'opinion de *Sulpice Sévère* a prévalu. La matière ayant été éclaircie, l'Egliſe a décidé que l'Apocalypſe eſt inconteſtablement de St *Jean ;* ainſi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrétienne s'eſt attribué les prophéties contenues dans ce livre ; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne ; les luthériens, les troubles d'Allemagne ; les réformés de France, le règne de *Charles IX* et la régence de *Catherine de Médicis :* ils ont tous également raiſon. *Boſſuet* et *Newton* ont commenté tous deux l'Apocalypſe ; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un et les ſublimes découvertes de l'autre leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

SECTION II.

AINSI deux grands hommes, mais d'une grandeur fort différente, ont commenté l'Apocalypse dans le dix-septième siècle ; *Newton*, à qui une pareille étude ne convenait guère ; *Boſſuet*, à qui cette entrepriſe convenait davantage. L'un et l'autre donnèrent beaucoup de priſe à leurs ennemis par leurs commentaires ; et, comme on l'a déjà dit, le premier conſola la race humaine de la ſupériorité qu'il avait ſur elle, et l'autre réjouit ſes ennemis.

Les catholiques et les proteſtans ont tous expliqué l'Apocalypſe en leur faveur ; et chacun y a trouvé tout juſte ce qui convenait à ſes intérêts. Ils ont ſurtout fait de merveilleux commentaires ſur la grande bête à ſept têtes et à dix cornes, ayant le poil d'un léopard, les pieds d'un ours, la gueule du lion, la force du dragon ; et il fallait, pour vendre et acheter, avoir le caractère et le nombre de la bête ; et ce nombre était 666.

Boſſuet trouve que cette bête était évidemment l'empereur *Dioclétien*, en feſant un acroſtiche de ſon nom. *Grotius* croyait que c'était *Trajan*. Un curé de Saint-Sulpice, nommé *la Chétardie*, connu par d'étranges aventures, prouve que la bête était *Julien*. *Jurieu* prouve

que la bête eſt le pape. Un prédicant a démontré que c'eſt *Louis XIV.* Un bon catholique a démontré que c'eſt le roi d'Angleterre *Guillaume.* Il n'eſt pas aiſé de les accorder tous. (1)

Il y a eu de vives diſputes concernant les étoiles qui tombèrent du ciel ſur la terre, et touchant le ſoleil et la lune, qui furent frappés à la fois de ténèbres dans leurs troiſièmes parties.

Il y a eu pluſieurs ſentimens ſur le livre que l'ange fit manger à l'auteur de l'Apocalypſe, lequel livre fut doux à la bouche et amer dans le ventre. *Jurieu* prétendait que les livres de ſes adverſaires étaient déſignés par là; et on rétorquait ſon argument contre lui.

On s'eſt querellé ſur ce verſet: *J'entendis une voix dans le ciel, comme la voix des grandes eaux, et comme la voix d'un grand tonnerre; et cette voix que j'entendis était comme des harpeurs harpans ſur leurs harpes.* Il eſt clair qu'il valait mieux reſpecter l'Apocalypſe que la commenter.

Le Camus, évêque du Belley, fit imprimer

(1) Un ſavant moderne a prétendu prouver que cette bête de l'Apocalypſe n'eſt autre choſe que l'empereur *Caligula*. Le nombre 666 eſt la valeur numérale des lettres de ſon nom. Ce livre eſt, ſelon l'auteur, une prédiction des déſordres du règne de *Caligula*, faite après coup, et à laquelle on ajouta des prédictions équivoques de la ruine de l'empire romain. Voilà par quelle raiſon les proteſtans qui ont voulu trouver dans l'Apocalypſe la puiſſance papale et ſa deſtruction, ont rencontré quelques explications très-frappantes.

au

au siècle précédent un gros livre contre les moines, qu'un moine défroqué abrégea ; il fut intitulé *Apocalypse*, parce qu'il y révélait les défauts et les dangers de la vie monacale ; *Apocalypse de Méliton*, parce que *Méliton*, évêque de Sardes au second siècle, avait passé pour prophète. L'ouvrage de cet évêque n'a rien des obscurités de l'Apocalypse de St *Jean* ; jamais on ne parla plus clairement. L'évêque ressemble à ce magistrat qui disait à un procureur : *Vous êtes un faussaire, un fripon. Je ne sais si je m'explique.*

L'évêque de Belley suppute dans son Apocalypse ou Révélation, qu'il y avait de son temps quatre-vingt-dix-huit ordres de moines rentés ou mendians, qui vivaient aux dépens des peuples sans rendre le moindre service, sans s'occuper du plus léger travail. Il comptait six cents mille moines dans l'Europe. Le calcul est un peu enflé : mais il est certain que le nombre des moines était un peu trop grand.

Il assure que les moines sont les ennemis des évêques, des curés et des magistrats.

* Que parmi les priviléges accordés aux cordeliers, le sixième privilége est la sureté d'être sauvé, quelque crime horrible qu'on ait commis (*a*), pourvu qu'on aime l'ordre de St François.

(*a*) Page 89.

Que les moines reſſemblent aux ſinges (*b*): plus ils montent haut, plus on voit leur cu.

(*c*) Que le nom de *moine* eſt devenu ſi infame et ſi exécrable, qu'il eſt regardé par les moines mêmes comme une ſale injure et comme le plus violent outrage qu'on leur puiſſe faire.

Mon cher lecteur, qui que vous ſoyez, ou miniſtre ou magiſtrat, conſidérez avec attention ce petit morceau du livre de notre évêque:

(*d*) ,, Repréſentez-vous le couvent de ,, l'Eſcurial, ou du mont Caſſin, où les céno- ,, bites ont toutes ſortes de commodités ,, néceſſaires, utiles, délectables, ſuperflues, ,, ſurabondantes, puiſqu'ils ont les cent cin- ,, quante mille, les quatre cents mille, les ,, cinq cents mille écus de rente; et jugez ſi ,, monſieur l'abbé a de quoi laiſſer dormir la ,, méridienne à ceux qui voudront.

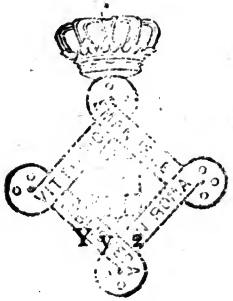
,, D'un autre côté repréſentez-vous un arti- ,, ſan, un laboureur, qui n'a pour tout vail- ,, lant que ſes bras, chargé d'une groſſe ,, famille, travaillant tous les jours en toute ,, ſaiſon comme un eſclave pour la nourrir ,, du pain de douleur et de l'eau des larmes; ,, et puis, faites comparaiſon de la préémi- ,, nence de l'une ou de l'autre condition en ,, fait de pauvreté. ,,

(*b*) Page 105.
(*c*) Page 101.
(*d*) Pages 160 et 161.

Voilà un paſſage de l'*Apocalypſe épiſcopal*, qui n'a pas beſoin de commentaire : il n'y manque qu'un ange qui vienne remplir ſa coupe du vin des moines pour déſaltérer les agriculteurs qui labourent, sèment et recueillent pour les monaſtères.

Mais ce prélat ne fit qu'une ſatire au lieu de faire un livre utile. Sa dignité lui ordonnait de dire le bien comme le mal. Il fallait avouer que les bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages, que les jéſuites ont rendu de grands ſervices aux belles-lettres. Il fallait bénir les frères de la charité, et ceux de la rédemption des captifs. Le premier devoir eſt d'être juſte. *Le Camus* ſe livrait trop à ſon imagination. St *François de Sales* lui conſeilla de faire des romans de morale ; mais il abuſa de ce conſeil.

Fin du Tome premier.



TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT des éditeurs. Page 2

INTRODUCTION *aux queſtions ſur l'Encyclopédie, par des amateurs.* 3

Avertiſſement de la collection intitulée : L'OPINION EN ALPHABET. 10

ABC, OU ALPHABET. 19

ABBAYE. SECTION I. 36

SECTION II. 39

ABBÉ. 44

ABEILLES. 46

ABRAHAM. SECTION I. 53

SECTION II. 65

SECTION III. 71

ABUS. 81

ABUS DES MOTS. 86

ACADEMIE. 91

ADAM. SECTION I. 96

SECTION II. 104

SECTION III. 105

ADORER. *Culte de latrie. Chanſon attribuée à* JESUS-CHRIST. *Danſe ſacrée. Cérémonies.* 109

ADULTERE. 117

Mémoire d'un magiſtrat, écrit vers l'an 1764. 123

Mémoire pour les femmes. 127

Suite du chapitre ſur l'adultère. 131

Réflexion d'un père de famille. 133

AFFIRMATION PAR SERMENT. *ibid.*

AGAR. 135

AGE. 137

Calcul de la vie. 141

AGRICULTURE. 146

Des livres pſeudonymes ſur l'économie générale. 148

De l'exportation des grains. 151

De la grande et petite culture. 152

Des défrichemens. 154

De la grande protection due à l'agriculture. 157

AIR. SECTION I. 162

Raiſon de ceux qui nient l'air. 165

SECTION II. *Vapeurs, exhalaiſons.* 169

Que l'air ou la région des vapeurs n'apporte point la peſte. 173

De la puiſſance des vapeurs. 175

ALCHIMISTE. 176

ALCORAN, OU PLUTOT LE KORAN. SECTION I. 179

Réglemens de Mahomet ſur les femmes. 183

SECTION II. 188

ALEXANDRE. 196

ALEXANDRIE. 206

ALGER. 211

ALLEGORIES. 215

ALMANACH. 221

ALOUETTE. 230

AMAZONES. 233

AME. SECTION I. 239

SECTION II. *Des doutes de Locke sur l'ame.* 249

SECTION III. *De l'ame des bêtes, et de quelques idées creuses.* 253

SECTION IV. *Sur l'ame, et sur nos ignorances.* 260

SECTION V. *Du paradoxe de Warburton sur l'immortalité de l'ame.* 264

SECTION VI. *Du besoin de la révélation.* 267

SECTION VII. *Ames des sots et des monstres.* 270

SECTION VIII. 274

SECTION IX. 285

SECTION X. *De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame.* FRAGMENT. 297

SECTION XI. 300

AMERIQUE. 313

AMITIÉ. 315

AMOUR. 318

AMOUR DE DIEU. 323

AMOUR PROPRE. 328

AMOUR SOCRATIQUE. 330

AMPLIFICATION. 339

ANA, ANECDOTES. 354

Anecdote hasardée de du Haillan. 365

Anecdote sur Charles-Quint. ibid.

Autre anecdote plus hasardée. 366

Anecdote sur Henri IV. ibid.

De l'abjuration de Henri IV. 367

Autre bévue sur Henri IV. 368

Bévue sur le maréchal d'Ancre. 369

Anecdote sur l'homme au masque de fer. 372

Anecdotes sur Nicolas Fouquet, surintendant des finances. 375

Petite anecdote. 376

Anecdote sur le testament attribué au cardinal de Richelieu. ibid.

Autres anecdotes. 380

Anecdote ridicule sur Théodoric. 381

Anecdote sur le maréchal de Luxembourg. 383

Anecdote sur Louis XIV. 384

Lettre de M. de Voltaire sur plusieurs anecdotes. 385

Anecdote ſingulière ſur le père Fouquet, ci-devant jéſuite. 394

Autre anecdote ſur un jéſuite chinois. 397

ANATOMIE. 399

ANCIENS ET MODERNES. 403

Du chevalier Temple. 410

De Boileau et de Racine. 412

De l'injuſtice et de la mauvaiſe foi de Racine dans la diſpute contre Perrault, au ſujet d'Euripide, et des infidélités de Brumoy. 413

De quelques comparaiſons entre des ouvrages célèbres. 420

D'un paſſage d'Homère. 423

ANE. 432

De l'âne d'or de Machiavel. 437

De l'âne de Vérone. 439

ANGE. SECTION I. *Anges des Indiens, des Perſes, &c.* 441

Premier chapitre du Shaſta. 442

Second chapitre du Shaſta. 443

Chapitre III. De la chute d'une partie des anges. 444

Chapitre IV. Châtiment des anges coupables. 445

Précis du cinquième chapitre. ibid.

Des anges des Perſes. 447

Des anges chez les Hébreux. 448

Savoir ſi les Grecs et les Romains admirent des anges ? 451

SECTION II. 453

SECTION III. 457

ANGLICANS. *De la religion anglicane.* 461

ANNALES. 465

ANNATES. 470

ANNEAU DE SATURNE. 474

ANTI-LUCRECE. 475

ANTIQUITÉ. SECTION I. 480

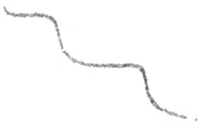
SECTION II. *De l'antiquité des uſages.* 485

SECTION III. *Fêtes inſtituées ſur des chimères.* 489

SECTION IV. *De l'antiquité des fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.* 490

SECTION V. *De l'origine des arts.* 493

ANTI-TRINITAIRES. 497

ANTHROPOMORPHITES. 502
ANTHROPOPHAGES. SECTION I. 504
SECTION II. 507
SECTION III. 518
APIS. 521
APOCALYPSE. SECTION I. 522
SECTION II. 527

Fin de la table du Tome premier.